

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Durendal, 4^{ème} année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1897 - Décembre 1897.

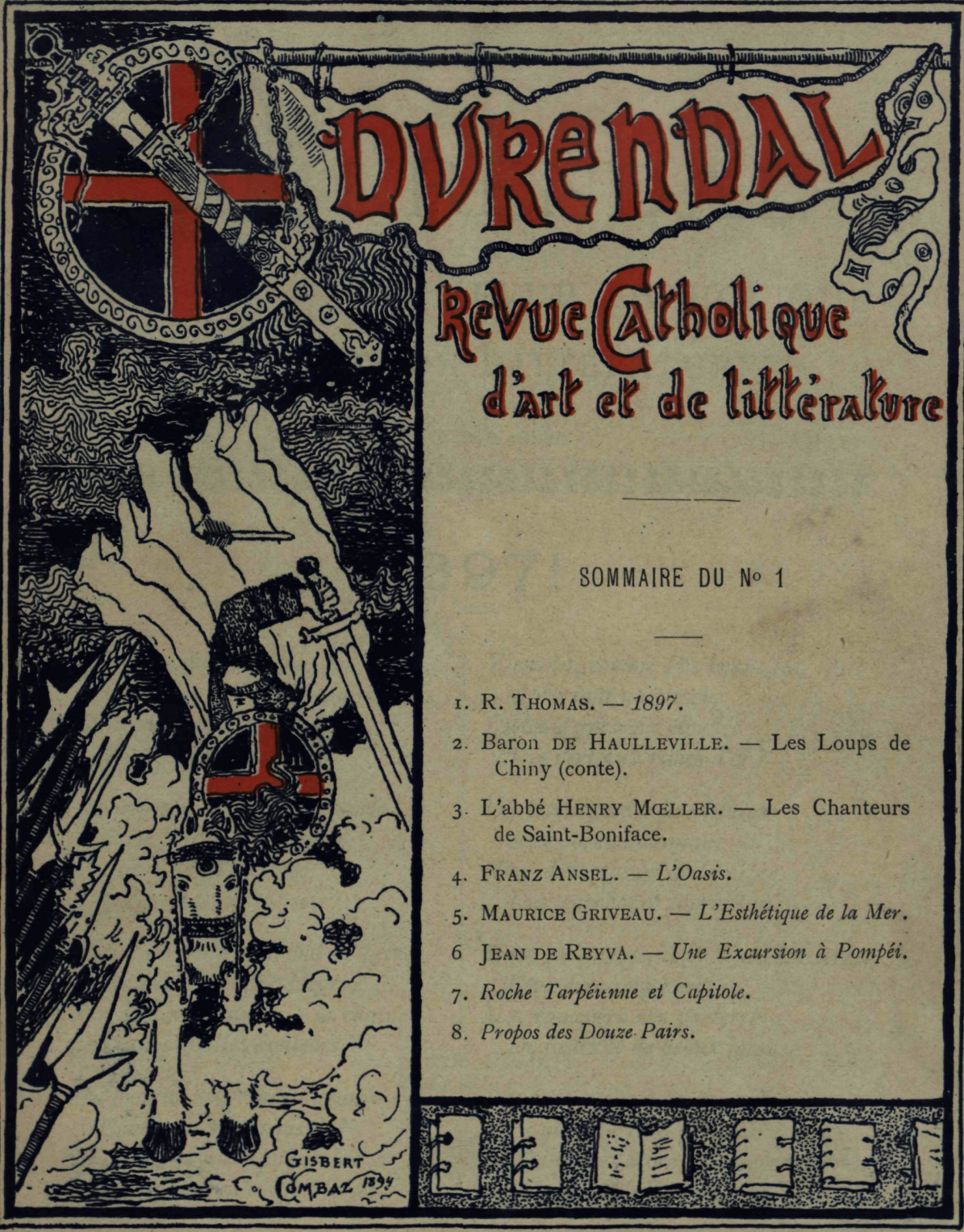
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

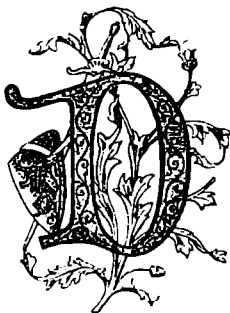


DU REN DAL

Revue Catholique
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 1

1. R. THOMAS. — 1897.
2. Baron DE HAULLEVILLE. — Les Loups de Chiny (conte).
3. L'abbé HENRY MËLLER. — Les Chanteurs de Saint-Boniface.
4. FRANZ ANSEL. — *L'Oasis.*
5. MAURICE GRIVEAU. — *L'Esthétique de la Mer.*
6. JEAN DE REYVA. — *Une Excursion à Pompéi.*
7. *Roche Tarpéienne et Capitole.*
8. *Propos des Douze Pairs.*



URENDAL

REVUE CATHOLIQUE
D'ART ET DE LITTÉRATURE

Janvier 1897

QUATRIÈME ANNÉE

N° 1



1897! *4^{me} année*

*Que nous caches-tu sous ton voile,
Que tiens-tu dans ta main,
O jeune femme, dont l'étoile
Va se lever demain ?*

*Qu'apportes-tu, nouvelle année ?
Pour bercer notre espoir,
Au livre de la destinée
Qu'as-tu trouvé ce soir ?*

*Est-ce un nouveau tribut de peine,
De chagrins et de pleurs ?
Un nouveau chaînon à la chaîne
De nos vieilles douleurs ?*

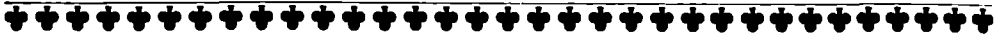
*Ou bien un souverain dictame
Contre les maux lassés ?
Est-ce un joyeux épithalame
Fait pour nos cœurs blessés ?*

*Viens-tu, comme une bonne fée,
Apportant un trésor,
Dicter d'une voix étouffée
Des vers aux rimes d'or ?*

*Et, retrem pant notre névrose
Aux poèmes d'antan,
Nous débarrasser de la prose
Des marchands d'orviétan ?*

*Mais qu'importe après tout. La terre
Reverdira toujours ;
Mai ramènera son parterre
De fleurs et de beaux jours.*

*Que pourra sur nous la souffrance
Et que pourront les maux ?
Quand donc l'arbre de l'espérance
Manqua-t-il de rameaux ?*



CONTE

LES LOUPS DE CHINY



DANS la seconde moitié du xi^e siècle, le comte Arnulph II de Chiny était un des plus puissants seigneurs de la Lotharingie. Ses États passèrent plus tard dans la maison de Looz, puis dans celle de Luxembourg.

Au xv^e siècle, le souvenir des anciens dynastes de Chiny n'était plus conservé que dans l'appellation officielle du comté, puis duché de Luxembourg. En effet, à la fin du siècle dernier, les documents officiels portaient encore cet en-tête : « Duché de Luxembourg et Comté de Chiny. »

A Virton, à Étalle, à Florenville, à Orval, on raconte encore aujourd'hui des histoires mélancoliques sur les comtes de Chiny. On dirait que cette famille a été prédestinée au malheur depuis ses origines jusqu'à son extinction. Une sorte de fatalité planait sur elle, d'après les légendes qui courent encore sur les bords de la Semois.

En descendant sa vallée pittoresque depuis Florenville jusqu'à Monthermé, où la romantique rivière se jette dans la Meuse, je me suis arrêté souvent pour entendre les paysans réciter des contes plus ou moins fantastiques sur les comtes de Chiny. Je vous offre un de ces récits, en vous prévenant que je ne suis que l'écho fidèle de traditions populaires.

Le comte Arnulph II était le descendant d'un de ces rudes Germains qui avaient conquis les rives de la Meuse et celles de la Moselle et qui, à travers l'immense forêt des Ardennes, avaient suivi vers le sud les sentiers et les routes tracés par les Romains. La forêt actuelle de Chiny n'est qu'un mince fragment de l'antique forêt des Ardennes.

En 1075, le comte Arnulph résidait à Chiny, qui est aujourd'hui une petite commune sans caractère, pauvre et délaissée, sans monuments, mais pleine de souvenirs. De l'antique splendeur du comté il ne reste rien, pas même une pierre sépulcrale. Le comté avait des institutions originales qui ont duré pendant près de mille ans et qui n'ont été détruites que par les sans-culottes français, les mêmes qui ont démoli ou incendié l'admirable ^{église} abbatale d'Orval. Si vous êtes curieux d'étudier l'histoire de ce coin de la terre nationale, lisez les travaux du Père Goffinet, un vaillant jésuite, issu d'une ancienne famille du comté. Une forte race ardennaise que cette famille Goffinet.

Le général de ce nom, père de l'intendant de la liste civile du Roi et du secrétaire des commandements de la Reine, était né à Freux. Quand il fut créé baron, on demanda pourquoi à Isidore Van Overloop, « Sisi », l'aimable, savant, gastronomique et patriotique sénateur pour Saint-Nicolas. « Pourquoi ? C'est bien simple, dit-il : le Roi, » sachant que Goffinet était né à Freux, n'a plus voulu qu'il fût » vilain... »

Le comte Arnulph II avait complété la construction du château de Chiny. A l'ombre de ses remparts, il avait créé un prieuré, dépendant de l'abbaye de Saint-Arnulph, de Metz et de l'Ordre de Saint-Benoît. De ce prieuré et de son église romane il n'existe plus un vestige. *Sunt lacrimæ rerum*. Larmes des choses...

Le château était une vaste construction élevée sur le plateau formé par le cours sinueux de la Semois. A l'ouest, à l'est et au nord, il était défendu par des précipices et le cours torrentueux de la rivière. Au midi, une enceinte crénelée complétait la fortification. Le donjon surgissait du milieu de cet amas de murailles massives et dominait la cime des arbres séculaires de la forêt ambiante. Autour de cette haute tour carrée étaient étagées les habitations du seigneur et de ses gens. L'entrée du château-fort était garantie par un fossé profond, en communication avec un chemin couvert conduisant à l'intérieur. Un pont-levis appuyé sur quatre tours, aux sommets encorbeillés, achevait de donner à la demeure d'Arnulph un aspect formidable.

De ce pont-levis vers la plaine et vers la forêt partaient deux routes, commandées par des ouvrages en terre et en maçonnerie, sur lesquels les vigies du donjon pouvaient plonger leur vue au loin.

La forêt devait être superbe, s'il faut en croire les anciens chroniqueurs. Elle était presque impénétrable. Les chênes et les hêtres à la ramure puissante et aux troncs majestueux dressaient leurs têtes altières vers le ciel. Des arbres séculaires, tombés de vétusté, s'enchevêtraient au milieu de cette végétation luxuriante. Des fougères énormes, des lierres noueux, des buissons épais d'épines formaient, comme les lianes des forêts tropicales, un tissu épais et indestructible. Les Romains civilisateurs, puis les Germains conquérants avaient, à l'aide de la hache et du feu, tracé dans cet épouvantable fouillis végétal, des routes militaires. Au XI^e siècle, ces chemins conduisaient vers Metz, vers Trèves, vers les vallées de la Meuse et de la Moselle, vers Orval, Saint-Hubert, l'*Oesling* et la Famenne. C'étaient, dans les environs de Chiny, des allées grandioses, connues des chasseurs, des trouvères et des mendiants.

C'étaient aussi des chemins périlleux. La forêt était peuplée de cerfs, de chevreuils, de renards, de sangliers et de loups. Ces derniers carnassiers étaient nombreux et la terreur de la contrée. L'histoire légendaire que je veux vous conter le démontrera.

Au commencement de l'année 1075, la comtesse de Chiny avait mis au monde un enfant du sexe masculin, qui était l'espoir de la famille et du comté. C'était un garçon superbe, qui croissait vigoureusement dans ce terroir primitif, inondé d'air pur et fortifiant. Sa nourrice, une belle fille du pays de Virton, était pour quelque chose dans cette splendeur physique. Malheureusement, elle était un peu négligente, ou plutôt elle était trop imprudente. Ses promenades autour du château étaient trop souvent, pour elle, des occasions où la tendresse égoïste l'emportait sur la prudence professionnelle.

Au printemps, au mois de juin (le printemps est tardif en Ardenne), Hubertine Lesquoy (c'était le nom de la nourrice), étant en promenade avec l'enfant, l'abandonna un instant sur le gazon de l'avenue de Flo-

renville. Une louve, avide de chair fraîche, flairait depuis une heure cette proie dans l'épaisseur du taillis. Hubertine avait à peine quitté son poste, que le carnassier se précipita sur l'enfant, l'enleva et l'emporta de son infecte gueule dans la forêt immense.

L'émotion, la colère, la fureur, la douleur, furent grandes au château. La comtesse fut inconsolable. Le comte mit sur pied tous ses hommes pour battre la forêt dans toutes les directions. Pendant huit jours la meute des chiens de Saint-Hubert, sous la direction du grand veneur du comté, fut lancée du nord au sud, de l'est à l'ouest.

Toutes les recherches furent vaines.

Mais elles furent tellement minutieuses qu'un léger espoir demeura dans le cœur des parents affligés : nulle part on n'avait découvert les langes de l'enfant. Il n'avait donc pas été dévoré !

Les loups ravisseurs n'étaient pas inconnus dans la contrée. On racontait des histoires extraordinaires sur les hauts faits de ces fauves, des histoires renouvelées de celle de Romulus (nourri par une louve), même des contes de l'Inde, où les enlèvements d'enfants par les loups n'étaient pas rares autrefois.

La louve, en apportant l'enfant dans son repaire, pour servir de nourriture à ses louveteaux, n'a pas, d'après ces contes, un but absolument sanguinaire. Si les louveteaux ne veulent pas manger la proie apportée, l'enfant devient membre de la famille et la louve consent jusqu'à l'allaiter, et longuement. On cite de nombreux exemples de ce fait singulier : l'enfant allaité devient un fauve, grandit, se fortifie, marche à quatre pattes. Il est loup.

Le comte de Chiny ne croyait guère, disait-il, à ces histoires de bonne femme, et haussait les épaules quand on les débitait devant lui. La comtesse, elle, était moins sceptique. Pieuse, elle priait beaucoup et espérait encore.

L'été se passa sans qu'on eût découvert le moindre vestige de l'enfant chéri. Déjà le comte de Chiny en avait fait son deuil, quand l'abbé de Saint-Arnulph, de Metz, arriva au prieuré de Chiny pour les fêtes de l'Avent. C'était un homme de haute piété, profondément

dévoué à la comtesse, si charitable et si généreuse pour toutes les bonnes œuvres du diocèse. Il avait, lui aussi, entendu des paysans de la vallée de la Semois, raconter que les loups n'étaient pas absolument insensibles à l'action de la raison des hommes. Précurseur de saint François au rude pays de l'Ardenne, il croyait plus à la toute-puissance de Dieu qu'à la cruauté des loups. Il conseilla donc à la comtesse de Chiny d'employer l'ultième raison de tous les malheureux : la prière. Il proposa même de s'associer à une action solennelle, destinée à fléchir la miséricorde de Dieu.

Tous les lundis de l'Avent, une procession devait parcourir dévotement la forêt des Ardennes, en invoquant le bon Dieu des hommes et des loups et en le suppliant de rendre l'enfant à sa mère. A ces rogations prendraient part le comte et la comtesse de Chiny, tous les grands officiers de l'État, les députations des diverses classes du comté et les abbés de Saint-Arnulph de Metz, de Saint-Hubert, de Saint-Willibrod d'Echternach et de Saint-Maximin de Trèves.

Le comte de Chiny, quoique sceptique, consentit (c'est la douleur qui, d'ordinaire, rend les hommes le plus accessible à l'empire de la vérité).

La quatrième semaine, le jour choisi pour la procession coïncidait avec la Vigile de la Noël. Le pieux cortège rentrait au château, triste et découragé : la foi l'abandonnait.

C'est là que la Providence de Dieu attendait les suppliants. La procession était arrivée près du château, à l'intersection de l'avenue de Florenville avec celle de Metz.

Les processionnaires jetaient vers le Ciel leurs dernières supplications. Tout à coup, par l'avenue de Metz, arriva, à pas mesurés, une bande vraiment fantastique.

Tous les loups de la forêt, poussés par un mouvement parti de haut, avaient, eux aussi, formé une procession d'un caractère extraordinaire.

A leur tête marchaient un loup et une louve, portant dans leurs gueules les cordes extrêmes d'un petit hamac (c'était le couple ravis-seur). Dans le hamac, au milieu de flocons de laine de mouton, gisait,

vivant, le fils du châtelain de Chiny. Il était horrible à la vue, sale, boueux, infect, couvert d'une croûte hérissée de poils fauves. Autour du hamac gambadaient cinq ou six louveteaux, les frères et sœurs « utérins » de l'enfant. Enfin, derrière cette famille privilégiée (pour la circonstance), suivaient gravement, queues baissées, tous les loups de la forêt. Tous semblaient pénétrés de l'importance de l'acte qu'une force irrésistible leur imposait.

La procession des abbés s'était arrêtée, terrifiée. La confiance ne reparut un peu, qu'au moment où les deux loups conducteurs déposèrent, avec des marques du plus profond respect, le hamac devant l'abbé de Saint-Arnulph, en se retirant à reculons. Les louveteaux, à leur tour, s'inclinèrent profondément devant la crosse abbatiale, firent trois gambades autour du hamac et disparurent à reculons. Ces mouvements de vénération furent imités ensuite par toute l'armée des loups.

Toute la cérémonie de réparation fut accomplie tellement rapidement que les spectateurs eurent à peine le temps de se recueillir.

Le comte de Chiny, furieux, allait tirer son épée du fourreau et ordonner à ses gens d'imiter sa colère, lorsque l'abbé de Saint-Arnulph arrêta d'un geste l'accomplissement d'un acte de violence.

Et il entonna, d'une voix vibrante, l'hymne de la reconnaissance :
Te Deum laudamus !

Toute l'assemblée répéta à l'unisson les paroles de l'abbé, lesquelles furent repercutées par les échos de l'immense forêt.

On eût dit que l'assemblée des loups, elle aussi, gueulait au milieu de la futaie séculaire : *Te Deum laudamus !*

BARON DE HAULLEVILLE.



LES CHANTEURS DE SAINT-BONIFACE

IL est impossible à quiconque a l'âme un peu haute d'assister aux offices religieux dans nos églises, sans être exaspéré au plus haut point par la musique hybride que l'on y exécute et qui est à la mode aujourd'hui dans toute la Belgique.

Cette musique est ou bien d'une frivolité révoltante, contrastant étrangement avec la majesté sereine du temple chrétien, ou bien d'un sentimentalisme faux et niais, ou parfois même d'un sensualisme presque voluptueux, provenant de son origine même. La plupart des messes de ce répertoire inouï, en effet, sont empruntées à la musique de théâtre. Il n'y a de changé que les mots. A des paroles adultères, on n'a pas trouvé indécent de substituer le Verbe inspiré des prophètes, des apôtres et jusqu'au chaste langage des anges ! N'avons-nous pas tous entendu chanter l'*Ave Maria*, cette lumineuse salutation de l'esprit bienheureux à la Vierge Immaculée, sur des airs d'opéras ? Quelle dérision ! C'est une vraie profanation des choses saintes, inconsciente, je le veux bien, mais une profanation quand même. On ne pourrait agir mieux, si l'on voulait positivement ridiculiser le culte catholique.

Cette musique inconcevable est peu en harmonie, il faut l'avouer, avec l'esprit du catholicisme, la plus idéale des religions, basée essentiellement sur l'épuration des sens et s'épanouissant dans la contemplation amoureuse de la Beauté essentielle.

L'âme mystique semble s'être à jamais envolée de nos vieilles et fastueuses cathédrales ; cette âme dont l'art chrétien fut dans les âges de Foi, une expression si vivace.

Et dire que, tandis que l'on pollue ainsi nos temples, l'art musical chrétien existe en des chefs-d'œuvre admirables, d'une conception grandiose, d'une suavité ravissante et d'une élévation incomparable.

S'il avait fallu créer de toute pièce l'art musical religieux, l'abus actuel eût été, sinon excusable, du moins compréhensible. Les génies seuls ont la puissance de créer, et en ce siècle de médiocrité vaniteuse, ils sont rares.

Mais non, l'immortel Palestrina avait, à la demande d'un grand pape, créé une musique religieuse tellement transcendante qu'elle immatériatise en quelque sorte les voix humaines, leur enlève toute expression trop terrestre et les transfigure au point de les faire ressembler à des voix angéliques. Elle donne le frisson du mystère. On croit entendre, là-bas, dans un lointain mystérieux, les chants mystiques des élus ravis dans l'extase de la vision béatifique, en la cité éternelle.

Les œuvres palestriniennes forment toute une bibliothèque. Elle se trouve dans

la plupart des églises, mais elle a passé du jubé au grenier et y est ensevelie dans une tombe à jamais scellée. L'art chrétien dort là, dans ces oubliettes ecclésiastiques, d'un sommeil léthargique séculaire. Plus d'une fois, en découvrant ces chefs-d'œuvre relégués, couverts de poussière et de moisissure, dans les combles d'une église, j'ai eu l'âme navrée de douleur et j'ai senti le rouge de la colère me monter au front, en songeant à l'inepte musique qu'on leur a substituée.

Un soir, tandis que je feuilletais ces volumes vénérables dans une sacristie, j'entendais les fidèles dans l'église braire les idiots cantiques de l'imbécile Lambillotte, le plus infect — j'allais dire compositeur, mais l'expression serait trop noble pour lui — fabricant de musique que je connaisse. Jamais nous ne pardonnerons à ce scélérat d'avoir mis en vogue des mélodies de dégénérés et d'eunuques ! On eût dû faire un bûcher de ses bouquins et l'y faire flamber avec eux. C'eût été le digne châtiment de son crime, véritable attentat à la beauté dans une de ses plus sublimes incarnations.

Une réaction sérieuse contre ces abus scandaleux et sacrilèges vient heureusement et enfin de s'affirmer à Bruxelles. Il n'est pas nécessaire de dire que *Durendal* applaudit avec enthousiasme à cette initiative qu'elle secondera de tout son pouvoir.

Grâce au zèle d'un maître de chapelle intelligent et de caractère, M. Carpay, — un vrai artiste, mais trop modeste, — puissamment secondé dans sa noble entreprise par le sympathique et dévoué M. Ch. Lagasse de Locht, il s'est constitué tout récemment une association, dite des *Chanteurs de Saint-Boniface*, pour la restauration de l'art musical chrétien.

Deux auditions ont été données déjà dans l'Église de Saint-Boniface. On a parlé ici même de la première, où on a exécuté l'admirable *Messe du pape Marcel*, de Palestrina.

Nous assistâmes, le jour de Noël, à la deuxième audition. Quel baume pour l'âme ; quel réconfort pour le cœur ; quelle jouissance pour l'esprit que ces délicieuses mélodies chrétiennes !

Nous en avons été impressionné au delà de toute humaine parole.

Voilà au moins une musique vraiment religieuse et en même temps de l'art le plus élevé. Elle vous met la prière aux lèvres et le ciel dans l'âme. Elle vous enlève sur les ailes de mélodies éthérées, d'une fraîcheur virginale et d'une beauté toute séraphique et vous porte jusqu'au trône de Dieu. On n'a qu'à s'abandonner aux émotions profondes suscitées par la puissance mystérieuse de cette musique merveilleuse pour entrer en contemplation.

Nous avons été frappés du recueillement de l'auditoire. On sentait que les fidèles étaient dominés par l'impression de cette musique toute céleste et divinement suggestive.

Quelle dilatation d'âme ! Quelle transfiguration des sens ! Quel transport de

toutes les facultés et de tout l'être en Dieu on éprouve à l'audition de ces admirables mélodies païstriniennes !

Comme elles arrachent les âmes, malgré elles, aux choses d'en-bas pour les orienter vers les choses d'En-Haut; comme elles nous pénètrent de l'ineptie des frères et passagères beautés d'ici et de l'infinie supériorité du Beau divin ! Comme elles nous font comprendre que Dieu seul est beau et mérite d'être aimé et adoré !

Nous engageons tous les fidèles soucieux de la splendeur du culte catholique à soutenir l'œuvre des *Chanteurs de Saint-Boniface*, non seulement d'une façon platonique, par une admiration stérile, mais pratiquement en collaborant de leurs deniers comme membres adhérents (1). Jusqu'ici les adhésions ne sont pas suffisantes. Elles atteignent à peine la centaine. Ce serait une honte pour les catholiques que de laisser tomber, pour une misérable question d'argent, une œuvre aussi belle et aussi méritoire. Les catholiques doivent avoir à honneur de protéger l'art chrétien dans tous ses départements, surtout en celui-ci qui a directement en vue la glorification de Dieu.

L'abbé HENRY MÖLLER.



L'OASIS

A MONSIEUR L'Abbé HENRY MÖLLER.

*Dans la verte oasis, à l'ombre des palmiers
Que l'on entend frémir mollement sous la brise,
La caravane a fui la plaine ardente et grise
Où des os s'égreuaient en lugubres colliers.*

*Et les pèlerins las et les bruns chameliers,
Au bord d'un étang bleu que la lumière irise,
Boivent, ainsi qu'un vin dont la fraîcheur les grise,
Les eaux de pur cristal qui chantent à leurs pieds.....*

*Quand ils retourneront vers l'immense ossuaire,
Vers le sable aux plis d'or, tendu comme un suaire
Sur les squelettes blancs du rouge Sahara :*

(1) Les membres adhérents s'engagent à verser une cotisation annuelle de 10 francs. Envoyer les adhésions à M. Carpay, rue d'Orléans, 37.

*Soufflant de l'oasis aux bois ombreux et calmes,
Aux muets voyageurs le vent apportera
Les murmures lointains des sources et des palmes!*

FRANZ ANSEL.



L'ESTHÉTIQUE DE LA MER

ÉTUDE D'ART (SUITE *)



ES formes, ces couleurs de la mer, en effet, sont MOBILES, et, notez-le, tandis que la forme de l'Océan est presque indéfinie, que son coloris est fugace, impersonnel, le mouvement ondulatoire qui le gonfle et le sillonne de vagues, est quelque chose de défini, qui lui appartient en propre, est bien « à lui ».

Mais avant de citer les « vagues », ce geste partiel de la mer, il convient de rappeler ces mouvements d'ensemble qu'elle exécute, de toute sa masse réunie, et qu'on appelle les *marées*. C'est là aussi un flot, — *flux* et *reflux*, — une pulsation, mais gigantesque, et dont la période, trop large pour être saisie par nos yeux, *parle seulement à l'esprit*. Aussi, dans un chapitre consacré spécialement à l'aspect « DÉCORATIF » de la mer, ne saurais-je insister sur l'expression toute abstraite, et pour ainsi dire *morale*, de ce rythme. — Il a, néanmoins, ce rythme des marées, son rôle pour ainsi dire théâtral, *sa mise en scène*. Cette plaine d'eau mouvante, vivante même, dirait-on, qui *marche* vers vous, vous poursuit lentement, solennellement, fatidiquement, — puis, comme rappelée par un ordre secret, impérieux, vous quitte, vous fuit, abandonne patiemment le terrain patiemment conquis, — n'est-ce point quelque chose de sublime et de fantastique?

(*) Voir notre numéro de décembre 1896.

On ne voit pas monter ou descendre le flot; mais on le SAIT monter ou descendre... Et ces genres de rythme, que seul l'*esprit* peut suivre, ont par là, justement, une expression psychique, et plus haute. Il semble qu'il y ait alors moins d'automatisme, et plus de volonté; la tendance de l'homme à trouver partout l'homme, même en des jeux tout mécaniques, « l'*anthropomorphisme* », en un mot, a donc ici plus libre jeu, et Michelet ne pouvait s'empêcher de voir, en la mer montante, un être aux amples pulsations, à la respiration plus ample encore.

Revenons aux flots visibles, aux *vagues*. Celles-ci, par les grands calmes, sont faibles et molles, à peine indiquées; et la ténuité de ces rides, qui viennent expirer sur le sable avec un bruissement discret de satin, fin et voluptueux, contraste étonnamment avec l'incommensurable étendue. C'est l'union du *fin* et du *vaste*, du *subtil* et du *majestueux*, de l'*élégance* et de la *grandeur*. — Sous un ciel *bleu uni*, une mer *unie, bleue*, sans plis... Riante et sereine unité, tenue tranquille et longue d'un accord parfait, doux de timbre et charmeur, — effet d'*infinité pureté*. — Autre effet, différent : celui d'un ciel plombé, calme mais orageux, sur une mer plate, et d'huile : impression de *milieu troublé*, qui *fermente*, de douceur moite, quelque peu malsaine, et suspecte; appréhension d'un calme étrange qui n'est pas confirmé par la pureté de la lumière, et la transparence du coloris.

Le vent se lève, en effet, fait bientôt clapoter la vague. La mer paresseuse s'éveille, se secoue; au large, des *moutons* blanchissent, et rompent sa surface... les rides s'accroissent, prennent force et relief; de longues et hautes *lames* se forment, se nourrissent en chemin. On les voit venir du lointain, s'élevant, s'abaissant, avec la lenteur pesante et sinistre d'un serpent qui déroule ses anneaux... La vague, cependant, approche du rivage où vous attendez : son corps verdâtre de reptile se creuse en voûte, couronne sa crête d'écume, et se dresse... Puis, un moment d'hésitation, et le monstre fluide s'effondre, arrondissant sa croupe, en un blanc jaillissement spumeux, dont toute la plage est couverte.

Et deux fois, et trois fois, vingt fois, mille fois de suite, le même

rythme s'articule : anneau par anneau, ce corps de reptile gigantesque et sublime vient mourir, furieux, sur la grève, pour se régénérer aussitôt. Les lames succèdent aux lames, les retombées d'écume aux retombées; et, fascinés de cette cadence éternelle, grisés des clameurs de torrent, vous restez là sans pouvoir quitter le spectacle, *attendant toujours quelque chose qui ne vient pas.....* Vous êtes hypnotisé par l'image grandiose et fruste de la VIE...

Car l'Océan, Messieurs, c'est une chose inerte, et qui, pourtant, semble vivante; elle n'a point seulement ce trait de vitalité, le *mouvement rythmique* : elle a cet autre trait, presque psychique : la voix... N'allez pas dire que la mer a ses *bruits* : le terme est impropre pour des oreilles musicales. Bruits, si vous voulez, mais alors *bruits d'orchestre*, superbe et profonde sonorité des voix instrumentales qui se mêlent dans un *tutti!* La musique en train de conquérir le monde aujourd'hui, celle de *Beethoven* et de *Wagner*, est, à ce point de vue, la grande conciliatrice entre notre *Art* humain et la *Nature*. Par sa contexture savante et libre, elle manifeste assez la maîtrise de l'esprit, son orientation personnelle et voulue, — mais, en même temps, son dédain des formules artificielles, convenues, son écart généreux des symétries factices, l'ampleur et la variété de son rythme, de son orchestration, la sève, la plénitude de ses ondes, rappellent la Nature et le jeu complexe des Forces...

Aussi l'oreille affinée du vrai musicien lui fait-elle ÉCOUTER la Mer, qui, pour les habitués d'un art conventionnel, n'est qu'un bruit discord et confus. Bruissements, susurrements mystérieux, soupirs, sanglots, murmures irrités ou plaintifs, tous les timbres, tous les accents, — surtout les pathétiques, sont là. Or, plus la musique est pathétique, plus elle est belle; et renversant le mot que j'avais cité au début :

« L'Océan, dirai-je, — *c'est triste*, — *mais c'est BEAU!* »

MAURICE GRIVEAU,

autorisé pour 1895-1896, à faire un cours libre
d'Esthétique en Sorbonne.

(La fin au prochain numéro.)



UNE EXCURSION A POMPÉI

NOTES DE VOYAGE (*Fin*)

JUSQU'À présent je n'ai guère conduit le lecteur que dans les ruines altières des temples et des forums ou parmi les vestiges authentiques d'un commerce actif. Il me reste à le mener dans les demeures des banquiers, des armateurs, des marchands, des magistrats, parmi les murailles couvertes par les artistes de peintures ou de stucages délicieux, entre lesquelles s'entassaient les œuvres d'art les plus merveilleuses.

La décoration des habitations particulières consiste, à Pompéi, en fresques qui commencent au-dessus d'une plinthe noire ou de nuance bois et s'étendent sur la muraille entière. Ces peintures représentent d'ordinaire des sujets mythologiques en rapport avec les habitudes du propriétaire ou la destination des lieux eux-mêmes : Vénus, Adonis, des Amours, des Colombes jouant avec des bijoux caractérisent les appartements féminins ; chez leurs maîtres on rencontre des sujets de chasse, de pêche, des aventures héroïques, etc., etc. Parfois les murs sont de véritables trompe-l'œil. On admire, au milieu d'arabesques qui ont inspiré Raphaël dans ses Loges, des escaliers menant à une porte entr'ouverte qu'une femme retient en cherchant à se cacher, — un balcon où une jeune fille se penche pour suivre des yeux son ami, — un mendiant qui tend la main à des matrones accoudées sur l'appui d'une fenêtre. Et ces dessins sont si vrais, si ingénieux, qu'on les croit en relief lorsque la photographie les reproduit.

L'une des plus somptueuses demeures est celle de *Pansa*, mais ce n'est pas la plus artistique. Selon la mode de beaucoup de palais en Italie, des boutiques entourent le rez-de-chaussée, mais sans communiquer avec l'habitation.

La *villa de Diomède* située hors des murs est très grande. Elle avait plusieurs étages, des bains et un jardin en terrasse donnant sur la mer. D'immenses couloirs voûtés formaient de magnifiques caves. Ils ont servi de refuge à beaucoup de malheureux qui y avaient transporté leurs provisions. Tous périrent, étouffés par les cendres de l'éruption qui pénétraient partout ; on a retrouvé, s'écrasant sur l'escalier qui montait au rez-de-chaussée, dix-huit cadavres de femmes et d'enfants. Le maître se sauvait du côté de la mer, tenant en main la clef de la poterne ; il fut renversé en même temps que l'esclave qui l'accompagnait et ils moururent couchés sur l'argent et les bijoux qu'ils emportaient.

La maison du poète tragique est charmante. Le chien en mosaïque qui en gardait le seuil, ainsi que l'inscription *Cave Canem* sont au Musée de Naples. Une délicieuse peinture de cette demeure représente une jeune fille qui regarde un nid d'Amours. On connaît partout la fresque de la mort d'Iphigénie trouvée en cet endroit. Je lui préfère l'admirable Galathée de la maison d'Ariane.

Une de ces habitations pompéiennes (*Casa di Mélégra*) est décorée sur fond jaune très favorable aux peintures. Le portique a des colonnes rouges en bas, blanches au sommet. Les fontaines en sont jolies, mais ce qui frappe c'est la beauté des fresques. La Léda embrassant le cygne est un pur chef-d'œuvre.

L'amour de la décoration s'étendait jusqu'aux tavernes qui sont décorées à leur manière.

Marcus Lucrezius, bien riche, affectionnait la pacotille. Son jardinet, encombré de statuettes servant de fontaines, est d'un goût bizarre et enfantin qui étonne chez ce peuple grave et pratique.

Chez *Cornelius Rufus* se rencontrent de magnifiques supports en marbre. Ce sont des griffons adossés, d'un admirable travail. Le buste du propriétaire surveille l'atrium.

Ce sont en général des inscriptions, des bustes ou des bijoux gravés, retrouvés sur les lieux qui ont permis de dénommer les maisons.

Il me faut mentionner une dernière maison encore, la villa dite du Faune, car c'est là que se cachait ce chef-d'œuvre. La maison date du III^e siècle avant Jésus-Christ; elle est admirablement construite. La splendide mosaïque de la bataille d'Issus servait de pavement à la salle de réception. Les murs et les colonnes stucquées imitent le marbre avec une telle perfection qu'après vingt-un siècles on s'y laisse prendre. La villa ne possède guère de peintures, mais les sculptures sont nombreuses et remarquables.

Près de là, dans une autre demeure, des groupes d'Amours d'une grâce et d'un dessin incomparables se détachent sur un fond noir.

Mais je me tais. Nous voici proches de la *Via Appia*, qui mène de Rome ici, bordée de tombeaux. Un mot pourtant, encore du petit musée de Pompéi. On y montre des moulages humains faits dans la cendre; les victimes de l'éruption volcanique qui détruisit la ville portent sur leurs figures et dans leurs membres contractés le sceau de la terreur et la marque de la plus poignante souffrance. Une seule personne, surprise sans doute dans son sommeil, paraît n'avoir point souffert.

Au moment où nous quittons le musée de Pompéi le soleil se couche dans une splendeur d'incendie rare, même en ce pays de féerie. Les vitres des

maisonnettes qui s'égrènent vers Valle di Pompéi semblent en feu, et du côté de Castellamare l'air est comme flambant de lueurs rouges.

Cette résurrection d'un passé très grand, malgré ses vices et ses cruautés, d'une civilisation raffinée, malgré ses abominables mœurs païennes, nous a empoignés. Cette journée demeurera une des plus précieuses de ce voyage d'Italie et je me rappellerai éternellement ma promenade dans ces ruines aux tons dorés, rajeunies et enchantées par un beau soleil d'été.

JEAN DE REYVA.



Roche Tarpéienne et Capitole

Le Trésor des Humbles, par MAURICE MAETERLINCK. — Il est impossible de donner une appréciation complète du magnifique livre de Maeterlinck dans une revue aussi restreinte. Mais l'idée dominante et primordiale de tout le livre est développée dans le chapitre de *La Vie profonde*, et il suffira de parler de celui-ci. Ce chapitre est superbe. Il contient des pensées admirables et d'une inspiration puissante. Appliquez ces idées à la vie surnaturelle et vous aurez là une doctrine de la plus haute spiritualité. Tel n'a pas été le but de Maeterlinck. C'est un livre d'artiste qu'il a écrit. Mais la vie divine n'étant pas autre chose que la vie naturelle transfigurée par la grâce, ce qui est vrai d'une vie doit s'affirmer de l'autre. Et ainsi il est exact de dire même de l'homme naturel qu' « *il peut mener une vie profonde et supérieure dans l'humble réalité quotidienne* ».

Qu'est-ce en effet que cette vie profonde et supérieure, sinon la vie de l'âme, la vie intellectuelle, la vraie vie humaine en somme, la seule qui soit digne de l'homme et qu'il peut mener partout, même dans la condition la plus humble. « *Si vous n'avez qu'une petite chambre, croyez-vous que Dieu ne soit pas là aussi, et qu'il soit impossible d'y mener une vie un peu haute?* » L'homme n'est homme qu'en tant qu'il pense à l'infini, objet essentiel et adéquat de son intelligence. « *Ce qui nous distingue les uns des autres, ce sont les rapports que nous avons avec l'infini.* » Toute l'âme humaine aspire à l'union avec l'infini, par la contemplation et l'amour. Si nous ne découvrons pas l'infini, si nous n'entendons pas son verbe partout — il est partout, il nous enveloppe de toute part, « *nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes en lui*, dit saint Paul », — c'est parce que nous nous laissons absorber et distraire par les banalités de la vie contingente. « *Notre Dieu ne cesse point un instant de nous parler, mais*

personne ne songe à entr'ouvrir les portes. Et cependant si l'on voulait y prendre garde, il ne serait pas difficile d'écouter à propos de tout acte, le mot que Dieu doit dire. »

Telle est la pensée développée dans le chapitre de *La Vie profonde*, qui est de toute beauté. Il donne une si haute idée de l'homme ! C'est pour cela que je l'aime et que j'aime son auteur. Autant je suis dégoûté de ces naturalistes grotesques qui ne voient dans l'homme qu'une brute avec des appétits, autant j'aime les penseurs qui ont une haute idée de l'homme. Jamais on ne s'en fera une conception trop élevée. L'homme est un être si grand, pour qui sait le comprendre. C'est un esprit, caché dans l'enveloppe matérielle, comme le joyau dans l'écrin, sans doute, mais c'est un esprit quand même ! C'est une âme ! Et qui comprendra jamais toute la splendeur idéale de ce chef-d'œuvre de Dieu : l'âme humaine !

A ne considérer l'être humain que superficiellement, on aurait peine à croire qu'il est si grand, qu'il est doué d'aspirations si sublimes et de facultés si étonnantes, qu'il est susceptible de sentiments si héroïques et qu'il a une destinée si transcendente. Nous nous habituons trop aisément à ne regarder que l'écorce des choses. Pour pénétrer l'essence des êtres, il faut fermer les fenêtres des sens et ouvrir l'œil intérieur.

C'est ce que Maeterlinck a fait. En étudiant l'homme, il n'a cherché et ne nous montre que « *ce qu'il y a d'éternel en lui !* »

Après avoir loué l'œuvre de Maeterlinck, qu'il me soit permis de faire une légère critique.

Dans un chapitre de la *Morale mystique*, il parle d'une vie mystérieuse de l'âme, tout à fait indépendante de nous, tellement indépendante qu'elle se passerait presque à notre insu et que tous nos actes bons ou mauvais lui seraient tout à fait étrangers, au point même de dégager la responsabilité de l'âme. Cette théorie me paraît un peu bien subtile et est, philosophiquement parlant, inadmissible.

Cette réserve faite, le livre de Maeterlinck a toute mon admiration, et je le recommande avec enthousiasme aux lecteurs de *Durendal*.

L'abbé HENRY MÖLLER.



I Fioretti. *Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise.* Traduction d'ARNOLD GOFFIN (1). — Qui n'a fait ses délices de la lecture de cette ydillique légende de saint François ? On en avait déjà donné des traductions, mais fort imparfaites. La traduction de M. Goffin est admirable. Elle n'enlève rien à l'idéale beauté de l'original et lui conserve toute sa naïve fraîcheur. A ceux qui ont déjà lu cette séraphique légende dans des traductions antérieures,

(1) En vente chez Schepens, *Société belge de Librairie*, au Treurenberg, au prix de fr. 1.25.

elle procurera, comme à nous, de nouvelles jouissances. Ils y découvriront des beautés que les traductions précédentes laissaient dans l'ombre ou rendaient imparfaitement. Quant à ceux qui n'ont jamais lu l'adorable légende du petit pauvre de Jésus, qu'ils se hâtent de se procurer la traduction de M. Goffin. Ils passeront des heures délicieuses dans la lecture de ce ravissant petit chef-d'œuvre. La traduction de M. Goffin est un chef-d'œuvre elle-même. Il est parvenu à exprimer non seulement la lettre, mais l'âme même de la légende, avec une souveraine et inégalable perfection et cela en une forme de langage admirablement appropriée à l'œuvre même.

L'abbé HENRY MÖLLER.



MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.

UNE revue s'est servie d'une de nos phrases, *intentionnellement* isolée d'un article de critique, pour blesser un ami. Je proteste de toutes mes forces contre un tel procédé disqualifié d'avance auprès de tous les gens de cœur.

P. DEMADE.



A la demande d'un grand nombre de nos abonnés anciens et nouveaux, nous avons renoncé à donner à nos lecteurs par trop minces fragments le roman de notre collaborateur Pol Demade : *Quand les Vivants se taisent, les Morts parlent*. Nous prendrons nos mesures, pour publier ce roman, non plus par bribes, mais par chapitres entiers et si possible par séries de chapitres.

N. D. L. R.



L'HISTOIRE DU PIANO ET SA LITTÉRATURE. — Nous recommandons instamment aux lecteurs de *Durendal* qui s'intéressent à l'art musical, le cours d'histoire du piano et de sa littérature professé par M. Wallner. C'est le cours le plus intéressant et le plus instructif qui se puisse imaginer. A tout esprit un peu orienté vers le beau musical, il procure les émotions esthétiques les plus hautes, en même temps qu'il communique, en plus d'une instruction sérieuse, l'enthousiasme pour le grand art.

M. Wallner n'est pas seulement l'idéal du professeur. C'est un artiste. Il en a l'âme. Comme tout vrai artiste, il a cette chose si rare chez la plupart des professeurs : l'amour et l'intuition de son art. Les conceptions des plus grands

compositeurs lui sont familières. Doué d'une pénétration étonnante, il saisit admirablement la pensée maîtresse des génies de l'art musical et l'interprète d'une façon lumineuse.

Bien des élèves se contentent de savoir tapoter du piano d'une manière telle quelle. Leur idéal est d'arriver à jouer décentement des airs médiocres, pour l'agrément ou plutôt le désagrément de la société, du moins si celle-ci est intelligente. A quoi bon? N'avons-nous pas les orgues de Barbarie et les pianos mécaniques?

Empêcher que l'amateur virtuose ne soit et ne reste toute sa vie une simple machine, faire son éducation musicale, lui révéler les arcanes du grand art, l'introduire dans le sanctuaire même, lui en faire connaître les grands prêtres, l'initier à l'âme de leurs chef-d'œuvres et le mettre à même d'en interpréter lui-même tous les sentiments. Tel est le but du cours du professeur Wallner.

Nous engageons vivement les virtuoses amateurs du piano et même tous les amateurs d'art musical à suivre régulièrement ce cours, s'ils veulent atteindre une culture artistique un peu sérieuse.

Le cours de M. Wallner se donne le mercredi, de quinzaine en quinzaine, à 8 1/2 heures du soir, dans les salons de M^{lle} De Smet, *rue de la Presse, 45*, avec le concours de M^{lle} Hoeberechts, pianiste de S. A. R. la Comtesse de Flandre.

S'adresser, pour les conditions, *rue de la Presse, 45*.

L'abbé MELLER.



LE SUCCÈS D'UN COLLABORATEUR. — Notre collaborateur, M. Édouard Bernaert, dont on a lu, ici même, l'an dernier : *Pour Allah* (nouvelle); *Les Yeux* (poésie); *La très douloureuse Passion de N.-S. Jésus-Christ* (sonnets); *Les Dix Jours du Juif-Errant* (poème), a obtenu tout récemment de la Presse et de l'Académie, des éloges que nous sommes heureux d'enregistrer.

La Chronique — oubliant ses rancunes habituelles — écrit :

« M. Edm. Marchal, secrétaire de l'Académie royale de Belgique, a présenté tout récemment à la classe des lettres une note bibliographique sur les œuvres d'un jeune poète qui donne les plus belles espérances. M. Édouard Bernaert n'a que vingt-trois ans. C'est le fils du général qui commanda jadis le 3^e régiment de ligne, et qui a succédé au général Liagre à la Commission de biographie nationale.

» L'œuvre poétique qui a valu à son fils la note élogieuse de M. Marchal

est intitulée : *Les Dix Jours du Juif-Errant*. Ces *Dix Jours*, indépendamment d'un prologue et d'un épilogue : « Jéhvah parle », forment dix chants : « Le Royaume tombe » (Ruines de Jérusalem); « La Victoire vainc les Vainqueurs » (Chute de Rome); « Les Bases chancellent » (Terreur de l'an mille); « L'Éternité se voile » (Timour Leng, le fléau asiatique); « La Beauté est violée (Mahomet II à sainte Sophie); « La Justice s'arme » (Conquête du Mexique); « La Miséricorde se lasse » (Retraite de Russie); « L'Intelligence fulmine (Fin d'Europe); « La Sagesse opère » (Signes précurseurs), et « La Couronne resplendit » (le Jugement).

» C'est une épopée en raccourci; elle n'a pas l'ampleur ni la richesse d'images, évidemment, de la *Légende des Siècles*. Mais la même idée a dominé le poète. Quant à la facture des vers, elle est d'un disciple de Leconte de Lisle et de Hérédia.

» Nous préférons ce genre élevé à celui auquel se complaisent un tas de nourrissons des Muses, qui, à peine débarrassés des langes, nous racontent, en élégies, leurs tristesses, leurs dégoûts, leurs désespérances. Ils ressemblent à ces pauvres de foire qui se font un gagne-pain de leurs plaies, qui les étalent, qui les avivent, pour attendrir les passants. Il ne faut pas, comme l'a dit Brunetière, faire servir le prestige de l'art à masquer ce que de semblables exhibitions ont toujours d'impudique. »

M. le chevalier Edm. Marchal s'est exprimé en ces termes devant l'Académie :

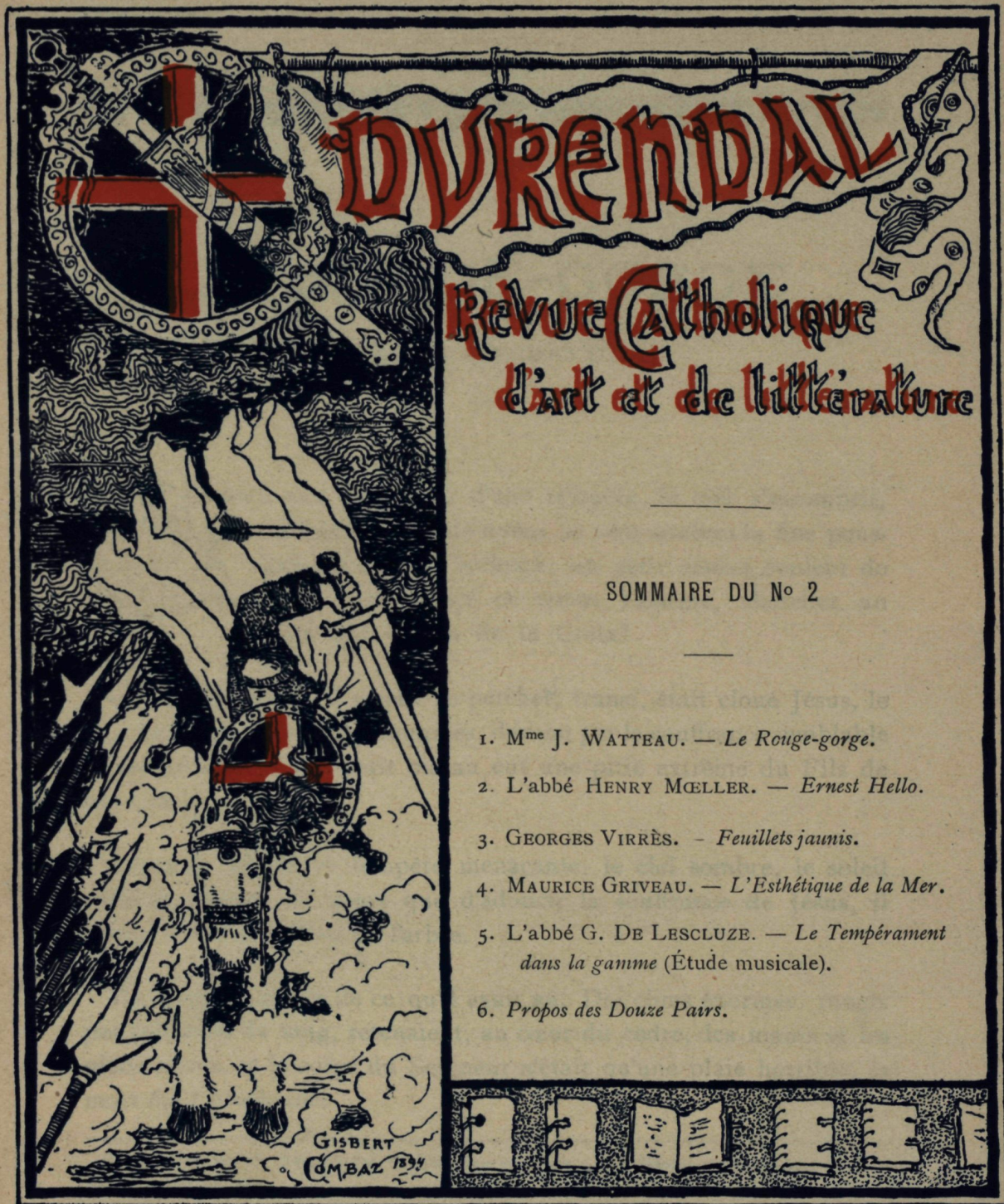
« J'ai l'honneur d'offrir à la classe des lettres, au nom de mon jeune ami Édouard Bernaert, un exemplaire d'un poème portant pour titre : *Les Dix Jours du Juif-Errant*. Il serait téméraire de ma part de parler, même brièvement, de cette œuvre au point de vue de ses qualités poétiques, n'étant pas même un initié au culte de ce langage.

» L'auteur joint à cet hommage un exemplaire d'un morceau en prose. Ces huit pages vécues, souvenirs d'un séjour en Algérie, portent pour titre : *Les Piétés féroces*, « Pour Allah! » C'est l'émouvant récit d'une conversation sous la tente avec un de ces fiers kaïds dont la domination française n'a pu dompter le féroce fanatisme et la haine de l'étranger chrétien.

» Tout ce que je puis dire de ces productions du jeune poète, c'est que la phrase comme le vers, a de grandes allures. Ses récits, comme ses pensées, sont fortement mouvementées. »

P. S. — L'Administration de la Revue a fait tirer une *édition spéciale*, sur grand papier de Hollande, avec couverture spéciale du poème, *Les Dix Jours du Juif-Errant*, de M. Édouard Bernaert. Cette édition, appelée à devenir une rareté de bibliophile, est mise en vente dans nos bureaux au prix de fr. 1.50.





DIFFERENTIAL

Revue Catholique
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 2

1. M^{me} J. WATTEAU. — *Le Rouge-gorge.*
2. L'abbé HENRY MELLER. — *Ernest Hello.*
3. GEORGES VIRRÈS. — *Feuillets jaunis.*
4. MAURICE GRIVEAU. — *L'Esthétique de la Mer.*
5. L'abbé G. DE LESCLUZE. — *Le Tempérament dans la gamme (Étude musicale).*
6. *Propos des Douze Pairs.*

J. Van Cassan
ÉDITEUR
BRUXELLES



LE ROUGE-GORGE

LÉGENDE BRETONNE (I)



OMME aux approches d'une tempête, le ciel s'assombrit, le soleil se voila de nuées, le vent souleva la fine poussière du chemin rocheux; un petit oiseau couleur de brume vint, effaré et criant l'alarme, chercher un refuge sur l'arbre de la Croix!

Or, sur l'arbre où il venait se percher, transi, était cloué Jésus, le plus beau des enfants des hommes, devenu par la souffrance semblable au ver de terre. Et le petit oiseau eut une pitié extrême du Fils de son Créateur.

L'oiseau oublia la tempête menaçante, le ciel sombre, le soleil voilé et n'ayant de souci que d'adoucir la souffrance de Jésus, il voleta trois fois autour de l'arbre.

Et il revint désolé de ce qu'il avait vu. Des clous énormes, rougis par l'effusion du sang, retenaient, au cœur du cèdre, les mains et les pieds sacrés, et le corps du Seigneur n'était qu'une plaie horrible, la mort était prochaine.

(1) Cette légende est indiquée par Bauhin, dans son livre : *Les Plantes qui tirent leur nom des Saints*, publié en 1591.

Comme il se rendait compte de son impuissance, Jésus, murmura quelques paroles, dans une langue mystérieuse et l'attention de l'oiseau fut appelée sur les épines qui cerclaient, de leur redoutable couronne, la tête sainte.

Le familier des buissons reconnut le jujubier qui avait abrité son nid la saison d'avant, sauta parmi le branchage douloureux et se prit à casser de son bec les épines, une à une, en les retirant avec douceur du front divin..... tandis que Jésus mourait!

Le lendemain, comme l'oiseau couleur de brume se désaltérait au cours du torrent, il aperçut, en se mirant dans le clair miroir de l'eau, une tache rouge à la naissance de ses deux ailes. Était-ce du sang de Jésus, ou du sien, ou des deux mélangés? Nul ne le sut jamais et la tache, glorieuse en tous cas, demeure encore aujourd'hui à la poitrine de tous les rouges-gorges, en témoignage de l'héroïque action de jadis.

J. WATTEAU.



ERNEST HELLO



LE *Magasin littéraire* a publié sur Hello et sous la signature de W. Ritter un article vraiment incroyable, tout à fait injuste et qui donne une idée complètement fautive du grand artiste chrétien. Cette critique d'Ernest Hello m'a fait, ainsi qu'à d'autres amis et admirateurs du fastueux écrivain catholique, la plus pénible impression. Elle m'a fait bondir d'indignation. Nous protestons avec la dernière énergie contre les exagérations manifestes et puériles — inconscientes, nous aimons à le croire — du collaborateur du *Magasin littéraire*. Sans doute il donne quelques coups d'encens à Hello, mais l'ensemble de l'étude lui est absolument défavorable et injurieuse. Il appuie avec insistance sur ses défauts, il s'arrête presque avec complaisance, dirait-on, sur les petits côtés de ce génie qui en avait de si magnifiques.

Celui qui jugerait Hello d'après l'article de Ritter en concevrait une piètre idée et se figurerait qu'il ne fut, après tout, qu'un écrivain médiocre.

Hello a écrit un livre superbe, un de ces livres qui suffit à immortaliser un homme. N'eût-il buriné que ce chef-d'œuvre, que nous le proclamerions un des plus vastes génies catholiques de ce siècle. Ce livre, fulgurant de magnificences, c'est *l'Homme*. Il est presque impeccable. Il est d'une profondeur de pensée inouïe, d'une élévation de sentiments surhumaine, d'une éloquence sublime. Eh bien! W. Ritter n'en parle pas. Il ne le cite même pas. Il s'appesantit au contraire sur d'autres écrits de plus mince valeur d'Hello et s'échine à les éplucher pour trouver l'auteur en défaut.

Ces volumes, quoiqu'inférieurs à son œuvre maîtresse, contiennent cependant des pages merveilleuses.

Que fera, en face d'un écrivain comme Hello, le vrai critique, celui qui comprend sa haute mission, qui est d'exalter avant tout le génie et de faire ressortir surtout les beautés de l'œuvre. S'acharnera-t-il à découvrir la virgule qui manque, comme a dit si bien Hello lui-même? Non. Il citera les belles pages du livre, sans s'appuyer sur des faiblesses qui disparaissent dans l'ensemble. Aucun artiste n'est parfait. Toute œuvre humaine a ses défauts. La critique, qui s'arrête de préférence aux défaillances de l'écrivain et s'en sert pour le déprécier, est fausse, injuste et malfaisante. Telle est la critique de Ritter au sujet de notre grand Hello.

Il s'acharne à nous le montrer dans ses écrits de moindre importance et de ceux-ci il exhibe les endroits les plus défectueux, alors qu'il eût dû, en critique éclairé et impartial, nous en faire voir avant tout les magnificences. Et, grâce à Dieu, on en trouve d'admirables même dans les plus humbles écrits de ce profond penseur.

Si W. Ritter avait eu en vue de démolir la réputation d'Hello dans l'esprit de ses lecteurs, il n'eût pu mieux agir qu'il ne l'a fait. Mais nous connaissons Hello pour l'avoir lu et médité; et si nous ne le connaissions pas, il nous suffirait d'avoir lu les pages admirables, consacrées à sa mémoire et à son éloge, par des apologistes, dont l'opinion a plus de valeur pour nous, que celle de tous les Ritter du monde, pour lui vouer la plus enthousiaste admiration.

Léon Bloy et Barbey d'Aurevilly nous ont fait d'Hello un portrait littéraire magnifique, qui restera et qui nous compense amplement de la critique à courte vue de Ritter.

Son opinion ne diminue en rien la haute estime que nous avons pour la grande âme d'Hello, une des plus belles âmes de ce siècle, une vraie âme princesse et l'admiration sans égale que nous éprouvons pour son talent incomparable, talent d'une originalité

si puissante qu'elle n'a pas d'égale dans son genre, comme l'a dit si éloquemment Barbey d'Aurevilly.

Je sais que Léon Bloy, dans un moment de mauvaise humeur, — ce n'est pas le premier de son existence — a paru vouloir faire oublier le superbe éloge d'Hello qu'il avait fait jadis. Mais tout le monde connaît Léon Bloy. On sait le cas qu'il faut faire de ces sorties intempestives dont cet exaspéré est coutumier. Les attaques plates et acerbes qu'il se permit, au *Mercur de France*, dans un article insultant pour l'écrivain et surtout pour la noble et respectable M^{me} Hello, si digne de notre sympathie, ne nous émeut pas; elle n'amoindrit pas Hello dans notre pensée, elle ne diminue que le caractère du critique qui s'est permis ces incongruités.

W. Ritter, dans son article sur Hello, met en pratique la méthode de critique ébouriffante de ces étonnants catholiques, qui nous reprochent notre admiration pour Verlaine, à cause de deux ou trois recueils de ce superbe poète. Ils ne veulent pas savoir que Verlaine a écrit *Sagesse*, c'est-à-dire le plus beau poème chrétien de la littérature catholique. Mais ils le jugent et le condamnent pour quelques mauvais vers, aussi défectueux comme poésie, que déplorables d'inspiration et de tendance.

Que dirait W. Ritter si nous nous servions de cette méthode étroite de critique, pour le juger lui-même, et si, pour donner une idée de son grand talent et de l'élévation de ses vues, nous citons, non ce qu'il a écrit de plus beau et de plus pur : *Ames blanches*, par exemple, mais : *Sensuelle*, roman d'un goût déplorable, et nul au point de vue artiste, écrit par lui, dans un moment d'oubli, j'espère, au rez-de-chaussée d'un journal parisien? Il n'aurait pas le droit de se plaindre. Nous lui aurions appliqué sa propre méthode.

Voulez-vous avoir une idée de la grande critique de Ritter? Écoutez ceci : « Quand un homme est capable d'intituler un volume *Les Plateaux de la Balance*, cet homme est jugé!!! » et moi je dis à M. Ritter, que quand un critique est capable de condamner un

génie aussi transcendant qu'Hello pour un titre malheureux, il est jugé! Qu'est-ce que cela peut bien me faire que le titre soit défectueux, si le livre est beau? J'aime mieux cela qu'un livre creux, au titre pompeux et pédant, comme il s'en voit à foison aux vitrines de nos éditeurs. Jamais il n'y a eu autant et de plus sottise et vaniteuse prétention qu'aujourd'hui, dans les titres de livres, mais jamais non plus on n'a caché, sous la splendeur trompeuse des titres, autant d'absence de cervelle.

C'est là une des notes caractéristiques de la décadence littéraire actuelle. Les littérateurs ne se donnent plus la peine de penser, peut-être parce qu'ils en sont incapables; de là tous ces livres niais, où il n'y a que des phrases torturées, des mots extravagants et souvent même inintelligibles, d'autant plus inintelligibles que ce ne sont que des mots qui n'expriment plus rien, pas même une sottise.

De là tous ces contes ineptes, d'une monotonie déconcertante, d'une vulgarité plate, roucoulant éternellement le même sujet : une amourette d'un sentimentalisme idiot, entre deux jouvenceaux dégénérés d'âme et de corps, et qui ne connaissent et ne comprennent plus l'amour que par son côté bestial.

La cause intime et vraie de cette décadence littéraire contemporaine, de cette émasculation des tempéraments d'écrivains, c'est la négation du christianisme dans l'art et le retour au paganisme. Ne la cherchez pas ailleurs. Le paganisme a tué l'art à l'époque de la renaissance; il l'étouffera encore aujourd'hui, si on ne parvient à l'étouffer lui-même.

« Redevenons païens », s'est écrié un jour dans une conférence littéraire, un jeune poète de grand talent du reste. C'est le cri de guerre et de révolte des écrivains de la génération nouvelle contre la réapparition de l'idéalisme dans l'art. Plût au Ciel que ce soit le dernier cri du naturalisme à l'agonie, faisant un suprême mais vain effort, pour s'accrocher à l'existence. A ce cri d'un cynisme éhonté, opposons le cri de l'espérance et du salut : Redevenons chrétiens!

Le paganisme est mort; on ne le ressuscitera plus. Laissons là toute cette vieille ferblanterie d'une mythologie fausse et creuse. Le salut de l'art est dans le retour au christianisme intégral. S'efforcer d'infuser un sang nouveau, le sang vermeil d'un christianisme éternellement jeune, dans l'art, ç'a été précisément la haute mission et ce sera l'éternel honneur d'Hello.

Nous ne l'oublierons jamais, nous, les admirateurs d'Hello, et chaque fois qu'on s'efforcera de diminuer sa gloire, comme vient de le faire si maladroitement W. Ritter, nous élèverons la voix pour défendre notre grand écrivain catholique. Je dis *notre*, car il est bien à nous; il nous appartient tout entier, par ses écrits, par ses tendances, par son enthousiasme, par son idéal, par tout son esprit et par toute son âme.

L'abbé HENRY MÖLLER.



Feuillets jaunis

LE poète Taraise dénoua le ruban rose pâli qui retenait les feuillets enroulés.

Il s'absorba dans les remembrances.

Il lisait.

Nous suivions, t'en souviens-tu, l'étroit sentier qui promène sa rêverie entre les chênes et les acacias, depuis le vieux moulin où nous

nous arrêtàmes, jusqu'à la blanche chapelle érigée au sommet de la montagne. L'automne drapait les bois de tentures fastueuses. Tu voulus t'asseoir sur la bruyère fanée, et ton corps souple ploya les genêts bordant le chemin sablonneux. Nous les regardâmes et nous avons évoqué alors ce jour enfui, si loin déjà, lorsque sous un glorieux soleil d'été je te rencontrai, et quand à l'unisson de nos âmes brûlantes crépitaient les cosses de la plante vermeille, tout le long de la route où nous nous comprîmes.

Ma charmante, ta tête blonde s'encadrerait semblable à une fleur d'arrière-saison, dans le massif d'or roux s'éployant derrière toi. Je te disais les paroles toujours dites, et toujours répétées cependant. Les feuilles tombaient comme de grands papillons mourants. Les seuls ramiers animaient devant nous ces hauts sapins perpétuellement verts. Ainsi notre amour, n'est-ce pas, mignonne?

Non, nous ne l'avons jamais cru.

Cette mélancolie éparse autour de nous; le regret qu'exprimaient toutes choses; la plainte même des choses, car aussi les choses savent et connaissent; cette suprême fête des bois avant la mort, et cela sous un ciel de joie... Nous avons compris. Donc elles n'auraient qu'un temps, la seconde d'éternité, nos ardeurs d'amour, les flammes de nos cœurs.

Je sais bien que nous nous taisions. Prédestinés, puisque nous sommes humains, aux larmes plus qu'aux rires, nous avons, au même instant, la préscience.

Mais qu'importait! nous avons tout oublié pour l'heure présente. Les vrais sages que nous fûmes!

A présent, ainsi que cette neige aperçue par ma fenêtre en t'écrivant, l'oubli recouvre, glacé comme elle, ce qui fut notre beau rêve. Puisque toi et moi — connaissons-nous ces fatalités et leur pourquoi surtout? — nous sommes les fantômes de ce que nous fûmes l'un pour l'autre; puisqu'il en est ainsi, irrémédiablement, le silence est factice de rancœurs qui n'existent plus. Et si l'heure présente est mauvaise, n'est-ce pas le remède unique, ce rappel sans amertume maintenant.

Tu souris en me lisant. Je te vois et je souris aussi.

Après la halte nous avons marché jusqu'à la chapelle.

Le soleil fuyait à l'horizon cuivré, lorsque tu te plaignis de fatigue.

Installé près du foyer, ce petit vieux paysan te fit peur d'abord. Tu voulus quitter le cabaret dans lequel nous étions entrés pour nous reposer. Ce petit vieux paysan je l'aperçois encore, avec sa figure de pomme surie, des yeux clignotants, ses oreilles en vantaux, et cette bouche fendue en demi-cercle, toujours agitée par un mouvement nerveux.

Plusieurs villageois fumant et devisant. La patronne était grosse, très grosse, et pourtant elle quitta sa chaise rembourrée et te l'offrit. C'était un bon vieil estaminet, avec sur la cheminée les pots et les plats d'étain obligatoires, aussi la courtine festonnée, jadis violette aujourd'hui noire, clouée au chambranle. Et sur le long poêle, une grande marmite qui faisait à elle seule bien plus de fumée que toutes les pipes.

Donc ces braves gens causaient. Le temps s'était mis au beau, chance! car les travaux à la campagne n'auraient pu continuer si les pluies avaient persisté. Le fils à Jacques le garde, devra la semaine prochaine tirer au sort, pourvu qu'il amène un bon numéro. Son père a promis un pèlerinage à la Vierge du Hêtre noir, et Marguerite a vu dans les cartes un heureux événement. Dieu le veuille. Sophie, depuis si longtemps courtisée par ce vaurien, Jean-le-lièvre, ainsi nommé du chef de braconnage continu, l'épousera, la pauvre, le mois prochain. M. le curé l'a proclamé en chaire ce dernier dimanche.

Le petit vieux paysan toussa, cracha, se retourna deux ou trois fois sur sa chaise.

— Les jeunesses! ça n'écoute guère les vieux. Et plus tard, trop tard, ça geint. Si l'on avait su! Mais on savait, parbleu!

— Tenez, continua-t-il, vous rappelez-vous l'aventure de Lise, cette belle fille brune, la nièce à Colas? Elle s'était éprise de cet étranger, un homme aux allures bizarres fréquentant le village à l'époque des kermesses. Son métier? Bah, plutôt mauvais. Des jeux

de cartes avec lesquels on trompe les pauvres gens; des colifichets de qualité mauvaise qu'il vendait cher grâce à sa blague. Un pas grand' chose, allons, disions-nous tous. Mais, va, quand on a dix-huit ans, un petit nez en l'air et des yeux comme des braises, et le désir de plaire et d'être aimée. Bref elle s'amouracha de ce garçon. Le vieil oncle gourmandait, se fâchait tout rouge parfois. Lanlaire! Des chansons! La fillette riait de ses bons conseils. Quand on est jeune, je vous disais! Or par une soirée de printemps, comme ils marchaient deux à deux, elle, folle d'amour, la petite! le méchant gars la quitta à quelque distance du village. Un peu craintive à cause de l'obscurité, la fillette allait vite. Soudain du bois de l'ermitage surgit un énorme chien noir. La pauvre recule très effrayée, mais l'animal mauvais se précipite sur elle. Alors elle fit un grand signe de croix. Le chien hurlant s'enfuit; elle n'avait aucun mal. Cependant la bête étrange lui avait arraché un large morceau de sa robe de coton rouge. Plus morte que vive, Lise courut jusqu'à la première maison du village, le cabaret du *Beau Miroir*. Elle raconta l'aventure aux paysans réunis là, et parmi ceux-ci se trouvait l'étranger, son amoureux. Tous crurent à une attaque du Malin. Seul l'étranger hocha la tête. Comme la fille insistait, il eut un large rire silencieux. Horreur! entre ses dents, Lise vit un lambeau de sa robe de coton rouge.

Tous connaissaient l'histoire. Tous se taisaient pourtant, impressionnés chaque fois comme au premier jour où ils l'entendirent conter. Nous-mêmes...

Mais chère, quelle idée bizarre est la mienne, et pourquoi le souvenir de ce récit? C'est qu'ainsi se tiennent tous les événements que nous connûmes ensemble. Et puis, n'est-ce pas un lugubre apologue de l'Amour cruel?

Un peu de passé, là, dans ma chambre, entre mes yeux et la bibliothèque que mes yeux ne regardent pas.

Voilà que je la regarde cependant, avec ses chers poètes lus par nous. Telle poésie de Verlaine ou de Gautier chante en moi, ayant des intonations tiennes. Ces feuillets que tes doigts fuselés remuèrent...

Aimerais-je encore?

Tu souris en me lisant, mais moi, chère, je ne ris plus.

Serons-nous donc toujours nos propres dupes; nous connaissons-nous si mal, pour qu'à la première entrevue avec un passé imaginé de consolation pure, le cœur se prenne de nouveau à aimer et à souffrir?

Je vois de ma fenêtre la lune éclairant le paysage blanc. Serons-nous, les rêveurs, toujours ceux-là dépeints par les dictons populaires, qui veulent avec leurs dents te prendre, astre des nuits? Les chasseurs au bonheur, toujours revenus bredouilles?

Si tu voulais, pourtant!

Taraise finissait la lente lecture de ces feuillets déjà jaunis. La voix de quelqu'un penché par dessus son épaule murmura :

— Monsieur le poète, votre grand tort, voyez-vous, c'est cette confusion perpétuelle du rêve avec la réalité. Ainsi, dans cette lettre...

— Mais oui, ma femme chérie, répondit-il à son interlocutrice, la regardant amoureusement, puisqu'en ta beauté se confondent le songe fou et l'auguste vérité, que seuls les sots et les savants ne surent unir dans la parfaite harmonie.

GEORGES VIRRÈS.



L'ESTHÉTIQUE DE LA MER

ÉTUDE D'ART (FIN) (*)

II. — PARTIE PSYCHOLOGIQUE.



AINSI, Messieurs, des *formes*, des *mouvements*, des *couleurs*, des *sonorités*, voilà de quels éléments, et de quels *seuls* éléments se compose le spectacle de la Mer. Ces FORMES, elles se caractérisent par une grande simplicité, une régularité géométrique, par un contour qui n'a d'autres limites, à l'horizon, que la courbure terrestre et la portée de nos regards.

Ces COULEURS, elles oscillent dans une gamme fraîche et douce, variée de nuances à l'infini, mais excluant les teintes chaudes. Ces MOUVEMENTS, ils sont *mesurés*, et *rythmiques*, et leur terminaison sur le lit de sable ou de galet, se traduit en cadence presque musicale.

Mais tout cela, ce n'est pas l'Océan, *ce sont les membres disjoints, épars de l'Océan*. — Qui donc recueillera ces membres dispersés par mon analyse, et par vos sens, quand ils se partagent le phénomène extérieur, en quelque sorte? L'ESPRIT, *par l'entremise du cerveau*. L'œil élabore, pour sa part, les perceptions séparées de *points*, de *lignes* et de *plans*; il compose, à l'aide du procédé que je décrisis, la sensation spéciale de COULEUR. Par un concert d'opérations délicates, dont le labeur échappe à la conscience, il suit le contour achevé, ou celui qui s'achève, « redessine » intérieurement le pourtour de l'amphithéâtre liquide, suit, *comme la pointe d'un compas*, le profil des ondulations; et de tous ces travaux centralisés aux régions terminales du système nerveux — naît l'idée de FORME pour l'âme.

Ainsi les sons individuels très nombreux qui se mêlent en la rumeur des flots sont perçus séparément par l'oreille, à notre insu,

(*) Du cours libre sur l'*Histoire esthétique de la Nature*, professé en Sorbonne par l'auteur, cette année.

mais *se refondent aussitôt dans un timbre*, et font un effet d'unité. L'âme rassemble ces documents, elle y joint ceux que lui fournissent, à leur tour, l'ODORAT, le GOUT, le TOUCHER. Au coloris *glauque, azuré, hyacinthe* ou *gris d'argent*, elle ajoute *l'étendue*, la *sensation de cercle*, le *parallélisme des vagues*, *l'alternance* des chutes sonores et des silences; elle ajoute encore le PARFUM, austère et salubre *du sel*, la SAVEUR amère, alcaline, la fraîcheur moite des eaux quasi savonneuses, leur caresse onctueuse et ferme à la fois, — et puis je ne sais quelle *impression magnétique*, excitant le cœur et le cerveau, réchauffant et reconstituant notre sève.

De ces sensations, combinées en une sorte d'accord harmonieux, l'âme compose l'image, et l'idée d'*Océan*. Retranchez une de ces sensations, vous retranchez une note de l'accord, vous faites l'orchestration incomplète. — Ce qu'il doit savoir de la mer, le faible et flasque MOLLUSQUE, inondé, à chaque remous d'une petite partie d'Océan, je vous le demande... De cet Océan qu'il ne voit pas, qu'il n'entend point, sans doute, dont il ne sent même pas, vraisemblablement, l'amertume, mais qui le couvre d'une buée glauque et trouble, le pénètre d'une béate, et suffisante atmosphère nutritive.

Le POISSON, lui, *libre et mobile*, doit se créer, dans son cerveau très inférieur au nôtre, mais supérieur à celui du mollusque, une image plus vive, et différente, de la Mer. Il a d'autres tableaux que les nôtres; et si ses yeux n'ont pas la sereine vision des surfaces, ils gagnent la magie surprenante des profondeurs : son spectacle est celui du scaphandrier qui descend, avec appréhension d'asphyxie, au pays vert et translucide; là se tordent les annelides écarlates; là, les astéries roses étalent leurs bras en pétales, là se meuvent, lourdement, dans leurs cuirasses violettes, les crustacés.

Amenez maintenant l'*homme* devant la mer; mais l'homme privé d'un de ses sens, *aveugle* ou *sourd*. Peignez-vous l'idée qu'il s'en peindra lui-même en son esprit. Pour celui qui ne connaît pas la lumière, l'Océan est une série de larges mesures sonores, basse fondamentale sur laquelle son imagination de musicien bâtira peut-être de sédui-

santes architectures mélodiques. — C'est aussi la fraîcheur saline des brises, la poussière d'écume que le vent jette en pluie, dont il fouette la joue, sainement; *mais ce n'est que cela.*

Quel tableau, maintenant, que la Mer, pour celui qui la voit mouvante et *taciturne* au même instant! Messieurs, le pathétique de ce spectacle, où l'agitation, la vie plastiques restent sans signe phonétique et vocal! Ce moutonnement pressé de flots succédant à des flots, et qui retombent, lourds et mornes, sur une grève silencieuse!...

* * *

Jouissons, nous autres, de posséder l'Océan tout entier, dans la plénitude harmonique des SONS, des COULEURS, et des FORMES...; Remercions Dieu d'avoir tout à la fois : le plaisir de *l'espace libre* et du « *large* »; la notion piquante du *tréfond* obscur, mystérieux; la rude et franche volupté des *parfums*, la magique évocation des *couleurs*, l'entraînement du *rythme*, même la joie du *bain*, où nous retrempons notre énergie vitale épuisée.

Mais remercions le Créateur des Mers, surtout, de ce qu'il nous fit *Hommes*, et non *Mollusques* ou *Poissons*, puisqu'une *âme supérieure*, faite à sa ressemblance, fait converger, de sa lentille puissante, toutes ces sensations vers le *Beau*.

Le BEAU, ce sentiment profond, qui nous remue, et que nous rapportons, d'instinct, comme *qualité*, à l'objet,... d'où naît-il donc?... Je ne répondrai pas directement, par une définition, à la manière des philosophes. J'aime mieux vous présenter l'image d'une FLEUR, idéale de contours, de coloris, de parfums, — et naissant *comme par miracle*, d'un rameau fruste, aux feuilles simples, sans prétention.

Dans cette corolle élégante et fragile comme une toilette de bal, reconnaissez-vous, dites-moi, le tissu solide et sérieux dont sont ouvrées les feuilles, et les « bractées » sous-jacentes? Et pourtant, GOËTHE lui-même l'a montrée, cette corolle éblouissante de grâce, fille et petite-fille d'une race rustique, habillée modestement de chlorophylle, toute en *vert uni*.

Ainsi va-t-il des choses de l'âme, où les sensations, les images partielles, *immatérielles déjà en elles-mêmes*, se groupent en faisceau pour s'épanouir, transfigurées, en cette fleur terminale, immatérielle, le *sentiment du Beau*. L'âme en est comme parfumée tout entière, elle s'en enivre, et ne se connaît plus. La fleur lui fait oublier la tige utile, nourricière.

Que vous aperceviez, de la plaine, la ligne noble des *montagnes*, ou bien, de la falaise, le cercle pur et parfait de la *Mer*, — cette fleur dont je parle éclot dans votre âme et s'y épanouit plus ou moins. Chez combien d'hommes, il faut le dire, elle reste à l'état de *bouton*, obstinément fermée, serrant jalousement ses pétales, et ses parfums ! Chez combien d'autres, à peine ouverte, elle se referme ou se flétrit... C'est que, Messieurs, pour idéale et quintessenciée qu'elle soit, *elle tient*, cette fleur, à sa tige, et de sa tige elle reçoit, en suc choisis, élaborés, l'aliment puisé, tout au profond du sol, *par les racines*. — Ces racines de la fleur de beauté, qui veulent la culture et l'entretien constant, ce sont les *sensations*, les *idées élémentaires*, les *exercices obscurs de nos sens*. Qui méprise ces racines, n'aura point la fleur : le beau sort toujours de l'utile, et la grâce a besoin de la fermeté pour soutien.

Aussi ne saurait-on donner trop d'aliments solides à notre désir d'Idéal. La fleur d'admiration que nous sentons pousser en notre âme est souvent bien fragile, et fugace... Même elle est parfois vénéneuse... Dans la Nature, au moins, pareil danger n'est pas à craindre. Tout y est pur, et grand, tout élève et rien ne corrompt. La *Mer* surtout, si belle, est *forte*, et *saine* aussi. Réceptacle de tant de morts, terminus de tant de souillures, le *sel* qui la sature, et l'*ondulation* qui la berce, maintiennent sa fraîcheur et sa pureté. Les larges horizons qu'elle déploie ne peuvent qu'élargir nos âmes, et la régularité de sa forme la rythmique allure de ses plis mouvants ne saurait inspirer que l'*ordre* et l'*harmonie*.

Mais ces premiers effets de l'Océan sont encore bien généraux. Vous verrez qu'en perçant le voile uniforme d'azur dont il recouvre ses mystères, un monde exubérant de vie, de mouvement, de verve

plastique, apparaît : ce sera la révélation de la SCIENCE..... Au-dessus des abîmes ainsi peuplés, le courage — ou la cupidité de l'homme hasardera de lourds bâtiments, des nefs légères. A la grâce des eaux se superposera la grâce des voilures, et, phénomène vraiment curieux, un fait de simple utilité créera de nouvelles beautés : le *navire*, aperçu, toutes voiles dehors, *au large*, se fera oublier comme *marchand*, il viendra compléter le DÉCOR. — Tant il est vrai (et je finis sur cette pensée), que la Nature, et même l'humaine Industrie, ne demandent qu'un prétexte pour faire *beau!*

MAURICE GRIVEAU,
 autorisé pour 1895-96 à faire un cours libre
 d'Esthétique en Sorbonne.



ÉTUDE MUSICALE

LE TEMPÉRAMENT DANS LA GAMME

Je voudrais écrire une histoire difficile, celle du tempérament en musique, c'est-à-dire l'histoire des variations qui ont présidé au nombre et à l'accord des intervalles usités dans la gamme. Quand nous remontons au siècle dernier, nous retrouvons l'orgue à l'église avec une touche supprimée, c'est à l'octave inférieure, le do dièse. On accordait encore à cette époque, chez nous, avec ce qu'on appelle la partition du *loup*. On sacrifiait complètement la justesse de la quinte fa dièse do dièse à la justesse des autres quintes ou plutôt des tierces majeures. On ne jouait qu'en onze tons et non en douze. Les fa dièse et do dièse n'étaient destinés qu'au rôle de notes du passage mélodique, sans jamais s'associer en accord pour compléter le nombre actuel des douze tonalités.

Si nous reculons de quelques siècles, nous rencontrons les discussions les plus véhémentes, non pas seulement au sujet de l'accord des intervalles, mais à celui de leur nombre. C'est l'époque des *supertoniuns*, touches surnuméraires employées dans

le clavier, présentant des intonations diverses pour un intervalle que notre écriture musicale désigne par un même signe, mais qui est interprété différemment d'après la tonalité.

Si nous reculons encore dans l'histoire des temps, nous rencontrons les deux célèbres réformes de saint Grégoire et de saint Ambroise. A cette époque, où l'orgue a déjà remplacé la lyre antique aux sons mobiles, nous en sommes réduits à des hypothèses sur la nature même de cette réforme. Mais à voir les progrès de l'*organum*, et les différentes opinions qui devaient nécessairement se manifester sur la partition de son accord, nous pouvons conjecturer que le tempérament a eu la plus grande part à ces réformes.

Nous approchons enfin de la musique grecque, origine de nos européennes. Ce n'est plus qu'une recherche dans la nuit. Qui nous dira quelle règle présidait à l'organisation des modes et à la partition de leurs intervalles? Cette partition était-elle unique ou diverse pour les diverses modalités? Quelle règle a présidé à la réunion des divers tétracordes sur une même lyre. Il est excessivement commode d'admettre l'influence de Pythagore sur l'organisation des modes de la musique grecque. Sa distinction, entre intervalles primitifs, qui seraient les quintes, et intervalles dérivés, qui seraient les autres éléments de la gamme — éléments qui seraient constitués par une série de quintes rabattues, bien que toute gratuite, a cependant fait époque. Qu'elle ait été remplacée, c'est l'opinion de Gevaert. Ce n'est pas celle d'Helmholtz qui croit que les *tierces pythagoriciennes* auraient été trop dures pour l'oreille grecque. Il est du reste historiquement prouvé que les écoles n'étaient pas unes et que les systèmes étaient partagés. Nous croyons que l'influence de Pythagore a peut-être été plus grande sur notre musique moderne que sur l'ancienne. Sa gamme est tout simplement fautive, mais elle est merveilleusement adaptée à la polytonie qui fait l'essence de notre art. Singulier effet d'une règle imposée par son génie sur la mélodie grecque, qui contribue à altérer son essence pour créer un genre tout opposé. Après cela qu'on ne dise plus que notre tonalité moderne dérive de la tonalité grecque, quoiqu'on puisse être dans la vérité en disant qu'elle dérive de la théorie de Pythagore : théorie que je serais tenté d'appeler fautive, si l'échelle harmonique, qu'elle a si mal interprétée et exposée, n'était pas assez vaste pour se prêter à plus d'un système.

Il serait assez difficile d'inférer que les artistes grecs accordaient toutes les cordes de leur lyre par quintes et quarts pour le motif que le violon et la guitare modernes le font; la lyre antique, comme notre piano, représentait chaque son de la gamme par une corde, la guitare a des sons intermédiaires obtenus par le toucher. Et pour ce qui regarde notre piano, nous ne sommes jamais parvenus à lui appliquer les quintes pythagoriciennes justes.

Le système de Pythagore n'a jamais été qu'une vue partielle et incomplète de la vérité.

On comprend combien la question que nous osons à peine toucher, tant elle est difficile à résoudre, intéresse la tonalité du plain-chant. Les réformes qui ont présidé aux éditions nouvelles supposent la connaissance adéquate de la tonalité dans laquelle elles ont été écrites. Peut-être s'apercevra-t-on un jour qu'on n'a pas rencontré la vérité et qu'on n'avait aucun motif fondé pour s'écarter de la tradition.

L'abbé G DE LESCLUZE.



MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

Quelques Propos des Douze Pairs autour de la Table Ronde

FALSIFICATIONS. . . . LITTÉRAIRES. — Le *Magasin littéraire* publiait, le mois dernier, un article très remarquable de notre ami Henry Bordeaux; il accompagnait cette publication d'une note en laquelle la chose était annoncée « comme une primeur ». Notre excellent confrère fait erreur, *Le Tombeau de Taine*, de M. Henry Bordeaux, avait paru déjà dans le *Figaro*; précisons : le 6 février 1895 et ce que le *Magasin littéraire* a servi sous le titre de « primeur » est une « boîte de conserves » ! Signalé à M. le Ministre des Beaux-Arts. . . et de l'Agriculture !



DE GEORGES D'ESPARBÈS, à l'adresse de certaine littérature, fort à la mode aujourd'hui, à propos d'un livre de Hugues Le Roux :

« Cela semble écrit pour tous, pour le paveur, l'employé, le lettré, le boulevardier, le millionnaire, pour tous ceux qui disent, ou surent dire cet adorable mot : maman. L'œuvre entière est une « pomme d'éclat », de celles, si friandes, qu'aimait l'auteur. Qu'on compare ce fruit qui sent bon, resté dans l'armoire normande, entre deux piles de linge frais, aux vieilles pommes pourries de la littérature actuelle, et on devinera quel avenir s'ouvre aux purs artistes, aux artistes qui sont des hommes. Ce mauvais goût dans la bouche que nous avons tous, un jeune avenir vient qui le soufflera d'une haleine. Adultères, blagues de cercle, perversions, vices curieux,

neurasthénies, vierges botticellesques, demi-vierges, tiers, quart de vierges, aux quais! Aux quais, les livres « rosses »! Nous voulions aimer, nous voulions rêver, vous ne nous faites que vomir. Aux quais! on en a assez! on ne vous veut plus! »



D'UN récent article d'ANATOLE FRANCE :

« — Mon cher ami, dit M. Bergeret à son élève, proclamez-vous toujours l'excellence du vers libre? Pour ma part, je sais que les formes poétiques varient selon les temps comme selon les lieux. Je n'ignore pas que le vers français a subi, dans le cours des âges, d'incessantes modifications et je puis, caché derrière mes cahiers de métrique, sourire discrètement du *préjugé religieux* des poètes qui ne veulent point qu'on touche à l'instrument consacré par leur génie. *Je remarque qu'ils ne donnent point la raison des règles qu'ils suivent*, et j'incline à croire que cette raison ne saurait être cherchée dans le vers lui-même, mais plutôt dans le chant qui l'accompagnait primitivement. Enfin je suis propre à concevoir les nouveautés pour cela même que je me laisse conduire par l'esprit scientifique qui, de nature, est moins conservateur que l'esprit artiste. Pourtant je conçois mal le vers libre, dont la définition m'échappe. L'incertitude de ses limites me trouble et... »



Nos meilleurs souhaits de bienvenue à notre nouveau confrère littéraire : *Le Spectateur catholique*, d'Anvers, si joliment édité et renfermant des pages curieuses de littérature et d'art.

Signalons également un organe littéraire, plus modeste d'allures certes, mais fort intéressant et surtout très jeune et très enthousiaste, *le Drapeau*, de Charleroi.

Longue vie et prospérité!



LE Théâtre chrétien a servi, en ces derniers temps, de thème à plusieurs chroniqueurs. Qu'il nous soit permis de constater que la question a été traitée ici, à *Durendal*, il y a longtemps. Nous avons publié, au mois d'août 1894, une bien curieuse lettre de Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, aux États-Unis, lettre adressée à notre collaborateur Pol Demade, en laquelle l'éminent prélat disait, entre autres choses : « *Nous devrions occuper toutes les avenues menant à l'esprit et au cœur de nos contemporains.* » Nos abonnés retrouveront cette lettre dans la collection de notre première année, page 149.



LE volume intitulé *Divagations*, du maître fumiste M. Stéphane Mallarmé, inspire à Philippe Gille, du *Figaro*, cette malicieuse critique :

« Je ne dirai pas que la langue toute personnelle que parle M. Mallarmé, et dont

les incohérences apparentes ont fait rire plus que de raison, se soit clarifiée, mais cependant *il m'a semblé* trouver plus facilement le sens de ce dernier ouvrage que de ceux qui l'ont précédé.

› Évidemment, la longueur interminable des périodes, la fréquence des incidences, la rendront toujours fatigante à ceux qui aiment la brièveté de la phrase de Voltaire, la clarté de celle de Renan; mais *qu'on y apporte un peu de la complaisance qu'on trouve quand il s'agit de traduire un texte étranger*, en tenant compte d'une structure de phrase inaccoutumée, de l'emploi de substantifs, d'adjectifs disposés autrement que les nôtres, et *l'on finira par découvrir la pensée de M. Mallarmé*, qui mérite vraiment qu'on la cherche. Ceux à qui ce travail paraîtra un peu dur, et qui sont pressés de savoir ce qu'on leur dit, pourront ne pas le continuer, mais je les engage pourtant à ne pas se décourager trop tôt et à ne pas se pas se prononcer avant d'avoir lu ou, tout au moins, de *s'être contraints à essayer de lire* ›.

Qu'en termes féroces, ces choses-là sont dites !



Nos lecteurs trouveront, encarté dans le présent numéro, un bulletin de souscription à l'œuvre magnifique des Chanteurs de Saint-Boniface, dont il a été parlé ici chaleureusement, comme il convenait, par notre sympathique collaborateur, M. l'abbé Henry Mœller (voir notre numéro de janvier dernier).



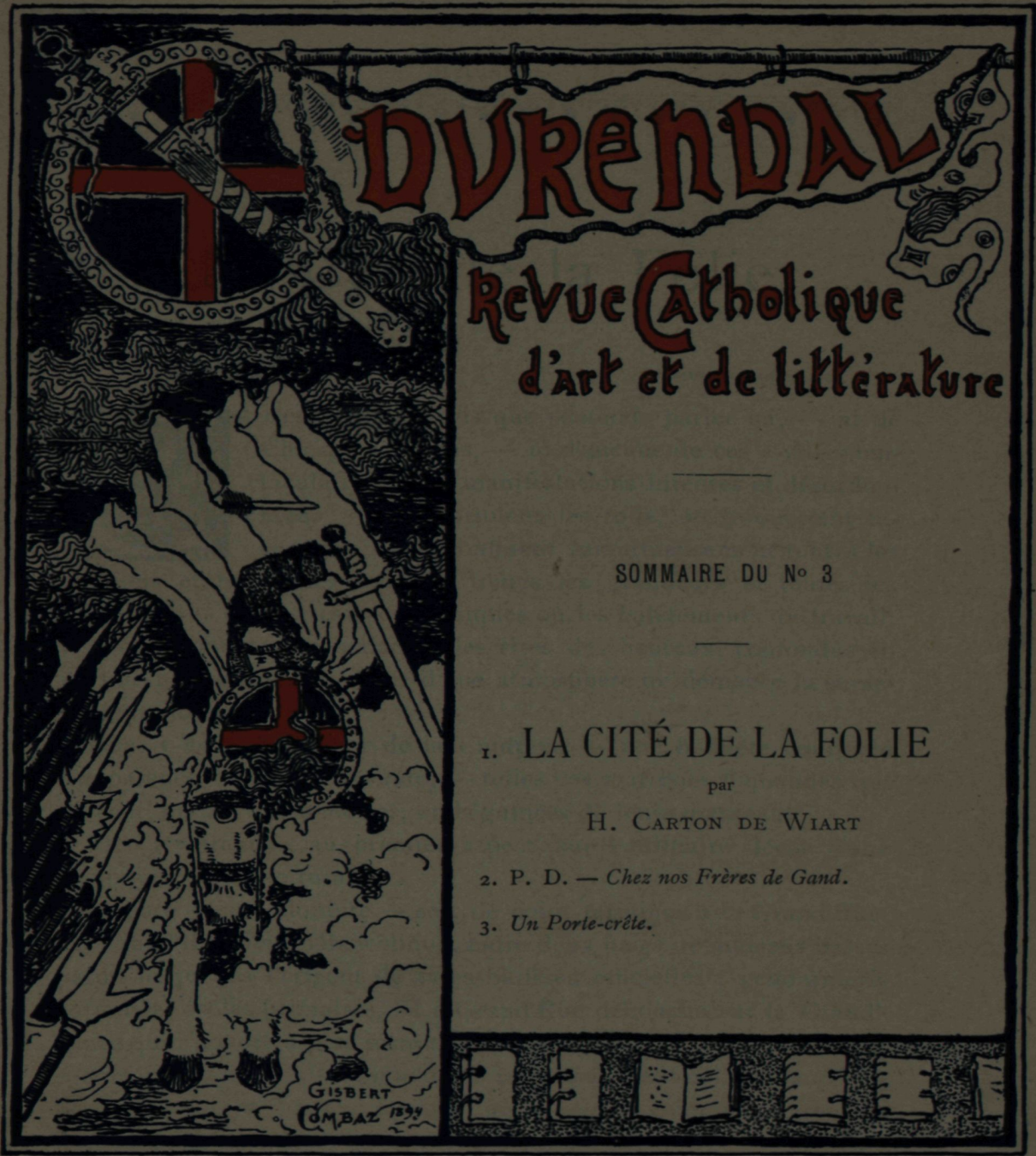
Nous avons reçu :

JEAN DELVILLE : *Le Frisson du Sphinx* ;

HENRY BORDEAUX : *Sentiments et idées de ce temps* ;

ADOLPHE HARDY : *Émaux Wallons*.





DU REN DAL

Revue Catholique
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 3

1. LA CITÉ DE LA FOLIE

par

H. CARTON DE WIART

2. P. D. — *Chez nos Frères de Gand.*

3. *Un Porte-crête.*

J. Font
Editeur
BRUXELLES

La Cité de la Folie

à MAURICE MAETERLINCK.



CE n'est pas de Paris que j'entends parler ici, — ni de Chicago non plus, — ni d'aucune de ces « villes tentaculaires » aux manifestations intenses et désordonnées, — où cabriolent les toits, où pirouettent les clochers, — où confluent tumultueusement toutes les passions et toutes les misères, toutes les grandeurs et toutes les bassesses, — orchestres cacophoniques où les halètements du travail, les gémissements des malades, les rires des heureux, confondus en un infernal *tutti*, enveloppent d'une atmosphère de démence la suractivité humaine.

Non. C'est — au cœur de la Campine — une honnête bourgade d'apparence calme et discrète, — telles ces matrones flamandes qui passent, en nos villes mortes, embéguinées de leurs manteaux.

Rien n'y tranche, au premier aspect, sur l'ordinaire décor d'une pacifique commune rurale.

La gare — malodorante — sert de point terminus à la Grand'Rue. La Grand'Rue file, mélancolique, entre deux haies de maisons basses parmi lesquelles s'érigent de rares bâtisses officielles : gendarmerie nationale, écoles primaires... La Grand'Rue débouche sur la Grand'Place qui s'honore à plus juste titre d'une église austère et d'un petit square rabougri. Puis, vaguement tortueuse, l'éternelle Grand'Rue s'esquive vers les champs, égrenant une à une, et comme à regret, ses dernières maisonnettes.

*La cloche dans le ciel qu'on voit
Douxement tinte.*

*Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.*

*Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille...*

A peine si quelque animation s'accuse au roulement d'un lourd fardier ou d'une rapide charrette à chiens... Et « toute la lyre » des plaisirs locaux, plaisirs bourgeois ou plaisirs populaires, se résume en trois enseignes : *De Koekoek*, salle de danse, — le *Velo-Club* (libéral), — le *Velo-Kring* (catholique).

Pendant, cette honnête bourgade est peuplée de fous.

Ils sont là deux mille, hommes et femmes, de toute condition, de tout âge, — dûment marqués de l'officielle estampille de l'insanité, — lâchés dans les rues, mêlés à l'existence des villageois qui les hébergent et les patronnent.

Tandis qu'ailleurs, en des asiles haut emmurés, une conception encore sauvage de la thérapeutique mentale les exile de la vie, ici une notion plus bienveillante leur assure le contact humain. Ils divaguent à l'aise, comme des enfants investis de confiance, vivant de la vie de leurs hôtes, couchant sous leur toit, s'asseyant à leur foyer.

C'est la colonie de Gheel.

* * *

Il faut que les insensés ressemblent étonnamment aux gens sains d'esprit... ou que ceux-ci ressemblent, à s'y méprendre, aux insensés. Car tout d'abord, on les cherche en vain parmi les passants, ces deux mille fous et folles.

Ce n'est que petit à petit, — l'observation s'aiguissant, — qu'on les reconnaît... parmi les autres.

Ils vont, viennent — promeneurs affairés ou calmes — rarement par groupes, plus souvent isolés, bavards quelquefois, plus volontiers taciturnes.

On en voit qui paraissent au seuil des demeures.

On en voit qui rôdent dans les ruelles.

Surtout, on en voit qui errent dans la campagne ou dans la lande.

Quelques-uns y gardent les vaches.

D'autres multiplient autour des moissonneurs leur activité incohérente et vaine. . On dirait des « Augustes » de cirques.

D'aucuns font l'office de bonnes d'enfants.

Mais la plupart sont des solitaires, indifférents à l'ambiance.

Ils ont échoué à Gheel, après avoir accompli leur destin, comme des épaves que le flot rejeta sur une rive inconnue.

Ils sont, dans le drame humain, comme des acteurs qui ont joué leur rôle et qui se reposent dans la coulisse, étrangers à ce qui se passe sur la scène, mais encore hantés par le souvenir grossi de quelque épisode.

Affranchis de la crainte et de l'espérance, libérés de la honte, de l'envie, de l'amour et du remords, ils ignorent jusqu'au péché, — dont leur stupidité les absout.

Leurs yeux — inconsciemment ouverts comme ceux des statues — voient désormais passer, sans les réfléchir, les êtres et les choses. Cloîtrés en leur démente, ils ne voient plus ni ne comprennent autour d'eux le perpétuel mouvement de la vie : les naissances et les deuils, les vides éternellement comblés, éternellement rouverts par le flux et le reflux.

Leurs regards ne sont plus au dehors, mais au dedans, fixés sur leurs seules manies...

Encore que la bourgade soit bien calme, ils cherchent instinctivement un calme extérieur qui les isole davantage.

Donc, c'est surtout hors des murs qu'on les rencontre, jusqu'à l'extrême périmètre de ce territoire grand de onze mille hectares, qui leur est assigné pour cantonnement.

Cette campagne offre de brusques contrastes : riche et misérable à la fois comme une pauvre qui serait parée de bijoux.

De grasses prairies, bien irriguées — où somnolent les troupeaux

repus — s'interrompent tout à coup pour faire place à des landes d'un sable triste où rien ne vient, sinon une herbe rare et quelques bruyères roses.

Ici, la campagne flamande — bien sage, bien bonne à qui la soigne — avec ses amènes pâturages avec ses fermes blotties dans les jardins, avec, aux croisements des routes, ses chapelles dans les arbres enrubbannés, — et puis des landes — des champs de sable avec quelques maigres ourlets de verdure... Le désert et l'oasis.

La pauvreté d'esprit auprès du bon sens placide.

L'anémie à côté de la bonne santé.

Mais elles ont leur charme, ces landes. Elles ont leur charme intense, moins par ce qu'elles offrent à l'imagination que par ce que l'imagination y inscrit et y dessine librement.

Elles suggèrent, dans ces paysages de matérialité pure, la poésie : aux matins d'automne, quand la trame blanche et flottante des fils de la Vierge les enserme comme un immense filet d'argent, et que le soleil blafard, mal éveillé, s'y étire en longs rayons... aux soirs d'automne, quand le soleil cuivré s'enfonçant là-bas, bien loin, dans une mare couleur de rouille, dit son adieu à ce paysage déshérité et recueilli... Alors des vapeurs montent, décevantes buées qui s'étendent comme un voile de rêve, estompant les sapins, les maigres herbes et toute la lande qui semble s'éveiller à sa vraie vie — une vie effacée pleine d'un mystère tragique.

* * *

La Folie revêt toutes les formes et s'accommode de tous les masques.

Sur les degrés d'un porche — voici, accroupies en un groupe squalide — de vieilles folles au type classique, au regard enfoui dans le crâne vide, aux lèvres retirées de toutes les tendresses.

Ces jeteuses de sorts, désormais sans emploi, eussent été au temps jadis d'assez bons fagots pour les bûchers expiatoires. Aujourd'hui elles émoussent les unes sur les autres leurs vains maléfices. Parfois l'une

d'elles s'irrite aigrement sans que les autres s'en soucient. Chacune d'elles a cherché un auditoire, non pour se faire entendre, mais pour pouvoir parler. Leurs vains caquetages ne se répondent jamais. Figurez-vous des duellistes qui, au lieu d'être face à face, s'escrime-raient dans le vide, placés sur des chemins parallèles.



Voici une autre vieille, d'une espèce plus sociable. Retombée en enfance, elle organise, à un carrefour, une ronde avec les bambins et les bambines. Elle rit, et sautille, et reprend gentiment avec eux le refrain et morigène ceux qui méconnaissent la mesure.



Autre folle chantante : Celle que voilà ne se lasse pas de poursuivre sa mélopée, qui se traîne sur trois notes, comme les chants nègres. La mélopée se lamente, vibre sur un trémolo, meurt, renaît par très faibles ondes.



Je rencontre un fou au plus profond de la bruyère, qui crayonne fiévreusement dans un cahier placé sur ses genoux. Il cache ses travaux avec jalousie..... La vérité est qu'il ne sait pas écrire. Mais il a déjà barbouillé ainsi plus de cent cahiers. Que d'hiéroglyphes perdus... peut-être pour la littérature.



Étrange entre tous, cet autre transpose les idées et les mots. Il est profondément *misogyne*, et lorsqu'une femme l'approche, il s'écarte avec terreur. Il déteste aussi les grand'routes, et lorsqu'il doit les franchir, il le fait en trois bonds, de la pointe des pieds. Il appelle le curé de sa paroisse le standart. Le vicaire est le fils du triangle. Ce que nous appelons une femme, s'appelle pour lui l'origine. Il emploie cependant le mot « femme », mais dans son vocabulaire « femme » veut dire gendarme.

« Je ne vais pas à Moll, confiait-il à son hôte, parce qu'à Moll il y a » des femmes sur des bœufs. »

Traduction en langue vulgaire : parce qu'à Moll il y a des gendarmes sur des chevaux.



Toujours solitaire, un vieux passe, la tête en grelot vide. C'est un ancien soldat des guerres d'Atchin qui fut frappé d'insolation. Il ne songe même pas à s'ennuyer.

Si Sophocle a dit vrai en proclamant que « le bonheur consiste à ne songer à rien », ce vieux soldat doit être parfaitement heureux.



Voici Hamlet. Le teint est mat, la lèvre dédaigneuse. Les yeux d'un bleu d'acier, sur lesquels s'abaissent des paupières paresseuses et lourdes, disent la satiété des jouissances. Quels excès, quels drames vécus recèlent, sur ce masque bistré et sans âge, ces rides profondes?

A travers les rues il promène, comme un roi proscrit, son indifférence hautaine.



Sous la tonnelle d'une guinguette, quel est cet être rachitique, au sourire idiot, et à moustaches grises, qui se traîne, baveux, de banc en banc?

On interroge. Un ancien instituteur, paraît-il.



Cette jeune folle est une paysanne épileptique. Elle garde attentivement, et quoi qu'on fasse pour l'en dissuader, le milieu de la chaussée. Elle nous fixe de ses grands yeux humides, de grands yeux purs comme des lacs au fond desquels dort pour toujours le cadavre de sa raison. Nous l'interpelons, et cela provoque chez elle un rire qui explose, ardent, qui se prolonge en inextinguibles fusées, rire d'une joie presque enfantine d'abord, et puis qui étonne, et puis qui effraye. Et l'on se hâte de s'éloigner, l'abandonnant à son rire douloureux, qui vous poursuit comme un clapotis de vagues.



On me montre deux Hollandaises, la mère et la fille, maniaques toutes deux.

Ce sont les reines de la mode. Elles ont des jupes couleur prune, sont gantées de filoselle blanche, trottinent à pas égaux, l'ombrelle à la main gauche, tandis que de la main droite elles donnent des chique-naudes dans l'air.



Un grand gaillard, au profil sémitique, m'a confié qu'il était le neveu du Roi, roi lui-même, et que des carrosses d'argent allaient venir le prendre. Il les attend d'un jour à l'autre. Et il m'indique sur la place du village l'endroit, assurément historique, d'où il adressera aux souverains, ses frères, son discours d'avènement. Il sera belliqueux. D'ailleurs il a déjà gagné trois batailles : l'une en Hollande, les autres près de Gheel, à Zammel et à Lichtaert, où il se vante d'avoir culbuté l'armée ennemie dans un marais plein de sangsues. Il se croit très fort, très puissant, très riche. N'est-il pas aussi très heureux, puisque le bonheur n'est pas autre chose que l'illusion ?

« Que vous importe, dit Erasme, que ce poisson salé que vous mangez pue au nez de votre voisin, si vous y trouvez un ragoût d'ambroisie ?

» Un homme a une peinture barbouillée et il la regarde comme un chef-d'œuvre digne d'Appelles ou de Zeuxis. N'est-il pas plus heureux que l'amateur qui achète bien cher les tableaux de ces grands maîtres, peut-être sans goûter le même plaisir ?

» Si le Mycille de Lucien avait pu jouir éternellement du voyage délicieux qu'il faisait, il n'aurait eu rien à désirer. Si la balance penche d'un côté, c'est à l'avantage des fous, parce qu'ils sont heureux à moins de frais, car il ne leur en coûte que de croire qu'ils le sont, et parce qu'ils jouissent du bonheur commun. »



Et cet autre qui court toujours, du matin au soir. Moins indifférent que les autres à ce qui l'entoure, il salue tout le monde d'un air qui semble dire : « Comment allez-vous, mon ami ? Moi, je vais... vite. » C'est en vain qu'on essaye de l'arrêter au passage. Assurément cette course perpétuelle — symbole de tant d'autres activités stériles — cette course où il secoue son énergie à travers les prés, à travers les

sapinières, l'apaise, comme les corvées conventionnelles apaisent les mondains. Quand cet homme « dans le train » rentre au logis à la nuit tombante, il dit qu'il a assez travaillé.

Un matin, je le vis entrer dans une église. Je m'étonnai à la pensée qu'il allait interrompre sa course, mais sa dévotion elle-même participe de sa manie galopante. A peine entré, il commença le Chemin de la Croix, courant d'un pilier à l'autre, brûlant toutes les stations. Moins de trois minutes plus tard, il était reparti. Il court encore.



Et, celui-là passé, j'en rencontre un autre : Un vieux qui ne court pas, il s'en faut. Il se traîne, les jambes molles, les yeux vagues. C'est un vieux Borain qui semble porter dans la voûture de ses épaules et dans ses membres las, — bras pendants et jambes arquées, — des siècles de labeur. Sans doute ce n'est pas impunément qu'on tape à la veine durant toute une jeunesse, accroupi dans des boyaux trop étroits, sous l'eau glacée qui filtre. Ce n'est pas impunément qu'on a avalé la poussière et le grisou, le feu grisou qui vient danser en flammes bleues autour des lampes jusqu'au jour où il fait danser toute la fosse. Il a connu le « coup de grisou », le vieux Borain, et voilà sa folie. Bloqué par un éboulement, retiré sous les décombres après un titanesque labeur de trois jours, il n'a échappé à la mort que pour sombrer dans la folie. Ses yeux disent encore l'horreur de ces trois jours d'enfer. Il va, étonné de ces grands horizons calmes au lieu des courts horizons miniers coupés de terris sombres.



Sur la bourgade, plane une légende. Légende — non — histoire plus belle que la légende.

C'est l'histoire de sainte Dymphe (*Heilige Dimphna*), la patronne de Gheel, dont la bénigne influence, épanchée de temps immémorial dans ce coin de Campine, est si favorable aux pauvres insensés. Elle est partout. Une vieille collégiale lui est dédiée. Aux angles des rues, et dans les champs, on retrouve sa statuette et son nom. Tous les ans,

à la Pentecôte, s'organise un grand pèlerinage, à l'occasion duquel ceux qui furent guéris viennent remercier la sainte et revoir leurs hôtes.

Voici l'histoire de sainte Dymphe telle que la raconte le merveilleux retable du maître-autel de la collégiale.

Cette petite sainte — gracieuse damoiselle en cotte de couleur azur, aux yeux pers, aux fins cheveux d'or coulant en tresses le long de son cou blanc et délicat, — cette petite sainte était la fille d'un roi d'Irlande, qui vivait au vi^e siècle de notre ère. Encore enfant, elle perdit sa mère qui, en mourant, la confia au sage Gerebernus, son confesseur. Sous l'œil de Gerebernus, la petite Dymphe grandit à la cour du monarque, son père. Ce vilain homme — s'appelait-il déjà Ubu? — ne s'éprend-il pas pour sa fille adolescente d'un odieux amour, et ne la somme-t-il pas de l'épouser? Il lui en fait la proposition au milieu de ses courtisans parmi lesquels, les plus proches de lui, trois affreux diabolins qui semblent l'encourager.

Le retable fait de ce monarque incestueux un personnage aussi élégant de costume que repoussant de visage. Le masque est brutal, voire difforme, et s'encadre d'une barbe en broussailles. Mais il porte la couronne et, sous son manteau, le torse se dessine dans une jaquette à maheutres, et les jambes dans un maillot d'or. La petite sainte est modeste dans sa cotte hardie qui dessine sa taille haute, légère et flexible et la grâce chaste du corsage.

Recusat incestum patris.

Elle fuit avec son confesseur.

Patriam pudica deserit.

Et les voici naviguant sur l'Escaut dans un esquif en forme de coquille, dont un vent favorable enfle généreusement la voile.

La charmante petite sainte, aux grands yeux de candeur, et le bienheureux Gerebernus, aux gestes nobles et sentencieux, finissent, après quelques détours, par s'installer à Gheel.

Cependant, le roi a dépêché partout ses gens pour retrouver les fugitifs. Les émissaires passant à Westerloo — à une lieue de

Gheel — sont surpris à l'hôtellerie de voir entre les mains du patron des monnaies irlandaises. Ils s'informent. Ils découvrent la retraite de la petite princesse.

Inventa patri proditur.

Car le père accourt aussitôt, le vilain paillard, coiffé cette fois d'un chaperon en feuilles d'artichaut — mais toujours aussi fou — et portant tout son conseil avec lui sous la forme des diabolins qui voltigent autour de son crâne.

Voilà le roi et la princesse — le père et la fille — en présence... Et les mêmes propositions recevant le même accueil.

Au paroxysme de la rage, le père ordonne à ses soldats d'immoler ce petit être — à l'âme si vaillante sous sa frêle enveloppe.

Les hommes d'armes hésitent. Alors, d'une volée de glaive, le roi tranche cette tête charmante qui roule à ses pieds, tandis qu'à deux pas, Gerebernus paie aussi de sa vie la complicité de ses bons conseils.

Cadunt pudoris victimæ.

Mais la petite ingénue a été accueillie et couronnée au ciel. Et Dieu envoie ses anges pour ensevelir les restes des martyrs.

Tumulant reliquias angeli.

Toute la Campine apprend la fin de la petite princesse, si douce, si bienfaisante. Elle est aussitôt vénérée comme une sainte.

Coluntur ossa martyris.

Et les miracles se multiplient autour de ses reliques, auprès de la fontaine où elle avait coutume d'aller s'entretenir pieusement avec son confesseur. On l'invoque, et les malades guérissent, et les fous recouvrent la raison.

Sculptés au retable, des fous aux regards divergents, à la face grimaçante, au corps asymétrique, attestent qu'ils furent soulagés par sa puissance. En effet, les mauvais esprits — des diables verts et rouges — leur sortent par les oreilles et par le front, et les voilà rendus à la vie de l'intelligence.

Succurit ægris plurimis.

La réputation de la sainte grandit... Et les pauvres insensés sont amenés de toutes parts. Et une belle église gothique s'élève, dont tous les murs chantent ses louanges, en versets faciles comme ceux-ci :

*Florido quodam tempore rosarum et liliorum
A beato Gereberno baptizatur jam matre privata.
Ortus in Hybernia floret in Ghela puritatis florculus.
Ora pro nobis, virgo martyr et patrona Sancta Dympha.*

Maints ex-votos exhibent des clients de la sainte affublés de grelots et les fers aux poings, qui guérissent miraculeusement, libérés du Malin qui s'échappe de leur cerveau en formidables enjambées.

Un chapitre de chanoines fut installé — dans l'église — par la noble famille de Mérode. Les chanoines priaient pour les fous et pratiquaient les exorcismes. Les croix d'exorcisme sont toujours là, portant, gravées au revers, les formules liturgiques. Annexé à l'église, un sacrarium, où l'on montre encore quelques chaînes et quelques instruments à l'usage des fous furieux, permettait de recevoir et de garder en cellules les clients de sainte Dymphe, durant le *triduum* consacré aux prières et aux exorcismes.

D'autres fous, conduits par leurs familles, étaient installés chez les habitants, qui les accueillaient dans un sentiment où la piété avait presque autant de part que le lucre. Ainsi, depuis des siècles, la population gheeloise héberge les insensés. Elle a pour eux des soins et des condescendances dont on chercherait en vain à renouveler ailleurs l'exemple. Et c'est ainsi qu'à Gheel, le mot de fou n'est pas employé. Le fou est un *kostgast*, un pensionnaire, un hôte que l'on reçoit à sa table, que l'on héberge et que l'on soigne.

* * *

Aujourd'hui, les « pouvoirs publics » ont réglementé cette hospitalisation. Une vaste « infirmerie » est le quartier général où règnent les administrateurs de la colonie, où les médecins et les contrôleurs viennent prendre les ordres et faire leur rapport. C'est là que les aliénés

nouveaux venus restent en observation pendant les premiers jours de leur arrivée, attendant que le Comité de placement les assigne comme hôtes aux paysans qui en auront désormais le soin et la responsabilité. Aussitôt placés, ils redeviennent libres, — libres d'aller et de venir dans ces dix mille huit cent cinquante-trois hectares, — ayant pour eux l'espace, l'activité musculaire, la vie familiale, tandis que les huit mille autres fous que les chiffres officiels renseignent en Belgique, et dont les trois quarts au moins ne sont pas dangereux, sont réduits à « ruminer leur délire » dans des asiles qui sont des prisons. Quoi d'étonnant, si ce régime du « patronage familial » assure de meilleurs résultats, à tel point qu'environ un quart des aliénés hospitalisés à Gheel y retrouvent la santé de l'esprit ?

« Examinez ce fou, dit le Dr Parigot, qui a la jouissance de l'air libre et la propriété de sa chambre, de ses livres, de ses outils, de ses plantes, de ses pierres. Il orne son domicile à sa guise; on voit souvent sur la muraille des inscriptions ou des dessins qui ne cèdent qu'aux prescriptions du badigeonnage sacramentel. Cet homme est occupé de parfaire son rêve. Rien ne le contrarie : il a les champs, les bois ou d'immenses bruyères à sa disposition; il pêche dans les rivières et dans les canaux; il tend des pièges aux oiseaux, enfin il fait de son temps ce qu'il veut; il n'est astreint le plus souvent à regagner la maison du nourricier que pour les heures du repas, encore, s'il les oublie, la ménagère aura conservé sa part près du foyer commun.

» En voici un autre, qui toute la journée, trace dans le sable de la rue l'histoire de ses pensées; ce sont des hiéroglyphes dont il a seul la clef. Celui-là trouve dans la marche un apaisement à son agitation; il est toujours affairé et entre joyeux au logis. Vingt autres travaillent avec le nourricier et ses enfants, les enfants sont leurs pairs, leurs amis, et ils partagent la besogne du plus faible.

» Comparez à ces heureux de la terre ces aliénés réunis par masse dans un préau ou dans un réfectoire, comme des moutons parqués dans un enclos. Ils sont accablés d'ennuis. La chambre où ils passent la nuit ne leur appartient pas, et ce chauffoir, ce préau, ce jardin

emmurailé sont pour eux une espèce de cage qu'ils ne peuvent quitter que le soir pour regagner leur domicile réel, celui où du moins ils n'éprouvent que leur propre tourment. »

* * *

Mais quel étrange problème de psychologie que cette promiscuité dix fois séculaire de ces frustes paysans campinois et de ces fous — venus pour la plupart des villes — dissimulés sous l'anonymat de leur insanité!

Un soir, traversant la bruyère, nous sommes entrés au hasard dans quelques maisonnettes.

Une visite surtout m'a impressionné. Nous sommes dans une chambre basse, proprette dans sa rusticité. En attendant l'heure du souper, les habitants ont fait cercle sous le manteau de la cheminée, autour du feu où flambent quelques bûches.

Le maître du logis est là, avec ses deux *kostgasten* et avec tous ses enfants — gamins et fillettes aux cheveux blonds. Sur la soie d'or de ces chevelures enfantines, les rouges reflets de la flamme frissonnent comme une caresse paresseuse. La cheminée est très haute. Sur la planchette qui en forme le manteau, une petite lampe à l'huile, placée devant un plat d'étain qui en reflète la lumière, éclaire par secousses le reste de la chambre — où va et vient la ménagère. Tout cela forme un tableau d'une lumière chaude, un peu fauve, qui rappelle les vieux maîtres hollandais.

Nous causons avec ces braves gens. L'un des fous, dont le visage crispé de rides n'est pas sans noblesse, a bientôt fait d'entrer en conversation. « Il est mayeur, nous assure-t-il, mayeur d'un village wallon. » Sur son village il a des souvenirs très nets. Pourtant, voilà vingt-cinq ans qu'il est à Gheel. Il continue à s'occuper de sa commune, et ne sait pas pourquoi il a dû la quitter. De songer à sa chimérique magistrature, il se fatigue. « Je suis un peu brouillé », nous dit-il en épiant notre regard avec une telle anxiété que nous en souffrons. Et il accompagne cet aveu d'un geste en spirale, comme s'il voulait indiquer des montées et des descentes tournoyantes qu'il

ressent dans sa pauvre tête. Par moments, il émet des réflexions très sages sur la culture des pommes de terre et l'élevage des bêtes à cornes.

— Êtes-vous heureux ici ?

— Non, répond-il d'un air profond.

Pourtant, il est l'ami de ses nourriciers, et leur obéit naturellement.

L'autre *kostgast*, un Anversois, fait peur en vérité. Chez celui-ci l'étincelle de la raison ne vacille pas. Elle est éteinte. Il appartient à la catégorie des demi-gâteaux.

Le jour, il divague dans les chemins, ramassant toutes les loques et tous les papiers qu'il rencontre. Il en fait d'illusoires tabatières, et y puise d'aussi illusoires pincées de poudre qu'il se pousse dans le nez avec de bruyants reniflements.

Ce priseur de rien est méchant à ses heures.

Récemment, il a pris son nourricier à bras-le-corps et l'a étendu sur une table, puis s'est armé d'un couteau pour l'égorger. Mais de pareils excès sont rares, grâce à l'expérience des nourriciers, qui leur fait détourner, en pareille occurrence, quelquefois par un mot ou par un geste, le cours d'une manie qui s'exalte.

Nous revenons silencieux et oppressés.

Devant nous, le soleil disparaît dans une immense auréole d'or et de sang, comme un triomphateur ou un martyr. Bientôt il s'évanouit. Mais de son reflet il illumine le ciel et la bruyère, semblable à toutes ces grandes choses qui ne sont déjà plus qu'un souvenir quand nous les admirons encore. D'avoir bu son dernier rayon, un nuage garde, quelques instants, la transparence lactée d'une opale qui meurt.

Maintenant la campagne est noyée dans la nuit. Les mares qui sont dispersées dans la bruyère ont de noirs reflets d'armure. Les grenouilles y coassent les notes monotones de leur sardonique nocturne. On dirait la parodie d'un chapitre de moines nasillant dans la nuit quelque fantasque office des Morts.

Nous pensons à ce Mystère de la Folie, à ces vivants — si on peut les appeler encore ainsi — entrés déjà dans le détachement et le rêve...

Veufs de la raison, ils se sont créé de chimériques Édens où toute chose est ce qu'ils veulent qu'elle soit, où la folle du logis — désormais maîtresse — suspend les lois du temps et de l'espace et entraîne ses captifs sur les sommets ou les précipices hantés par les spectres de la vie antérieure. Qui dira le secret de ces âmes — qui ne sont déjà presque plus des âmes — et qui, retirées du champ des libres volontés, participent déjà au néant de la tombe?

Sophocle les disait heureuses... Heureuses peut-être celles qui échappèrent à une raison, pervertie... Mais les autres? Mais ces pauvres chefs de famille frappés par le deuil ou la ruine de leurs maisons, ces chercheurs épuisés de travail ou d'ambition, ces fidèles superexaltés, ces amantes méconnues ou trahies qui aimèrent à la folie, ces pauvres mères qui, — en donnant la vie, — ont côtoyé la mort. Toutes ces folies sublimes à côté des folies coupables!...

Et tout à coup, tandis qu'au village dont nous approchons, le couvre-feu sonne avec bonhomie, sur ces mares que nous longeons et qui semblent des trous d'embuscade, apparaissent — en petites langues de flamme — des feux follets... Ils flottent dans ces ténèbres et nous nous figurons voir les intelligences de ces pauvres fous qui s'en viennent, avant d'être définitivement jugées, prendre congé, une dernière fois, de ceux qu'elles ont abandonnés. L'intelligence! pauvre petite lampe humaine, qui n'est qu'un lointain reflet du foyer immanent et éternel, petite lampe qui nous éclaire dans nos labeurs, dans nos joies et nos peines et que l'homme expose imprudemment à tous les souffles, à tous les courants contraires!

(Septembre 1896).

H. CARTON DE WIART.



CHEZ NOS FRÈRES DE GAND



La *Société littéraire des Étudiants catholiques gantois* a célébré son dixième anniversaire par une sorte de tournoi intellectuel dont le sujet était celui-ci : *De l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines.*

La presse quotidienne a rapporté, par le détail, cette joute intéressante et fort crânement menée, en laquelle *Durendal* tint, on le sait, une place fort honorable. Constatons seulement que les idées qui ont triomphé à Gand sont celles que notre revue a défendues depuis son origine : « Inutilité des formules, vanité des écoles, éclectisme, culte de la seule beauté ».

M. l'abbé Klein (de l'Institut catholique de Paris), dans une conférence sur *l'Idéal de l'Écrivain catholique*, conférence d'une magnifique élévation de pensée et d'une rare munificence d'expression, a soutenu ces mêmes doctrines à savoir — ce sont ses paroles textuelles :

« La morale et le bon goût étant sauvegardés en ce qu'ils ont d'essentiel, montrons-nous accueillants pour toute œuvre d'art qui stimule dans l'ordre, et satisfait n'importe laquelle de nos puissances sensibles et intellectuelles. Mais pour nous-mêmes, sans nous interdire par trop sévèrement les virtuosités reposantes, sachons élever nos yeux sur les hauteurs où plâne le grand art. Le plus longtemps, chez le plus grand nombre d'hommes, faire vibrer le plus puissamment le plus de facultés possible, voilà l'effet auquel on le reconnaît. Toujours, chez tous les hommes, stimuler sans conflit l'activité de toutes les puissances, ce serait le rêve et l'idéal suprême. »

La réunion a traduit ces pensées en les trois vœux qui suivent :

I. — Le groupe littéraire des jeunes catholiques belges estime qu'il ne serait point sérieux de prétendre river les artistes et lettrés catholiques, soit dans leurs critiques, soit dans leurs écrits, à une formule d'art déterminé. Ils reconnaissent le Beau sous toutes ses expressions.

II. — Il est à souhaiter què, sans s'interdire toute virtuosité, ils s'occupent de faire servir leurs œuvres à la glorification de leurs croyances.

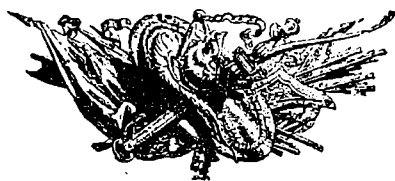
III. — Il est à désirer que l'enseignement catholique se pénètre de ces principes.

Réunion enthousiaste de jeunesse.

L'accueil si franc, si sincère, que nous avons reçu à Gand nous a touché profondément. L'écrivain belge est accoutumé à rencontrer, le long de son chemin, des passants indifférents, et le viatique d'enthousiasme, qu'en cette halte charmante des 20 et 21 février, nos frères de Gand nous ont versé plein nos verres, nous a paru savoureux autant que réconfortant. Ensuite d'un tel coup de l'étrier on fournira de belles chevauchées!

P. D.

P.-S. — Pends-toi, brave Valentin, nous avons vaincu à Gand... et tu n'y étais pas!



UN PORTE-CRÊTE

« Il voyait tous les jours
» Cet objet rallumer sa haine et son courage. »

(Fables de LA FONTAINE.)

J'AI connu de braves gens qui poussaient le fanatisme de la lecture jusqu'à lire les vieux journaux dont les poissonniers enveloppent leurs lamentables marchandises. A ce compte, les chiffonniers doivent éprouver des jouissances nombreuses et diverses. Je viens de goûter un peu de cet étrange plaisir, en parcourant, dans un ancien numéro du *Coq Rouge*, un article sur la littérature catholique. Le signataire de cette chose écrite nous assure « qu'il y avait beaucoup d'écrivains qui croyaient en Dieu, en Jésus-Christ, en notre mère la sainte Église, *ce qui, ajoute-t-il, ne les honore ni ne les déshonore à nos yeux* ». Ce monsieur est bien bon de ne pas nous considérer comme déshonorés parce que nous croyons ! Ce qui l'exaspère, ce sont les mots de « littérature catholique », et sa bile se répand de cette manière :

« Aujourd'hui, une collection d'hallucinés et de gens adroits s'occupant de droit, de médecine, de journalisme, de politique, de sociologie ont voulu, mélangeant tout cela avec de la littérature, créer la littérature catholique. »

Ce mélange d'hallucination et d'adresse ne laisse pas que de m'inquiéter. Mais enfin que dirait l'auteur de ces billevesées, si j'écrivais ceci, par exemple :

« M. Maurice des Ombiaux, qui s'occupe d'enregistrement et de littérature, a voulu, mélangeant ces deux choses, conspuer la littérature catholique. »

C'est là un genre d'esprit que je lui laisse pour compte.

« Ils (hallucinés ou gens adroits ?) ont pris comme patrons — poursuit le rédacteur en chef du *Coq Rouge* — des artistes tels que Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, etc., qui auraient rugi de voir leurs noms servir de réclame à ces puffistes. »

Puffistes ! Eh ! continuez, Monsieur.

Je ne m'aperçois point que nous ayons pris tel des écrivains ci-dessus mentionnés pour « patrons » ni que nous nous soyons servis de leurs noms comme « réclame ». Et puis, êtes-vous sûr de ce rugissement, cher Monsieur, dont vous parlez avec l'aisance de Tartarin retour du désert ?

Je suis convaincu, pour ma part, que Barbey d'Aurevilly, à ne citer que celui-là, n'eût poussé de rugissement que contre vous — s'il est permis de supposer toutefois qu'une mouche soit de force de mettre à ce point un lion hors soi, ailleurs que dans la Fable.

« Jusqu'en ces dernières années, dites-vous, on n'avait jamais entendu parler de littérature catholique... »

Cette phrase impertinente eût fait sourire Barbey, lequel, ne vous déplaît, proclama, et avec quelle fierté, le droit d'être catholique et d'être écrivain *tout ensemble*.

C'est Barbey d'Aurevilly qui a écrit ces lignes :

« Les distractions ne valent pas un bon chapelet dit avec foi. Or ce n'est pas la foi qui nous manque à nous. Nous l'avons. Si nous avons la foi, soyons conséquents, prions. Pas de batelage ! Ne soyons pas des *chrétiens littéraires*... Soyons faibles, mais prions Dieu, et puisqu'il s'est donné à nous dans l'Eucharistie, ne l'y laissons pas sans l'y prendre. »

C'est Barbey d'Aurevilly encore qui a signé ces fières déclarations :

« Dans la morale des libres penseurs les catholiques ne doivent toucher ni à l'art, ni à la littérature, ni à rien, mais s'agenouiller dans un coin, prier et laisser le monde et la Libre Pensée tranquilles. »

Et ailleurs :

« Je trouve très impertinent pour nous autres, catholiques, que les drôles de l'incrédulité aient la prétention d'être les seuls qui puissent écrire des livres d'imagination et de sentiment intéressants... Il ne faut pas que les artistes, d'aucun degré et d'aucun genre, acceptent pour l'Église l'injure qu'on lui jette. Ils ont à prouver qu'ils peuvent faire ce que peuvent faire les ennemis : être spirituels, intéressants, pathétiques, forts sur la passion humaine, et catholiques toujours. »

Voilà, ou je me trompe fort, une réponse aux incroyables prétentions des libres penseurs, des drôles de l'incrédulité et de ces Messieurs de l'enregistrement — et le programme, en ébauche tout au moins, de cette littérature catholique dont vous affectez avec un si beau dédain de n'entendre parler que depuis quelques jours.

« Ils (les catholiques) ont même, afin de le mieux accaparer, dites-vous encore,

adressé des lettres de faire part à la mort de Verlaine et faire dire un service funèbre annoncé dans les papiers publics comme une représentation théâtrale. »

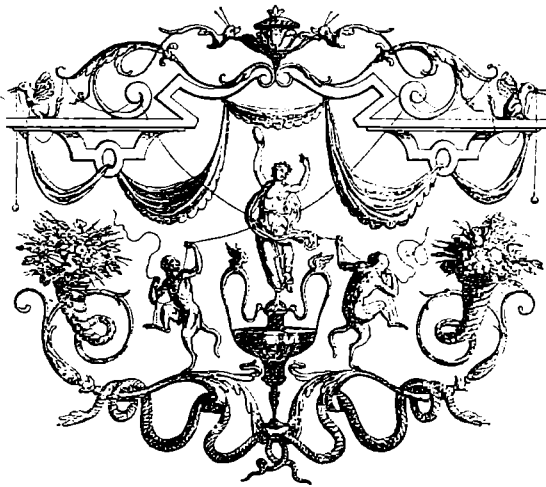
Accaparement! Le mot est joli.

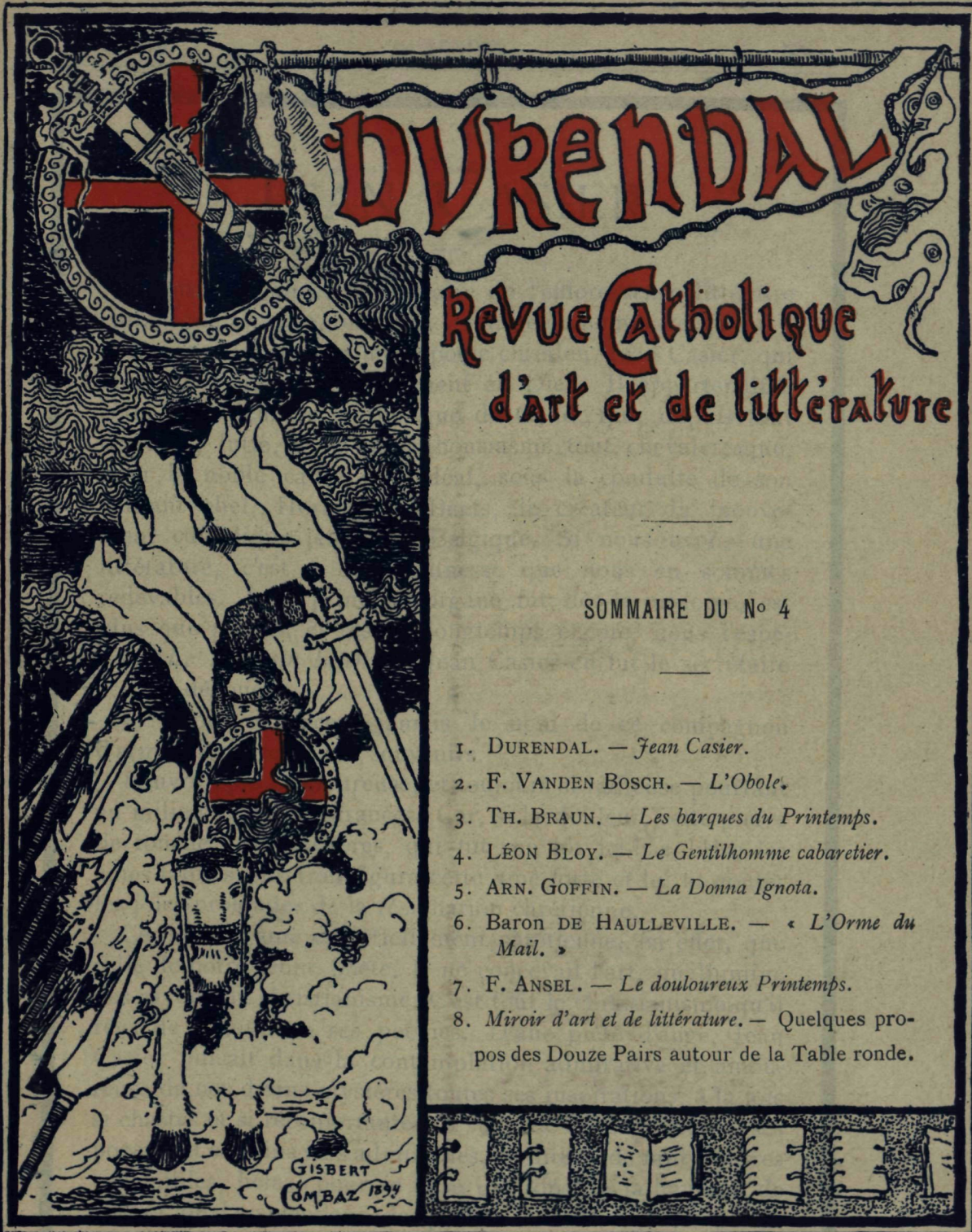
Le catholicisme doit à Verlaine ce chef-d'œuvre de littérature catholique *Sagesse*; c'est l'avis des incroyables eux-mêmes et il nous eût été interdit, à vous entendre, de prier pour *notre* poète!

UN DES DOUZE PAIRS.

P.-S. — Sur l'initiative de M. H. Carton de Wiart, une collecte a été faite au banquet de Gand « pour le monument à élever à Paul Verlaine, auteur de *Sagesse* ». Cette collecte a rapporté 50 francs.

Nous signalons cette nouvelle tentative d'accaparement à la vigilance du *Cog Rouge*.





DURENDAL

Revue Catholique d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 4

1. DURENDAL. — *Jean Casier.*
2. F. VANDEN BOSCH. — *L'Obole.*
3. TH. BRAUN. — *Les barques du Printemps.*
4. LÉON BLOY. — *Le Gentilhomme cabaretier.*
5. ARN. GOFFIN. — *La Donna Ignota.*
6. BARON DE HAULLEVILLE. — « *L'Orme du Mail.* »
7. F. ANSEL. — *Le douloureux Printemps.*
8. *Miroir d'art et de littérature.* — Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.



J. Fontcaesens
Editeur
BRUXELLES

JEAN CASIER

Si un jour, on écrit l'histoire de l'efflorescence littéraire catholique actuelle, on devra y rendre un hommage spécial à la douce mémoire du jeune poète chrétien, Jean Casier, qui vient de s'endormir pieusement en Dieu. Il appartenait à cette belle jeunesse catholique de Gand, qui, depuis tant d'années, lutte, avec un enthousiasme tout chevaleresque, pour la noble cause de l'idéal, sous la conduite de son vaillant chef, Herman de Baets, le créateur du mouvement catholique jeune en Belgique. Si nous avons une littérature, c'est à cette jeunesse que nous en sommes redevables. Leur principal organe fut, dès le principe, est plus que jamais, et restera longtemps encore, nous l'espérons, *Le Magasin littéraire*. Jean Casier en fut le secrétaire actif et dévoué.

Le temps n'effacera jamais le nom de ce compagnon d'armes du livre de nos souvenirs.

Pauvre âme douloureuse, et toujours si radieuse pourtant au milieu de ses souffrances. Car, si la douleur, cette pierre de touche des caractères, qui fut son lot ici-bas, brise les âmes faibles, elle transfigura cette âme forte et lui fit goûter les joies profondes de la résignation chrétienne.

Ce fut une âme essentiellement chrétienne, en effet, que celle de notre jeune poète. Il ne concevait l'art, qu'illuminé des rayons du christianisme. C'est tout le christianisme qu'il rêva de chanter en ses poèmes. D'une piété d'ange, Jean Casier puisait dans la contemplation admirative et amoureuse de nos divins mystères toutes ses inspirations, à la fois si chastes et si réconfortantes. Il suffit de lire les titres de ses poèmes et certains vers admirables, au milieu de tant d'autres très faibles, hélas! pour se faire une idée de la hauteur de vue et de la splendeur de pensée de notre jeune poète.

Malheureusement, quand cette âme, toute imprégnée d'idéal, tentait d'exprimer ses belles conceptions, elle n'y parvenait pas toujours. Quel tourment que celui-là ! Avoir des idées magnifiques et être impuissant à les exprimer dans toute leur fastueuse beauté. Saisir cette beauté, éprouver un impérieux besoin de la chanter et être insuffisant à le faire.

L'œuvre poétique de Jean Casier, œuvre fort inégale, et où, à côté de poésies vraiment belles, il s'en trouve d'assez banales, se compose des volumes suivants : *Harmonies chrétiennes*, *Poésies eucharistiques*, *La Mort*, *Au Ciel*, *Scintillements*, *Flammes et Flammèches*, *Poésies intimes*.

Qu'il nous soit permis d'émettre un vœu. Nous voudrions garder du jeune poète catholique qui vient de mourir un souvenir. Si nous ne craignons d'offenser l'angélique mémoire de cette âme, d'une modestie si charmante, nous demanderions qu'on lui élève un monument. Ce monument serait une publication artistique d'un recueil composé de ses plus belles poésies, telles que : *Ferveur*, *Le Salut de Semaine*, *L'Offrande douloureuse*, etc. Les limites de cette revue ne nous permettent pas de les insérer ici. Nous devons nous borner à rendre hommage à cette âme d'élite, qui comprit si bien toute la beauté des âmes vierges, parce qu'elles étaient sœurs de la sienne. Avec quelle justesse et quelle vérité on pourrait appliquer à Jean Casier lui-même ces vers écrits par lui à la louange de la Virginité :

*Nous vivions en dehors du monde
Avec le Christ et pour Lui seul ;
Sa grâce paisible et profonde
Nous était comme un doux linceul.*

*Nous avons traversé la terre
Sans arrêter sur rien nos yeux ;
C'est pourquoi le divin mystère
Eut pour nous la clarté des cieux.*



L'OBOLE

—



Les notables pharisiens se sont voilés la face parce que, l'autre jour, à Gand, entre littérateurs catholiques, une collecte fut faite pour le monument du poète de *Sagesse*.

Et en de charitables sous-entendus, ces bons apôtres ont évoqué à nouveau l'odyssée pécheresse de Verlaine.

« Et voilà l'homme que des catholiques aident à réhabiliter ! » se sont-ils écriés en une pudique indignation.

Non, certes, ce n'est point à l'homme que vont nos hommages ; avec ses faiblesses et ses souillures, nous l'abandonnons au miséricordieux jugement de Dieu ; ce n'est point non plus au poète des *Fêtes Galantes*, de *Parallèlement* et des *Hymnes en son Honneur* ; celui que nous prétendîmes honorer, — et cela fut-il dit assez nettement par Carton de Wiart ! — ce fut le poète de la *Bonne Chanson*, le poète surtout de *Sagesse*, cet hymne immortel de foi ingénue et repentante.

Mais les pharisiens ne lisent point *Sagesse* ; Jean-Baptiste Rousseau, Le Franc de Pompignan, Jean Reboul forment à leurs yeux le cycle — clos — du lyrisme catholique... De quel droit réclame-t-on une place pour Verlaine à côté et surtout au-dessus de ces « maîtres »... ? Que Verlaine — ce moderne — chante les joies charnelles et luxurieuses, c'est de son temps, mais si, au terme de sa vie de péchés et de misères, Dieu lui envoya le remords rédempteur, qu'il se taise et se cache... Le vrai repentir n'est pas « sujet » à poésie ! Ni « sujet » à prose d'ailleurs : ainsi, J.-K. Huysmans, si réellement la grâce l'a

touché, aurait mieux fait de s'ensevelir dans le silence d'un cloître, que de magnifier dans *En Route* l'infinie clémence du Christ !

Et ayant raisonné ainsi, les pharisiens — il n'y a rien de changé sous le soleil — lèvent béatement leurs yeux au ciel et s'écrient : « Seigneur, Seigneur, je vous rends grâce de ne point ressembler à ces gens-là qui, après avoir méconnu votre loi, ont osé ensuite proclamer votre clémence ! »

* * *

En donnant son obole pour le buste de Verlaine — comme en envoyant l'expression de ses sympathies à J.-K. Huysmans — aucun de nous, certes, n'a prétendu (est-ce chose absurde à devoir dire ?) voiler les erreurs de leur vie ou nier les défaillances de plusieurs de leurs œuvres.

Jadis, aux jours de notre jeunesse, les R. P. Jésuites, nos maîtres, avec ce large éclectisme qu'ils affectaient... vis-à-vis du classicisme païen et chrétien, nous ont donné la définitive horreur du système du *bloc* : ils nous apprirent — qu'ils en soient remerciés ! — à admirer Horace et Ovide, malgré la polissonnerie de leur vie ; La Fontaine nous fut donné en modèle, encore qu'il fût l'auteur des *Contes* ; on convia nos admirations vers le *Génie du Christianisme*... et pourtant, depuis lors, quel être de génie, mais d'orgueil aussi et de sensualité nous fut révélé en Chateaubriand !

Saine et généreuse doctrine qui se souvient que l'homme passe, que l'œuvre seule demeure, qui apprécie chaque livre en lui-même, et selon qu'elle le juge bienfaisant ou funeste, le prône ou le condamne !

Mais voilà que pour avoir voulu appliquer aux modernes ce système, immémorialement appliqué aux anciens, les pharisiens nous conspuent et les Lintelo marchent contre nous !

Au point de vue catholique, *Sagesse* vaut bien, n'est-ce pas, les *Fables*, voire *Athalie*, voire le *Génie du Christianisme* ?

Si demain un projet de statue surgissait pour La Fontaine, Racine ou Chateaubriand, pourrait-on sérieusement reprocher aux souscrip-

teurs catholiques d'avoir apporté leur contribution à la glorification des *Contes*, de *Phèdre* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* ?

De quel droit, dès lors, nous conteste-t-on de rendre à Verlaine, l'hommage qu'on tolérerait parfaitement vis-à-vis d'écrivains qui comme lui péchèrent et se relevèrent ?

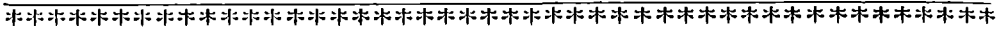
Soyons nets : Au fond de la mauvaise querelle qu'on fait à ceux qui ont versé leur obole pour le buste du poète de *Sagesse*, il y a autre chose qu'une fausse pudibonderie effarouchée : il y a le dépit d'avoir vu les lettrés catholiques, dans le récent Congrès littéraire de Gand, couper définitivement les dernières amarres qui les rattachaient aux formes caduques d'art; elle prétend, cette jeunesse (et comme ses anciens l'en félicitent) se mêler d'activité et d'enthousiasme aux luttes contemporaines pour l'Idée artistique et ne point laisser aux ennemis de l'Église le bénéfice de la suprême évolution des Lettres de ce temps; juste et sincère, elle salue le Beau partout où elle le rencontre; et quand ce Beau s'unit au Vrai et au Bien, quand se trouve réalisée dans une œuvre cette idéale Trilogie, elle se considère devoir à elle-même et à ses croyances de défendre cette œuvre contre les hostilités des uns et les préventions des autres.

Sagesse — ce psautier du repentir — est un livre chrétien; et dans quelques mois, quand le buste de Verlaine s'élèvera sous les discrets ombrages du Luxembourg, à Paris, il importe que ce titre immortel fulgure sur le socle.

C'est là le but et le sens de notre obole pour l'auteur de *Sagesse*.

FIRMIN VANDEN BOSCH.





Les barques du Printemps

—

*Les oiseaux blancs sont revenus, les ailes grandes,
Éployés sur la voie étroite du canal,
Voguant légers, dans l'air tiédi, d'un vol égal,
Et portés par le vent odorant et vernal
Qui les mène vers les prés fleuris de Zélande !*

*Les longs arbres pâlis qui bordent l'eau courante
Tremblent dans la fraîcheur éparse du matin
Et leur double rangée à l'horizon lointain
Ne forme qu'une ligne assombrie et mouvante.*

*Les grands oiseaux sont revenus, les ailes blanches,
Le col tendu, voguant en effleurant les branches.*

*Un peu plus loin, la brise en leurs voiles enflées,
Lentes et par les flots doucement soulevées,
Deux barques au soleil descendent vers la mer.
Et leurs quilles ombrant l'onde chantante et claire
Font resplendir au ras des vagues argentées,
L'écarlate et le vert dont elles sont cerclées.*

*Une paix idéale adoucit l'atmosphère.
On n'entend rien. Le calme épandu sur les choses
Fait oublier, qu'à peine hier, étaient écloses,
Les feuilles des tilleuls embaumant l'aube rose.*

*Et les oiseaux passent encor, les ailes grandes,
Le col tendu, dans l'air tiède, d'un vol égal,
Emportés par le vent odorant et vernal
Qui les mène vers les prés fleuris de Zélande!*

THOMAS BRAUN.



Le Gentilhomme Cabaretier

par LÉON BLOY (1).

IL y a six ans passés, j'étais juste au point qu'il fallait pour qu'on pût me mettre à écrire et on remarquait en moi cette heureuse complexion d'éphèbe attardé, — assortie, pour tout gober, d'une convenable candeur, et pour tout aventurer, d'une suffisante prétention.

C'est alors que je fis connaissance, à mon éternelle vergogne, d'un peinturier capot, devenu cabaretier forain, et que j'acceptai, sur sa parole, pour un chevalier. Il jugea ma mine exploitable et me mit aussitôt à l'œuvre dans un petit journal qu'il venait de fonder comme annexe à sa pompe à bière.

* * *

Tout le monde les connaît, ces assommoirs héraldiques, dont la vogue périliclitante déjà, sévissait avec tant de rage en ces dernières années.

(1) D'un manuscrit de Léon Bloy, inédit dans son ensemble, nous extrayons une page cinglante consacrée à feu Rodolphe Salis, le Seigneur de Chatnoir-ville-en-Vexin et l'inventeur des cabarets déplorablement historiques qui champignonnent non seulement sur la butte Montmartre, mais dans les moindres recoins de province.

On s'embête, osons le dire. On s'embête solidement, surabondamment, du haut en bas de la société contemporaine.

On est épuisé de rengaines politiques ou littéraires. On a mal au cœur de tout ce qui faisait la vie morale de l'ancien monde et l'immuable nature de l'homme s'acharne pourtant à solliciter de l'idéal. Ce tigre veut sa pâture, sous peine de dévorer son triste cornac.

Or, il devient terriblement difficile à dénicher, ce merle blanc d'idéal, dans une civilisation de science et d'argent qui a congédié, depuis si longtemps déjà, comme d'offensives chimères, la Foi, l'Enthousiasme, l'Héroïsme et jusqu'à la pauvre Charité, tout en pleurs!

Le célèbre naturaliste Huysmans a raconté, dans un livre de désolation, cette recherche désespérée de l'idéal à rebours, cette humble demande d'une minute de rêve à l'idiotifiante banalité des brasseries à femmes et des caboulots.

Mais cela, c'est encore un idéal grossièrement allié de charnelles convoitises. Il en est un autre non moins imploré et encore plus bête, s'il est possible. C'est l'idéal pur des brasseries moyen âge ou renaissance, généralement instaurées par des peintres ratés, pour le haut ragout des imaginations romantiques.

Honneur donc à ces industriels amphytrions du rêve qui surent discerner avec profondeur la souveraine puissance du tréteau et le despotique besoin moderne d'avilissement! L'équitable réclame les inonde de ses faveurs et l'inquiétante fortune elle-même suspend en ex-voto, aux murs anachroniques de leurs *cabarets*, sa roue capricieuse, enfin immobilisée.

Ces lieux ont été infiniment décrits. C'est toujours le même archaïsme de camelote et de bric-à-brac : vitraux en cul de bouteille, lambris impossibles, crédences, bahuts, panoplies, faïences, fer forgé, tapisseries en chiendent des Gobelins, et peintures du LX^e siècle; le tout ordinairement exaspéré par une imagination de Jocrisse et des lectures de cabotins, avec l'aggravation caractéristique d'un instinct de bon brocanteur.

Les maîtres de *céans*, pour parler leur langue imbécile, gens sérieux

en affaires, ont su tirer parti de leurs anciennes relations d'atelier ou de crèmerie, en prêtant *au petit bock* ou *au petit déjeuner* sur l'art moderne, et ce pauvre art, souvent famélique, par grand bonheur a docilement enduit de peinture les murailles résignées de ces chapelles sixtines de l'abrutissement.

Ne vit-on pas un jour, à l'entrée d'un de ces boucans, un magnifique suisse, un vrai suisse rutilant de cathédrale, distributeur automatique de la *profession de foi* du patron qui promulguait ainsi sa candidature aux élections de l'Assemblée nationale? Et la farce d'une sottise flam-bante et intégrale, pratiquée plusieurs fois, d'ailleurs, fut reproduite à l'infini par de bénévoles journaux, dans le dessein probable de déshonorer un peu plus le suffrage universel qui se déshonore, parbleu, bien assez lui-même!

Tout cet ensemble de viles blagues industrielles mériterait peu qu'on s'y arrêtât, si la curiosité seule était intéressée à d'aussi basses informations. Mais il est trop certain que l'impudente fortune de pareils établissements est un document pour l'histoire de notre décadence. Le silencieux mépris est vaincu...

Car, il faut bien l'avouer, la clientèle de ces assommoirs d'un hérauldisme suspect, n'est pas exclusivement recrutée parmi les bohèmes et les chasseresses nocturnes, comme de candides patriarches pourraient le conjecturer. La haute vie s'imprègne peu à peu de cette montante crapule et jusqu'à des femmes du monde sont curieuses d'enfoncer l'extrémité de leur bottine dans cette boue de bêtises.

S'il est vrai que l'amour croissant d'un peuple pour les histrions qui lui lancent à pleines mains l'ordure au visage, soit un clair pronostic de la plus ignoble mort, on ne peut se dispenser d'accorder, au moins, une mention de prodrome à ces « gentilshommes cabaretiers », suivant l'expression d'un niais grandiloque, candidats fantaisistes prometteurs de « joie », qui croiraient déroger, peut-être, — ces Encelades du bock et de l'amer Picon, — en escaladant le verre d'eau de la tribune parlementaire, tant ils sont devenus altiers!

Après tout, ne vaudrait-il pas mieux qu'il en fût ainsi et que la

démence contemporaine allât jusque-là? Le cabotinisme commercial aurait enfin ses représentants dans la grande manufacture des lois et qui sait si la dégoûtation d'une telle *victoire* n'aurait pas, pour ce grand peuple décadent, une vertu mystérieuse et salvatrice?

Peut-être que nous nous respectons encore trop et qu'on ne se débraille pas encore tout à fait assez pour que la vérité apparaisse. Lorsque les domestiques et les saltimbanques seront devenus décidément nos lords et nos empereurs, alors, il se pourrait qu'elle nous fût, une bonne fois, manifestée, notre inexprimable dégradation!

L'indifférence en toute matière est encore une chose trop élevée, je le crains bien. C'est un Himalaya qui a fait son temps. Il va falloir descendre de ce sommet, dégringoler dans la blague universelle, dans une fumisterie réservée pour la fin finale et qui sera la dernière patrie des intelligences.

* * *

Le dentiste presque fameux dont j'étais devenu la proie était précisément l'un de ces entrepreneurs d'idéal, l'un des premiers en date et des plus illustres. Il avait inventé cette attraction, ce raccrochage suprême qui fit école, d'habiller ses garçons en *académiciens*.

Grand ravaudeur de palabres et volubile goulot à péroraisons, crasseux d'ignorance et pétaradant sur l'estrade, ce rapin superbe tonitruait et flatulait le boniment du matin au soir. On allait entendre cet intarissable pître, mâtiné de Gaudissart et de Pandarus, qui poussait à la consommation d'une bière dangereuse en épatant le consommateur.

Non content de haranguer dans sa boutique, il imagina le coup de réclame d'un journal hebdomadaire qui propageât dans les trente-deux aires des vents la gloire de son tablier.

Il lui fut alors assez facile de grouper autour de lui, par promesses vagues ou protestations d'inaltérable dévouement, une demi-douzaine d'artistes débutants et pauvres qui s'estimèrent heureux de rencontrer une publicité quelconque.

Je fus, hélas! du petit nombre de ces carottés élus et le plus remarqué, peut-être, pour l'insolite véhémence de mes clameurs

vitupératoires. Bêtement attendri par des simagrées cordiales, décidé à ne rien voir de la parfaite abjection d'un personnage que je considérais en bienfaiteur, et les narines hermétiquement bouchées aux exhalaisons de son âme, je fis éperdument des écritures littéraires pour ce négociant.

Et quelle écriture, Bonté divine ! Je le répète, mon développement intellectuel avait été d'une lenteur incroyable, infinie, probablement même sans aucun exemple, et mon éducation littéraire commençait à peine. En outre, j'apportais, avec ma préconception religieuse, une enragée famine d'absolu, un besoin fabuleux de trigonométrie dans la critique et jusque dans la simple vision des réalités les plus extérieures.

Cette façon d'être me fit écrire un assez joli nombre de sottises et quelques bévues énormes dont ma réputation souffre encore. J'aboyai contre des œuvres qu'il était dans ma destinée de comprendre et d'admirer deux ans plus tard et il m'arriva de panteler devant quelques autres qui auraient dû me faire vomir.

Je méconnus entièrement des artistes tels que Flaubert et les deux Goncourt. Je conspuai ce pauvre grand poète qui a nom Verlaine et je me pelai les deux mains à applaudir le gaboulet d'un cousin germain dont le seigneur m'avait affligé dans sa colère.

Sans doute, je ne fus pas toujours aussi bête, étant assez bien servi par d'heureux instincts. J'osai dire quelques vérités que personne, assurément, n'eût hasardée dans le compérage ou la franc-maçonnerie des lettres et peut-être, un jour, s'apercevra-t-on qu'il fallait un peu de vertu pour endurer la noire misère et s'exposer *seul* à tous les coups, dans le niais espoir d'attacher le grelot de l'indignation. Néanmoins les balourdises furent pesantes et je le confesse aujourd'hui avec grande humilité.

Si, du moins, j'avais su me borner à la publicité de ce canard à moitié sauvage que la canardière du public flottant n'atteignait qu'à peine ! Mais je voulus charpenter un livre de tous ces copeaux juvéniles et je le dédiai solennellement à l'échanson répulsif qui s'enrichissait à mon dam, en lui rendant grâces de m'avoir permis d'exister pour

l'adorer et pour le servir. J'atteste Dieu que j'étais sincère et que je croyais payer une dette sacrée.

Telle fut, en mon âme et conscience, la surprenante stupidité de mes débuts.

(Reproduction interdite.)

LÉON BLOY.



La Donna Ignota



FIN profil juvénile, pureté des traits dans la candeur transparente du marbre ! La poudroyante lumière dessine ta naïve silhouette hautaine, la bouche exquise, délicate et gourmande, le nez droit, les yeux un peu saillants sous leur large paupière mi-close et la sérénité incomparable du front, auquel la chevelure en bandeaux

fait un lourd et luxueux diadème...

Audacieuse et chaste créature, grandie au soleil libre, dans la subtile atmosphère de cette vallée; noble fille d'un pays où l'artifice des hommes rivalisa victorieusement la naturelle splendeur des choses... Princesse, qui sait ? bourgeoise ou marchande, mais inconnue et immortelle, l'anonyme te donna l'essentielle vertu d'un symbole, le mystérieux pouvoir d'un emblème et tu apparais comme l'image sublimée de la race dont tu sortis, ingénieuse et forte, enivrée de vie sobre et de labeur intelligent.

Ta tête douce et fière s'aperçoit, illuminée toute et ravie, au milieu des chœurs d'anges que Fra Filippo Lippi convoqua à la louange de l'Immaculée; et le bon peintre Ghirlandajo te plaça, imposante et pourtant alerte sous le simple et somptueux costume de brocart, parmi les compagnes de la Vierge Marie, à Santa Maria Novella...

Mais ne te rencontrai-je point, vivante, entre les quinconces des jardins de Florence, jeune mère escortée d'enfants délicieux, orgueilleuse et modeste, avec la

sérieuse dignité timide d'une matrone ingénue, remplie, déjà, de la conscience grave et de la volonté du devoir, mais exultant aussi de joie puérile devant les promesses généreuses et la magnificence de la vie...

Blanche effigie qui, du haut de ton socle, — du fond du siècle héroïque, glorieusement, et crédule que tu remémores, — me considèras passer, vain explorateur des musées et des livres, d'un indulgent regard, apitoyé peut-être ou narquois, j'ai voulu te dédier ces lignes — comme une guirlande votive tressée de pensées et d'immortelles...

ARNOLD GOFFIN.



L'ORME DU MAIL



'EST le titre du dernier livre de M. Anatole France. Le « mail » est une avenue ou un boulevard d'une ville de France. L'orme est un arbre de ce boulevard, un arbre à l'ombre duquel deux des personnages principaux du livre échantent parfois leurs pensées.

J'ai lu ce livre avec une avidité mêlée de tristesse. Il est si admirablement écrit, les caractères y sont dépeints avec une telle précision, qu'une fois la lecture commencée on ne saurait plus l'interrompre. Je vous dirai tantôt la cause de ma tristesse.

L'auteur n'est pas le premier venu. M. Anatole France est un des écrivains les plus loués de Paris. Il est membre de l'Académie française. On le désigne comme un des porteurs les plus autorisés de l'esprit de sa nation, en ce moment. On est donc disposé à considérer ses écrits comme un reflet des tendances actuelles de la société française.

En effet, M. France a voulu faire un tableau exact et ressemblant de cette

société dans une ville de province, siège d'un archevêché et chef-lieu d'un département.

Au point de vue littéraire, ce tableau est un petit chef-d'œuvre. La forme en est exquise. Le style est simple, clair, élégant, noble d'allure, pétillant d'esprit. Le lecteur le plus rebelle (comme moi) aux idées fondamentales de l'auteur, est tellement courbé sous le charme que, malgré lui, il suit l'écrivain dans le développement de ses thèses multiples et diverses.

Ces thèses, souvent très blâmables, sont soutenues avec une verve endiablée et entremêlées de portraits en pied d'un dessin délicat et d'un coloris savoureux.

En un mot, M. France est un artiste de premier ordre.

Mais si la forme du livre mérite tous ces éloges, le fond en est abominable.

L'auteur est un sceptique, dont l'esprit hautain, dissimulé sous des procédés littéraires charmants, ne respecte rien, absolument rien.

Si *l'Orme du Mail* est réellement une peinture exacte de la société française, en province, eh bien, le pays de M. France est bien malade. C'est un « fichu pays » ou un pays « fichu ».

L'œuvre est originale. Ce n'est pas un « roman ». Il n'y est pas question d'amour. La femme n'y joue qu'un rôle très secondaire. La peinture des caractères et la description de « l'état social » préoccupent exclusivement l'auteur. Ce n'est pas un récit avec une intrigue et un dénouement. C'est un tableau ou plutôt une galerie de tableaux.

L'état social est laid et tous les caractères dépeints sont antipathiques, à l'exception du seul M. Bergeret, maître de conférences à la Faculté des lettres, un philologue qui ne croit à rien, pas même à Virgile qu'il enseigne, mais qui est patient, charitable, bon et intelligent. C'est le seul homme tout à fait honnête de cette société. Il supporte « les dévotions fréquentes de sa femme et les interminables catéchismes de ses trois filles ». Il n'est ni radical, ni socialiste. Pour lui, « il n'y a que les imbéciles et les ambitieux pour faire des révolutions ». Je ne connais pas la biographie de M. France : d'après son livre, je suppose qu'il est « universitaire », qu'il a été élevé dans un séminaire, d'où il a sauté dans la libre pensée. N'allez pas croire cependant que MM. Bergeret et France sont de vulgaires Homais. Oh ! non. Leur pyrhonisme est plein de douceur et de forme, saturé d'humour, de science même, enrichi parfois d'une équité étonnante.

M. France doit avoir beaucoup fréquenté ou tout au moins observé le monde ecclésiastique, car il en parle avec une connaissance et une abondance, à la fois déconcertantes et crispantes.

Les personnages ecclésiastiques, le cardinal-archevêque, le président du séminaire, M. Lantaigne, le professeur d'éloquence sacrée au même établissement, M. Guitrel,

M. de Goulet, secrétaire du cardinal, et M. l'abbé de Lalande, ancien aumônier militaire et maintenant aumônier des Dames du Salut sont « pourtraicturés » avec une exactitude partielle et, qu'on me permette cette expression, une roublardise qui indiquent chez l'auteur une expérience personnelle de ce monde-là. Ils sont tous « civilement » honnêtes, si vous voulez; mais il n'y en a pas un seul qui soit un prêtre vraiment chrétien. Le renvoi du séminariste Firmin Piédagnel par l'abbé Lantaigne est précédé d'une scène qui, peut-être, a été « vécue » par l'auteur; car l'étroitesse de la piété du président du séminaire et la grâce et la hauteur de l'esprit du jeune lévite, jeté tout d'un coup dans la haine du prêtre, sont décrites par M. France avec une vérité saisissante. Piédagnel, est-ce peut-être M. France ?

Tous ces portraits ecclésiastiques sont *partiellement* ressemblants, en ce sens que le peintre a parfaitement dessiné certains traits; mais il n'a saisi ni la dignité du genre ni les mérites de l'espèce. Le cardinal ressemble un peu à l'ancien archevêque de Bordeaux, Donnet. M. France lui laisse une certaine prestance, mais ne lui accorde ni science, ni théologie, ni grande charité, ni même une piété surabondante. C'est un « malin », le vieux cardinal. La rivalité de Lantaigne et de Guitrel, tous deux briguant l'évêché de Tourcoing, est décrite magistralement. Quant à l'abbé de Lalande, prêtre « sans conséquence », il est photographié.

Au centre de cette galerie de portraits, il faut admirer celui du préfet et celui de sa femme. M. Théodore Worms-Clavelin, licencié en droit, vén. . . du Sol . . . Lev . . ., est un sémite, un des quarante-huit préfets et sous-préfets circoncis de *La France Juive* de M. Drumont. Quand il battait le pavé de Paris, Worms avait fait, grâce à l'habile complaisance de M^{me} Vacherie, revendeuse, la connaissance de M^{lle} Coblentz, fille d'Isaac, agent d'affaires des Batignolles et de la place Clichy. Après la naissance de leur fille, Jeanne, les deux jeunes gens s'étaient mariés devant M. le maire. M. Worms-Clavelin, après avoir occupé divers postes, sous le régime de l'opportunisme, était parvenu enfin à une position enviée. Il est admirablement dépeint. A lire M. France, on croit voir et entendre son préfet : sans foi, ni loi, pratique, sans instruction, sans conviction politique, dépourvu de sens moral, amusant cependant, intelligent, intègre même, à sa façon.

Le portrait de M^{me} Worms, protectrice de l'abbé Guitrel, qu'elle rencontre chez la pâtissière, M^{me} Magloire, est non moins bien dessiné. La préfette aime les vieux brocards, les velours frappés, les orfrois, les broderies et les dentelles archéologiques, que lui fournit l'abbé Guitrel, l'ami des curés de campagne, dont il dépouille les églises pour des sommes dérisoires. Les conversations de M. Worms avec l'abbé Guitrel sont dignes des vantardises de M. Cardinal. M. Worms avait fait de la franc-maçonnerie le maître du département. Ses conversations avec M. l'abbé Guitrel chez le bijoutier Rondonneau jeune, sont de purs chefs-d'œuvre (v. pp. 45,

47, 49, 52, III), du voltairianisme moderniste. Il faut lire cela pour se rendre compte du « jemenfichisme » transcendant de l'auteur, peu respectueux, au fond, envers l'église, impitoyable pour les libéraux anticléricaux.

Un incident désopilant, c'est le spiritisme de M^{lle} Deniseau, un médium de Sainte-Radegonde, devenue une alliée du parti conservateur. M^{lle} Deniseau, une fumiste, qui, après avoir causé des insomnies politiques et administratives au préfet, disparaît de l'horizon du département, grâce au cardinal, sollicité par l'abbé Guitrel, instrument de M. Worms, qui lui a promis la crosse de Tourcoing.

Après le cardinal et le préfet, voici que M. France nous présente le commandant de la division, le général Cartier de Chalmot, qui avait mis sa division en fiches : timide, probe, excellent calligraphe, le général avait trouvé, selon M. France, la méthode appropriée à son génie et il l'appliquait avec la dernière rigueur, en commandant sa division sur fiches. Clérical et royaliste, le général était rallié au gouvernement du président Carnot, qu'il « admirait ». Je vous dis qu'il est « croqué », ce général. Et sa femme, protectrice des ambitions de M. l'abbé Lantaigne, est admirable en criant sur l'escalier à son mari (Poulot, Poulot!) que les côtelettes sont prêtes. On croit voir cette grosse dame en peignoir : « Sa foi, débordante et décorative comme la poitrine qui la contenait, paraissait avec splendeur dans les salons! » La conversation du général avec l'abbé de Lalande, l'ancien aumônier militaire, qui vient recommander la candidature de l'abbé Lantaigne à l'évêché de Tourcoing, est incomparable.

Que vous dirai-je encore de cette galerie de tableaux? Le parti catholique et royaliste, représenté par MM. Lerond, substitut « épuré », M. le premier président retraité Cassagnol (85 ans), l'abbé de Lalande et quelques autres « réactionnaires » ne donne pas une haute idée de la rédemption de la société française par la monarchie traditionnelle. Lerond est absurde et Cassagnol est une « vieille bête », toujours d'après M. France.

Les réunions à la librairie Paillot, où se rencontrent M. Bergeret, déjà nommé, le docteur Forgeral, un médecin madré et bien achalandé, M. Mazure, archiviste départemental et anticlérical, qui a épousé la servante de son prédécesseur, et M. de Terremondre, président de la Société d'Archéologie et d'Agriculture, ont une couleur particulière. Ce Terremondre, qui s'occupe de paillardise à Paris et dans le département de niaiseries archéologiques, est un type connu. Le libraire Paillot est admirablement dépeint.

Enfin, signalons la partie monumentale du livre. Je veux parler de la conversation de l'abbé Lantaigne et de l'universitaire Bergeret sur la République. Je n'ai jamais lu quelque chose de plus amusant et de plus vrai. Tous les deux démolissent la République, sous l'orme du mail, l'un pour la condamner, l'autre pour la défendre.

Le discours de M. Lantaigne sur la République, qui est la *Diversité*, est ébouriffant. La défense de M. Bergeret est dans le goût de Taine : elle vous dégoûte de la R. F., mais vous la fait « supporter ».

En résumé l'*Orme du Mail* est un livre très intéressant, écrit par un sceptique d'un talent de premier ordre, un livre qu'on lit avec plaisir, mais qui vous laisse des impressions désolantes. M. France m'amuse, mais, si je dois le croire, il me donne, je le répète, de graves inquiétudes sur l'avenir de sa nation et de son pays.

B^{on} DE HAULLEVILLE.



LE DOULOUREUX PRINTEMPS

*Voici que les beaux soirs, les soirs pleins de douceur,
Épandent longuement leur souffle caresseur ;
Et voici que la joie et l'amour vont renaître
Dans le mystère aimé des forêts, où pénètre
L'haleine des beaux soirs, des soirs pleins de douceur.*

*Dans la sérénité des calmes crépuscules,
Bercés au chant trompeur de leurs espoirs crédules,
Des couples enlacés vaguent par les chemins ;
Voici déjà s'unir les lèvres et les mains
Dans la sérénité des calmes crépuscules...*

*Pourtant, mon cœur s'afflige en de mornes douleurs
Tandis qu'Avril s'éveille en sa couche de fleurs ;
Pourtant, j'entends en moi sangloter la tristesse
Et s'éteindre à jamais les rires d'allégresse...
Pourtant, mon cœur s'afflige en de mornes douleurs...*

*Les roses renaîtront dans les jardins en fête,
Et, se sentant comblés d'une ivresse parfaite,
Les bienheureux amants diront des mots si doux
Que les anges viendront les entendre à genoux !
Les roses renaîtront dans les jardins en fête...*

*Mais le Printemps joyeux n'ornera point mon front :
Sur mon front pâle et froid les fleurs se flétriront...
Le soleil reviendra dans les jardins en fête,
Mais d'éternels hivers neigeront sur ma tête
Et le printemps joyeux n'ornera point mon front.*

21 Mars 1894

FRANZ ANSEL.



MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

Quelques Propos des Douze Pairs autour de la Table Ronde

A LA MÉMOIRE DE VERLAINE. — Le jeudi 25 mars, jour de l'Annonciation, eut lieu à la *Libre Esthétique* une intéressante séance, dont le profit était destiné à l'érection du buste de Verlaine, par Niederhäuser, qui bientôt se dressera triomphalement à Paris, dans les jardins du Luxembourg. Tour à tour, MM. Émile Verhaeren, H. Carton de Wiart, Charles Morice, de Colleville, Camille Lemonnier, vinrent célébrer, en des discours émus ou ingénieux, la gloire du poète disparu.

Cette pieuse évocation fut complétée par l'exécution de quatre exquises mélodies sur des paroles de Verlaine, — œuvres de M. Georges Flé —, et par la lecture de plusieurs des plus belles pages du poète par l'excellent acteur Krauss.

Cette fête, à laquelle assistait un public nombreux et attentif, était rendue plus impressionnante par le souvenir — présent à tous les esprits — de la conférence qui fut donnée, au même local, en mars 1893, par Paul Verlaine lui-même.

Cette conférence et quelques autres qui précédèrent et qui suivirent : au *Cercle Léon XIII*, au *Cercle artistique et littéraire*, au *Jeune Barreau de Bruxelles*, puis à

Charleroi, à Anvers, à Gand, à Verviers, donnèrent au « Pauvre Lélian » un avant-goût de sa gloire, qui — depuis sa mort — grandit de plus en plus. Rentré à Paris, et retombé dans sa vie de bohème, Verlaine ne pouvait se remémorer, sans un orgueil ingénu, les déférents honneurs qui l'avaient accueilli en Belgique. Combien de fois dans ses lettres à ses amis de Belgique, il rappela les moindres épisodes de ce séjour de deux semaines au « pays belge » auquel l'attachaient d'ailleurs bien des souvenirs. De l'hôpital Broussais, il envoyait en juillet 1893, à un de ses amis, un sonnet destiné au roi des Belges. Ce sonnet n'a jamais été publié, croyons-nous. Il nous paraît intéressant de le faire paraître ici. Assurément, ce sonnet ne marquera point parmi les œuvres du poète. Il faut le compter au nombre des « petites crottes » dont il parlait lui-même avec bonhomie. D'ailleurs, dans la lettre qui accompagne le sonnet, il avoue l'avoir ébauché « lors du commencement de ma » maladie, c'est-à-dire quand ma tête commençait à déménager ferme. J'avais un » atroce délire suivi de coma qui m'a mené très loin et très bas. On m'a cru mort » un instant... Depuis j'ai été en proie au bistouri. En dépit des anesthésiques (?) » ça est une caresse un peu militaire dont j'espère être dispensé dorénavant et je le » dis tout bas. Si le chef m'entendait ! Si bon, si gentil d'ailleurs, le D^r Chauffard et » tout son personnel ! je suis l'enfant gâté de la « boîte ». Quant au sonnet le voici :

A LÉOPOLD II DE BELGIQUE

*Je vous aime Français et, Roi, je vous respecte ;
Beaucoup de votre sang coule en mon sein ; beaucoup
Du mien bat dans le vôtre, en revanche, et le tout
Se dit : compatriote ! en langue bien correcte.*

*Vous êtes souverain ; je ne suis qu'un insecte,
Citoyen d'une république à tant le coup
(Comme à Saint-Cloud), mouton en grand danger du loup
Sous un berger dormeur qui se bouger affecte.*

*Votre hôte d'un instant partout un peu fêté
Parlant de poésie et de pure beauté,
Épris de votre si gente et forte Belgique,*

*Juste après mon départ l'émeute fit son cri
Que vous vainquîtes d'un clément geste énergique,
Car vous êtes vraiment un fils du roi Henry.*

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, 25 juillet 1893.

Le Roi des Belges a-t-il jamais connu ces mauvais vers qui furent faits pour lui par un bon et grand poète? Si ces lignes tombent sous son royal regard, peut-être « le fils du roi Henry » songera-t-il qu'un souvenir en vaut un autre, peut-être aura-t-il l'heureuse inspiration de s'inscrire au nombre des souscripteurs du monument Verlaine. Qu'il se rappelle l'apostrophe d'Hugo sur le poète et le roi :

... *Nous portons tous deux une couronne,
Mais, Roi, tu la reçois, — poète, je la donne.*



UNE QUERELLE D'ART AU PARLEMENT BELGE. — M. J. Destrée et M. H. Carton de Wiart ont polémique à propos d'art, au cours de la récente discussion du budget de l'Industrie et du Travail. Le premier a cru nécessaire, une fois de plus, d'accompagner l'exposé de ses réformes en matière d'art de diatribes contre *l'infââme bourgeoisie* et *l'odieux capitalisme*, incaptes à comprendre l'art, et s'est complu à attribuer au développement du socialisme les progrès réalisés dans quelques pays, depuis vingt ans, par l'enseignement artistique en matière industrielle. M. Carton de Wiart lui ayant demandé depuis quand l'art était lié à une doctrine politique et depuis quand il était devenu le monopole d'un parti, M. Destrée a expliqué et un peu corrigé ses premières paroles dans la séance du 23 mars :

« Je n'ai jamais prétendu, a-t-il dit notamment, que le parti socialiste, considéré » comme parti politique actuel, pouvait, s'il arrivait au pouvoir demain, modifier » la situation esthétique; je me suis efforcé, au contraire, de démontrer que des » causes autrement profondes que celles sur lesquelles un gouvernement pouvait » agir entraient ici en jeu et j'ai indiqué que la renaissance des arts populaires était » liée à une modification des conditions économiques populaires, notamment une » augmentation de bien être et de loisir.

« Voilà quelle fut ma thèse. J'espère qu'elle sera mieux comprise.

« Mais laissez-moi vous dire encore mon étonnement de me voir traiter de sec- » taire et de m'entendre rappeler que l'art n'est d'aucun parti — ce que j'ai toujours » affirmé — par l'honorable M. Carton, le propagandiste de l'art chrétien, le fon- » dateur et le collaborateur de revues où de petits jeunes gens bien pensants écrivent » pour l'amour de Dieu et où l'on s'inquiète d'abord de l'orthodoxie de l'écrivain » avant de se demander s'il a du talent... »

Ces dernières observations, on l'avouera, brillent par la justesse autant que par le bon goût. Il faut admirer vraiment le facile dédain avec lequel M. Destrée — plagiant un sous-off du *Coq Rouge* — traite les « petits jeunes gens bien pensants » qui écrivent « pour l'amour de Dieu » dans des revues où M. Destrée lui-même —

il a peut-être oublié ce détail — est plus d'une fois venu apporter sa prose. Quelle pitié de voir l'homme politique déteindre sur l'écrivain au point de lui faire oublier d'anciennes amitiés littéraires et des déclarations qu'il nous serait aisé de rappeler ici ! Mais nous ne suivrons pas M. Destrée sur ce terrain. Sans doute, nous croyons que l'orthodoxie peut s'allier au talent chez le littérateur, — et nous savons aussi, hélas ! qu'il est des littérateurs aussi dépourvus de talent que d'orthodoxie ! Mais nous n'avons jamais établi de confusion entre ces deux qualités. Notre revue n'est pas une *revue d'art chrétien ou de littérature catholique*. Elle est une *revue catholique d'art et de littérature*. Nous y avons toujours affirmé que l'art est indépendant du dogme, que le Beau doit être admiré, même s'il méconnaît le Bien et le Vrai. D'autre part, nous demandons à ceux qui ont la vérité, d'aimer la Beauté et d'œuvrer pour elle, parce que nous professons que la vérité ne peut que gagner au rayonnement de la Beauté, l'une et l'autre ne pouvant que gagner à s'auréoler mutuellement.

C'est pourquoi nous n'avons jamais été des exclusivistes. Qu'on ne nous prête pas le ridicule de contester aux artistes le droit de ne pas croire, — mais qu'on nous concède la licence d'allier notre enthousiasme artistique à nos convictions religieuses ! Malheureusement, il n'est pire sectaires que ceux qui, ne croyant à rien, prétendent railler — chez ceux qui la possèdent — la Foi.



LA LITTÉRATURE ET L'ÉTAT. — On s'est déjà maintes fois gaussé de la façon dont l'État répartit, en Belgique, les crédits que le Parlement lui alloue annuellement pour encourager la littérature. On s'en amuserait davantage si l'on connaissait mieux les « littérateurs » et les « œuvres » à qui va la manne officielle.

Le budget de l'instruction publique comporte une somme de près de 1,000,000 de francs pour les « sciences et lettres ». Ce chapitre du budget confond, dans la plus bizarre *olla podrida*, les « voyages et missions littéraires », la « location d'une table d'études à la station zoologique de Naples », le « traitement du personnel de l'Académie royale des sciences », les « frais d'examen et de jugement des concours de la fondation De Keyn », etc., etc.

Tout compte fait, les subsides et encouragements *littéraires* ou prétendument tels, **n'atteignent pas 10,000 francs**, déduction faite des 25,000 francs environ qui sont distribués aux théâtres flamands et wallons. Signalons : le *Leeren Vereert*, d'Audenarde (500 francs); les *Vlaamsche Zonen*, de Courtrai (600 francs); le *Fever en Eendracht*, de Menin (300 francs).

Comme si cette somme de 10,000 francs pour la littérature était encore trop élevée, on lui trouve, sous prétexte de littérature, les destinations les plus inatten-

dues. Dans le budget de 1894, clôturé et approuvé, 1,000 francs passent, à titre d'encouragement littéraire, à M. G..., directeur général de l'enseignement moyen et supérieur ! 600 francs au Musée de l'industrie de Bruxelles pour l'organisation d'un cours de littérature et pour indemnité à l'*appariteur*, que le gouvernement aura pris sans doute pour un homme de lettres ! C'est à peine si on peut relever dans la liste des « encouragés » les noms de sept littérateurs dignes de ce nom, dont deux Flamands, MM. Emmanuel Hiel (toujours lui !) et Guido Gezelle. Parmi les littérateurs de langue française, celui qui émarge pour la somme la plus considérable, M. Georges Rodenbach, reçoit 800 francs. Y aurait-il, en matière littéraire, comme pour les sucres et les levures, des « primes à l'exportation » ?

Vraiment ! le gouvernement belge peut se vanter d'encourager la littérature. Il est vrai qu'il ne s'en vante pas toujours, et que nous avons eu des ministres de l'Intérieur, qui étaient aussi préposés aux Beaux-Arts, avouer en plein Parlement, — ce dont personne ne doutait, d'ailleurs ! — qu'ils « vivaient de bonne soupe et non de beau langage » !



L'ASSOCIATION DES CHANTEURS DE SAINT-BONIFACE a interprété le vendredi saint, 16 avril, à 7 1/2 heures du soir, en l'église de Saint-Boniface, le *Miserere*, d'Allegri; *Ô vos omnes*, de Vittoria; *Christus factus est*, d'Anerico; *Recordare*, de Cappocci.

Nous engageons vivement nos amis à encourager ces artistes chrétiens.

Que ceux qui ne se sont pas encore fait inscrire comme membres protecteurs (1) de cette œuvre magnifique le fassent sans tarder, en envoyant leur adhésion à M. Henri Carpay, rue d'Orléans, 37, à Bruxelles. C'est un devoir pour les catholiques de soutenir une œuvre aussi chrétiennement artistique.



LE R. P. Lintelo, S. J. nous fait savoir — via *Patriote* — qu'il « ne repousse l'art ni le beau sous quelque forme que ce soit ».

Cette rétractation au petit mandement sur « le mérite littéraire des écrivains mauvais » — est datée de Tronchiennes.

Ce bon Père qui voulut donner, il y a quelques mois, comme mot d'ordre aux lettrés catholiques : « Revenons à l'Antique », semble avoir fait une bonne retraite...

Proficiat !

(1) Les membres protecteurs s'engagent à verser chaque année la somme minimale de 10 francs.

CONVIÉ par un opulent Mécène, M. Ferdinand Brunetière — le préfet de police de la littérature de France — est parti pour l'Amérique en une tournée de conférences sur la poésie française.

Toujours naïvement prodigues, ces Yankees qui achètent moult dollars ce qu'ils peuvent lire dans les dernières collections décennales de la *Revue des Deux-Mondes*.

A moins que ce ne soit la tête de M. Brunetière qu'Outre-Mer ait voulu se payer !...



EXTRAIT d'un *communiqué* de presse :

« ... Agréable nouvelle pour les amis de la *fine* et belle littérature : une occasion leur sera bientôt donnée d'entendre le *spirituel* orateur chrétien... »

Cela suffit, n'est-ce pas, et le signalement est complet ?



D'UN traité de préceptes littéraires — inédit :

Définition : Le Beau est la splendeur du Vrai.

Exemple : Un théorème de géométrie mis en vers.



ON parlait l'autre jour de certain follicule hebdomadaire, et quelqu'un dit — Ça ?... Deux sous d'ordures dans un cornet de papier !



PENSÉE du Mois :

« Dans ces temps où nous sommes, où les besoins humains semblent se faire plus criants, plus impérieux, plus déchirants, personne ne peut savoir combien le beau fait de bien. »

(HELLO.)



MORT de Rodolphe Salis, le gentilhomme-cabaretier du *Chat Noir*, lanceur de fantaisistes abracadabrants et d'originaux poètes, Mécène à rebours, qui mit en exploitation commerciale l'humour, la verve et le talent de pauvres bohèmes affamés... Bilan : un château cossu, mais dont la Mort, railleuse et vengeresse, n'a pas permis à ce parvenu de l'Art... des autres, d'essayer même les plâtres.



REVUE des Revues :

Dans la *Jeune Belgique*, Iwan Gilkin appelle Richard Wagner à la rescousse contre le *Vers libre*.

C'est d'un effet peu banal, mais est-il décisif ? Par contre, bonne étude de Robert Cantel : *La Critique*.

Dans le *Coq Rouge*, une substantielle étude de Hubert Krains sur Demolder — et un dithyrambe poseur de Georges Rency en faveur de ce petit polisson de lettres : lord Alfred Douglas.

Le même Rency se pâme devant les vers d'un poète, « agitant comme un gage » :

Son chapeau d'espérance au soleil du matin

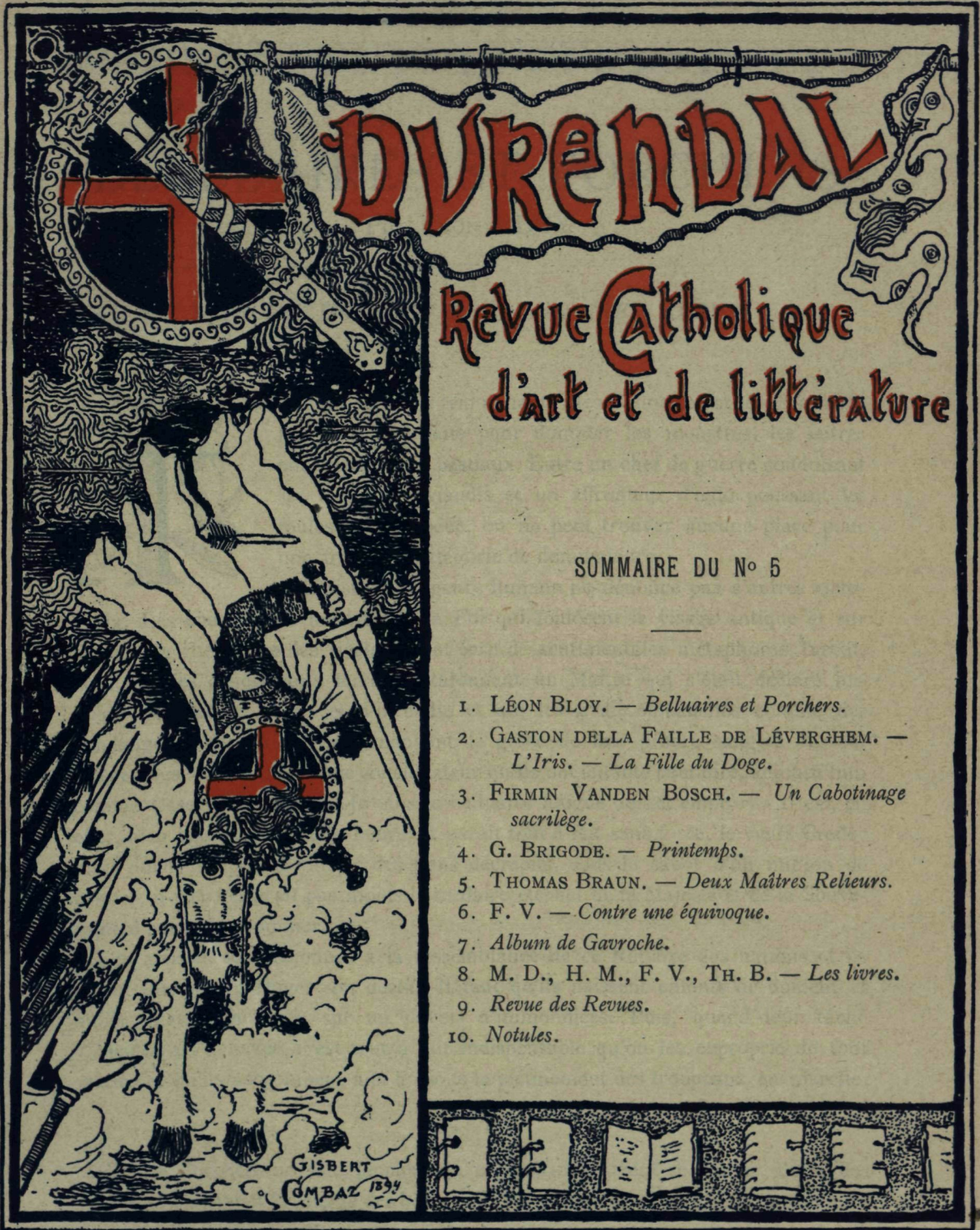
Ohé ! Alphonse Allais !

A lire, dans le *Spectateur Catholique*, les belles études de Mithouard sur E. Hello et d'A. Goffin sur Fra Angelico.

Bon numéro de la *Lutte* — et surtout un généreux appel de Charles Morice en faveur des lèpreux de l'Islande... Mais prenez garde, confrères de la *Lutte*, la *Jeune Belgique* va vous reprocher de faire de l'Art social !

Le *Magasin Littéraire* paraîtra en livraison double, avec le compte rendu sténographié de la Réunion littéraire de Gand.





LE VRENNAL

Revue Catholique
d'art et de littérature

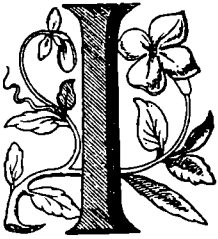
SOMMAIRE DU N° 5

1. LÉON BLOY. — *Belluaires et Porchers.*
2. GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM. — *L'Iris. — La Fille du Doge.*
3. FIRMIN VANDEN BOSCH. — *Un Cabotinage sacrilège.*
4. G. BRIGODE. — *Printemps.*
5. THOMAS BRAUN. — *Deux Maîtres Relieurs.*
6. F. V. — *Contre une équivoque.*
7. *Album de Gavroche.*
8. M. D., H. M., F. V., TH. B. — *Les livres.*
9. *Revue des Revues.*
10. *Notules.*

BELLUAIRES ET PORCHERS

Par LÉON BLOY

INTRODUCTIONS ET PRÉLIMINAIRES AVEUX



Il y a deux sortes de triomphants : les Belluaires et les Porchers. Les uns sont faits pour dompter les monstres, les autres pour pâturer les bestiaux. Entre un chef de guerre conduisant ses fauves au viandis et un affronteur d'agio poussant les foules à la glandée, on ne peut trouver aucune place pour une troisième catégorie de dominateurs.

L'histoire du genre humain ne dénonce pas d'autres victorieux. Les endurateurs martyrs de la Foi qui foulèrent le visage antique et sur lesquels la rhétorique des siècles a tant écrit de sentimentales métaphores, furent, au fond, des conquérants terribles, talonnant un Maître qui s'était déclaré lui-même porteur de glaive et d'incendie et qui les avait embauchés comme des vendangeurs. Ils se ruèrent, ondoyant le globe de leur propre sang, à l'assaut des peuples, et le catholicisme conculcateur qu'ils ont enfanté peut dire, aujourd'hui, comme César de Suitan : « Je suis le belluaire fatigué de cet empire ! » Il est, en effet, bien agonisant, à cette heure, et paraît tout à fait sans force, le vieux Credo ; mais dut-il ramper, à l'instar des lions décrépits, sous le sabot d'un million de comtes, il n'en resterait pas moins le titulaire éternel de la Majesté et de la Souveraineté parmi les hommes.

Les artistes sont façonnés à la ressemblance de ce Rétiaire des nations et ils furent élus pour partager son destin. Il faut qu'ils naissent enfants de douleur et qu'ils soient conclamés sur un pavois d'immondices. Puis, quand leur tâche d'Alcides est achevée, il est tout à fait indispensable qu'on les exproprie de tout salaire et qu'ils succombent à la fin sous le piétinement des troupeaux en marche.

* * *

Car les Porchers ne sont jamais loin et ceux-ci peuvent se vanter d'être des heureux ! Ils savent la langue des bêtes pour les gouverner et en vivre, et quand les

puissants du cœur ou de la parole sont définitivement tombés, ils se partagent leurs dépouilles, en chantant victoire.

Comment ne supplanteraient-ils pas ces infortunés serviteurs de la Justice et de la Beauté, honorés seulement d'une imperceptible élite et que Dieu semble avoir mis au monde pour être pilés dans tous les mortiers?

Les Porchers en littérature sont les habiles et les épouseurs de leur ventre, dont le cœur est une pierre d'évier, et le cerveau un trottoir pour toutes les idées publiques. Ils ont l'exécration des larmes et l'alvine gaieté de l'indifférence. Ils méprisent le Rêve et n'ont aucune soif de la Justice, ni de la Foi, ni de l'Espérance, ni du Grand Amour. Ce n'est pas eux qui frémiront devant un martyr et qui prôneront jamais la splendeur d'un holocauste!

Aussi les multitudes leur appartiennent et les suivent et, lorsque, par miracle ou surprise, un véritable grand homme a pu capter un instant l'attention du monde, ils ont bientôt fait de le déloger de ce triomphe éternellement précaire et de s'installer à sa place pour y avilir jusqu'aux déjections de sa pensée!

* * *

Une jolie blague, d'autre part, les jugements de la postérité!

Lorsque parurent, les opuscules inédits de Baudelaire, publiés par un détenteur vergogneux entre les mains de qui l'étonnant poète avait subi l'avanie posthume de tomber, on eut un spectacle surprenant.

Le bibliophile tumulaire que l'insolent débours de quelques écus avait rendu possesseur de ces reliques du plus hautain de tous les génies, s'était permis, il est vrai, de les raturer à sa fantaisie. Cette poussière infiniment vénérable était profanée, châtrée d'une main pudibonde, en représailles, à coup sûr, des lampes ardentes du mépris dont le Visité terrible avait travaillé, pendant sa vie, la peau des bourgeois.

Mais enfin, c'était Baudelaire encore et la justice, la fameuse justice de la postérité infaillible, allait décidément pouvoir s'exercer sur ce malheureux ouvrier de l'Idéal qui mourut dans les affres de l'abandon, sans avoir reçu son salaire.

On pouvait bien croire, n'est-ce pas, que tant d'années après la mort, et les rivalités ou les haines de ce temps-là s'étant éteintes elles-mêmes à jamais dans la fange des cimetières, la vierge gloire de ce trépassé allait immanquablement éclater à l'occasion de ce livre et fulgurer sur sa pauvre tombe.

Il était d'autant moins possible d'en douter que l'Art moderne s'est rué, depuis vingt ans, par la brèche qu'il lui avait ouverte à coups de chefs-d'œuvre dans le polygone de la tradition littéraire. . .

Eh bien! la postérité devait se montrer précisément aussi salope que les contemporains.

A l'étonnement inexprimable de quelques anachorètes fervents qui pensaient, dans leur extase, que ce grand Lamentable assassiné par « la bêtise au front de taureau », sous laquelle sa raison lumineuse avait succombé, allait apparaître dans les splendeurs et les claironnements d'une apothéose, il se rencontre d'importants journaux pour renouveler les vieux outrages et l'ignorance absolue de tout le public soi-disant lettré pour les accueillir. . .

Ce serait à désirer vraiment qu'une loi maternelle, en condamnant à n'importe quel supplice de mort les gens de génie, les débarrassât, s'il était possible, avant qu'ils eussent accompli leurs œuvres, d'une existence qui ressemble à un temps d'enfer, où la résignation du flagellé n'est pas même soutenue par la bouffonne espérance d'une rétribution posthume qui consolerait ses admirateurs!

* * *

On assure qu'il y a eu des temps meilleurs. Je n'y étais pas et j'en doute un peu. La hauteur de l'esprit est impardonnable et impardonnée dans tous les siècles. Il est probable, néanmoins, que jamais une pareille impossibilité de subsister ne s'était vue pour les écrivains de talent.

De plus en plus, il semble se dégager de la vérité contemporaine une haleine de prohibition absolue contre ces réfractaires à l'universelle ignominie. Les voyous devenus, depuis dix-sept ans, nos maîtres, ont édicté la salauderie nationale et obligatoire dont le premier et unique article est de conspuer tout ce qui fit la grandeur morale et l'espérance des hommes.

Le cœur humain est devenu aujourd'hui un abominable vase orné, tout au fond, d'un œil grand ouvert. Non pas le même œil qui regardait Caïn dans la tombe et que Victor Hugo nomme la Conscience. Les oculistes de la raison ont changé tout ça. L'œil de la Conscience est allé rejoindre l'œil de la Foi, lequel ne guide plus aujourd'hui qu'un petit nombre d'aveugles chassieux égarés dans les catacombes. C'est un œil, celui-là, qui est tout à fait à sa place dans l'ordure qu'on peut présumer, et je ne vois pas le moyen de le nommer autrement que l'œil de l'Envie. Et quelle envie! Ne dormant, ni ne se reposant jamais, ne donnant rien, ne pardonnant rien, ne supportant rien de ce qui peut passer à n'importe quel titre pour supérieur! C'est bien là le vrai fond des âmes.

Salir les plus nobles êtres, les plus grandes choses et Dieu même autant qu'il se peut, cela, sans doute, s'est toujours fait. Mais, en d'autres temps, il y avait une

pénalité plus ou moins redoutable, une énergie répressive quelconque à l'encontre des profanateurs. Aujourd'hui, c'est exactement le contraire.

Les rares esprits qui s'intéressent encore à l'Art pur et que tordent, comme un poison, les affreuses pâtées littéraires de ce sale temps, sont naturellement enveloppés dans l'inexorable réprobation. Ils doivent cacher leurs admirations, renfoncer leurs dégoûts, refouler leurs larmes. Du métier ! Et cela ne suffit pas le moins du monde. Il leur faut assister, en tenue décente et respectueuse, au sacre de toutes les médiocrités que l'opinion publique juge assez parfaites pour les investir d'une prélature et leur donner une église à paître. Il leur faut endurer le turpide badigeon d'une réclame sans frein pour des œuvres de pestilence et de contagion dont nos façades sont éclaboussées.

Certes, il n'est pas impossible de faire remonter et d'étaler plus impudemment encore, le long des murs, ce qui demeure ordinairement à leur base ; sans doute, les purulents idiots que le gâtisme sénile de ce temps adore, peuvent arriver à être plus boueux et plus physiquement dégoûtants, quoique cela paraisse bien difficile. Nous devons même nous y attendre et ce n'est assurément pas dans l'immondice qui leur sert de cœur qu'il trouveraient un semblant de je ne sais quoi qui les arrêât.

* * *

La justice humaine la plus miséricordieuse, à supposer qu'elle s'exerçât, n'aurait rien à faire de pareils êtres qu'un médiocre engrais pour les végétaux de pourrissoir.

L'énorme crime social de supporter qu'ils nous contaminent devrait donc peser entièrement sur les tubes digestifs qui sont présentement en France les cyniques potentats du succès. Mais ceux-là, précisément, sont sortis de la grande canaillerie moderne et ils ressemblent à leur mère, laquelle n'aura jamais de plus adoré souci que d'avilir ou d'exterminer tout ce qui ne lui ressemble pas.

Ces porcheries réjouissent le monde actuel qui exulte de se voir si bien servi par des domestiques d'une aussi irréprochable consanguinité dans sa propre vilipendaison. Qu'importent les isolées protestations de quelques âmes élevées et fières ? Qu'importent leurs déchirements, leurs supplications, leurs malédictions et le cri désespéré de leur fatidique horreur ?

L'Arsouillerie très parfaite est devenue l'Opinion et, partant, la reine du monde. Elle est tout à fait sortie de ses langes souillés et inutiles enfin pour les fornications et les parturitions qui conviennent à sa nature.

Il lui suffit d'apparaître, à cette sénioramie, pour être adorée comme jamais monarque ne le fut et pour remuer d'une force infinie la lie des cœurs. Les simples gueux et les archigueux, les bourgeois et leurs têtards, les bestiaux de l'opulence

attablés au foin de leurs bottes, toute haute et basse crapule grouille extatiquement aux pieds du Cynocéphale d'argent dont le suffrage du siècle a divulgué les Saints Évangiles !

Dix ans encore de ce régime et je défie qu'on découvre en France un seul être innocent et noble, un seul cœur *humain*, une unique palpitation généreuse pour quoi que ce soit, fût-ce pour l'abjecte rengaine politique par laquelle notre vanitive société moderne fut engendrée !

(*A suivre.*)

(*Reproduction interdite.*)

LÉON BLOY.



L'Fris

Loïn du courtil natal où le ciel l'adonise,
 Dans un boudoir, parmi les parfums capiteux,
 L'Fris, bier jeune et beau, s'étiole, piteux,
 Aux bords réticulés d'un verre de Venise.

Et, tandis que, brûlé de soif, il agonise,
 Silencieux et fier comme un pauvre bonteux,
 Le soleil rit au vase et, dans ses flancs latteux,
 L'or de l'aventurine en éclairs s'éternise :

Mais trop tard le captif du cristallin tramail
 Se meurt, car il a vu, — suprême affront ! — l'émail
 Antique refléter ses juvéniles rides.....

— Ainsi souvent, hélas! les cœurs qui nous ont pris
 Nos premières amours, sont des coupes arides
 Où périt, dédaigné, notre plus bel Iris!.....



La Fille du Doge

Pas une étoile au ciel; pas un bruit qui viole
 Le silence de mort répandu sur les flots.
 Venise dort; c'est l'heure où l'éclair des falots
 S'allume aux lambrequins dorés de SA voile.

Comme une solitaire et triste luciole,
 La fille du doge erre au détour des ilots,
 Dans l'espoir que la mer, avec ses longs sanglots,
 Bercera son cœur las du mal qui l'étiole.

Sous un voile jaloux d'orgueil patricien,
 Jour à jour le regret de l'amour ancien
 A fait son teint plus pâle et son regard plus terne;

Et maintenant son doigt exsangue et languissant
 Ne peut plus qu'à grand'peine effleurer la guiterne
 Où vibre encor l'adieu suprême de l'absent.

Gaston della Faille de Léverghem.

216
 58



UN CABOTINAGE SACRILÈGE

A l'abbé E. T.



EST en pays de Flandre l'époque annuelle des foires..... Les fritures grésillent, les carrousels hurlent, les clowns se déhanchent aux devantures des baraques..... Entre une bicoque de somnambule et une « boîte » à grosse femme, le succès va au théâtre où se donne « La Passion »..... Sur les tréteaux d'entrée, une fruste fanfare joue le *Tarara Boum Dié*, un arlequin hâve blague le public, un barnum, au nez révélateur de sa race, énumère les approbations advenues à son exhibition — tandis que sur le côté s'étalent, en réclame bariolée, les divers personnages du drame sacré qui va être représenté tout à l'heure : le Christ fait la causette avec la matrone de la caisse, saint Jean baille d'ennui, la Madeleine reluque les gommeux qui passent et, dans le coin le plus éloigné, Judas, souriant et sceptique, grille une cigarette.....

La musique fait silence; d'une main tenant son haut de forme, désignant de l'autre le tableau des recommandations affiché au seuil de l'établissement, le barnum péroré : « L'honorable public est averti que c'est ici le seul, le vrai théâtre de la Passion... Nombre de prélats ont bien voulu nous féliciter de notre tentative et nous avons eu l'honneur de jouer devant les hommes les plus distingués du parti catholique en ce pays; prêtres et laïcs nous ont encouragés à l'envie et la faveur des amateurs chrétiens augmente de jour en jour... Allons, Mesdames et Messieurs, c'est cinquante centimes seulement... Cinquante cen-

times pour une heure de spectacle... Cinquante centimes pour assister à toute la Passion de Jésus-Christ... Entrez..., entrez..., on commence à l'instant... En avant la musique. »

Et sur un air cahotant et criard de *Miss Helyett*, la foule se rue vers le comptoir...

Je suivis la foule — et j'ai vu.

J'ai vu en la succession d'une vingtaine de « tableaux vivants » se dérouler toutes les pages sublimes d'histoire qui vont de l'étable de Bethléem au sommet du Golgotha... Acteurs fort convenables d'attitude, costumes riches et décents, musique très appropriée, lumière électrique éclatante!... Si dans un cadre analogue on m'avait convié à la « restauration » des Gestes de Charlemagne, Roland et Ganelon, j'aurais applaudi sincèrement et aurais été capable de trouver même que ce spectacle avait une certaine allure esthétique!

Mais la question d'art est primée ici par une question de principe.

Ces exhibitions révoltent mon sentiment chrétien dans ses délicatesses les plus intimes et les plus profondes; elles révèlent la mainmise du cabotinage sur un domaine qui devrait lui rester interdit; elles constituent dans des conditions déplorables la matérialisation d'un idéal intangible.

Si l'on croit qu'il est utile et profitable de servir au peuple des spectacles édifiants, n'a-t-on pas l'histoire toute entière de l'Église militante, avec ses martyrs, ses confesseurs, ses croisés, où les industriels du mysticisme lucratif peuvent puiser à pleines mains? Pourquoi ces marchands s'attaquent-ils au Christ et semblent-ils exercer contre Lui les représailles des vendeurs jadis chassés du Temple?

Il me déplairait fort certes, pendant la représentation du supplice de saint Laurent par exemple, d'ouïr à la cantonnade les hurlements idiots d'un proche carrousel, mais lorsque ces *couic couic* outragent le silence de l'agonie de Gethsémanie, ah! par exemple, je plains le croyant qui n'ait pas envie de jeter sa banquette à la tête de l'impresario!

Et puis, passons même sur les détails toujours froissants de la

mise en scène, sur la moralité problématique des interprètes, sur le mercantilisme de l'entreprise; supposons toutes intentions bonnes, toutes illusions parfaites, tous trucs réussis; l'impression laissée sur la foule en est-elle moins mauvaise?

Elle est simpliste, cette foule, et rebelle aux nuances : au sortir de ces parades, le Christ lui apparaît, non plus comme le maître éternel et souverain, mais comme un beau héros de légende, aurolé de noble et humaine souffrance; et de voir Jésus incarné en un acteur déterminé, apothéosé en son rôle d'homme, conviant la compassion sur ses angoisses charnelles, le peuple est porté à oublier le Dieu; et celui qui devrait rester pour les croyants l'Infini de force, de gloire et d'amour est descendu ainsi au niveau de tout autre martyr d'histoire, de légende, voire de mélodrame, que le lendemain, sur les mêmes tréteaux, la même troupe de saltimbanques ressuscite la vie de Jeanne d'Arc — ne croyez-vous point que parmi les flammes de Bengale de son bûcher, la touchante Pucelle bénéficierait d'une émotion de même qualité et de même intensité que celle qui la veille fut départie au Sauveur mourant sur la croix. Et le surlendemain, dans un ordre d'idées encore inférieur, le même succès de larmes ne se reproduirait-il point si, au rappel des angoisses du Christ et des infortunes de Jeanne d'Arc, l'industriel cabotin faisait succéder l'évocation du malheur d'Hamlet?

Ce sont là confusions profanatrices et dangereuses — et qui ont dans le cercle de l'influence populaire un résultat analogue à celui qu'exercent dans un milieu plus intellectuel tant d'œuvres littéraires qui exaltèrent en Jésus-Christ l'homme, afin souvent de se dispenser d'adorer le Dieu.

La Vie de Jésus, de Renan, fut l'abominable prototype de ce genre de littérature; mais depuis vinrent des poèmes, des drames, des mystères qui, encore que dénués de l'intention sacrilège de Renan, et inspirés plutôt par une respectueuse sympathie, eurent néanmoins un aboutissement semblable et ravirent au Christ le nimbe de la Divinité.

Le sentimentalisme mystique qui sévit à l'heure actuelle et qui est

fait surtout de compatissant attendrissement pour le martyr terrestre de Jésus-Christ, est une mode qui suit les lois fatales de toutes les modes : d'une élite de penseurs et d'artistes qui l'inventèrent et le lancèrent, cette sorte de romantisme religieux descendit dans les masses; si le théâtre de Haraucourt, de Grandmougin et de Rostand a eu sur les esprits cultivés un effet déplorablement déprimant, on ne doute point, n'est-ce pas, que les théâtres de la Passion opèrent d'une façon absolument identique sur les imaginations plus frustes; c'est de part et d'autre le naufrage de la croyance au Dogme dans le flot montant des pleurnicharderies; c'est la débâcle de la certitude dans le triomphe de la sentimentalité; l'Homme-Dieu devient un « grand homme » et l'histrionisme ému et sacrilège lui donne la place d'honneur dans sa galerie de personnages illustres entre Hernani et le Maître de Forges!

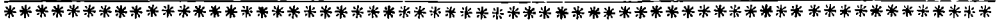
...Comme l'autre soir, j'exposais ces idées à un de mes amis, il me répondit : « Laissez donc... Pendant que les gens assistent à la Passion, ils n'iront point voir les géantes suspectes ou les horribles veaux à deux têtes... Et, franchement, entre ces divers spectacles, j'aime encore mieux le premier. »

Moi pas.

1^{er} Mai 1897.

FIRMIN VANDEN BOSCH.





PRINTEMPS

*Voici né le Printemps en lumière et gaieté,
Et, ses flûtes chantant, il va de par les plaines
Réveiller la Nature et les voluptés vaines
En ce frais appareil dont il est tant vanté.*

*Dans les nids reconnus les oiseaux vont rentrer ;
Les gazons sont épais aux amoureux qui s'aiment ;
Les laboureurs aux champs, lointains et graves, sèment
D'un bras porteur de vie au sillon éventré.*

*Les sentiers reflouris d'herbe fraîche aux pieds nus
Reverront à nouveau, nonchalantes et blondes,
Avec leurs longs cheveux mouvants comme des ondes,
D'adorables enfants aux regards ingénus.*

*Les aurores d'argent, très claires, reviendront,
Chassant la Nuit devant le vol des brises fines,
Annoncer le matin sur les grises collines
Et mettre des baisers lumineux sur leur front.*

*Les couchants torturés par l'orgueil du Soleil
En proclamant sa mort sur la pourpre des nues,
Chantres inconscients de douleurs inconnues,
Paisibles, saigneront de tout son sang vermeil.*

*Les bois silencieux comme un calme décor
Fêteront le prestige alanguï de Sélène
Et, lentement pâmés par sa troublante haleine,
Semblent s'endormir tout frissonnants encor.*

*Et voici que les nuits vibrantes de douceur,
Étant à la souffrance une trêve opportune,
Sous la caresse bleue et lente de la lune,
Se mettront à chanter sur un rythme berceur.*

*Les étangs dégourdis des glaces de l'hiver
Quitteront frémissants leur lourde carapace
Et leurs miroirs moirés réfléchiront l'espace
Du ciel où passera quelque nuage clair.*

*Accoudés sur les murs, les arbres verdissants
Paraîtront se pencher vers la rue égayée
Et tendre aux promeneurs leur bruisante feuillée
Comme un bonjour joyeux en l'honneur du printemps.*

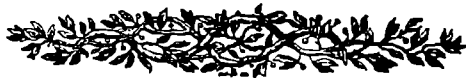
*L'innocence d'Avril et la douceur de Mai
Fixeront dans les jours la candeur de leur rire
Et la nature en fête aura sous leur empire
L'air gai d'une accordée et son charme animé.*

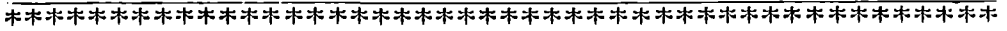
*C'est la vie en aimant qui ressuscite enfin.
On dirait que le vent fait vibrer de ses ailes,
Sur la lyre des monts et des moissons nouvelles,
Le fol alleluia du renouveau divin.*

*Et pourtant dans l'amour du réveil enchanteur
Malgré tout ce bonheur, cette volupté tendre,
F'en sais qui pleureront ne pouvant plus entendre
Chanter, immense et doux, le Printemps dans leur cœur!*

15 Avril 1897.

GEORGES BRIGODE.





Deux Maîtres Relieurs ⁽¹⁾



PRÈS celle de l'auteur, est-il tâche plus poétique que celle du relieur, tentant de rendre par la combinaison ingénieuse des lignes, des formes et des couleurs, l'âme du livre? Est-il métier aussi noble permettant, à celui qui l'exerce, d'y appliquer toute l'originalité excentrique ou l'érudition scrupuleuse d'une imagination d'artiste ou de savant? Trop longtemps, on a semblé l'ignorer, chez nous du moins, et tandis que nos découvreurs attitrés faisaient chaque mois la trouvaille de quelque esthète d'Outre-Manche, ils ne voyaient pas à leur porte deux simples, mais admirables manouvriers, dignes émules des Sanderson, des Marius Michel et des Cuzin.

Réagissant contre la banale et lourde reliure fastueuse, où s'enchevêtraient de vieux fers dorés, nos hommes, dans une échope, au fond d'une cour, insoucieux des besognes lucratives, véritables artisans du Moyen-Age transplantés en notre époque, se livraient avec un culte fervent à la rénovation de leur métier. Il faut le leur entendre raconter.

Dans une langue difficile et suave, ils vous diront l'histoire de leurs œuvres, comment elles naquirent lentement et par étapes en leur esprit; ils vous montreront les clichés de toutes celles qui partirent pour l'Amérique, puisque personne, ici, ne les faisait travailler. Ils vous diront que jamais ils ne mettent un livre à l'établi avant de l'avoir lu et profondément médité. Ils éliminent de tout agrément superflu l'idée concentrée qu'ils s'en sont faite et réfléchissent longtemps à l'image qui représentera le plus simplement et le plus exactement possible cette synthèse.

Chaque livre a une couleur et une seule. Verlaine sera vert pâle et Baudelaire jaune vif.

C'est sur ce fond que s'incrusteront la composition symbolique.

Longtemps on s'était contenté de peindre simplement sur peau le sujet allégo-

(1) MM. De Samblanc et Weckesser, 93, rue Ducale, Bruxelles.

rique, ou mieux : l'ornementation banale, rehaussée de lignes et entrelacs. C'est à Lyon, sous François I^{er} et Henri II, que se manifestèrent les premiers essais de reliure par application de maroquin sur maroquin. On amincissait jusqu'à la pellicule, on découpait, on collait les peaux de couleurs diverses et Grolier achevait ainsi sa Bible célèbre à contournements rouges et verts sur fond d'ardoise. N'est-ce pas là un art subtil et aussi louable que celui du peintre ? Il a, lui, pour rendre sa pensée, des huiles douces, des céruses molles, des pinceaux souples : le relieur doit arriver à un effet semblable avec du cuir découpé et des fers inflexibles, tors ou droits.

Voici quelques-unes de ces toiles, suis-je tenté de dire :

La Bonne Chanson, de VERLAINE, où, sur le fond vert pâle d'espérance légère et joyeuse, gracile, se dresse, hors un bel anneau d'or, le myosotis sentimental. Une banderole, à lettres d'or aussi, sur blanc, dit les paroles de saint Louis : « Hors cet anel n'ay point d'amour. »

Les Fleurs du Mal. Sur fond jaune, des chardons olive à fleur violette et épineuse. Il sort d'un des calices une tête de mort, hilarante et macabre, à reflets d'ivoire. Mais une « sève spirituelle » jaillit de ce crâne sous forme d'épis dorés. Deux ailes de chauve-souris englobent cette composition que Rops eût signée.

Christophe Colomb devant les Taureaux, de LÉON BLOY. Deux taureaux puissants, bruns, retournent, sur une colombe planant au ciel bleu, leurs encolures lentes, majestueuses et symétriques.

Le Roman d'un Enfant de LOTI. Petits jouets de Nuremberg éparpillés dans une prairie. Maison, arbres en copeaux, canard mordoré éclaboussant l'eau d'un étang. Nénuphars étalés.

La Vie du Père Libert. Populaire et drôle. En ronde bosse, se prolonge la route de Montaigu et s'érige la tombe rouge. Sur fond brun, rouge et bleu dans la frondaison touffue et verte de l'arbre légendaire, la Vierge miraculeuse. Encadrant le tout, le petit drapeau triangulaire et tricolore : le *Vaantje*.

Quatre interprétations diverses du *Siège d'Ostende en 1604*.

En voici une : Sur maroquin Lavalère poli et écrasé, doublé de bleu, la Mer. Appareillant vers les remparts, en maroquin Isabelle, les frégates poudreuses et ballottées. Les armes d'Ostende. Puis, en dessous, en un dessin mosaïqué de renaissance, la guerre et ses emblèmes : le chêne, la lance, le drapeau ; la paix et le rameau d'olivier.

Je ne saurais vous le montrer. Il ne faut pas voir derrière ces mots habituels leur interprétation courante. C'est le scrupule, le fini, la délicatesse exquise, un miroitant mélange de couleurs. La granulation du maroquin ne donnant à ces

alliages rien de souple, mais opposant les contours d'une façon précise et tranchée comme en certains vitraux, en fait ressortir bien mieux toute la vertu. Un drapeau ! chose banale en peinture, chose savoureuse en reliure !

Les Sept Princesses, de MAETERLINCK. En peau de truie blanche avec une cartouche ornée de feuilles et encadrant sept couronnes d'or. Toute la grâce et toute la fraîcheur.

Àphrodite. Emblématisée de glaces et de peignes grècs.

Axel. La crosse hiératique et les croix de l'étoile.

Le Jardin de Bérénice formé de parterres réguliers où poussent les tulipes jaunes, ces sages fleurs puérides.

Bruges la Morte — et le Beffroi — le Minnewater et les sapins.

Les Vies encloses, que domine la paume d'une main lignée.

Les Grandes Dames, de HOUSSAYE. Un buisson d'églantier, dont un papillon volage s'éloigne, tandis que plus loin, au ciel clair, disparaît déjà un mignon et rose cœur de femme ailé.

Ce sont de ces détails minutieux et charmeurs dont ils ont le secret. N'est-ce pas comparable à l'infinimentale préciosité d'un Primitif ?

Les Contes drôlatiques, de BALZAC. Un croisé, caparaçonné, rentrant de Terre-Sainte, remonte à son château-fort. Il le fallait rendre drôle : voyez l'éperon à sa jambe de bois !

Livres de style :

Napoléon. Semis d'abeilles d'or en plein maroquin vert.

Madame de Pompadour. Rocailles et jeu mignard de nuances fanées et suaves.

Voici un *Album de Dentelles* qui fut offert à la Reine. Renaissance flamande et reproduction merveilleuse en or sur bleu d'authentiques points d'Anvers. Anvers qui eut, on le sait, la spécialité des dentelles du pot de fleurs, tandis que Bruges et Gand conservèrent toujours l'ornementation orientale, Bruxelles et Binche les lignes souriantes et gaies ; séparant les fleurs, de ravissants petits fuseaux et brochée sur le tout, la reproduction d'une porte du chœur de l'église Saint-Nicolas, que notre artiste, un beau dimanche, avait comprise pendant la messe... « Ce qu'un forgeron peut faire avec ses marteaux, je le ferai bien dans le cuir avec mes petits fers, se disait-il... » Et ce fut une œuvre splendide.

Voici, pour un jeune prêtre, professeur à Louvain, une *Bible* frappée du buisson ardent, aux flammes fauves dans les branchages verts d'où sort la fumée épaisse ; *Les Quatre Évangiles* : l'aigle gardant l'hostie férocement ; le bœuf pacifique ; le lion ; le disciple bien-aimé, frappés sur le revers plucheux de la peau retournée.

Voici des plats où s'est donné libre cours la fantaisie farceuse :

La vie de Bohême. Sur fond vert, un bonhomme en redingote noire, lamentablement lit Musset, et d'une corne d'abondance s'échappent la bouteille, le violon, le chapeau buse...

L'Almanach du Bibliophile. Dans un coin, le livre, la bourse qui l'achète, le marteau des enchères qui l'adjuge; dans l'autre, les outils du relieur : la roulette, la palette pour dorer, le couteau à parer, le compas. Et tant d'autres détails qu'une énumération incolore, hélas ! ne peut représenter !

Voici *Focelyn*, dans un paysage neigeux des Alpes; et un drapeau superbe, symbolisant la *Grandeur militaire*, de DE VIGNY.

Je le répète, est-il tâche plus poétique ? est-il métier plus désirable ?

De toutes parts on travaille aujourd'hui le bois, le fer, l'étain, la porcelaine, les papiers, les tapis : voici le maroquin qui s'en mêle sous des doigts habiles et simples.

Parer les livres, peindre les vers chantants, rendre, avec quelques fers et cinq centimètres de peau colorée, l'âme d'une époque et d'un homme, n'est-ce pas le fait d'un grand artiste ?

THOMAS BRAUN.



CONTRE UNE ÉQUIVOQUE

DANS un récent numéro de la *Jeune Belgique*, M. Iwan Gilkin s'est occupé du Congrès littéraire de Gand et des résolutions qui y furent votées.

L'article est d'une courtoisie parfaite et d'une confraternelle sympathie; il révèle une fois de plus combien nombreux sont les points de contact entre la *Jeune Belgique* et le groupe des jeunes catholiques, et ce qui fait que malgré des désaccords graves sur des principes supérieurs auxquels nous ne pouvons permettre qu'il soit touché, nous restons tributaires reconnaissants de la *Jeune Belgique* pour l'œuvre de rénovation artistique dont elle prit l'initiative.

Comme c'était à prévoir, M. Gilkin nous impute de nouveau ce grief de subordonner l'Art au Dogme et à la Morale et par conséquent de nous « montrer plus polémistes et plus apologistes qu'artistes ».

Et le directeur de la *Jeune Belgique* réédite le dithyrambe habituel sur l'art pour l'art...

Mon Dieu, nous n'allons point reprendre cette vieille dispute; toutes les raisons ont été exposées de part et d'autre, et sur ce chapitre il n'y a vraiment plus rien de neuf à dire.

Uniquement nous voulons dissiper une équivoque dans laquelle la *Jeune Belgique* se cantonne obstinément; à l'en croire les jeunes catholiques réduiraient l'art à un apostolat systématique de leurs idées religieuses et morales et assigneraient comme unique mission à l'artiste la démonstration esthétique du vrai et du bien.

Que voilà une allégation erronée et qui a été contredite chaque fois qu'elle s'est fait jour!

En somme, qu'avons-nous toujours affirmé? Que nous sommes des

catholiques et que nous sommes des artistes ; que ces deux termes n'ont rien de contradictoire ni d'incompatible ; que la vision philosophique morale et religieuse que nous avons du monde et de l'au delà, s'accommode des formes artistiques les plus diverses et les plus changeantes ; que la garantie de la sincérité et de la beauté d'une œuvre étant dans l'harmonie entre la vie de l'écrivain et cette œuvre, nous devons tremper dans nos écrits la réalité, l'âme et la passion telles qu'elles nous apparaissent, sur l'angle évidemment différent de notre personnalité artistique, mais également sous la sauvegarde supérieure de la loi chrétienne que nous reconnaissons comme la règle de nos existences !

Il y a loin de ce programme qui rappelle uniquement à l'artiste catholique qu'il ait, en faisant œuvre d'artiste, à se souvenir qu'il est catholique et à ne point transgresser la loi primordiale du Dogme et de la Morale, au programme de prédication quand même, *per fas et nefas*, que nous prête la *Jeune Belgique*.

Certes nous n'avons jamais eu le ridicule de prétendre qu'être catholique constitue *ipso facto* une supériorité, on peut être un chrétien modèle et à la fois un fort méchant poète, ce que la *Jeune Belgique* elle-même se charge de prouver par la liste de ses collaborateurs.

Mais que l'on veuille bien nous concéder d'autre part que le souci de mettre en concordance notre vie de chrétien et nos écrits d'artistes, de ne pas nous permettre dans ceux-ci ce dont nous nous abstenons dans celle-là, puisse nous placer en état d'infériorité vis-à-vis des écrivains indifférents ou hostiles à nos principes religieux.

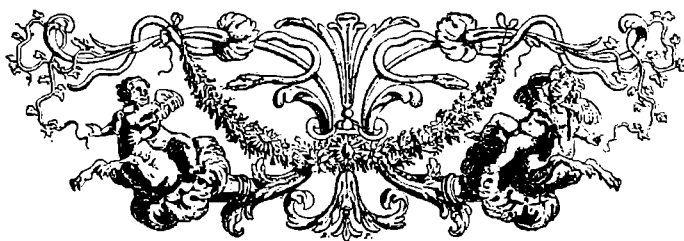
Nous avons répété assez souvent aux catholiques qu'ils ne pouvaient et ne devaient se désintéresser d'aucun des modes d'expression artistique — ni la critique, ni le roman, ni le théâtre — pour qu'on n'ait pas le droit de prétendre que nous ne voulons assumer d'autre rôle que celui de frères prêcheurs des lettres catholiques.

La *Jeune Belgique* sait d'autre part d'expérience que notre soumission au Dogme chrétien et à la Morale chrétienne n'a jamais entravé nos admirations vers la beauté des formes littéraires, même quand cette beauté s'alliait à ce que nous considérons être l'erreur ou l'immoralité...

Si grand que soit notre respect pour le vrai et le bien, où et quand, dans nos appréciations et dans nos œuvres, leur avons-nous sacrifié le beau, et les discussions du Congrès de Gand n'ont-elles point attesté une fois de plus, à cet égard, la largeur et la sincérité de notre éclectisme?

Qu'on en finisse donc définitivement avec ce reproche immérité et offensant : non, l'artiste et l'écrivain catholiques ne domestiquent ni ne ravalent le beau et l'art; mais dans la mesure de leurs moyens et obéissant à leur conscience, ils leur donnent comme compagnons et comme égaux le vrai et le bien... Et cette compagnie, que nous sachions, n'a jamais eu rien d'amoindrissant.

F. V.



L'ALBUM DE GAVROCHE

Deux et deux font parfois quatre (1).

UNE NITESCENTE TÉNÈBRE

TOUJOURS

FÛT-CE ENGLOUTIE VERS L'ULTÉRIEUR
AZUR D'ASTRES

DU FAITE D'UN ESSOR

SELON
 que
 l'énigme
 à jamais
 d'une magique noire
 voulue comme telle guivre
 EN SURSAUT
 crispe
 ineffables sans doute
 des gouffres
 si l'araignée géométrique par la cérébralité des plafonds
 peu
 mais davantage beaucoup même énormément
 ricane
 jusque jaillir
 d'un essor
 des squames affamées en tant que mutuelles
 à la campagne
 follement battue
 funera-t-on
 soit que l'apocalyptique pied
 choit la plume
culbute
 les ouragans
 du chef d'orchestre
 en unanime conflagration
 OUBLIÉE
n'est-ce qu'une simple insinuation de stupeur
 ou
 d'hilarité (2)

GAVROCHE.

(1) Peut-être le présent poème à maint intellect semblera moins limpide : on adresserait le lecteur désireux d'éclaircissement aux phrases qui, dans *Cosmopolis*, livraison de mai, inondent de lumière ce poème de M. Stéphane Mallarmé : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.*

(2) Si brusquement est clos ici le poème, c'est par l'unique raison que *Durendal* ne dispose point des trois cents mensuelles pages de *Cosmopolis*.

LES LIVRES

GUSTAVE KAHN : **Limbes de Lumières**. Bruxelles, EDMOND DEMAN, éditeur.

M. Gustave Kahn, qui fut, lors des *Palais nomades*, un des lanceurs, si j'ose dire, du vers libre, prend place parmi les poètes les plus célébrés de cette heure. Un charme bizarre émane de ses poèmes. Il s'y affirme, à défaut d'une imagination puissante, une âme songeuse et subtile, un esprit divers, souple, curieux, où la mélancolie se tempère de quelque malice. Le poète alambiqué dont parle une de ses *Variations shakespeariennes*, c'est lui, certes. Rien de plus artificiel que ses ingénuités, de plus précieux que ses gaucheries; c'est pourquoi maint de ses *lieds* crispe. Sa virtuosité verbale est extrême; il est expert à dérouler des phrases savantes, à unir des vocables évocateurs, éclatants ou amortis, précis ou vagues, à se jouer parmi les rares sonorités.

Ce qu'il faut préférer, dans *Limbes de Lumières*, ce sont (écartant les poèmes de fausse puérilité et ceux où des intentions satiriques assez banales ne requéraient point, pour s'exprimer, le vers : *Trois Paillasses joyeux*, par exemple) quelques pages d'*A jour fermant* et les *Paysages* pacifiés ou tragiques.

On ne peut discuter ici la prosodie nouvelle dont M. Kahn, fidèle à sa foi d'antan, demeure un des principaux champions. Quoi qu'en pensent les novateurs, le vers libre ne s'est point encore prouvé. L'expérience se poursuit, intéressante au plus haut point, mais non décisive. Même parmi les plus jeunes, un grand nombre de poètes, à qui l'on ne saurait sans injustice reprocher leur doctrinarisme, s'obstinent à ne se pas rallier, restent sceptiques ou hostiles. L'avenir nous apprendra si le vers libre, tel que le pratiquent ses fervents d'aujourd'hui, mérite le triomphe. Je doute, pour ma part, qu'il s'impose tel, jamais. L'on peut craindre qu'ils ne s'abusent étrangement, les versilibristes, en croyant libérer d'entraves surannées le rythme, qu'ils ne le tuent en prétendant l'affranchir. Lisez cette strophe de M. Kahn, tirée d'un poème dédié à Baudelaire : « Quand tu fus lentement crucifié par de noires négresses et des bourreaux marrons, tu n'en donnas pour gage qu'une larme sertie des musiques, sertie des parfums, parée des splendeurs longues des chevelures; tu conquis l'unité de la souffrance et l'inutile »; ou encore ces deux-ci, extraites d'*A jour fermant* : « Le soir d'hiver a pressuré les maigres vignes de

lumières, et les grandes nues d'écarlate, les grands fantômes ourlés de halos d'or sont broyés par la brume vorace, broyés par un lourd silence hiémal de Nord, comme limpides chansons d'Aquitaine étouffées sous des rafales de clameurs noires. Les bêtes des bois ululent dans le silence; le faune de proie bondit pour ses quêtes; l'eau des petites anses s'engourdit près des barques; et le sagittaire inconnu bande l'arc mince et blafard de la lune malade, et les oiselets craintifs cachent leurs têtes, loin des hasards. » Si ce n'est pas le seul artifice typographique qui crée ici le vers, il doit être aisé au lecteur de reconstituer ces strophes transcrites comme de la simple prose. Échoue-t-il, l'insuccès aura démontré que le rythme de ces strophes et de ces vers n'est que dans l'illusion du poète : un rythme non perceptible est inexistant.

D.



Les Poèmes d'Edgar Poe, traduction de STÉPHANE MALLARMÉ, avec portrait et fleuron par EDOUARD MANET. Deuxième édition. A Bruxelles, chez l'éditeur EDMOND DEMAN.

CHARLES BAUDELAIRE, l'introducteur en France et le révélateur de Poe, estimait qu'une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées que les siennes « peut être un rêve caressant, mais ne peut être qu'un rêve ». Aussi ne s'aventura-t-il à traduire que les poèmes intercalés, tels le *Ver vainqueur* et le *Palais hanté*, dans les plus admirables contes ou, comme le *Corbeau*, dans la *Genèse d'un Poème*, du célèbre écrivain d'outre-mer. L'assurance des traducteurs s'est accrue depuis Baudelaire. M. Gabriel Mourey publia, voici quelques années, une version respectueuse jusqu'au scrupule du mot à mot et, si l'on peut dire, du vers à vers : elle est d'une lecture fatigante. Tout charme en est banni. Celle de M. Stéphane Mallarmé, qui, disciple ancien du poète des *Fleurs du mal*, garde fidèlement le culte voué par son maître à Poe, moins complète et restreinte au seul œuvre lyrique, est supérieure infiniment à celle de M. Mourey. Elle se préoccupe avant tout de restituer, autant que possible, avec la musique pénétrante et l'harmonie des mots et des strophes, le charme mélancolique et ténébreux de cette poésie. Sa traduction est d'un poète soucieux de sauver l'âme même qui palpite aux poèmes de Poe. On y retrouve un peu ce « quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal » que goûtait dans l'original le traducteur des *Contes*.

Tout n'est pas d'égale valeur dans ces poèmes, sans doute; mais il s'y trouve quelques pages intenses, étranges et solennelles qu'il importe de connaître et d'admirer. N'oublions pas, au surplus, qu'Edgar Poe est l'un des écrivains étrangers dont l'action intellectuelle s'est le plus puissamment exercée, en ce siècle, sur un groupe nombreux d'écrivains français.

Il appartient vraiment, comme générateur spirituel, à l'histoire littéraire moderne de la France : c'est pourquoi l'étude de son œuvre importe.

Je ne dirai pas que la toilette du volume est rare et savante : il y aurait quelque impertinence à louer l'éditeur très artiste de ces *Poèmes*. D.



Le Thyrsse. — Proses Florencées, par ARNOLD GOFFIN (CH. VOS, Bruxelles).



L'AUTEUR n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Nous leur avons dit notre enthousiasme pour la magnifique traduction de *Fioretti*, si admirable dans sa charmante naïveté. Lui-même a eu la gracieuseté de nous offrir la primeur de deux des plus jolies compositions du présent livre.

Arnold Goffin est un des plus brillants prosateurs de la jeune génération littéraire, prosateur impeccable, styliste merveilleux, ciseleur de belles phrases, artiste dans la plus haute acception du mot. Le style dont il enrobe sa pensée est comme une tunique tissée de fils d'or et émaillée de diamants éblouissants, de rubis étincelants, de perles aux lumineuses et chatoyantes couleurs. Il est poète dans l'âme. Si vous voulez vous en convaincre, lisez, par exemple : *Exeat*, *La Donna Ignota*, *La Belle au Bois dormant*, *Il Cenacolo*, l'adorable *Légende de sainte Dorothée* et surtout *Épiphanie*. Ou plutôt, lisez tout. Car tout est à lire. Tout est divinement beau dans ce livre plein de poésie, d'une inspiration ardente et profonde, d'un charme indéfinissable.

L'abbé HENRY MÖLLER.



Là-Haut, par ÉDOUARD ROD (librairie PERRIN, à Paris).



DANS ce livre, Édouard Rod, en un style alerte et imagé, nous fait connaître deux Suisses : la vraie, c'est-à-dire *la Suisse des villages alpestres*, comme il dit lui-même, la Suisse telle que le bon Dieu l'a faite, avec sa nature sauvage et grandiose, la paix enchanteresse de ses montagnes solitaires, ses chalets rustiques, ses habitants aux mœurs patriarcales ; l'artificielle, c'est-à-dire *la Suisse des étrangers*, la Suisse modernisée, gâtée par la civilisation, sillonnée de hideuses voies ferrées, parsemée d'hôtels au style prétentieux, contrastant d'une façon choquante avec les beautés d'une nature virginale. Elle est visitée par des voyageurs prosaïques, attirés là par le confort des hôtels et non par la poésie d'une nature qui est un livre fermé pour eux. Elle est profanée par la présence obsédante

de ces hideux hommes d'affaires, qui, en ce siècle d'argent et d'intérêt sordide, poussent le cynisme jusqu'à exploiter les splendeurs de la création.

Les admirables descriptions des paysages alpestres contenues dans ce beau livre sont de vrais tableaux. L'écrivain les anime d'une façon merveilleuse, en y faisant agir, parler, jouir et souffrir sous nos yeux, toute une population naïve et bonne comme la nature qui l'enveloppe. On voudrait ne pas y voir mêlés ces types peu élevés et peu intéressants de gens blasés, pour lesquels une excursion en Suisse n'est qu'une distraction mondaine comme une autre, ou de gens intéressés, pour qui elle n'est qu'une mine d'or. Mais Ed. Rod a voulu nous décrire la Suisse sous tous ses aspects et telle qu'elle se présente en réalité aux visiteurs d'aujourd'hui.

Enfin l'auteur nous fait assister aux angoisses intérieures d'une âme affolée par le malheur et désarçonnée par les passions humaines. Dégoûtée de tout, elle s'en va chercher dans la contemplation tranquille des beautés simples de la création et dans l'atmosphère calme des montagnes, cette poésie, dont l'âme humaine a toujours soif. Un monde agité et désordonné lui a refusé jusqu'ici le bonheur. Elle le trouve finalement dans une affection vraie et sincère.

L'auteur nous dépeint les péripéties de cet amour chaste et élevé en des pages si profondément pensées et si joliment écrites, qu'il nous est impossible de ne pas en citer au moins une :

« Entre deux êtres qui s'aiment déjà sans savoir presque rien l'un de l'autre, naît
 » bien vite le besoin des intimes confidences : ils veulent s'entendre penser, se dire
 » tout ce qu'ils pensent, et chacun s'efforce de se révéler, non peut-être tout à fait
 » tel qu'il est, mais tel qu'il désirerait d'être. Dans cet effort pour sembler meilleur,
 » ou plus généreux, ou plus noble, il n'y a d'ailleurs aucun mensonge : car lequel
 » est plus vrai, de l'être réel que nous sommes, dont la vie a troublé l'enfance, ou
 » de l'image idéale de nous-mêmes que nous conservons intacte au fond de notre
 » cœur? Or, au cours des heures délicieuses qui sont comme l'annonciation de
 » l'amour, cette image que souillent les contacts ou que ternissent les reflets du
 » train journalier se dégage et se fixe en nous exaltant. Pour quelques heures, ou
 » pour quelques jours, ou pour un temps plus large, nous cessons de lui être infé-
 » rieurs. Telle qu'elle nous forme, pareils à notre rêve, nous nous épanouissons
 » pour l'être aimé en une splendeur que nous n'atteindrons jamais plus. De même
 » dans l'enchantement du printemps, les arbres cachent sous leurs fleurs leurs bran-
 » ches noueuses, blessées ou tordues, sans plus de fleurs qu'ils n'ont de feuilles et
 » qu'ils n'auront de fruits. »

L'abbé HENRY MÖLLER.



Discours sur le Renouveau au Théâtre, par EDMOND PICARD,
1 vol., 3 francs, chez LACOMBLEZ, Bruxelles.

EN une édition soignée, sur souples feuilles de Hollande, M. Picard réunit une série d'articles parus dans l'*Art moderne*, qui, sans dogmatique étalage d'érudition nous donnent, sur la situation actuelle du théâtre français et ses destinées une idée très juste et très claire.

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer en M. Picard, de son initiative sans cesse en éveil, de sa persévérance infatigable ou de son imperturbable jeunesse.

Sa langue demeure personnelle et d'une étincelante nervosité, malgré l'influence des maîtres qu'il aime et qu'on retrouve : Octave Pirmez dans *Vie simple*, Léon Cladel dans la préface aux *Vu-nu-pieds*, Van Rysselberghe, pointilliste, dans le *Maroc*.

Ce sont ici sur le théâtre symbolique, transcendantal, mystique, hiératique, synthétique, sur la pantomime, le monodrame, le chœur antique, des pages où à chaque tournant surgit l'idée neuve, simple ou bizarre, toujours curieuse.

Le Hasard-aux-yeux-bandés, le Néant, l'Inconnu, la force impalpable et mystérieuse qui nous entoure, nous déprime ou nous exalte, lui sont prétexte à périodes captivantes et ingénieuses.

Et cela rend plus étonnant encore qu'avec la largeur de vues dont il se réclame, hanté de ce christianisme qu'il n'ose aborder, M. Picard en raille grossièrement la sublime idée de Providence, plus digne que tout autre, aurait-il semblé, de plaire à une intelligence inquiète et sincère.

« Notre conception chrétienne de la Providence, écrivait à ce propos un de nos amis (1), bien plus profonde et bien plus divinement mystérieuse que la Fatalité chaotique des athées, de grands penseurs l'ont exprimée, de grands artistes l'ont magnifiée, et il suffit d'ouvrir une vie des saints pour voir à quels sommets de splendeur morale elle sait conduire une âme. On peut ne point l'admettre ou lui préférer celle du dieu Hasard ou du Destin ricanant et destructeur, mais on n'en peut méconnaître la grandeur et il est grossièrement absurde d'en rire. Aussi n'est-ce point sans étonnement et sans colère que nous avons entendu M. Picard la traiter « d'aphorisme bourgeois » et écrire que seuls « des cerveaux à parois étroites » peuvent croire encore à « cette Providence qui serait en quelque point de l'Invisible, surveillant le monde comme une cuisinière son pot-au-feu, pour soulever le couvercle dès que le bouillon bouillonne trop. » Ces lignes sont d'un inconscient. Elles sont indignes d'un homme qui ne cesse de parler de libre esthétique et prétend

(1) CHARLES MARTENS, *XX^e Siècle*, 3 juillet 1895.

admirer toutes les beautés intellectuelles d'où qu'elles viennent. Pour nous, quoi qu'en pense M. Picard, nous préférons les lumières fortifiantes de notre Foi aux grimaçantes obscurités de la sienne et nous continuerons à glorifier, avec Dante Alighieri, cet amour primordial et essentiel « qui meut le soleil et les autres étoiles. »

TH. B.



Les Heures claires, par ÉMILE VERHAEREN, 1 vol.,
chez DEMAN, Bruxelles.



L OIN des campagnes hallucinées où tournent les ailes folles des moulins et que peuplent les villages illusoire de gaieté et de tristesse, tandis que fument à l'horizon les cheminées et resplendissent les dômes de la ville tentaculaire, voici, tissée en or dans l'air de soie,

*La maison douce et son pignon léger
Et le jardin et le verger.*

La *Bonne Chanson* de Verhaeren. Sous un pommier, près de l'étang bordé de fleurs involontaires, dans les jardins aux chemins lentement sinueux en col de cygne, s'en égrènent les paroles simples, aimantes et naïves. Combien agréables, après l'exaspération de l'idée et les torsions du verbe, ce calme, cette fraîcheur reposante, ces sentiments infiniment almes et puérils, qu'exprime une langue assouplie à leur candeur !

C'est une suite de cantiques d'amour, confiants et sûrs, chantant les heures de tendresses paisibles. Tantôt, sous une apparence enfantine, l'image profonde :

*Je sens notre soif de souvenir
Boire l'écho, où nos passés se correspondent.*

Tantôt, l'impression vivante :

*Et d'autres fois tu m'es le frisson clair
Du vent rapide et miroitant
Qui passe, avec ses doigts d'éclair,
Dans les crins d'eau de l'étang blanc.*

Et le jardin s'éveille : pétales, gazons verts, groseillers, quinconces, étangs bleus, nénuphars... et dans la nuit brille la fleur myriadaire des étoiles.

Ces vers ont de Verlaine le chuchottement exquis, la phrase longue parfois et tombant lourdement à la rime, l'ingénuité un peu factice. Ils n'ont rien d'amorphe, entrecroisent seulement comme Lafontaine les rythmes divers et s'harmonisent en d'imprécises assonances, au moins.

Parfois, comme un retour des sauvageries passées, et absolument hors de cadre en cette lumière légère et transparente, voici :

*Le tumulte fou de sang, de cris ardents,
De blessures et de gueules qui s'entremordent.*

ou l'habituel *par à travers les étendues!* Pourquoi s'acharner à cette orchestration de syllabes, lorsqu'il est si bien dit :

*Ne lui dis rien : car la parole entre nous deux
Serait banale, et tous les mots sont hasardeux,
C'est à travers les yeux que l'âme écoute une âme.*

TH. B.



De Dante à Verlaine, par le R. P. PACHEU, S. J.
(Perrin, Paris, fr. 3.50.)

L'AMOUR du classicisme et la défiance du modernisme sont traditionnels parmi les membres de la Compagnie de Jésus. Ils ont l'habitude de ne point se rallier à un mouvement littéraire avant qu'il ait terminé son idéale trajectoire, et de n'accepter un écrivain et son œuvre que consacrés par le temps. Ils veulent bien reconnaître du génie à Horace, à Virgile, à Ovide, mais ils jugent téméraire encore d'admettre le talent d'un Hugo, d'un Musset, d'un Leconte de l'Isle, d'un Barbey d'Aurevilly, d'un Huysmans.

Les Cornut de la Compagnie se réservent — et lèguent ce déni de justice à de très lointains successeurs.

A cette règle — qui est de prudence à ce qu'on m'assure — voici pourtant une glorieuse exception.

Le livre du R. P. Pacheu est d'une belle venue et d'un large souffle : de Dante à Verlaine, il étudie l'évolution du poème mystique et il apporte dans cette étude de la perspicacité, de l'érudition et surtout une belle et large tolérance d'esprit; cette œuvre démontre mieux que toutes les dissertations — et de la part d'un prêtre la preuve a du poids — que l'on peut, sans compromettre aucun des principes essentiels du catholicisme, faire adhésion admirative aux formes littéraires les plus

récentes; quand le sujet qu'il s'était proposé de traiter a amené le R. P. Pacheu devant les œuvres de Huysmans et de Verlaine, il n'a pas cru devoir hurler à l'épouvantail, mais simplement, sincèrement il s'est approché de ces œuvres, en a rejeté les tares et en a retenu les beautés.

Ces deux études sur le maître d'*En Route* et le poète de *Sagesse* sont à retenir et à collectionner — car elles vengent ces admirables artistes catholiques des Cornut et des Nourry passés et les prémunissent contre les agressions de leurs préalables et futurs imitateurs.

F. V.



Au prochain : *Le Frisson du Sphinx*, par JEAN DELVILLE. — *Paul Bourget*, par R. CANTEL. — *Les Sept Lueurs d'Elohim*, par EDGARD BAES. — *Idées de demain*, par JULES GILLARD. — *Le Congrès des Religions*, histoire d'une idée; *Le Congrès des Religions en Suisse*, par l'abbé V. CHARBONNEL. — *Ramuntcho*, par PIERRÉ LOTI. — *En l'èlerin par les routes*, par SALLAGE ORNUDAC. — *La Vierge aux Rochers*, par G. D'ANNUZIO.



LES REVUES



DANS *Art et Vie*, M. l'abbé Victor Charbonnel — opposant la *Lutte à Durendal* — veut bien nous apprendre que dans *Durendal*, « le talent, même la grammaire manquent trop souvent de bien servir les intentions et prétentions. »

Il ne nous déplaît point d'être attaqué par M. l'abbé Victor Charbonnel : nous préférons manquer de talent, voire de grammaire, que de manquer d'orthodoxie.



LE porte-crête du *Cog Rouge* continue ses hargneux *cocoricos*... Après Édouard Ned, après les admirateurs catholiques de Verlaine, voici M. de Haulleville pris à son tour à partie avec une distinction et une courtoisie de boute-feu d'enregistrement...

Par ses agressions mesquines contre les lettrés catholiques, M. Maurice

des Ombiaux (ohé la particule !) révèle ses origines artistiques : il a dû débiter par se faire le poignet dans quelque journal provincial et doctrinaire.

La Jeune Belgique :

Dans le numéro du 27 mars, M. Albert Giraud infligea au *Carillonneur* de Georges Rodenbach le sort de Quasimodo : c'est une défenestration sommaire.

Dans le numéro du 3 avril, excellent article de Robert Cantel sur la *Psychologie et la Morale chez Bourget*.

A lire — dans le numéro du 10 avril — de beaux vers doux et placides du poète Fernand Severin : *Le vain Amour*.

A relire — dans le numéro du 24 avril — le discours parlementaire de notre ami, Henry Carton de Wiart, avec ses piquantes et suggestives révélations sur la façon dont l'État exerce en Belgique son mécennat artistique.

La Revue Générale : Une étude très fouillée de Philippe Malpy sur le théâtre de Carême — trop indulgente seulement pour cette sorte de cabotinage sacrilège!

A remarquer, dans les récents numéros du *Sillon*, une analyse pénétrante de la Religion, dans les œuvres de M. Sully-Prudhomme.

La Lutte d'avril nous apporta du catholique poète, Édouard Ned, une pièce de large et profonde émotion — *Les Semailles* — avec cette symbolique finale :

« *Les Poètes, semeurs du Verbe de Beauté
Et d'Amour, en leurs mots si doux, hiératiques,
Sous le rive du grand soleil et sa clarté
Commencent dans les cœurs les Semailles mystiques.* »

L'Art moderne donne une indication et un conseil aux futurs visiteurs du Salon de peinture de l'Exposition : « Allez voir Frédéric, Verwée, Claus, Laermans, Levêque et Baes, quelques autres encore, Gilsoul ou Ottevaere ou Wytsman, puis passez, passez vite, afin de conserver pure, au fond du cœur, la délicate émotion qu'ils vous auront donnée ».

L'Art Idéaliste, un nouveau confrère, nous est né, dont la destinée semble devoir être surtout d'enregistrer les programmes d'art périodiques de M. Jean Delville.

L'U, au *Mercur de France*, des proses bien attristantes de Paul Gerardy — un poète qui fut nôtre jadis et chanta délicieusement la pureté mystique des adolescences.

L'auteur des *Pages de joie* aboutissant — que M. des Ombiaux applaudisse — à cette conclusion : « Beaux chevaliers, brûlez donc la Croix, et toute la défroque chrétienne... » — Quelle misère !



D'U même — hélas ! — cette hardie métaphore maritime : « N'oubliez point les marbres brisés voguant à pleines voiles vers de plus larges mers ».



Nos excellents confrères du *Spectateur catholique* liront avec fruit la revue du mois du *Mercur de France*, de mars; un de leurs collaborateurs y traite avec autorité des « Problèmes d'Alcôve ».



Le *Spectateur Catholique* persévère en son précieux scrupule de style et de typographie. Buschman, le grand couturier à la mode, l'habille toujours avec une correcte et savante élégance. Et la robe ne fait pas le moine.

De longues pages y furent consacrées, en ces derniers temps, à la *Question d'Orient*, sur laquelle toute l'Europe pensante émit son avis bizarre, consciencieux ou banal; et à la mémoire de Paul Verlaine fut consacrée une série d'éloges pieux rehaussés de bois, où Maurice Denis tenta de rendre l'âme pieuse et calme de *Sagesse*.



NOTULES



LA vogue revient à Alfred de Vigny.

Et plusieurs revues — l'*Art et la Vie*, l'*Ermitage*, — consacrent des études au noble et hautain poète des *Destinées*.

C'est d'un heureux symptôme; nul, plus que Vigny, ne prêcha et ne pratiqua le respect, presque farouche, de la personnalité de l'artiste, dans le mépris de toutes contingences.

Il observa hautainement ces préceptes qu'il faut redire :

- « La solitude est la source des inspirations. »
- « La solitude est sainte. »
- « Séparer la vie poétique de la vie politique. »
- « Seul et libre, accomplir sa mission. »
- « Seul et libre, suivre sa vocation. »



QUELQUES jeunes littérateurs méditent le projet d'une *Anthologie* des écrivains catholiques ; de chacun d'eux quelques pages caractéristiques de leurs tendances et de leur écriture, avec en tête une brève notice.

L'idée est à encourager.



LE compte rendu vient de paraître — chez l'éditeur Siffer, de Gand, — du Congrès littéraire de Gand ; nous voulons y signaler surtout le tout à fait remarquable rapport de M. Franz Soudan, véritable document d'histoire artistique, qui résume d'une façon frappante et adéquate, l'évolution de l'Art et des Lettres catholiques, pendant ces dix dernières années.



ÉLECTION à l'Académie française de M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères... à l'Art et aux Lettres.



ON annonce « l'apparition d'un volume documenté sur la « Champmeslé ». Documenté ?

L'ombre austère et vertueuse du Père Racine n'a qu'à bien se tenir !



PORTRAIT d'aujourd'hui — qui date de 1850 :

« Hier, j'ai rencontré chez un ancien ministre un de mes anciens camarades de collège qui se destine à être homme d'État. Il est resté toute la soirée dans la conversation des hommes de soixante ans, sans ouvrir la bouche, et, sérieux comme un doctrinaire qui boit — « GARÇON D'AVENIR ! » a dû se dire l'ancien ministre, il écoute avec une profondeur ! »

(ED. et J. DE GONCOURT.)



CHRONIQUE du jargon :

Extrait d'un rapport — officiel ! — sur la « Question des langues » (?) :

« Charles-Quint rendit sa langue au peuple. »

L'auteur ferait bien de donner sa plume aux chiens !



M. François Coppée prémunit la postérité que si « elle songe à loger son image dans un coin du Luxembourg, elle ne fasse participer à cette œuvre pieuse que ceux qui ont eu pour lui un bout de sentiment, deux sous d'affection ».

C'est entendu, on fera une collecte chez les petits épiciers !



PENSÉE du mois :

« Les jeux de l'idée sur la forme et de la forme sur l'idée sont incessants et insaisissables, et il n'y a jamais lieu de les différencier ».

(ROBERT DE SOUZA.)



*L*e *Journal de Courtrai* a bien voulu, à diverses reprises, nous faire connaître à ses lecteurs. Nous lui en sommes très reconnaissants.



A CEUX QUI DÉSIRERAIENT connaître et savourer un spécimen de littérature patriotique, nous croyons bien faire de recommander (en vente dans toutes les bonnes aubettes du royaume) la cantate de l'Exposition. On y voit en un heureux mélange, le genre lyrique :

*Toi, race brune et blonde,
Vous, hôtes attendus,
Qui des confins du monde
Nous êtes accourus...*

La poésie légère, populaire :

*Ces chants qui font aux yeux ravis
Mousser les bières du pays,
Gai !*

Ou aristocratique :

*Le vin mousse dans le verre
A la table où tu parais.*

Le genre épique :

*Cueillez, troupe aguerrie
Des Arts, de l'Industrie
Et des ardues labeurs !*

La cantate de clôture est mise au concours. Pour gouverne.



DU REN DAL

Revue Catholique
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 6

1. F. V. — *Le R. P. Van Tricht.*
2. ARNOLD GOFFIN. — *Octave Pirmez.*
3. FERNAND SÉVERIN. — *Poème d'Amour. — Adolescence.*
4. J. D'EGHNY. — *Histoire d'une Idée.*
5. FRANZ ANSEL. — *Tristesse devant les Iles.*
6. CHARLES MARTENS. — *Le 74^e Festival rhénan à Aix-la-Chapelle.*
7. L. WALLNER. — *Poésies de Lermontoff.*
8. F. V., A. G., E. D., C. DE M., E. A. J. — *Les Livres.*
9. *Les Revues.*
10. *Notules.*

GISBERT
GMBAZ 1897

Le R. P. Van Tricht



CELUI qui vient de disparaître fut un bon religieux et un savant distingué.

En le souvenir qu'on gardera de sa personnalité intellectuelle, prédominera cette caractéristique : qu'il sut dépouiller la science de sa sécheresse rébarbative et doctorale, la rendre aimable et presque coquette, la mettre à même la compréhension de tous en des conférences de claire, élégante et vive écriture — qu'un débit remarquablement nuancé haussait en valeur.

On sait que nous n'avons jamais partagé l'enthousiasme des admirateurs du R. P. Van Tricht pour ses causeries seconde manière — celles où, dans une intention évidemment irréprochable, il ménagea indulgemment les faiblesses et les manies des auditoires mondains (le mot est du *Bien public* d'hier) et crut devoir dorer la pilule des vérités religieuses et morales quand il parlait devant des « gens de qualité ».

Pour avoir *jadis* émis cette appréciation, nous sommes *aujourd'hui* pris à partie dans certaines nécrologies consacrées au défunt.

L'occasion de nous attaquer eût pu être plus chevaleresquement choisie : en face de la mort nous nous refusons à des escarmouches littéraires.

Au cercueil de ce religieux vertueux, de cet éducateur dévoué, de cet écrivain dont l'existence fut riche sinon en grandes, du moins en bonnes œuvres, nous adressons respectueusement le salut des armes !

30 Juin.

F. V.



OCTAVE PIRMEZ ⁽¹⁾

A SES débuts, la *Jeune Belgique*, dont les admirations et les insolences scandalisaient presque également les manœuvres qui représentaient les lettres belges à cette époque, s'honora en saluant dans Octave Pirmez un des précurseurs du réveil qu'elle était la première à manifester.

A vrai dire, nul ne fut moins homme de lettres que Pirmez et jamais il n'eût pris part, ni même intérêt, aux querelles et aux polémiques, convaincu, sans nul doute, de leur flagrante inefficacité, et, qu'après une oiseuse dépense d'arguments et de preuves, chacun conserve son opinion originelle, obstinément.

Il y a quelque vanité, en effet, à vouloir ramener quelqu'un à un système qu'il réproûve ou ne conçoit pas : laissez donc l'artiste œuvrer selon son pouvoir et ses facultés, sans prétendre lui imposer votre propre mesure, ni davantage subir la sienne. L'avenir fera justice.

Aussi bien les démonstrations les plus claires et éloquentes, solides au point d'exclure toute réplique, restent-elles dénuées de prise sur certains esprits intangibles, tout simplement parce que ce qu'ils appellent leur idiosyncrasie les rend inaccessibles aux formes logiques du raisonnement... Et l'on se demande à quoi il sert de discuter avec de telles gens qui, dans l'opinion de leurs contradicteurs, ne doivent même point valoir la peine d'être convaincus ?

Les derniers fruits de notre mouvement n'auraient pas laissé de surprendre Pirmez, cependant, de l'inquiéter pour l'avenir intellectuel de sa patrie ; car, en réchauffant cette terre humide, le soleil littéraire féconda, en même temps, quelques marécages dont jaillit une étrange moisson de germes hétéroclites... Encore si les produits de ces espèces

(1) HENRY MAUBEL et JAMES VANDRUNEN. — *Octave Pirmez*. — Impressions. — Souvenirs. (Bruxelles, Imprimerie Générale.)

de bouillons de culture pouvaient servir à vacciner les survenantes générations et les prémunir contre la contagion!

Dans la jalouse solitude de sa vie, dans la solitude — plus enivrante encore — de son œuvre, Pirmez se fût étonné sinon effarouché de trop bruyants hommages, et la curiosité qu'une courtoise réciprocité l'aurait astreint à témoigner pour les ouvrages nouveaux, lui serait devenue une rançon un peu dure.

M. James Vandrunen, chargé en 1879 du tracé d'un railway destiné à écorner un coin du parc d'Acoz, nous raconte, avec son ordinaire verve pittoresque, l'accueil plutôt déconcertant du propriétaire. De quel œil, plus ennemi encore, celui-ci eût-il considéré une intrusion dans le méditatif domaine, les habitudes ordonnées à la fois et vagabondes de sa pensée? L'obligation de s'occuper de notre outrancière et tapageuse littérature aurait équivalu, pour lui, au passage d'une seconde voie ferrée au travers la spéculative mélancolie de ses rêves, le cours accoutumé de sa flânerie et de son recueillement. Car sa vie et sa pensée adoptèrent, en quelque sorte, la même forme, insoucieuses, l'une et l'autre, de succès et d'actualité, incapables de pactiser avec la mode dans un but d'intérêt ou de gloriole, et, entre toutes les foules, la foule littéraire lui inspirait évidemment la moindre sympathie...

En parcourant ses livres, on aime à s'imaginer l'existence de lectures entrecoupées de songeries, de voyages semblables à des pèlerinages; la voie d'isolement sans misanthropie, d'absorption sans aigreur ni dédain, la longue et lente familiarité avec soi-même, la fréquentation assidue des campagnes et des bois, susceptibles d'engendrer et de nourrir une telle œuvre imprégnée, toute, de sérénité triste et de beauté religieuse.

Pirmez n'envisageait point la nature du sec regard du savant ou du statisticien; mais avec les yeux clairvoyants du philosophe et du poète dont la pensée s'exalte à la splendeur vivante des apparences et, en même temps, perçoit leur signification supérieure, leur rayonnement

symbolique et qu'elles valent surtout comme le témoignage unanime, l'emblème multiforme et magnifique de la vérité surnaturelle.

Il n'enseigne, ni ne moralise; il parle simplement pour donner une figure précise aux idées qui hantèrent sa préoccupation, le charmèrent ou l'attendrirent, et souvent, à la poignante ardeur, à l'indéfinissable accent voilé de la phrase, le souvenir plus personnel se devine, la nostalgie ou le regret qui ont laissé sur les mots l'empreinte de leur palpitante et nerveuse angoisse...

« Tout homme qui s'analyse, dit-il, sentira trembler en lui deux mondes qui se pressent dans un embrassement d'extase et de douleur. Ce charme inquiet est plus poignant à mesure que les forces de l'esprit et les instincts naturels s'approchent de l'équilibre.

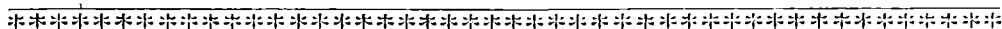
» On vit alors dans un mirage, balancé entre une terre que l'esprit rend diaphane et des régions sereines où s'engagent encore les formes de la matière. »

Phrase magnifique qui ramasse, comme en un prisme, toute la lumière d'une noble et anxieuse carrière de pensée...

En quelques pages éloquentes et subtiles, M. Henry Maubel nous a évoqué la physionomie morale de ce penseur fier et tendre qui passa presque *incognito*, son œuvre méditative relevant d'un ordre intellectuel et sentimental trop rare pour qu'elle pût espérer émouvoir quelque écho... Elle n'est point, en effet, de celles que l'on cite; la matière de ces livres est à la fois trop claire et trop obscure; l'harmonieuse et vibrante simplicité de leur langage, la gravité de leurs entretiens, en même temps que l'orientation de leur philosophie rebutent les esprits gâtés par le redondant amphigouri à la mode.

La vogue ignore de tels ouvrages, prédestinés à cette meilleure fortune de rencontrer, de temps à autre, quelque compréhensif lecteur, quelque généreux artiste, capable — comme M. Maubel — d'admirer, d'expliquer son admiration et de la rendre contagieuse.

ARNOLD GOFFIN.



POÈME D'AMOUR

Sa robe où tous les plis contenaient de la grâce !

VICTOR HUGO.

*J'ai senti, quand j'ai vu cette enfant qui s'ignore,
Combien, malgré les ans, mon cœur est jeune encore!*

*Elle a, sans le savoir, la fraîcheur d'un matin -
Qu'emplit l'agreste odeur de la sauge et du thym.*

*Sa candeur, sa douceur enchantent la pensée :
Elle est comme une fleur couverte de rosée!*

*O délices! J'envie, à chacun de ses pas,
Le gazon qui fléchit sous ses pieds délicats!*

*A chaque mouvement, son corps nerveux et frêle
Dévoile, semble-t-il, une grâce nouvelle.*

*Et le lin virginal qui vêt cet être exquis
A, pour le révéler, les plus nobles des plis.*

*Sa parole, autant qu'elle, est ingénue et tendre,
Et c'est chose charmante et douce de l'entendre.*

*Et cependant sa voix, que voile une langueur,
Est d'un accent profond qui fait trembler le cœur.*

*Hélas! et quand je vois son douloureux sourire,
Mon cœur en est troublé plus que je ne puis dire.*

*Elle est mon mal secret, ma joie et mon émoi,
Le doux être fatal qu'on aime malgré soi.*

*Et je ne sais plus rien, tant mon trouble est étrange,
Que sourire, en disant à mi-voix son nom d'ange.*

*Et mes yeux, désormais, n'aiment plus le printemps
Que parce qu'il me fait penser à ses vingt ans.*

Printemps 1897.

FERNAND SÉVERIN.



ADOLESCENCE

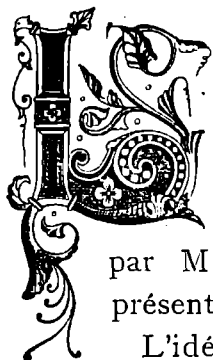
*« M'aimes-tu ? » disait-il, et la douce, et la chère
Détournait à demi sa tête frêle et fière ;
Comme frissonne au loin une aurore d'avril,
Lentement, doucement, sur ce front puéril,
Se levait la clarté tranquille du sourire.....
« Regarde, si tu veux, » semblait-elle lui dire,
Et l'aveu frémissant était dans ses grands yeux.*

*Et c'étaient des propos charmants, des mots joyeux
Et sans suite, des chants aimés où leurs tendresses,
Indociles au rythme, avaient mis des caresses,
De longs silences, pleins de regards échangés ;
Et, malgré tant d'aveux, l'un à l'autre étrangers,
Des aveux répétés sans cause, que d'entendre
Résonner autour d'eux leur voix fragile et tendre.*

FERNAND SÉVERIN.



L'HISTOIRE D'UNE IDÉE (1)



L'IDÉE c'est de convoquer à Paris, en 1900, à l'occasion de l'exposition universelle, un second congrès des religions, pareil à celui qui s'est tenu à Chicago, en 1893, avec l'éclat et le succès que l'on sait. L'histoire est celle des efforts tentés pour faire aboutir l'idée par M. l'abbé Victor Charbonnel, qui demeure, à l'heure présente, le principal champion du Congrès.

L'idée a été très diversement accueillie, et son promoteur a cru intéressant de fixer le souvenir des péripéties variées par lesquelles elle a passé jusqu'à ce jour.

En traits rapides, voici l'histoire de ces phases successives. En 1895, un certain nombre de catholiques français se réunirent pour jeter les bases de l'organisation d'un second congrès des religions. Ce comité ne rencontra point le patronage sous lequel il devait naturellement se placer et qu'il avait cherché à obtenir, celui des cardinaux et des évêques français. Ce premier insuccès ne rebuta pas l'abbé Charbonnel, qui crut pouvoir agir sur l'Église par l'opinion publique. Il préluda à ce mouvement par un article publié le 1^{er} septembre 1895, dans la *Revue de Paris*, et qui était, dit son auteur, rédigé avec le souci de formuler, en une manière de synthèse, les aspirations éparses et confuses dans une partie du jeune clergé.

Par malheur, il y eut dans cet article des phrases blessantes, peu faites pour provoquer les sympathies qu'on désirait par dessus tout se concilier. Je cite celle-ci qui choque dès le début : « Le Parlement des religions (de Chicago) rompait la tradition de ces colloques, conférences et conciles où des théologiens s'exaltèrent jadis en des discussions qui finissaient par des anathèmes et des révoltes. » On le verra

(1) Abbé VICTOR CHARBONNEL. — *Congrès universel des religions en 1900. Histoire d'une idée.* Paris. Colin, 1897. In-12°, pp. VI-300.

par la suite de cette histoire, M. l'abbé Charbonnel, qui prêche pour une manifestation de paix religieuse, n'a guère le tempérament *irénique*, ni le parler mesuré. Il a beau crier à tue-tête qu'il ne faut pas de *polemos*, mais il ne paie guère d'exemple. Je sais qu'il prétend n'avoir parlé que pour se défendre. Nous verrons bien.

L'article de la *Revue de Paris*, sans se heurter précisément à une presse mauvaise, ne l'eut pas aussi caressante que l'eût souhaité l'abbé Charbonnel, surtout de la part de la presse catholique. A part la *Gazette de France*, le *Gaulois* et le *Monde*, cette presse resta froide, indifférente et silencieuse; même quelques journaux, à tort selon nous, se montrèrent carrément hostiles et donnèrent de leur désapprobation d'assez pauvres raisons. En particulier, on n'avait pas le droit d'invoquer contre le projet de M. l'abbé Charbonnel un avertissement envoyé par Léon XIII aux évêques d'Amérique, relativement à des assemblées religieuses mixtes qui se tiennent fréquemment aux États-Unis. Il est évident que la lettre du Saint-Père à Mgr Satolli, ne visait d'aucune façon l'idée du congrès des religions de Paris.

Nous arrivons au point culminant de l'histoire. M. l'abbé Charbonnel sent que la résistance à l'idée vient de l'archevêché de Paris. Aussi bien, il avait eu le tort de se passer jusque-là du cardinal Richard et de ne pas se soucier de ses intentions. Et maintenant que faire pour remonter ce courant? M. Charbonnel ne trouve rien de mieux que de parler au cardinal Richard, dans une lettre ouverte, qui fut publiée par *L'Éclair*, le 14 novembre 1895. Procédé éminemment maladroit, pour ne rien dire davantage, et ne point parler de démarche irrespectueuse. Comment, en effet, se bercer un seul instant de l'illusion que pareille mise en demeure, insolite au premier chef, aurait le moindre effet utile sur les convictions du cardinal Richard et de l'épiscopat français? Dès lors, pourquoi y recourir? De plus, il règne dans la lettre de M. Charbonnel à S. É. le cardinal de Paris un ton qui est bien fait pour déplaire, et M. Réville a dû convenir qu'on ne traite pas ainsi les gens qu'on espère persuader (1).

(1) *Revue de l'histoire des religions*, t. XXXV, 1897, p. 266.

Dans la lettre en question, certains catholiques sont traités de sectaires ; il y a pour le clergé une hottée de choses désagréables : « Somnolence de sacristie ; clergé administratif et financier ; la voix qui sort des nécropoles ; l'Église de France boudeuse et maugréante se tenant à l'écart des grands mouvements de la pensée contemporaine et ne sachant plus que les gémissantes litanies qu'on marmonne au fond des temples désertés. »

M. l'abbé Charbonnel se rend bien un peu compte de sa maladresse ; mais comme le trop grand nombre de ceux qui ont fait un pas de clerc, il donne de sa conduite de mauvaises excuses, qui ne font qu'aggraver son cas. Il avait observé la plus sage réserve, ses adversaires étaient irréductibles, il fallait donc donner énergiquement tort à des sectaires inintelligents, d'autant plus qu'en affirmant carrément l'idée, on ferait le congrès.

Erreur profonde, comme le prouve la consultation de la *Revue bleue*, inaugurée le 16 novembre 1895. M. Charbonnel y a fait défiler et a reproduit dans son livre une trentaine de lettres. Parmi les témoignages catholiques qui sont favorables à son idée il n'y a que le P. Didon et l'abbé Lemire, le reste des adhésions, très honorables d'ailleurs, se recrute parmi les juifs, les protestants ou les libres-penseurs. Parmi les opposants, il faut citer les cardinaux Meignan et Bourret, Mgr Jauffret, évêque de Bayonne, Mgr de Harlez, l'abbé Frémont, le R. P. Baudrillart, MM. de Vogüé, de Meaux, G. Séailles et Anatole Leroy-Beaulieu. On voit par cette énumération que les contradictions ne portaient pas uniquement des « quartiers d'hiver des sacristies ou des nécropoles » pour parler la langue de M. l'abbé Charbonnel.

La phase la plus mauvaise de l'idée de M. Charbonnel a été traversée en Belgique. Et pourtant, M. Charbonnel le constate, le discours de Mgr Keane au congrès de Bruxelles, en 1894, avait été accueilli par les plus chaleureux applaudissements. Ah ! si le congrès de Paris eût rencontré Mgr Keane au lieu de trouver l'abbé Charbonnel ! Là est toute la différence de l'accueil qu'ils reçurent l'un et

l'autre en Belgique. Invité à exposer à Bruxelles, devant le *Cercle artistique et littéraire*, le projet du congrès des religions, M. Charbonnel le fit d'une façon qui ne souleva pas trop de protestations. Il n'en fut plus de même quand il eut l'inspiration malheureuse, de se produire, à Gand surtout, dans des milieux où l'on pouvait, à juste titre, être surpris de le voir paraître. La presse catholique l'en blâma en termes assez vifs. Peut-être eût-il mieux valu avoir plus d'indulgence. Quoi qu'il en soit, devant ces blâmes, l'abbé Charbonnel perdit toute contenance et adressa à l'*Indépendance belge* une violente diatribe dont le titre seul : *A quelques sectaires*, en dit long. Quand on n'est pas de l'avis de M. Charbonnel, il a une façon expéditive de vous classer en vous criant : *sectaire*. Je crois bien que ce sera aussi l'étiquette qui me sera collée au dos. La lettre à l'*Indépendance belge* est émaillée de tout le vocabulaire dont la presse libérale a, en Belgique, le monopole quand elle parle des catholiques. Dans sa courte excursion outre Quiévrain, M. l'abbé Charbonnel s'est vite fait de la maison. L'influence des milieux, quoi !

L'Histoire d'une idée se ferme sur le récit d'une tournée pastorale en Hollande et en Suisse (1). Ici de nouveau, riche moisson d'aménités à l'adresse des catholiques qui eurent, aux yeux de M. Charbonnel, le tort grave de ne pas penser comme lui sur l'indispensable nécessité du congrès. Au contraire, comme les libéraux de Belgique, les protestants de Hollande et de Suisse ont seuls toutes les vertus, toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Loin de moi la pensée d'insinuer qu'ils n'en ont pas, je crois positivement le contraire ; mais le dénigrement systématique d'une part et l'éloge outré de l'autre que M. l'abbé Charbonnel dispense d'une main fort inégale sont, à la fin, la chose la plus agaçante qui se puisse imaginer. Je crois bien que ceux mêmes que M. Charbonnel accable ainsi de ses excessives tendresses en seront médiocrement flattés, parce qu'ils ne peuvent pas ne point en suspecter un peu l'intention réelle, quoique non avouée. Très

(1) Ce dernier voyage a été aussi narré à part dans une brochure intitulée : *Le Congrès des religions et la Suisse*, Genève, 1897, in-12°, p. 152.

hardies, pour ne pas dire plus, au point de vue doctrinal, les pages (282-284), où M. l'abbé Charbonnel célèbre les avantages du libre examen et où il cite, la prenant pour son compte, cette phrase étrange : « Je désire m'échapper de l'étroite enceinte d'une église particulière... » Vous vous plaignez des esprits étroits, Monsieur l'abbé, mais des déclarations pareilles sont bien effrayantes, même pour vos amis. Et, dites-moi, si à écrire de pareilles phrases, vous ne donnez pas des armes à vos adversaires ?

M. l'abbé Charbonnel termine son livre en disant : « Si nous sommes désapprouvés par les évêques, nous n'en ferons pas moins notre congrès, qui deviendrait alors le congrès, non des Églises, mais des âmes religieuses, en y comprenant les philosophes curieux de l'idée religieuse. A ce congrès, on verra réunie l'élite intellectuelle de chaque religion. » C'est donc entendu, si les promoteurs d'un congrès universel des religions réussissent à réaliser leur idée, ce qui demeure plus que douteux dans l'état actuel des esprits, ils ne feront qu'une pâle ébauche du spectacle grandiose que le monde a salué à Chicago. Mais ils auront la consolation assez maigre de penser, M. Charbonnel le déclare, qu'ils ont réuni « l'élite intellectuelle » et que les abstentionnistes se sont classés d'eux-mêmes dans la catégorie des êtres inintelligents et aveuglément autoritaires.

* * *

Pour finir, il faut bien dire notre avis sur toute cette histoire. Il n'est pas douteux que le congrès des religions à Chicago a été une grande chose et une manifestation éclatante de la vérité religieuse. On conçoit que des hommes de cœur aient eu l'idée de la renouveler en Europe, à Paris. Ce n'est pas de cela que nous faisons grief à M. l'abbé Charbonnel. Mais en Europe, comme en Amérique, cette grande chose n'est possible que par l'initiative de l'épiscopat catholique. Ne l'oublions pas, tout le monde est unanime sur ce point, le congrès de Chicago n'a réussi que parce que les archevêques et évêques des États-Unis l'ont pris sous leur patronage. Ils avaient jugé que la situation des esprits en Amérique faisait utile, voire nécessaire,

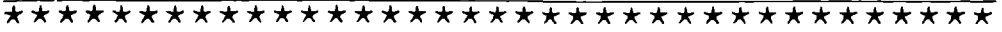
leur participation au congrès. De même, il était indispensable au succès du congrès de Paris qu'il fût approuvé par l'épiscopat français. Celui-ci a jugé, et d'autres avec lui, que ce qui avait pu se faire en Amérique n'était ni possible, ni opportun à Paris. M. l'abbé Charbonnel, dans une des bonnes pages de son livre, avoue que des doutes ont pu se poser sur cette question de possibilité et d'opportunité, et cette manière de voir est partagée par beaucoup de bons esprits de convictions religieuses très divergentes.

On peut regretter cet état de choses, on peut déplorer que l'épiscopat français ait pris une décision peu favorable au congrès des religions, mais de là à se laisser aller aux récriminations amères, aux démarches risquées, aux excès de langage qui déparent le livre de M. l'abbé Charbonnel, il y a de la marge. M. l'abbé Charbonnel a voulu s'insurger contre une situation de fait, et depuis ce jour, où sont allés tous ses efforts ? A convaincre l'épiscopat, à essayer d'ébranler sa résistance, à recruter des adhésions dans les rangs catholiques ? Non, il a surtout prêché dans des milieux où il ne lui servait pas de grand'chose d'avoir trouvé des appuis. En particulier, pour ce qui concerne la Belgique, il est évident que les conférences de M. l'abbé Charbonnel ne lui ont pas valu un adhérent pour le congrès, mais qu'on a été affriolé par le spectacle d'un prêtre que l'on savait mécontent de l'épiscopat et dont on attendait sur ce sujet quelques propos piquants.

Telle est l'histoire de cette idée. En résumé, cette idée n'est pas mûre pour sa réalisation en Europe, et en tous cas, M. l'abbé Charbonnel ne lui a pas rendu bon service. Aussi bien, quoi que vaille une idée, encore faut-il que celui qui la veut traduire en œuvre soit de taille. M. l'abbé Charbonnel a montré surabondamment qu'il ne l'était pas. C'est la morale de cette histoire.

J. D'EGHNY.





TRISTESSE DEVANT LES ILES

—

I

*A l'horizon lointain des mers illuminées,
Sous le ciel merveilleux d'un suprême beau jour,
Voici qu'ont apparu les îles fortunées :*

*C'est là, dans le silence et l'ombre, ô mon amour!
Que je voulais cacher nos calmes destinées...
Pourquoi vers d'autres bords as-tu fui sans retour ?*

II

*Regrettant, maintenant, ma paisible demeure,
J'écoute en mon exil sangloter les flots verts
Qui devaient nous porter vers la grève meilleure.*

*Tristes me sont les cieux, tristes les vastes mers,
Et plus tristes encore les charmes de cette heure!...
Pourquoi me laisser seul en ces pays amers ?*

III

*En regardant sourire au loin le clair asile
Que je rêvai pour nous, ô mon enfant! je vois
Des carènes en fleurs cingler vers l'heureuse île.*

*Sur leurs vaisseaux légers que parent des pavots,
De mieux comblés s'en vont où l'amour les exile!...
Pourquoi ne pas répondre à l'appel de ma voix ?*

IV

*Hélas! j'ai tant souffert de ces vaines attentes
Et de ces tendres vœux toujours inexaucés,
Que je fuis à jamais loin des mers éclatantes;*

*Loin des chansons que le départ des fiancés
Mêle aux soupirs plaintifs des vagues sanglotantes,
Je vais chercher la paix si douce aux cœurs blessés...*

Septembre 1895.

FRANZ ANSEL.



Le 74^e Festival rhénan à Aix-la-Chapelle

Les belles journées, pleines de joies pures et fortes et bienfaisantes! Je ne puis ici raconter en détail les impressions profondes et exquises que font éclore ces admirables concerts, les chroniques musicales de la presse quotidienne l'ayant fait en leur temps (1), mais seulement les noter d'une plume rapide, afin d'en fixer dans mon esprit la subtile essence.

Ces grandes fêtes musicales en terre allemande revêtent un caractère particulier, une solennité incomparable que les nôtres, malgré leur supériorité à d'autres points de vue, sont loin de posséder au même degré. On sent que la musique, pour nos voisins, n'est pas principalement le digestif hygiénique, ni le divertissement raffiné que beaucoup requièrent, mais un Art sacré qui vient de Dieu et y mène; aussi chacun lui demande-t-il des émotions puissantes et nobles et veut-il participer, dans la mesure de son intelligence et de son initiation, aux pures jouissances qu'elle nous donne. De là cette atmosphère recueillie et si complètement silencieuse qui pénètre l'auditoire, aide si puissamment à la compréhension des œuvres. De là cette attention soutenue, accueillant deux jours de suite des œuvres considérables de l'esprit religieux le plus grave et le plus élevé. Ce n'est pas que le bon public germanique soit admirable dans toutes ses admirations et n'adore pas, pour se reposer des audi-

(1) A lire les deux belles lettres de notre excellent confrère G. S. dans *le XX^e Siècle* des 8 et 9 juin.

tions austères, entendre des minauderies de Chaminade ou des rêveries de Tosti. Mais, si la musique de salon a repris quelque droit le troisième jour, le superbe final des *Mâîtres Chanteurs* est venu anéantir ces coquetteries et couronner magnifiquement le *Fest*. Ce n'est pas non plus que l'exécution ignore toute défaillance, il s'en faut même de beaucoup. Les solistes, en particulier, étaient loin de la perfection, et plusieurs — tels Perron et von zur Mühlen — se montrèrent plus habiles à chanter le lied qu'à jouer impeccablement leur rôle dans la *Messe en ré* et les *Béatitudes*. Ces deux œuvres ont été exécutées récemment à Liège avec une supériorité marquée, mais l'impression d'ensemble du Festival, grâce à la sonorité et à la vaillance des chœurs, à la beauté de l'orchestre symphonique (les bois ne valent pas les nôtres), grâce surtout à l'incomparable maîtrise de Hans Richter — qui, par comparaison, faisait étrangement pâlir la direction un peu flottante du *Musikdirector* d'Aix, M. Schwickerath, — cette impression d'ensemble n'en a pas moins été triomphalement belle et grandiose.

Le premier jour vit la glorification de Beethoven. Le roi de la musique moderne y régna seul, avec la *Missa Solemnis* et la *Symphonie héroïque*. La *Messe en ré*, création colossale, vraiment troublante de profondeur et d'émotion religieuse, donnant, nous semble-t-il, l'impression d'une âme sublime, qui tremble devant le mystère et pleure de ne pouvoir y croire. Oh! ce chant du *Benedictus*, avec le solo de violon, joué par Willy Hess! Et l'esprit rapproche — au point de vue de l'art religieux — de cette émouvante musique de concert la séraphique et limpide musique palestrinienne, presque impersonnelle, toute liturgique, expression collective de l'Église croyante et aimante, chantant dans la calme certitude de sa foi. Quant à l'*Eroica*, sous le bâton de Richter, ce fut une splendeur que je suis impuissant à détailler : la marche funèbre, le scherzo si gracieux, l'héroïque finale nous impressionnèrent au delà de tout rêve.

Le second jour, Johannes Brahms et César Franck. Brahms, le symphoniste, l'auteur d'admirables *lieder*, du *Requiem allemand*, du *Chant du Destin*, etc., celui dont l'œuvre — si expressive et si émue — forme la plus complète réfutation de ses propres théories antiwagnériennes. Richter nous donna une exécution parfaite de la mélancolique *Symphonie en mi mineur* et Sistermans chanta de superbe façon les *Quatre Chants graves*, sur des paroles bibliques, la dernière œuvre, je crois, du maître défunt. Les trois premiers de ces chants surtout, traduisant d'une manière presque cruelle les amères lamentations de l'Ecclésiaste et le texte célèbre « O mort, douloureuse au voluptueux, douce au misérable! » sont terribles et poignants.

Que dire maintenant des *Béatitudes*? Déjà entendue à Liège, cette œuvre nous avait émerveillé et profondément ému. Ce fut une joie de la réentendre, de la comprendre et de l'admirer mieux, de retrouver l'émotion première, moins vive peut-

être, les solistes étant inférieurs à Aix. Le « père Franck » a mis dans cette admirable partition, débordante de foi et d'amour, avec son étonnante science, tous les trésors de son âme simple et pieuse. Que ne puis-je vous détailler ces beautés touchantes ! Oh ! cette troisième béatitude ! Ce chœur effrayant : *Herrscher auf Erden bist du, Schmerz*, qui proclame la douleur reine du monde, mère des deuils et des désespoirs ! Puis des voix désolées s'élèvent, qui s'unissent en une plainte déchirante : c'est la mère pleurant son enfant, l'orphelin pleurant sa mère, l'époux pleurant sa compagne, l'épouse pleurant l'époux ; ce sont les esclaves tendant vers la Liberté leurs bras chargés de fers, les penseurs implorant dans les angoisses de leurs veilles l'inaccessible Vérité... Et trois fois, formidable, le chœur affirme l'Homme misérable broyé par l'universelle souffrance. Mais voici que tout s'apaise et la parole inouïe de Jésus, redite et commentée par les voix célestes, descend vers nous : « *Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés.* » Il y a encore à la huitième béatitude le chant de la *Mater Dolorosa* au pied de la croix, admirablement dit par M^{me} Craemer, et vingt autres passages également émouvants. Quand entendrons-nous cette merveille à Bruxelles ?

La troisième journée du *Musikfest*, généralement consacrée aux exhibitions de solistes, ne nous a naturellement pas apporté d'impressions comparables à celles-là, si l'on excepte la *Suite en ré* de Bach, la très belle et douloureuse *Symphonie inachevée* de Schubert et la scène finale des *Maîtres Chanteurs*. Richter a donné de ces œuvres une exécution digne d'elles et c'est tout dire. A côté, le *Carnaval* de Dvorak et le *Don Juan* de Richard Strauss (qui ne se ressemblent guère) ont paru d'un éclat un peu factice. Une robuste pianiste de Berlin, M^{me} Carreno, a « enlevé » avec un brio surprenant l'ennuyeux *Concerto* de Rubinstein et deux morceaux de Chopin — qu'elle joue moins bien que notre Golesco. Enfin de vieux airs charmants de Lully, Gluck, Hændel, de beaux lieder de Franz, de Schumann, une assez banale canzonetta de Haydn, malencontreusement substituée à des chants de Brahms par M^{me} Landi qui, rappelée après une romance de Chaminade, a fait trépigner d'enthousiasme toutes les petites Allemandes en leur minaudant : *L'Amour est enfant de Bohême*... Il était temps que retentît la marche des *Maîtres Chanteurs*. Voici que surgit Nürnberg et les figures aimées. Voici Hans Sachs acclamé par la foule. Voici Walther de Stolzing entonnant triomphalement son *Preislied*. Voici le noble discours du savetier-poète et la glorification de l'art allemand.

Et le 74^e Festival rhénan s'achèva dans cette apothéose.

CHARLES MARTENS.



Poésies de Lermontoff

LE PROPHÈTE

*D*ès le moment où le juge éternel — me donna l'omniscience du Prophète, — je lus dans les yeux des hommes — des pages de vice et de méchanceté.

Je me mis à proclamer et de l'amour — et de la vérité les purs enseignements : — Mais tous ceux qui m'étaient proches — jetèrent des pierres sur moi avec rage.

Semant alors des cendres sur ma tête, — mendiant, je fuyai les villes, — et voici que je vis dans le désert, — comme des oiseaux, du don de la pitance divine.

Observant le commandement de l'Éternel : — toute créature terrestre m'est soumise, — Et les étoiles mêmes m'écoutent — Et leurs rayons scintillent avec allégresse.

Mais lorsqu'il m'arrive que d'un pas furtif — je traverse une cité bruyante, — les vieillards là-bas disent aux enfants — avec des sourires infatués :

« Regardez, voici un exemple pour vous ! — cet homme étant fier, il n'a pu s'entendre avec personne, — ce sot voulut nous faire accroire — que Dieu parlait par sa bouche.

» Regardez, enfants, regardez-le, — comme il est sombre, pâle et maigre, — Regardez donc comme il est pauvre et nu, — et comme tout le monde le méprise. »

L'ANGE

*S*ur le ciel de minuit volait un ange — et il chantait une calme mélodie, — et la lune, les astres et les nuages en foule — écoutaient ce chant divin.

— Il chantait la béatitude des esprits impeccables — sous les buissons du jardin de l'Éden. — Il chantait le Dieu grand, et sa louange — était bien sincère. — Il portait dans ses bras une jeune âme — pour le monde de douleur et de larmes, — et les sons de son chant dans cette âme enfantine — sont restés sans paroles, mais vivaces. — Et longtemps dans ce monde elle se tourmenta — pleine d'un désir merveilleux, — car les sons des cieus ne pouvaient remplacer — les ternes et tristes chants de la terre.

LE POÈTE

Incrusté d'or, mon poignard scintille; — la lame solide est sans défaut; — son acier d'Elamos étant préservé par une trempe mystérieuse, — l'héritage de l'Orient guerrier. — Au cavalier montagnard il servit mainte année, — ne réclamant aucun salaire pour des services rendus. — Ce n'est point sur une seule poitrine qu'il traça son effrayant sillon, — et il ne déchira point une seule armure seulement; — Il partageait les jeux, plus obéissant qu'un esclave, — et sonnait en réponse aux paroles offensantes. — En ces jours une luxueuse incrustation — eût été pour lui une parure étrange et honteuse. — Il fut conquis derrière le Tereck par un cosaque intrépide — sur le froid cadavre de son maître. — Vendu, il gisait enfoui quelque part — dans la boutique nomade de l'Arménien. — Maintenant, du fourreau natif, abîmé à la guerre, — et du héros est privé le pauvre voyageur. — Comme un bijou précieux il brille sur le mur, — Hélas! inoffensif et sans gloire. — Personne, d'une main habile et soucieuse — ne le nettoie, ne le caresse, — et sa devise, en priant avant l'aurore, — personne ne la lit avec ferveur. — En notre siècle efféminé, n'as-tu pas, ô poète, — perdu ta réelle destination. — Pour de l'or tu as échangé cette puissance que le monde — reconnaissait jadis avec une muette vénération. — Autrefois, le son cadencé de tes fortes paroles — enflammait le guerrier pour la bataille; — il était nécessaire à la foule comme la coupe aux festins, — comme l'encens aux heures de prière. — Ton vers, comme l'esprit de Dieu, planait au-dessus de la foule, — et l'écho de

toutes les nobles pensées — résonnait en toi comme le bourdon du beffroi, — aux heures de gloire ou de calamités nationales. — Mais ton langage simple et fier est ennuyeux pour nous. — Le clinquant et les trucs parviennent seuls à nous amuser. — Comme une vieille beauté, notre monde vieilli s'est habitué — à cacher ses rides sous le fard... — Te réveilleras-tu encore, prophète ridiculisé, — et se peut-il que jamais, en réponse à la voix de la haine, — tu l'arraches du fourreau doré — ta lame couverte de la rouille du mépris ?

Traduit du russe par L. WALLNER.



LES LIVRES

Ramuntcho, de PIERRE LOTI, 1 vol., chez CALMANN-LÉVY.

I

DÉCIDÉMENT, la chère Bretagne est devenue trop moderne à l'âme de Loti, inquiète de choses vétustes ou exotiques. Et il s'est mis en route vers d'autres terres, plus primitives, plus vierges de la pénétration des alentours et il a atterri en un rivage presque perdu, presque séparé du reste du monde, fréquenté seulement à la bonne saison par quelques touristes, mais dont les hautes montagnes étaient des barrières naturelles à l'irruption en masse des colporteurs étrangers. Si bien qu'il est resté presque original, ce petit peuple basque, dont l'obscur genèse se perd dans la nuit des temps, qu'il vit et qu'il s'agite comme il vivait et s'agitait autrefois, aux temps lointains de la Légende. Car il est légendaire. C'est lui, paraît-il, qui tailla en pièces, si mal à propos, l'arrière-garde de Charlemagne et priva l'Empire de son plus valeureux paladin.

Ramuntcho nous initie à la vie de cette race, si profondément restée elle-même, immuable dans sa foi, dans ses pratiques, dans ses mœurs, se reposant de ses labeurs dans les mêmes délassements séculaires, le *fundango* et le jeu de paume au milieu de la continuelle évolution des peuples voisins.

Cette initiation à une civilisation si locale et si particulière est certes le plus grand intérêt du livre. Nous avons ici, comme dans *Madame Chrysanthème*, par la supériorité et l'agrément de la forme, une sorte de vulgarisation des itinéraires, la mise à portée de tout ce qui caractérise un peuple, le fait même et pas un autre. M. Loti s'est départi ainsi de la sécheresse et de la monotonie des livres de voyages, qui enregistrent automatiquement les choses vues et entrevues, sans autre trait d'union que les hasards de la route. Ici, il y a le roman et, qu'il soit attachant ou non, il fait diversion; mais en réalité, il n'est que secondaire. Ce qui attire et séduit Loti, ce sont les couleurs, la nature des terres primitives, et aussi la physionomie physique du peuple, ses coutumes et les idées dominantes de sa vie. Ce n'est pas que cette analyse soit bien profonde, que l'auteur, par un envol hardi, s'élève souvent à des considérations philosophiques. Oh! non, il esquisse l'extérieur et ce qui frappe le sens : tout juste ce qu'on a pu saisir autour de soi, vite, entre deux appareillages. Mais encore cette analyse, si frivole, si à ras des choses en apparence, est-elle fière parfois et judicieuse. Sous son visage enfariné et inexpressif, *Madame Chrysanthème* vous dira plus du Japon que la compilation de tous les ouvrages sur l'Extrême-Orient. Joignez-y *Japoneries d'Automne* et vous aurez une idée très complète des descendants des fameux Mongols. De plus, quand vous sortirez d'une pagode un peu vexé d'entrer dans la contiguë, Chrysanthème sera là, qui vous charmera de son babil et de ses mièvetés.

II

Quant à Ramuntcho, il n'est pas plus Basque que Breton : il est contrebandier des plus acharnés et des plus matois, mais comme il gîte à la frontière, il n'en est pas plus Basque. Au contraire, il est parent très proche de Jean le Matelot et du Spahi du Désert; chez les trois, en effet, il y a la même désespérance, une même intelligence embryonnaire, se butant à la même frusticité originelle, entretenue par un manque total de culture. Loti a donc repris dans *Ramuntcho* un thème favori : l'intelligence en détresse, entrevoyant, tâtonnant, se débattant, se heurtant et retombant enfin, plus amère et plus désillusionnée de ses recherches. Lutte pénible et angoissante, mais qui, me semble-t-il, n'est pas l'apanage exclusif des âmes non cultivées; car, plus on a de lumière et plus on en désire, celle qu'on a paraît bien pâle à côté du foyer étincelant que l'on voudrait avoir. Mais il est vrai qu'une intelligence vide des connaissances fondamentales sera toujours inaccessible à certaines idées générales, qui sont comme les pierrés de touche des autres et que certains domaines lui seront éternellement fermés. Seulement à cette lueur d'intelligence, clairvoyante de sa stérilité, l'auteur assigne une cause propre : l'hérédité.

Ailleurs ce sont les voyages, les changements de climats, les séparations brusques,

déchirantes, les longs espoirs déçus, les amertumes, tous les cahotements d'une vie aventurière, de discipline et d'abnégation, qui forment les facultés, les amplifient et les appuient. L'explication valait infiniment mieux. Êmettre des concepts de ce genre dans des œuvres consécutives, c'était, aux yeux de tous, relever une classe de la société, c'était, en animant des âmes que l'on croyait déprimées par la peine et le dur labeur, la mettre en quelque sorte sur le pavois, l'auréoler d'un rayonnement de plus la pure et de la plus touchante poésie.

Ramuncho, au contraire, nous apparaît comme un névrosé; son père naturel l'était aussi, il est vrai; il a la nostalgie de son clocher qu'il tient de sa mère et de l'habitude et la curiosité fiévreuse, legs paternel.

D'ailleurs, tout est inachevé dans le roman; le drame s'annonce pathétique et il se termine au premier acte, brusquement, obligeant le lecteur de concevoir par lui-même la grandeur des sacrifices. L'action est trop intime et c'est trop de nous avoir aiguisé l'appétit par un drame sensationnel et nous contraindre finalement à nous replier sur nous-mêmes. Si M. Pierre Loti a voulu nous montrer par là la surhumaine beauté du renoncement chrétien, et sa toute-puissance pour dompter une âme farouche, égarée par la passion, il a prouvé une thèse, mais le roman n'en reste pas moins languissant.

Il a réussi à nous peindre un malheureux assailli par la mauvaise fortune et rien de plus, car il n'a pas voulu nous dire ni sonder la profondeur de son héroïque abnégation.

CONSTANTIN DE MOREAU.



L. BLOY : **La Femme Pauvre**. — Paris, *Mercure de France*.

LIVRE singulier, bizarre et inégal, comme son auteur. Reprenant un de ses thèmes favoris, l'éloge de la pauvreté, L. Bloy étudie dans sa dernière œuvre les étapes successives que franchit une âme, partie de l'état le plus abject de misère plate et grossière pour se hisser aux cimes surnaturelles de *l'esprit* de pauvreté. Ici, le misérable subit son sort matériellement, écrasé sous le poids de sa destinée, sans la comprendre, sans l'aimer; là-haut, la pauvreté s'illumine de tous les feux de l'esprit, elle est acceptée avec joie pour elle-même et pour Dieu !

Clotilde Maréchal a péniblement gravi tout ce calvaire de la pauvreté. Fille de gens infâmes, élevée dans l'ignoble ménage Chapuis, elle a connu toutes les affres de la vie sale et bête, sans horizon, sans cœur, sans âme. Un hasard la jette sur le chemin du sculpteur-poète-musicien Gacognol, qui devine sa nature rare et riche,

sous son enveloppe de miséreuse; il l'éduque, l'instruit et la fait participer à une vie intellectuelle et purifiée. Clotilde s'affine et se pénètre peu à peu de l'esprit chrétien le plus délicat. Cacougnol vient à mourir et laisse Clotilde sans soutien, lorsque paraît Léopold, un ami de Cacougnol, qui l'aime et l'épouse.

Les premières années de ce mariage sont douces, sans mélange. Fuis arrive le malheur, sous ses formes les plus poignantes : la mort de l'enfant, la cécité du mari, la pauvreté, les taudis infects, les persécutions du voisinage et finalement la mort héroïque de Léopold dans le brasier de l'Opéra Comique.

Clotilde supporte tout d'une façon surnaturelle et sainte. Elle est la *femme pauvre*, dans toute la force du terme, abreuvée des pires douleurs, jamais abattue et forte du divin esprit de pauvreté qui l'anime.

Et à propos de cette histoire, « longue digression sur le mal de vivre, sur l'inférieure disgrâce de subsister, sans groin, dans une société sans Dieu », formant un ensemble ondoyant et divers, voici une évocation grandiose du moyen âge et de splendides chapitres sur la Salette et l'enluminure.

* * *

Bloy ne change guère. « C'est toujours la violente couleur de l'écrivain, sa barbarie cauteleuse et alambiquée; le tumulte sage de ce vocabulaire panaché de flammes et de cendres, ainsi que le Vésuve aux derniers jours de Pompéi, balafre d'or, incrusté, crénelé, denticulé de gemmes antiques, à la façon d'une chape de martyr — mais surtout, comme Bloy continue à le proférer lui-même par la bouche de Léopold — c'est l'élargissement prodigieux qu'un pareil style confère soudain à la moins ambitieuse des thèses, au postulat le plus infime et le plus acclimaté !... »

C'est encore l'importance inconcevable et orgueilleuse qu'il s'accorde sous les espèces de Marchenoir; c'est la répugnante ingratitude qu'il affecte envers tous ceux qui lui voulurent du bien : « l'ignoble duc d'Aumale, crasseux académicien de Chantilly » ou Huysmans « qui tripote l'extase après avoir baisé le croupion du diable ».

Cette grossièreté à jet continu finit par lasser. Depuis longtemps ne se lisait plus celui que Bloy invectivait *Prince de la Crapule*; pourquoi serions-nous attirés encore par ces engueulades familières qui, à force de vouloir frapper fort, cessent de frapper juste? Le pître qui sur ses tréteaux se démène et débite en hurlant un boniment toujours le même, dans la monotonie de ses coups de gueule, fera bien entrer quelques curieux dans la baraque, les autres passeront en haussant les épaules. Ils auront peut-être tort, car des choses belles, grandes et pures leur seraient révélées, à côté de tant d'autres, hélas !

E. D.



GEORGES RAMAECKERS : **L'Hymnaire du Printemps.**
(Collection de la *Lutte.*)

C'EST réellement une belle touffe de lilas blancs, tout humectés de pureté et d'aurore, que nous offrit là Georges Ramaeckers.

L'âme ardente et joyeuse de l'adolescent exulte dans cet hymnaire aux azurs, aux blés, aux souffles du Renouveau; un peu de préciosité se mêle parfois à ces chants, un peu de gaucherie aussi, — mais dans l'ensemble, quelle poésie personnelle et sincère que celle-là, une poésie de jeunesse pensive et de passion chaste, auréolée du sentiment chrétien.

L'Hymnaire du Printemps est d'un poète et d'un catholique.

Cela vaut un double *proficiat*.

F. V.



SALLAGE ORNUDAC : **En Pèlerin par les Routes** (sans mention d'éditeur).

EN recevant le livre, au vu du pseudonyme, du titre, des épigraphes, je crus à une fumisterie de quelque Alphonse Allais belge; il y a, en effet, quelques gageures d'un esprit presque bebête, puis, tout à côté, de belles pages méditatives sur le rêve, la jeunesse, l'amour, de personnelles notes de voyages et, pour finir, des vers d'une haute envolée mystique.

Singulière salade où il y a de la mystification -- et du talent.

F. V.



JULES GILLARD : **Idées de Demain.** — Liège, GODENNE.

LES *Idées de Demain*, que M. Gillard développe en un style où se ressent l'influence de M. Vogué, sont plutôt des idées d'aujourd'hui — et presque des idées d'hier : c'est, en quelques pages, où il y a du souffle et de l'allure, la synthèse de la renaissance idéaliste qui marqua ces dernières années.

L'œuvrette dénote des lectures diverses et sagaces; elle est d'un débutant qui promet — et dont nous attendons avec confiance un travail plus personnel.

F. V.



Les sept lueurs d'Elohim. — Heptalogie, par EDGARD BAES
Bruxelles, LACOMBLEZ, éditeur

L'aventure de la vie vers l'être, du relatif vers l'absolu, de l'expression vers l'inexprimable, se déroule en sept tableaux parmi une somptuosité de symboles et

d'allégories. L'œuvre est surtout artiste, n'enseignant pas, mais exprimant, montrant, par tout ce qui peint aux yeux, manifeste à l'esprit. Le symbole du nombre, surtout, le plus proche, peut-être, des insaisissables essences, apparaît, ici, avec son émoi énorme et confus de tonnerre. Comme au Sinaï, c'est l'unité primordiale et rimante que célèbrent tous ces nombres, ces images, ces symboles, surtout, qui sont, peut-être, des quantités encore, étant un *rapport fixe* ainsi que les formules de l'algèbre, mais mesurant des pouvoirs expressifs au lieu de fonctions mathématiques. L'œuvre du si subtil esthète est évidemment de celles réservées à une élite dès longtemps déjà accoutumée à le suivre par les plus hauts et ardues chemins.

EDMOND JOLY.



Le *Mercur de France* publie dans sa collection, sous le titre **Crépuscules**, les poèmes de M. ANDRÉ FONTAINAS, parus en ces dernières années : *Les Vergers illustres*; *Nuits d'Épiphanies*, etc.

Si même l'humilité nécessaire du prosateur en une telle question, nous permettait d'émettre quelque opinion sur le vers polymorphe, encore le lieu conviendrait-il mal pour quereller M. Fontainas au sujet des libertés, le plus souvent heureuses, d'ailleurs, qu'il prend avec la muse. Nous préférons détacher simplement du volume la pièce suivante qui donnera une idée de la manière musicale et colorée du poète :

LE GIVRE



*Un givre vert, rêve d'argent, se perpétue
Aux vitres où les pleurs se sont figés, statue
Avec, sinon de fée et leurs frêles pâleurs,
La guirlande au Léthé dont s'essulent les fleurs.
De toute autre un vain rive insulte, et c'est un piège.
J'ai cueilli, moi, parmi les jardins de la neige
Les meilleures et les corolles d'horizon.*

*Je sais, molles blancheurs d'un magique gazon,
Que c'est le gel splendide où tourne myriades
Le cœur entrelacé des antiques dryades;
J'y vole, faune! et mon Désir, de l'autre noir
Où la vie a rivé mes pas, s'irrite à voir
Illusoire, au delà d'un rêve et des féeries,
Une danse unanime animer les prairies.*

ARNOLD GOFFIN.



Au prochain : *Les Vierges aux Rochers*, par G. D'ANUNZIO (Calmann-Lévy). — *Aventures*, par ÉDOUARD DUCÔTÉ (Mercure de France). — *Fables*, par ÉDOUARD DUCÔTÉ (Perrin). — *Rhymes oubliés et Poussières*, par BARBEY D'AUREVILLY (2 vol., chez Lemerre). — *Montalembert*, par le Vicomte DE MEAUX (Calmann-Lévy). — *Fêtes et Flammes*, par MAURICE GRIVEAU (Bruxelles, Coomans). — *Ruskin et la Religion de la Beauté*, par ROBERT DE LA SIZERANNE (Hachette).



NOTULES



DE L'EXALTATION. — Très justes ces remarques de l'*Ermitage* :

L'exaltation est la déplorable conséquence des théories du *Naturisme* tout comme l'éloquence creuse fut l'apanage de la *poésie du cœur* inaugurée par Musset.

L'exaltation gâte des poètes tels que MM. Pioch et Rency, elle en gâtera d'autres encore, il est facile de voir comment :

Un poète s'enivre, par exemple, d'une nuit d'été; loin qu'il attende l'heure où la sensation brutale du premier moment, sans rien perdre en force, aura déposé sa lie, il aligne des cris sur le champ; la condescendance du vers libre lui facilite la besogne ainsi que l'infini vocabulaire des néologismes... Je veux bien, mais à écrire ainsi, on arrive à une bouffissure de style qui annule l'effet rêvé par l'auteur, à moins qu'on ne produise de petits vers simples, dignes d'enguirlander les flûtes à l'oignon.

Jeunes hommes des champs qu'indispose l'artifice de M. Mallarmé, méditez bien cette petite phrase de M. de Gourmont : *L'instinct abolit jusqu'au génie.*



NOS lecteurs trouveront, encarté dans ce numéro, le programme de la revue : *Le Sillon.*

Nous ne pouvons assez leur recommander de suivre les mouvements d'idées de ce groupe qui représente la jeunesse catholique de Paris en ce qu'elle a de plus sincère et de plus clairvoyant.



IL paraît qu'on a osé toucher à l'Arche...

Et ce qui rend cette profanation d'autant plus sacrilège, c'est que les gardiens mêmes de l'Arche en sont les auteurs...

Oyez en effet ceci : l'Académie a couronné l'œuvre poétique de M. Fernand Gregh dont tous les vers ne sont point conformes à la poésie traditionnelle.

Cela a remué quelque peu la presse française ; cela agite particulièrement la *Jeune Belgique*.

Dans l'article qu'il consacre à la décision de l'Académie, M. Gilkin néglige d'examiner si M. Gregh est pourvu ou non de talent, si son livre a de l'originalité, de l'inspiration ou du souffle... Non, l'Académie a approuvé quelques vers de treize pieds, et cela suffit pour que « sa décision soit un encouragement, un véritable appel aux licences poétiques ».

Nous avouons que toute cette émotion ne nous émeut guère ; et nous nous approprions volontiers le mot de M. Jules Lemaitre, interviewé sur l'incident : « La poésie ne fait pas le poète, répondit-il, et le prix était destiné à un poète. »

Le moment, du reste, est peut-être mal choisi pour la *Jeune Belgique* de prôner le vers régulier comme le moule exclusif et prédestiné de la beauté, quand elle publie d'autre part ces vers très traditionnels, mais d'un gâtisme sénil ou enfantin — comme elle voudra — d'un M. J. de Saint-Germain :

*Les fous
Très doux
Vivent sans désirs, sans peur, sans envie ;
Ils savent le sens obscur de la vie.
Ils ont
Au fond
De leurs yeux profonds, la sagesse vraie ;
Rien ne les émeut, rien ne les effraie !*

Etc..., etc...

!!!...



MORT du duc d'Aumale — le dernier des grands seigneurs de lettres.



NOTRE ami, l'abbé Hector Hoornaert, annonce son retour en Belgique par de beaux sonnets parnassiens : *D'après Velasquez* — publiés dans le numéro de juin de la *Revue Générale*.



LE XX^e Siècle — où se révèle d'intervalles un louable souci d'art — fait, sous la plume de Maurice Dullaert, cette judicieuse remarque à propos du fétichisme de convention qui règne à l'égard du « Grand Siècle » :

« Il faut, pour s'éprendre d'une telle époque, méconnaître singulièrement les lois qui président aux évolutions historiques. L'histoire est logique, en dépit des apparences : elle ignore les voltes subites, les brusques reculs. Les faits et les idées engendrent sans trêve les idées et les faits. Nul ne s'isole, indépendant d'hier, étranger à demain. Autant que les individus, les sociétés ont une filiation intellectuelle et morale, subissent et exercent, dans le domaine de l'esprit, les influences ataviques. Comment, dès lors, eût-il été vertueux et croyant, le siècle qui, héritier de Rabelais et de Montaigne, allait enfanter M. de Voltaire et Jean-Jacques ?

Le vrai, si l'on pénètre au delà du vain décor officiel, si l'on arrache à ce temps tartufe son masque de décence et d'orthodoxie, c'est que le dix-septième siècle, où fulgure tant de génie, se révèle étonnamment incrédule et dévergondé. Il semble, à distance, le règne majestueux de l'Ordre; il n'est, vu de près, que le triomphe, dans les intelligences comme dans les mœurs, de l'anarchie. Molière l'incarne au même titre que Corneille, et La Fontaine plus peut-être que Bossuet. »



PENSÉE du Mois :

« La lâcheté nous bride et les sots vont disant
Que, sous ce vieux soleil, tout est fait à présent;
Comme si les travers de la famille humaine
Ne rajeunissaient pas chaque an, chaque semaine.
Notre siècle a ses mœurs, partant sa vérité,
Celui qui l'ose dire est toujours écouté. »

A. DE MUSSET. (*Une Soirée perdue.*)



SUR la Grand'Place de Courtrai, au centre d'un pâté de maisons vouées à la démolition prochaine, se dressent de petites halles aux tours sveltes et élancées, d'un réel cachet moyenâgeux et qui donnent à la partie principale de la ville cette adorable physionomie d'archaïsme artistique qui fait la gloire et la beauté de nos vieilles cités flamandes.

A s'en fier à des « on dit », ces halles et leur beffroi seraient rasés en même temps que les bâtisses qui les entourent; on ferait place nette !

Nous nous permettons de n'en rien croire; et s'il est des marchands de soupe qui caressent ce rêve, nous comptons, pour résister à leurs projets utilitaires et mercan-

tiles, sur l'édilité courtraisienne qui, dans la personne surtout de son chef, a fait preuve souvent d'un actif et louable souci d'art.

La démolition de ce petit monument historique — sous quelque motif que ce soit, fût-ce pour le remplacer par une caserne postale — constituerait le plus odieux des iconoclasmes.

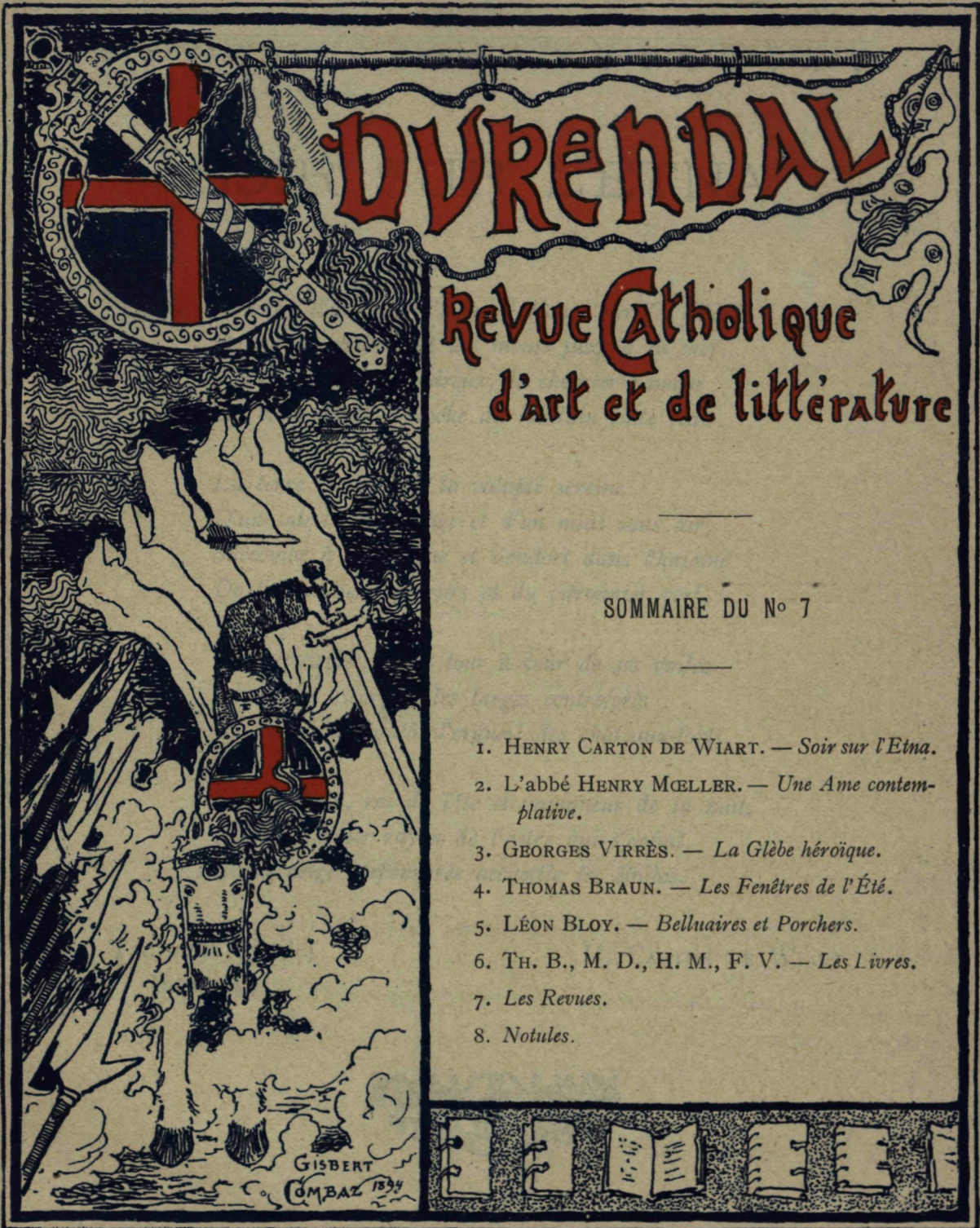


LA statue récemment inaugurée du chimiste Jean Stas a dû subir des vers de M. Charles Potvin, dont ci un spécimen :

Chacun de nous s'en remémore :
Jusqu'au Trône il avait porté
Les plaintes de la Liberté
Et le Roi disait a parte,
Et le pays redit encore :
Stas honore l'humanité !

Sans *a parte*, voilà des vers qui honorent la littérature belge !





DU REN DAL

Revue Catholique
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 7

1. HENRY CARTON DE WIART. — *Soir sur l'Etna.*
2. L'abbé HENRY MCELLER. — *Une Ame contemplative.*
3. GEORGES VIRRÈS. — *La Glèbe héroïque.*
4. THOMAS BRAUN. — *Les Fenêtres de l'Été.*
5. LÉON BLOY. — *Belluaires et Porchers.*
6. TH. B., M. D., H. M., F. V. — *Les Livres.*
7. *Les Revues.*
8. *Notules.*



SOIR SUR L'ETNA

*L'ombre d'un bleu d'acier s'allonge sur la plaine
Qui glisse mollement des monts jusqu'à la mer.
Par les sentiers poudreux, le chèvrier ramène
Ses bêtes dont la cloche au lointain tinte clair.*

*La terre qu'épuisait la volupté sereine
D'un soleil sans nuage et d'un midi sans air,
Succombe à la fatigue et s'endort dans l'haleine
De l'amandier en fleurs et du citronnier vert.*

*Le crépuscule étreint tour à tour de ses voiles
Les môles escarpés, les larges contreforts
Où culminait tantôt l'orgueil des châteaux-forts.*

*Seul, l'Etna, roi de l'île et vainqueur de la nuit,
Boit le dernier rayon de l'astre qui s'enfuit,
Et sa neige empourprée accueille les étoiles.*

Taormina (Sicile)
Juin 1897.

H. CARTON DE WIART.



Une Ame contemplative

BARBÉY d'Aurevilly, notre grand littérateur catholique, a consacré à la mémoire de Blanc de Saint-Bonnet, des pages d'une élévation superbe et d'une émotion intense. Il a caractérisé le haut talent de ce profond penseur chrétien, il a résumé la vraie nature de cette âme d'une si radieuse sérénité, il en a donné, en quelque sorte, la définition en un seul mot, lorsqu'il l'a appelé : « un contemplatif ».

Il ne pouvait lui décerner un plus bel éloge, car une âme contemplative, c'est à la fois ce qu'il y a de plus beau et de plus rare en ce monde.

L'homme médiocre méprise les âmes contemplatives. Quoi d'étonnant ! Il ne les comprend pas. Il est incapable de les comprendre. Il ne saurait jamais s'élever jusqu'à elles. Elles sont à cent coudées au-dessus de lui. Elles planent, comme les aigles, dans les hauteurs, où l'homme médiocre ne peut les suivre, même du regard, puisqu'il a les yeux éternellement rivés aux bassesses, aux platitudes et aux inepties de la terre d'en-bas.

Voulez-vous avoir la mesure de l'élévation d'une âme, demandez-lui son opinion sur la vie contemplative ? Les âmes basses l'ont en parfait mépris. C'est leur plus sanglante condamnation. Car toute la grandeur de l'âme humaine consiste précisément en cela qu'elle est créée uniquement pour la contemplation de l'éternelle Beauté.

« Mais des âmes y en a-t-il encore dans ces tristes temps ? », se demande avec raison, Barbey d'Aurevilly, « oui, peut-être dans les cloîtres, en quelque coin retiré du monde, en quelques poitrines inclinées aux pieds du crucifix, dans le silence de quelques chapelles ! »

C'est parce qu'il y a si peu d'âmes élevées en ce monde, que Blanc de Saint-Bonnet est si peu connu et si peu apprécié.

C'est à nous, catholiques, membres de la plus idéale et de la plus

divine des Religions, fils d'une Église dont la doctrine est assez puissante pour élever les âmes jusqu'aux splendeurs de la vie mystique, qu'il appartient de retirer Blanc de Saint-Bonnet de la tombe du silence où on l'a si longtemps et si injustement tenu enseveli.

Une occasion s'offre à nous de le faire. On vient de rééditer le lumineux livre de Saint-Bonnet, sur *La Douleur* (1). C'est une vraie philosophie de la Douleur. Penseur chrétien, il en a pénétré le sens intime comme personne ne l'avait peut-être fait jusqu'ici. Artiste chrétien, il en a perçu toute la mystique beauté. Poète chrétien, il en a chanté les attrait divins en des accents d'un lyrisme magnifique.

Les inspirations de Blanc de Saint-Bonnet sur la Douleur, comme le fait judicieusement remarquer d'Aurevilly, sont autrement élevées et profondes que les rêvasseries nébuleuses d'un Schopenhauer sur la même matière. Il enthousiasme l'âme humaine, alors que celui-ci la déprime. Il fait aimer la Douleur, alors que l'autre la fait maudire. La Douleur pour Blanc de Saint-Bonnet, c'est la voie royale qui conduit les grandes âmes au Bonheur, tandis que pour le philosophe allemand, elle n'aboutit qu'au désespoir et au suicide.

Saint-Bonnet a résumé toute sa philosophie en une parole profonde, — elle contient en germe tout son traité de la Douleur — lorsqu'il a écrit :

« Les hommes ont divisé les sciences. Au fond, il n'y en a qu'une : celle qui rattache l'homme aux lois ineffables de l'Être qui l'a constitué. »

Saint-Bonnet a étudié dans la méditation ces lois ineffables qui relient l'âme humaine à son Principe Éternel et il a découvert et nous montre supérieurement dans son livre, que la voie la plus directe et la plus sûre pour arriver à la béatitude, c'est la voie de la Douleur. « Mystère insondable, dit-il, contradiction apparente et sublime, l'homme est créé pour le bonheur, et le chemin le plus direct pour y arriver, c'est la Douleur ! »

(1) *La Douleur*, par BLANC DE SAINT-BONNET. — Paris. — Maison de la Bonne Presse, 8, rue François 1^{er}.

Nous ne saurions assez engager les catholiques à méditer eux-mêmes et à répandre partout le beau livre de Blanc de Saint-Bonnet, sur la *Douleur*, pour la plus grande gloire de cet admirable artiste chrétien et pour celle des lettres catholiques qu'il a honorées de son prestigieux talent.

Il a été vraiment bien inspiré celui qui vient de nous donner une nouvelle édition du livre de Saint-Bonnet, sur la *Douleur*, livre devenu introuvable. Nous espérons qu'il ne s'en tiendra pas là et qu'il procurera bientôt de nouvelles joies à nos intelligences et à nos âmes en rééditant les autres œuvres du penseur chrétien.

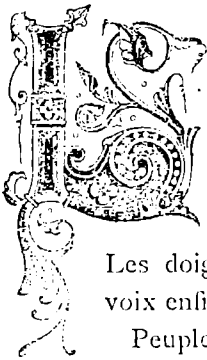
L'abbé HENRY MÖLLER.



La Glèbe Héroïque ⁽¹⁾

1798 - 1799

A FIRMIN VANDEN BOSCH



LES voix d'appel vers le Très-Haut, les voix mouillées de larmes, lamentables jusqu'au grand cri volontaire et farouche. Les voix enfin qui veulent !

Les genoux usés aux prosternations, les genoux éraflés et saignants, qui traînent leur martyre sur les pierres.

Les gestes roides. Les mains nouées sur les bras tendus. Les doigts qui se crispent. La prière timide, ardente, colérique. Les voix enfin qui veulent !

Peuple de vieillards, d'enfants, de femmes, de perclus.

Midi — dardant son regard de flamme au travers des verrières. Et par là s'épandent les lumineuses rougeurs. La sanglance réfléctée par les champs de carnage, proches. Midi — la vie, la joie et la mort.

(1) Fragment.

Les faces mordues de hâles, les têtes vieillottes mordues du soleil et de tempêtes. Des yeux, où s'éternise le mirage des bois et de la plaine. Les cassées de gésines et les brisés de labeurs, unis dans la chair et la plainte. Les petits, les petits aux prières vagissantes, et que des mères lèvent vers l'autel, parce que leurs paroles vaines sont les prières les plus pures.

Un nouvel élan. Les mains crispées oscillent. Rauques les voix. Les voix enfin qui veulent!

Midi, d'un regard d'or, fixe la plaine.

La plaine. Majestueuse, en remous graves, étalant son tablier de couleurs taciturnes, la campagne d'automne vibre dans l'or fluide.

Jusqu'aux lointains de l'horizon circulaire s'évanouissent les brouillards translucides. Les alouettes chantent joie!

Et des corbeaux s'abattent; rassemblés, goulus, avec des croassements de colère et des luttes. Et des vols noirs cinglent toujours vers les campagnes. Ce sont des taches sombres et vivantes parsemant la plaine radieuse. La plaine radieuse du lendemain de combat.

Celui-là, figé dans le sommeil définitif, et qui partit avec au cœur l'émoi des voluptés. Après l'étreinte d'amour passagère, aujourd'hui l'étreinte éternelle de la Camarde, et les oiseaux avides fouillent son cœur.

Lui, dans l'effroi ayant hoqueté, les yeux agrandis par les fièvres d'épouvante, et le sang noir séché sur la gorge tailladée.

Et d'autres, et d'autres, dormant placides comme après les travaux, ou hideux dans les transes dernières.

*Ils rêvent de combats dont Dieu serait le prix
Et de guerre menée à coups de crucifix.*

Des prêtres. Et leur rêve a vécu la réalité L'aube nouvelle emplissant leurs prunelles, les tragiques tonsurés regardent le ciel.

Les chants des morts?

Écoutez les corbeaux!

Le soleil s'enfonce dans les brumes lointaines, radieux.

Les bruyères mornes dans les linceuls du soir exhalent les tristesses infinies.

Ici aussi, semés le long des mares aux reflets d'armures, couchés sur les micas d'argent ou sur les sables d'or — des morts.

Des râles s'entendent au fond des bois, au fond des bois où sont blotties les mystérieuses horreurs de l'ombre.

Des âmes passent dans la nuit.

Les chaumines. L'inexaucée prière des voix volontaires et farouches, mit aux lèvres tremblantes l'imploration brisée. Brisés les cœurs des mères. Les vieux prostés, finis. Vaines prières.

Les chaumines recèlent les morts vivants.

Les historiens écrivent :

Ainsi se concentrait la Glèbe. En Campine, vers Moll, vers Gheel et Meerhout. Les enfants du terroir accouraient vers les bandes paysannes. De Grimbergen et de Vilvorde, encore fluaient les hommes de la plaine. Puis ceux de Wallonie, fraternels, unissant leurs efforts aux volontés flamandes.

Et l'on combattit.

Et le Ciel vit l'incroyable héroïsme de la patrie.

Et le Ciel la voulut martyre.

Pour les seules palmes éternelles.

Gheel, Moll et Meerhout. Là s'érigèrent les tombeaux de la Campine.

LA JOURNÉE DE GHEEL

La tristesse tissa ses voiles gris sur le bourg. De partout s'annonçaient les défaites. Les terriens, arrivant à Gheel, traînaient leurs démarches fatiguées et l'accablement de leurs gestes, sous les regards vides des aliénés. Ce n'était plus l'affirmation violente de droits qui se savent sacrés, où se mire le farouche orgueil de Justice. Mais une race portant haut sa fierté jadis, frappée chaque jour à présent. Ainsi le chêne que l'ouragan mutila, et qui pleure parmi ses branches brisées à l'orée de la forêt. Chaque jour éclairait un désastre, chaque heure sonnait un glas. Les morts propitiatoires rendaient la Mort propitiatoire. Toujours aux victimes les victimes succédaient. Et les bruyères de novembre reflourissaient rouges.

Venant du plus lointain des landes campinoises, harassé, les yeux brûlés des sables chassés par le vent, la blouse en lambeaux, avec aux pieds les meurtrissures d'une course longue et forcée, et les jambes souillées par les vases des marécages, un paysan s'abattit devant la première maison de Gheel.

Alors, un aliéné, qui rôdait là, vit l'homme et lui porta de l'eau.

Et le virent aussi d'autres déments.

Entouré, secouru, le paysan sortit de sa torpeur, tandis que des voix aux timbres étranges, mais compatissantes, le plaignaient doucement.

Il n'eut que ces mots :

— Les républicains arrivent!

Et tous hochèrent la tête et répétèrent :

— Les républicains arrivent!

— Ils arrivent! Ils arrivent! clama le paysan, s'étant maintenant tout à fait ressaisi, et devinant ses interlocuteurs.

Puis, voulant propager son cri d'alarme et réveiller la glèbe à l'annonciation de l'ennemi, il entra dans le village, criant :

— Les républicains arrivent!

Et les déments entrèrent dans le village, criant :

— Les républicains arrivent!

En un instant se passa ceci :

L'Écho bondit aux cœurs, déchira la tristesse et refoula les désespérances. L'appel, tel un aimant, tira vers lui tous les vouloirs, et se déployant comme un glorieux gonfanon, gonflé déjà de la brise des victoires, la foule terrienne courait, se massait aux carrefours, développait ses groupes de blousiers en longues lignes martiales; et des cortèges oscillaient, se rencontraient, s'unissaient. Les voix des chefs s'élevaient brèves, et les ordres s'exécutaient parmi la fièvre de l'attente. S'arrachant aux bras des aimantes compagnes, se relevant sous le symbole des bénédictions, emportant la relique du dernier baiser et l'empreinte des dernières paroles, les fils, les amants, les époux, âpres déjà et fiers, partaient pour la rencontre souhaitée. Et des bruits sourds, lointains, mais reconnus aussitôt, — la chanson de la poudre! — arrivaient, apportés par le vent.

Le paysan, qui tantôt fut l'annonciateur de la venue de l'ennemi, exprima cette peur : — J'ai rencontré les hommes de Tessenderloo. Je leur ai dit le but de mon voyage. Eux aussi doivent allier leurs courages aux nôtres aujourd'hui. Ils se cachaient de l'ennemi dans les sapinières de Heykant, où ils attendaient notre arrivée. J'écoute, et je sens le frisson des frayeurs me secouer l'âme. Ils sont une poignée et les Français sont légion!

Alors ce fut soudain, ce fut irrésistible. Tous les rustres n'eurent qu'un cri : — En Avant! Et sans le signal des chefs, car nul commandement ne s'entendait, furieux ou extatiques, les remueurs de terre volèrent vers la plaine des tueries.

L'air, bleuisant de poudre, nimbait un groupe effrayant de héros. Vingt hommes encore tenaient tête aux soldats de la république. Entassant devant eux des cadavres, ils tiraient par les meurtrières charnelles que formaient les corps.

Comme une trombe, les blousiers fondirent sur le front de bandière des Français. Et le choc colossal fit reculer leurs troupes puissantes. Les rangs républicains

s'éclaircirent. Crépitants les fusils, étincelantes les faux, tonitruantes les voix dans ce cri dominant : Pour Dieu et la Patrie ! Les terriens noirs et rouges semèrent la crainte. Et ils eurent en ce moment l'espérance de la victoire. Mais le mur des soldats de France se redressa impitoyable, et les vivants remplacèrent les morts, et les vivants remplacèrent les morts — toujours. Toujours, après l'effort inouï, une nouvelle digue de fer surgissant devant eux. Fauchés par les larges grêles des balles, les terriens aux rangs débandés déjà, hagards, tiraient et combattaient, désarmés, et de nouvelles rafles de Patriotes s'allongeaient sur le sol, à chaque instant.

Des cris stridents, épouvantables, couvrirent subitement les bruits de la guerre. Horribles, des clameurs sauvages s'élevèrent du côté de Gheel. Il y eut un désarroi soudain. Et tous les hommes noirs et rouges regardèrent.

Ce n'était pas une troupe humaine cela. Quels étaient ces êtres étranges, habillés de couleurs éclatantes et qui se précipitaient vers les soldats ?

Ils striaient la plaine d'éclairs multicolores. On voyait des bras aux gestes immenses qui soulignaient une mélopée étourdissante. Ce vacarme mouvant amenait dans ses plis un effroi secret, qui flottait avec la multitude d'étendards grotesques tendus au-dessus d'eux.

A cinq cents mètres il s'arrêtèrent ; des danses désordonnées accompagnèrent leurs terrifiantes chansons. Et l'on perçut, modulé sur un rythme inouï, le cri de guerre des Patriotes.

Tous les cœurs sentirent l'étreinte de la peur. Et les vieux soldats comme les recrues chancelèrent, pâles.

Tout à coup, un cavalier, un dynaste couronné d'or, surgit devant la bande hallucinée. Cramponné d'une main aux crins de sa monture, et de l'autre brandissant une fourche où s'effiloquaient des lambeaux cramoisis, il entraîna sa troupe horrible.

Violente, inconcevable, elle tomba sur l'armée jacobine glacée de terreur.

Car chacun comprenait.

C'était le régiment des fous !

Des faces convulsionnées criaient la mort. Des mains, des bras fiévreux frappaient à mort. Sinistres, cauchemaresques, les fous, les pauvres fous, de Gheel secouraient — par une intuition surnaturelle — les derniers soldats de la Patrie !

Entrés, les combattants carnavalesques, dans les rangs ennemis, ils accomplissaient leur irréfragable destin. Et grimaçants, hideux et sublimes, ils cassaient des crânes !

Vautrés dans le carnage, ils essayaient leurs mains souillées de sang sur leurs têtes échevelées. Sous les ruisseaux de sang qui descendaient le long de leurs

visages, leurs yeux fulgurants fixaient la victime, qui, dominée par ce regard, fléchissait déjà, avant le coup ultime.

Des chevrons de combats s'affalaient inertes, impuissants, et le terrible régiment de folie et de mort, frappait, frappait encore!

Son sillage, tracé par une poupe éclatante, creusait le lit d'un fleuve vermeil. Surhumaines, les voix prenaient à présent l'éclat des tocsins qui sonnent les désastres.

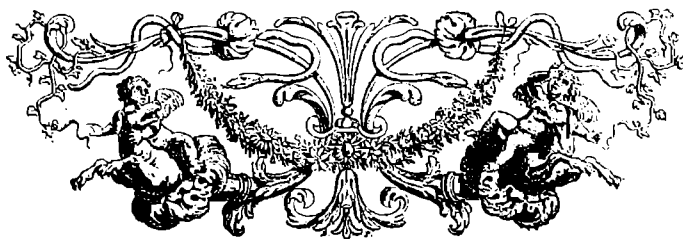
Ils étaient au centre de l'armée de France!

Ce fut alors que se retrouvèrent quelques volontés ennemies. Et dès lors ce fut bientôt fait. Encerclés par la multitude des soldats étrangers, les corps des déments allaient se mêler aux corps qu'ils avaient terrassés. En hâte, les sans-culottes, lugubres, fusillèrent à bout portant cette épouvante, au milieu de rires stridents, de larmes, de râles.

Puis en désordre, tels des soldats après une déroute, les Jacobins quittèrent la plaine de la bataille, s'enfuirent presque, poursuivis par ces gestes énormes de folie et par l'image de cette mort grimaçante.

Tandis que le dynaste, seul debout encore, agitant sa couronne dorée et sanglante, se profilait, contorsionné, sur l'horizon braséant, où le soleil pleurait des larmes pourrées.

GEORGES VIRRÈS.



Les Fenêtres de l'Été

*La grande chambre est calme et dort dans le soleil,
Des pavots empesés tendent leur col pareil
A la fenêtre ouverte, et leurs tièdes parfums
Trempent dans l'air pesant où les avrils défunts
Avaient senti passer les haleines légères
Des lilas blancs, des anémones, des fougères.*

*Mais au loin, sous le ciel implacablement bleu,
Les blés jaunes et roux, les blés, les orges pleines,
La houle des épis où bout l'âme des plaines
Comme une lave d'or, de cuivre et de feu,
Coule sur la campagne immobile et brûlante.*

*On n'entend que le cours bref d'une horloge lente.
Et sur le coussin vert, entre les chaises vides,
Un chat concentre en lui la lumière torride.
Le maître a recherché les ombres du jardin
Et promène ses pas au sable des allées,
Attendant que le jour arrive à son déclin
Et que les formes des arbres se soient mêlées.*

*Tout s'apaise bientôt dans la douceur de l'air
Et les nuages blancs flottent dans le ciel clair.
Un fin brouillard se trame aux horizons voilés
Et dans la chambre ouverte aux brises odorantes,
Passe toujours l'arôme impalpable des plantes
Et le souffle du soir qu'embaumèrent les blés.*

THOMAS BRAUN.





BELLUAIRES ET PORCHERS

Par LÉON BLOY

—
INTRODUCTIONS ET PRÉLIMINAIRES AVEUX (Suite)
 —

MON Dieu ! l'Art est une chose vitale et sainte, pourtant ! Dans l'effroyable translation « de l'utérus au sépulcre » qu'on est convenu d'appeler cette vie, comblée de misères, de deuils, de mensonges, de déceptions, de trahisons, de puanteurs et de catastrophes ; en ce désert, à la fois torride et glacé, du monde où l'œil du mercenaire affamé n'aperçoit, pour fortifier son courage, qu'une multitude de croix où pendent, agonisants, non plus les lions de Carthage, mais des ânes et de dérisoires pourceaux crucifiés ; dans ce recul éternel de toute justice, de tout accomplissement des réalités divines ; attiré par l'horrible humus dont ses organes furent pétris ; convoité, comme un aliment précieux, par toutes les germinations souterraines ; sous le planement des aigles du charnier et des corbeaux de la poésie funèbre, et sentant avec une angoisse sans mesure, ses genoux plier à chaque effort ; que voulez-vous que devienne un malheureux être humain sans cette lueur, sans cet arôme subordonné des jubilations futures ?

Tout nous manque indécemment. Nous crevons de la nostalgie de l'Être. Il ne reste plus que la louve de l'Art qui pourrait nous reconforter, si on ne lapidait pas les derniers téméraires qui vont encore se ravitailler à ses tétines d'airain.

On aura beau dévaliser les âmes et détronquer l'homme ; après tout, il resterait à décréter son abolition pour que disparaissent tous les ferments de l'incompressible idéal qu'il porte en lui et que la plus sacrilège éducation n'élimine pas. Aucun degré d'avilissement ne peut être calculé pour prévaloir contre la nature.

Aussi longtemps que subsistera la race douloureuse des enfants d'Adam, il y aura des hommes affamés de Beau et d'Infini, comme on est affamé de pain. Ils seront en petit nombre, c'est bien possible. On les persécutera, c'est infiniment probable. Nomades éplorés du grand Rêve, ils vagueront comme des Caïns sur la face de la Terre et seront peut-être forcés de compagner avec les fauves pour ne pas

rester sans asile. Traqués, ainsi que des incendiaires ou des empoisonneurs de fontaines, abhorrés des femmes aux yeux charnels, qui ne verront en eux que la guenille, invectivés par les enfants et les chiens, épaves affreuses de la joie de soixante siècles roulées par le flot de toutes les boues de ce dernier âge, ils agoniseront à la fin, aussi confortablement qu'il leur sera donné de le faire, dans des excavations tellement fétides que les scolopendres et les scarabées de la mort n'oseront pas y visiter leurs cadavres.

Mais, quand même, ils subsisteront pour désespérer leurs bourreaux et, comme la nature est indestructible et inviolable, il pourrait très bien arriver qu'un jour, — par l'occasion de quelque surprenant baiser du soleil ou l'influence climatérique d'un astre inconnu, — une exceptionnelle portée de ces vagabonds, inondant la terre, submergeât à jamais, dans des ondes de ravissement, cette avortonne société de rouges fripouilles qui pensaient avoir exterminé l'aristocratie du genre humain !

*
* *
*

Le présent ouvrage n'est pas, à proprement parler, un livre de critique. Je ne sens pas en moi les facultés indispensables à l'exercice d'une si haute magistrature et je n'y ai jamais prétendu. D'ailleurs, j'ose m'accuser de sottises tellement énormes qu'il sera peu facile de me supposer l'intention perfide ou le cauteleux dessein de supplanter les Aruspices.

Je ne suis rien de plus qu'un très humble et très ingénu vociférateur. Tel est mon infime emploi dans la grande musique funèbre de ce temps.

Pénétré de mon rôle et profondément convaincu que c'est la France intellectuelle qu'on porte en terre, je marche un peu au devant des chevaux carapaçonnés et je pousse, tous les vingt pas, de vastes et consciencieuses clameurs — pour un nul salaire.

Derrière le char et dans la putride coulée du cadavre s'égouttant à travers les joints du cercueil, viennent les gros instruments soufflés par de très gras hommes qui n'engendrent point la mélancolie, je vous en réponds, et qui ne croient pas du tout que ce soit la fin des fins. Ils se congratulent et se mitonnent réciproquement dans la puanteur sonore. Ils se sont arrangés pour hériter de la défunte qu'ils ont empoisonnée de leurs sécrétions et leurs intestins regorgent de leur allégresse.

Après ceux-là suivent les petits chacals sans nombre, dont l'office est de dévorer tout ce qui tombe et de lécher toute chose léchable. Et tout ce cortège est contemplé par un peuple immense, mais si prodigieusement imbécile qu'on peut lui casser les dents à coups de maillet et l'émasculer avec des tenailles de forgeur de fer avant qu'il s'aperçoive seulement qu'il a des maîtres, les épouvantables maîtres qu'il tolère et qu'il s'est choisis !

Depuis longtemps j'avais formé le vœu de confesser publiquement ma propre stupidité. Cette préface en sera l'occasion très naturelle, puisque je parais être sur le point de recommencer les « engueulements » qui ont rendu cette disgrâce si manifeste aux yeux clairvoyants de mes juges.

De vieilles gens m'ont affirmé que j'étais né complètement idiot. Je ne puis rien certifier à cet égard. Mes souvenirs d'enfance sont un peu troubles, en raison, vraisemblablement, de cet état initial qui aurait précédé mon éclosion. Ce qui n'est pas douteux, c'est l'incroyable retard d'une maturité intellectuelle que la *paille* de vingt années de noire misère n'a pas été capable d'accélérer.

Mélancolique avec ça, au point de noircir les cuillers d'argent dont j'aurais pu me servir pour entonner des soupes toujours incertaines, — mélancolique et bêtement tendre; il eût été difficile de trouver un être plus savamment organisé pour manquer de toute mesure et pour manœuvrer giratoirement les plus longues *gaffes* avant d'avoir conquis son équilibre.

Après de tels aveux, il serait assurément d'un ridicule peu ordinaire de prétendre à l'augurale sérénité d'un critique.

Ce nouveau livre est, d'abord, — cela se voit trop, — un essai d'emplâtre sur un passé qui me lancine. Puis, c'est une tentative de revendication pour l'Art — simplement.

Il serait inutile de chercher ici les agressions *personnelles* qui m'ont été si sincèrement reprochées et, qu'en d'autres circonstances, j'avais jugées opportunes.

Tout au plus, rencontrera-t-on, çà et là, quelques malédictions, quelques épiphonèmes excrétoires exprimés, peut-être, en cette langue *canaille* abhorrée de l'homme de goût et que je ne puis me défendre de parler quand le tire-pied de mon grand-père me remonte dans l'œsophage.

Existe-t-il une critique, d'ailleurs, une vraie critique, un cadastre certain des œuvres d'art, appuyé sur un authentique étalon du Beau? J'en doute fort.

La maîtresse faculté de l'artiste, l'Imagination, est naturellement et passionnément anarchique. Elle ignore les consignes et les rendez-vous, et brûle sur elle-même comme un solfatare d'enfer. La création est sa proie, les anges sont ses vivandiers et l'univers est le cantonnement de son choix. L'infini de l'espace est

sa lucarne pour explorer la totalité des siècles. Elle est la mère de l'alpha et la sœur puînée de l'oméga, et le serpent symbolique est sa ceinture quand elle se met en grand gala pour penser seulement à Dieu, dont elle est le profond miroir.

Elle assemble les nuages mieux que Jupiter, les épaisit autour d'elle à sa fantaisie et, selon qu'il lui plaît, les dissipe instantanément ou les fait crever en déluge. Les masses les plus inébranlables et les plus pesantes accomplissent des bonds et des escalades aussitôt que cette impératrice du Rêve leur fait un signe.

Elle est la providence et la salaison des passions humaines. Elle parfume les immondices, désinfecte les élégances, aurifie les dents des crocodiles, rapatrie l'ivresse du parfait amour dans les plus vieux cœurs, découvre des filons de marbre dans des chairs vendangées par la syphilis, restitue des comètes aux plus répugnantes calvities, confère la rapidité de l'ambrosie au vomissement.

Tout le diabolique et tout le divin sont en elle, parce qu'elle fut investie de la curatelle de l'Art à qui tout est nécessaire et qu'elle est à jamais, pour ses pupilles éperdus, « l'Ange gardien, la Muse et la Madone », devant qui Baudelaire a recommandé qu'on s'agenouillât, dans un poème d'une fatidique beauté.

Une jauge quelconque n'est-elle pas dérisoire en présence de cette capricieuse de l'Infini, de cette califourchonnière des cieux? Et ceux que l'on nomme les grands critiques, quand ils ne sont pas des pédagogues toujours aberrants, que pourraient-ils bien être, sinon d'autres ivrognes de la Fantaisie, à la recherche de leur propre lit dans des domiciles étrangers?

*
* * *

Mais il est une besogne de police transcendente que j'ai résolu d'accomplir, si j'en ai la force : Dénoncer les improbables en littérature, ceux qui volent et ceux qui rampent, car ces deux espèces menacent de tout engloutir.

Les voleurs sont les purs plagiaires et leur délit est facilement observable. Ils dérobent les enfants des autres et les émasculent pour les vendre avec avantage à des éleveurs de soprani.

Les rampants sont les adorateurs du succès à n'importe quels autels. Ceux-là sont des prostitués et des Iscariotes. « L'Art qui songe aux applaudissements, abdique; il pose sa couronne sur le front de la foule. » Ce mot magnifique est d'Ernest Hello, dont il sera parlé plus loin, lequel fut un des plus grands écrivains modernes, dévoré, hélas! lui aussi, de la soif des apothéoses, mais qui n'en voulut jamais au prix de cette ignominieuse abdication.

L'avilissement volontaire de la parole est, sans contredit, un des attentats les plus bas qu'on puisse rêver. Qu'un misérable sabrenas de roman-feuilleton se pollue chaque jour comme un mandrille, à son rez-de-chaussée, pour la joie d'un

public abject, c'est son métier et il n'a même pas assez de surface pour le mépris. Mais qu'un écrivain de talent, pour augmenter son tirage, pour être lu par des femmes, et par des notaires, pour obtenir de l'avancement dans l'administration de la gloire, descende son esprit jusqu'à cette ordure et contraigne sa plume à servir de cure-dents à de gâvés imbéciles dont il ambitionne de torcher les plats, c'est un genre de déloyauté qu'il faut divulguer, s'il est possible, dans des clairons et dans des buccins d'airain, car c'est l'éternelle Beauté qui se galvaude en ces gémonies !

Ma trompette, à moi, est jumelle et pourvue de deux embouchures, l'une pour le haro, l'autre pour l'hosanna. J'ai cru nécessaire d'appeler en confrontation les véritables et les faux artistes, les dompteurs de ces esprits fauves qui n'obéissent qu'aux grands mâles et leurs assassins, les pâtres des bestiaux faits pour l'abattoir. La nuit est sur nous, la terrible nuit pendant laquelle on ne fait plus d'œuvres, dit l'Évangile, mais qui sait si des livres tels que celui-ci n'auraient pas le pouvoir d'allumer enfin quelque part une aurore d'intellectuelle pudeur qui commencerait d'éclairer les élévations et les abîmes.

(Reproduction interdite.)

LÉON BLOY.



LES LIVRES

BARBEY D'AUREVILLY : **Poussières.** — **Rythmes oubliés.**
(Paris, LEMERRE)

CERTAINES œuvres plaisent à une première lecture, mais elles n'éveillent pas une émotion esthétique assez intense pour qu'on soit tenté de les relire. Si on les relit quand même, quelle déception ! Il n'en est pas ainsi des écrits de Barbey d'Aurevilly. On ne se lasse jamais de la lecture des œuvres de ce puissant artiste. Que de fois n'avons-nous pas relu, par exemple, et toujours en éprouvant de nouvelles jouissances et en découvrant des beautés inaperçues à des lectures antérieures : *Le Prêtre marié*, qui est peut-être le chef-d'œuvre de cet incomparable génie.

Dans l'ardeur d'un premier enthousiasme, nous donnons parfois trop légèrement ce nom de génie, dont on ne devrait qualifier que les maîtres. Mais si quelqu'artiste méritât jamais d'être auréolé de ce glorieux nom, ce fut sans conteste notre grand écrivain Barbey d'Aurevilly.

Catholiques, nous avons le droit d'en être fiers. C'est une de nos plus belles gloires. Il nous appartient tout entier. Barbey d'Aurevilly affichait, en effet, ouvertement sa Foi, il s'en glorifiait et, en maints de ses écrits, il la défendit avec l'enthousiasme et la fierté d'un chevalier.

Une main pieuse vient de réunir en deux plaquettes, artistiquement éditées par Lemerre, sous ces titres : *Poussières* et *Rythmes oubliés*, les vers et poèmes en prose de Barbey d'Aurevilly.

Certaines des compositions réunies dans ces deux volumes n'ajouteront rien sans doute à la gloire du connétable des lettres françaises. Cela est vrai surtout du recueil de vers, qui contient cependant d'admirables inspirations. Mais elles réjouiront néanmoins tous les amis et disciples de l'incomparable artiste, notamment par l'élévation surhumaine de la pensée, la splendeur de l'imagination et la magnificence du style de quelques-unes. Tous reliront avec une religieuse émotion les deux œuvrettes posthumes d'un de leurs artistes de prédilection.

Nous signalons tout spécialement à l'attention du lecteur, comme particulièrement belles, les compositions intitulées : *le Cid*, *le Vieux Goëland*, *Haine du Soleil*, *Oh ! pourquoi voyager* et *Échanson* du recueil de vers et *Laocoon* et *les Yeux caméléons* du volume de prose.

L'abbé HENRY MÖLLER.



FRANCIS VIELLÉ-GRIFFIN : **Clarté de Vie.** (Édition du *Mercur de France*.)

LA nouvelle œuvre de M. Viellé-Griffin relève du même faire que nous lui connûmes jusqu'à présent; elle est d'une délicatesse nuancée et tenue, souvent exquise, parfois un peu spécieuse et artificielle — ainsi *En Arcadie*, qui est pour nous la moins bonne partie du livre récent. Si M. Viellé-Griffin a moins de souffle que M. de Regnier, moins d'ampleur et de magnificence dans l'image, il a, par contre, le don unique de donner à la langue une musicalité d'une souplesse et d'une rêverie incomparables. Et dans ses rythmes si doucement évocateurs, la nature et le sentiment se fondent en une conception dont sinon la puissance, du moins l'harmonie ne peuvent être contestées... M. Viellé-Griffin ne serait-il point à M. de Regnier ce que Lamartine fut à Hugo ?

F. V.



L'abbé GUILLAUME : **La Question des Humanités.**
(Réponse au R. P. Verest.)

C'EST avec une belle vaillance combative et convaincue que M. l'abbé Guillaume fonce sur le livre du R. P. Verest... Ce livre, d'ailleurs, valait la peine d'une

réfutation serrée et détaillée : les études classiques y étaient défendues autrement que par les motifs de pédagogie routinière qu'on invoque d'habitude à leur appui ; le R. P. Verest a de l'enseignement traditionnel une conception harmonique et logique... M. l'abbé Guillaume en a une autre que nous trouvons meilleure, surtout parce qu'elle est plus chrétienne — sans être moins scientifique ; et c'est cela que le nouveau volume de l'infatigable doyen de Beauraing met nettement en lumière. Pourquoi faut-il seulement que, réformateur de l'enseignement, il s'arrête à la moitié de la tâche à faire, et que ses justes critiques et ses réformes nécessaires n'englobent que l'enseignement des langues mortes, laissant l'enseignement des langues vivantes et des littératures modernes, enlisées dans la plus déplorable des ignorances et le plus scandaleux des partis pris ; c'est pour ce dernier motif — nous le lui répétons une fois de plus — que la campagne de M. l'abbé Guillaume ne nous intéresse qu'à demi.

F. V.



Aventures (1 vol., *Mercure de France*). **Fables** (1 vol., PERRIN),
par ÉDOUARD DUCÔTÉ.

SI *Peau d'Ane* m'était conté j'y prendrais un plaisir extrême, et j'éprouve déjà une sensation exquise à la lecture de ces volumes qui nous rappellent Perrault et La Fontaine. La Fontaine, le premier naturaliste, Perrault et ses princesses languies, ses chevaliers casqués, ses loups, ses éléphants, ses pauvres, ses campagnes. En une langue souple, limpide, resplendissante — la véritable langue du conte — voici des histoires charmantes, d'une simplicité profonde et puérile. Nous ne voyons plus guère dans Perrault autre chose que le récit passionnant et gracieux ; ses symboles ont perdu, en notre âge, toute valeur. Il en est autrement des petites thèses de M. Ducôté. Il a lu Maeterlinck et de Reynier. Il a pris à l'un la recherche du silence, du mystère et de l'intimité troublante ; à l'autre quelques attributs héroïques et une naïveté cérémonieuse. Il est surtout resté lui-même, c'est-à-dire un conteur délicieux et subtil, qui comprend les rivières, les plantes et les hommes, et possède une langue facile et bien française.

TH. B.



Ruskin ou la Religion de la Beauté, par ROBERT DE LA SIZERANNE
(HACHETTE).

IMPOSSIBLE, en quelques lignes, de donner une idée de Ruskin, de sa physionomie, de ses paroles, de sa pensée. Un disciple fervent du maître, avec une

touchante modestie, y consacre tout un volume et il se dégage de ses pages simples et sereines une idée très pure et très grande de l'Art dans la vie. Nous examinerons plus tard en détail ce caractère unique et sublime d'esthéticien sociologue dont l'âme généreuse exerça une si profonde influence dans tous les domaines de la pensée en Angleterre; nous avons seulement voulu le signaler dès maintenant à nos lecteurs qui en apprécieront la rare vertu.



Les Vierges aux Rochers, par GABRIEL D'ANNUNZIO (CALMAN-LÉVY).



FAISANT suite aux romans de la rose voluptueuse et enfiévrée, voici s'ouvrir le cycle de ceux du lys. « *Les Vierges aux Rochers* sont moins un roman qu'un poème, qu'une œuvre de style, présentant le caractère d'une grande symphonie où les quatre thèmes de la Chevelure, des Mains, des Eaux et des Rochers circulent comme des mélodies sans cesse renaissantes ». Et voici les trois princesses nubiles attendant dans le parc désert celui qui leur troublera le cœur et élira l'une d'elles.

Murimilla, frémissante et défaillante, qui écoute, admire et se tait et entrera dans quelques jours au cloître de Saint-François. *Anatolia*, au cœur infatigable, dont toutes les douleurs de la terre ne réussiraient pas à lasser la palpitation, veillant la mère folle et heureuse de soigner les corps malades et les âmes endolories. *Violante*, dont les lignes parlent un langage qui rendrait semblable à un dieu l'homme capable d'en comprendre la vérité éternelle, incarnation du mystère de la Beauté révélé dans une chair mortelle.

Vers elles s'avance l'éphèbe attendu et nous assistons à son arrivée dans la campagne romaine, qui s'évoque à nos regards, lumineuse et transparente, eurythmique comme les frises du Parthénon, chaude et colorée comme son soleil incandescent.

Laquelle choisira-t-il? De très minimes aventures suffisent à élever toute l'œuvre dans un cadre prestigieux. Ce seront les amandiers fleuris, la rivière paresseuse et moirée, la fontaine luisante et cristalline. Et toujours les trois vies se présenteront à lui. Il laissera la Pure à son couvent, la Bonne ne voudra pas lui sacrifier sa mission de mansuétude et de charité, la Belle s'emparera de son cœur. Mais à quel prix? Le livre de la Grâce, qui va paraître, nous l'apprendra. Puisse-t-il poursuivre le même rêve de Beauté en cette langue limpide et latine et continuer à nous guider sous d'apparents symboles dans le pays des marbres resplendissants et des campagnes désolées.

TH. B.



Sommaire de Philosophie, par LÉON BOSSU.

JE n'aime pas les manuels, pas plus ceux de philosophie que les autres. Quant aux manuels de littérature, je les exécute. On y apprend, ou on y désapprend tout ce que l'on voudra. La seule chose qu'on n'y apprendra certainement pas, c'est la littérature. Il faut être idiot pour s'imaginer qu'un manuel de littérature ait jamais formé un littérateur. D'abord, on n'apprend pas à devenir un littérateur, on l'est, ou on ne l'est pas. Et si on n'a pas intérieurement le don qui fait le penseur et l'écrivain, quoi qu'on fasse, on ne sera jamais un littérateur. La littérature ne s'apprend que par la contemplation intérieure et la méditation des chefs-d'œuvre.

Mais revenons-en aux manuels en général. Pour les sciences il faut bien en tolérer l'usage. Le manuel c'est le livre de l'école. Et dans l'école, comme partout dans ce monde étrange et où tout marche à rebours, ce sont les majorités qui font loi. L'école hélas ! est ouverte à tous, aux médiocres aussi bien qu'aux intellectuels. Or, les esprits médiocres forment le plus gros contingent des écoles. A ceux-là, le manuel est indispensable. Sans lui ils ne parviendraient pas à se munir du minimum d'idées nécessaire pour faire leur trouée dans le monde, idéal auquel se réduit toute la vulgaire ambition de la plupart des mortels.

Pour les autres, pour les esprits élevés, je n'admets le manuel qu'à une condition. Il doit éveiller la curiosité des esprits, apprendre aux intelligences à penser par elles-mêmes, exciter la spontanéité. Si le manuel est tel qu'il arrive à créer des personnalités, ou plutôt à faire que les personnalités s'affirment, s'il fournit à l'intellectuel une occasion et un moyen de connaître sa valeur, s'il l'excite à la développer, s'il lui est un stimulant au travail personnel, il atteint son but et il réalise le *summum* du résultat qu'il peut avoir l'ambition d'atteindre.

Nous ne nous permettrons pas de porter un jugement philosophique sur le *Manuel de philosophie* du professeur Bossu. Cela n'entre pas dans le programme de *Durendal*, revue d'art et de littérature.

Nous nous bornerons à louer le docte et spirituel professeur des soins qu'il a apportés à enlever à la science une aridité très naturelle et pourtant peu tolérable aux esprits qui pensent, avec raison, que donner à la pensée une forme artistique et belle ne diminue pas l'idée, mais la renforce au contraire et en fait ressortir davantage la profondeur.

Il est vrai, encore une fois, que si la méthode que nous prônons est la vraie et la bonne pour les esprits transcendants, elle fermera peut-être l'école aux esprits médiocres et étroits. Ceci, il est vrai, ne serait pas un mal, à notre avis.

Nous félicitons donc vivement le professeur de Louvain de l'effort qu'il s'est

donné pour enrober sa pensée philosophique d'une forme aimable et spirituelle et nous souhaitons tous les succès à son manuel de philosophie.

L'abbé HENRY MÖLLER.



ENRICO FERRI : **Les Criminels dans l'Art et dans la Littérature**
(Paris, ALCAN).

FERVENT disciple des doctrines lombrosiennes, M. Enrico Ferri continue de croire, d'une foi solide, à l'*homme criminel* qu'étudia son maître en un livre célèbre. A ses yeux, le crime, phénomène d'ordre pathologique, ne manifeste qu'une dégénérescence : physiquement et psychiquement, le délinquant est un dégénéré. Il classe, au point de vue bio-sociologique, les criminels en cinq types : le criminel né, le criminel fou, le criminel par habitude acquise, le criminel par passion et le criminel par occasion, et ces cinq types, il les analyse tels qu'ils se rencontrent parfois dans les arts décoratifs, souvent dans les arts descriptifs. « Notre but, dit-il, est de montrer, chez des personnages immortalisés par l'art, jusqu'à quel point l'intuition artistique a su prévoir ou suivre les notions si péniblement acquises par l'expérience scientifique, sur la nature véritable du crime et des criminels. » On conçoit le vif intérêt d'un tel travail, destiné à fixer la valeur d'observation d'œuvres en renom. M. Ferri constate que, pour des causes diverses, le criminel fou et le criminel d'habitude sont négligés par les artistes. Successivement, il analyse, dans le théâtre antique, Œdipe, Médée, Phèdre, Oreste. Chez les modernes, il critique les types criminels créés par Victor Hugo, dans *Les Misérables* et le *Dernier jour d'un condamné* où le poète se révèle psychologue très superficiel et peintre de *chic* ; par Zola, dans la *Bête humaine* et dans *Germinal* ; par Bourget, dans *Cosmopolis*, *André Cornélis* et le *Disciple* ; par Annunzio, dans *l'Intrus* ; par Ibsen et Tolstoï, en divers de leurs drames et romans. Les maîtres souverains de la psychologie criminelle sont, à l'entendre, Dostoiewsky, l'observateur douloureux et profond de la *Maison des Morts*, le créateur de Raskolnikoff, dans *Crime et Châtiment*, livre dantesque d'horreur, et, par dessus tous, le peintre de Macbeth, de Hamlet et d'Othello, le prodigieux *voyant* Shakespeare.

Les remarques curieuses et justes abondent dans le livre de M. Ferri ; malheureusement son dogmatisme lombrosien, étroit, intransigeant, l'induit à bien des assertions aventurées, et, à toute page, perce le matérialiste agressif et sectaire. M. D.



Au prochain : *Hélène*, par notre collaborateur ARNOLD GOFFIN. *Essai sur le Génie dans l'Art*, par GABRIEL SÉAILLE. *L'Ombre Ardente*, par J. LORRAIN. *Roseaux pensants*, par DE MONTESQUIOU.



A paraître prochainement : *Palais de Cristal*, de notre collaborateur, JOSÉ HENNEBICQ.



LES REVUES

La *Revue Générale* de juillet a publié la chronique littéraire trimestrielle d'Eugène Gilbert — toujours d'un vaillant et perspicace éclectisme.

Dans la *Jeune Belgique*, une belle évocation rêveuse de M. Valère Gille, dégageant les âmes parallèles des primitifs et de Burne-Jones.

Un résumé aussi, par M. Paul André, du jeune mouvement littéraire belge, où il glisse — naturellement — sur toute la littérature catholique !

Le Naturisme a fait l'objet d'une étude de M. Montfort, dans la *Revue Naturiste*, et d'un article de l'*Art Moderne*.

Ces deux contributions sont d'un beau style harmonieux ou nerveux... mais si l'on voulait bien sortir quelque peu des vagues généralités, préciser le sens de l'École nouvelle, ce par quoi elle se rattache à ses devancières, ce par quoi elle en diffère, nous en saurions gré à ces novateurs, d'ailleurs très intéressants et très talentueux.

L'Effort publie, par fragments, *Tour d'Ivoire*, de M. Raymond Marival; c'est la protestation d'une personnalité originale, artistique et délicate contre le réseau du prosaïsme et des conventions qui enserrant sa vie... La protestation est véhémement, amère, outrée parfois; mais il y a des coups de trique bien appliqués; celui-ci, par exemple : « Il y avait dans l'église de mon oncle des boiseries anciennes très fouillées, des retables d'un travail merveilleux. Il les peignit en belles couleurs verte ou jaune d'ocre, ainsi que les sculptures véritables du sanctuaire et du jubé. Sous les combles, parmi les détritiques et les poussières, il remisa le saint et les apôtres dont les statues entouraient le chœur. A leur place sont rangées avec symétrie des

plâtres achetés rue Bonaparte. Le vieux Chemin de la Croix pourrit au grenier. Sur les murs s'étaient d'immondes chromos, où baille l'admiration béate des bigotes. Pourquoi de tels attentats contre la Beauté ? Comment répugner à comprendre *que la laideur aussi est un sacrilège ?* »

La leçon vient à propos ailleurs qu'en France. : les plâtres de la rue Bonaparte paraîtraient presque beaux à côté de certains cauchemars pétrifiés de l'École Saint-Luc !

A lire encore — et à méditer en Belgique — l'article du *Sillon* sur le *Jeune Clergé et la Jeunesse catholique*. Ceci n'est-il pas tout à fait nature : « Beaucoup de prêtres vivent relativement isolés. Ils n'ont guère de rapports qu'avec d'honnêtes dévots et dévotes, d'un esprit tout particulier, qui restent eux-mêmes à l'écart de la société moderne, qui sont trop souvent des produits perfectionnés du traditionnel système du bocal. Voici la formule : pour préserver sa foi des courants d'air, on se met dans un bocal (il faut éviter de le choisir transparent), on le ferme avec soin — et l'on respire comme on peut. »

Le *Belfort* — la revue flamande, éditée à Gand — publie tous les trois mois des notes littéraires signées J. CL., qui attestent chez leur auteur une large compréhension et une riche érudition artistique : toutes les expressions d'art contemporain, de quelque pays qu'elles viennent, y sont relevées avec une visible et clairvoyante sympathie ; c'est un bulletin sommaire et complet des divers mouvements littéraires.

Le *Mercur de France*, de juillet, commence la publication d'une nouvelle série de *Ballades françaises*, de M. Paul Fort — des proses rythmées d'une réellement pénétrante et originale harmonie.

Dans la *Quinzaine*, une étude souvent juste, parfois amère sur le rôle actuel de la critique littéraire. Auteur : M. Camille Vergniol.

Dans la *Trève-Dieu*, de beaux vers de Francis Viellé-Griffin : *Attendre* :

Attendre ! l'œil agrandi, vers l'Océan immense
Attendre, appréhender, méfiant de l'espoir ;
Guetter dans l'aube froide un signe d'espérance,
Tout un jour, l'œil ouvert, jusqu'à ne plus y voir !
Et reprendre le guet dans l'aube aux brumes denses...
C'est la vie — n'est-ce pas ? — aimer, douter et croire.



NOTULES

EXTRAIT du *Patriote* du 11 juin :

« **Une séance originale au Collège Notre-Dame de la Paix.** — De notre correspondant de Namur, 10 juin :

» Hier après-midi, les élèves des académies de seconde et de rhétorique ont offert à M^{sr} Decrolière, évêque de Namur, une séance fort originale, disons-le de suite, parfaitement réussie.

» Au programme figuraient, outre des études historiques et des intermèdes classiques, des extraits de la belle tragédie de D.-A. Parodi : *Rome vaincue*. Mais le clou de la soirée était une séance au Sénat romain l'an 63 avant Jésus-Christ. L'objet de la délibération des graves Pères concrits était le sort des complices de Catilina.

» Reconstituée sur les données que nous ont transmises Plutarque, Cicéron, Suétone, Dion Cassius et Salluste, cette discussion, relevée encore par une fidèle mise en scène, a, par son attrait archaïque et sa magnifique interprétation, soulevé les chaleureux applaudissements de l'auditoire distingué qui se pressait dans la grande salle du Collège de la Paix. »

Qu'on dise encore après cela que l'enseignement des R. P. Jésuites n'est pas en progrès de modernisme : ils n'en sont déjà plus qu'à l'an 63 avant Jésus-Christ. Avec un peu de bonne volonté et de hardiesse, la Compagnie arrivera, pour le siècle prochain, au christianisme. *Alleluia !*



UN joli mot qui renferme tout un chapitre d'apologétique :

Une protestante visitait l'autre jour, en compagnie d'un prêtre catholique, une église des Flandres ; et comme elle s'émerveillait de la richesse des ornements et du mobilier, en le comparant à la froide nudité des temples protestants : « Ah ! voyez-vous, Madame, lui répondit le prêtre, c'est que nous sommes depuis plus longtemps dans nos meubles que vous !... »



MÉTAPHORES militaires, jadis recueillies par Baudelaire :

Littérature militante. — Rester sur la brèche. — Porter haut le drapeau. Se jeter dans la mêlée. — Un des vétérans. — Soldat de la presse judiciaire. — Poètes de combat. — Littérateurs d'avant-garde.



PENSÉE DU MOIS :

« Le tourment de l'homme de pensée est d'aspirer au beau, sans avoir jamais une conscience fixée et certaine du Beau. »

E. et J. DE GONCOURT.



ON annonce, pour l'hiver prochain, une tournée de conférences, en Belgique, de M. Henry Bordeaux, le jeune et distingué critique des *Sentiments et Idées de ce Temps*.



SI nous sommes dotés en Belgique d'un ministère des Beaux-Arts, avec beaucoup de fonctionnaires suffisamment prébendés et multicolorement décorés, c'est apparemment pour préserver nos vieux monuments, vestiges et évocations du passé, contre de haineux ou inconscients vandalismes.

Or, à l'un de nos amis qui s'avisa l'autre jour d'aller signaler à l'administration de M. De Bruyn — côté Beaux-Arts — l'attentat projeté contre le beffroi des petites halles de Courtrai, il fut répondu : « CELA NE NOUS REGARDE PAS ! »

Cela ne vous regarde pas, Messieurs?... Mais alors... non, nous allons être impertinents.

Peut-être ceux qui s'intéressent à la conservation de nos monuments historiques, s'adresseraient-ils dorénavant avec plus de succès au ministère de l'agriculture ?



MONSIEUR ADOLPHE PRINS est un large et loyal esprit... Quand il aborde une question de quelque ordre d'idées qu'elle soit, il mérite qu'on l'écoute tant à cause de son talent que de sa sincérité; à ce double titre, le discours qu'il a prononcé récemment à l'Académie de Belgique vaut qu'on s'y arrête... *De la santé morale dans les lettres et les arts de notre temps*, tel le sujet... De bons apôtres ont vu tout de suite dans les paroles de M. Prins un réquisitoire contre la littérature française moderne... Il n'en est rien : le distingué professeur n'a répudié — et comme il a raison ! — que l'art à quatre pattes des écoles zolistes... Peut-être eût-il convenu qu'à côté de ce mal, l'orateur appuyât davantage sur la réaction splendide qui a suivi, et vraiment, dans les lettres françaises actuelles, il aurait trouvé autre chose à opposer à la *Terre*, à *Pot-Bouille* et à leurs succédanés... que les œuvres anglaises de Dickens... N'importe, la protestation est d'une belle et fière allure, encore qu'elle manque peut-être d'information — et partant de justice... M. Prins, notamment, est d'une sévérité outrée pour les symbolistes... N'oublie-t-il point que le symbolisme c'est de l'Idéalisme encore — un peu quintessencié ?



NOUS avons assisté, le 22 juillet, en la salle des fêtes de l'Exposition, à la première exécution du drame musical : *Sainte-Godelieve*, la nouvelle et magnifique œuvre de notre grand artiste chrétien, E. Tinel, l'auteur de : *Franciscus*. Un de nos collaborateurs en donnera la critique au prochain fascicule de *Durendal*.



AUX amateurs d'objets d'art, nous recommandons instamment la maison M. Rassenfosse, rue Royale, 63, à Bruxelles.



DU RENOUAUX

REVUE Catholique
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 8

1. ARNOLD GOFFIN. — *Sandro Botticelli.*
2. JOSEPH RYELANDT. — « *Sainte-Godelive* ».
3. Y. — *L'Art et l'Exposition Universelle.*
4. FIRMIN VANDEN BOSCH. — *Un Syndicat d'Encenseurs.*
5. J. P. — *Les Livres.*
6. *Les Revues.*
7. *Notules.*

GISBERT
OMBALZ 1897



SANDRO BOTTICELLI

Molti altri... senza rinchiudersi, andavano attorno, portando nelle mani, chi fiori, chi erbe odorifere, e chi diverse maniere di speziere...

(BOCCACCIO.)



Par les rues encombrées des cadavres amoncelés au seuil des portes en attendant les fossoyeurs, parmi la désolation et l'âpre solitude de la cité pestiférée, ils allaient, ces jeunes Florentins, « en respirant le parfum des fleurs ou l'arome des épices qu'ils portaient à la main... »

Héroïsme simple qui se dissimule sous l'apparence d'une coquetterie ! Naturelle bravoure aventureuse d'une jeunesse dont la vitalité enivrée, la grâce et la beauté, parées de fleurs, jetaient leur superbe défi à la maladie méphitique et à la mort.

Ces élégants sont les légataires de trois siècles de conflits violents et de querelles intestines, défaites militaires et victoires diplomatiques qui ont amené la République au but immuable de son changeant gouvernement : l'indépendance entre l'Église amie et l'Empire relégué.

La souplesse raffinée et hardie, la causticité et l'enthousiasme, la foi et l'ironie, la native subtilité de jugement, l'adresse commerciale et la promptitude intellectuelle; l'amour du pouvoir et l'abnégation de la vie, également passionnés; — tout cela, l'héritage magnifique de la race, le passé volontaire et l'avenir glorieux, se résume, à cette heure funèbre, en quelques charmantes tête insolentes. La noble et chère Florence apparaît à ses enfants, non plus couronnée de ses beaux lys vermeils — *ingigliata* — mais masquée du sang extravasé de ses veines, du sang corrompu de ses plaies. Ils ne désespèrent point de la patrie, cependant, et les spectacles mortuaires, le peureux galop des longs convois lugubres, les atrocités de l'égoïsme et de la panique n'ébranlent la fidélité ni l'amour de ces intrépides : et ils les affirment par l'insouciance simulée de leur attitude, par ce stoïcisme sans roideur et sans morgue, cette imperturbable dignité humaine devant l'universelle licence, les explosions de la convoitise et de la terreur, les rages éperdues du trépas...

Témoins du désarroi et de l'anarchie, de l'inutile lâcheté des fuyards que la mort, de sa musculeuse main nauséabonde, traque, saisit et terrasse jusque derrière la stricte clôture de leurs luxueuses villas contadines; entre l'abstinence timorée, les larmes efféminées des uns et la suprême orgie macabre des autres, les blasphèmes des cyniques et les déprédations impunies des pillards, ces adolescents prennent la touchante allure, la posture altière de libres victimes, vouées, sans doute, au sacrifice, mais qui attendent, tranquilles et souriantes, le trivial coup de pouce qui deviendra le signal méprisé de leur exécution...

Ce ne sont point des épicuriens, hallucinés d'égoïsme, épris à la fois et dédaigneux de ce monde de jouissances et de douleurs, détournant leur frivole regard des aspects trop tragiques de la vie; leur conduite n'insulte pas à la calamité publique, mais exprime l'invincible certitude, la fière crédulité d'êtres en lesquels l'âme généreuse des ancêtres et la confiante piété de la cité persistent, assurées des jours futurs en dépit du présent obscurci.

Atroces et livides bas-reliefs dont Boccace a sculpté la dure leçon épouvantable au préambule de ses contes érotiques et bouffons, comme un avertissement gravé sur le portique marmoréen de quelque exubérant jardin ensoleillé — et vénéneux.. Dans l'ombre effarée et blafarde de ce prologue, — soupirail entr'ouvert tout-à-coup et d'où jaillit un affreux concert de gémissements et d'imprécations, — cette seule phrase : « *portando nelle mani... fiori, erbe odorifere...* » fait réconfortante et lumineuse image. Au milieu de ces évocations funéraires, cette seule image semble, à l'égal de celles des peintres et des sculpteurs du temps, confondre les grâces de la réalité avec les beautés de l'emblème, les vertus de la vérité avec la supériorité essentielle du symbole : car, ces flâneurs, insoucieux de la contagieuse malédiction, n'errent-ils point autour du palais communal abandonné, sous le campanile silencieux, le long des mornes rives du fleuve, pareils à des messagers chargés de verdure qui présagent le terme du fléau, et leur apparition n'augure-t-elle pas l'arc-en-ciel destiné à luire bientôt sur Florence réconciliée?...

Oui, les combats frénétiques et les carnages, les luttes avec les municipes rivaux ou tributaires, les compétitions armées entre guelfes et gibelins, noirs et blancs, grands et bourgeois, arts majeurs et mineurs; les émeutes, les trahisons et les supplices, — après la trêve abominable de la famine et de la peste, les soubresauts de la convalescence de ces années convulsives, — aboutiront à une merveilleuse période de rénovation et de splendeur... Toute une génération d'artistes va éclore qui, exaltant sa religion, dotera la terre italique d'un immortel patrimoine d'œuvres ferventes et radieuses...

De la boue, de l'humus sanglant des champs de bataille, des charniers de la

guerre civile et de l'épidémie, éblouissante et ingénue, la fleur jaillira, de l'art florentin... Frêle et pur, le lys vermeil élèvera ses frémissantes corolles, nuancées d'inimitables couleurs, onctueuses et vivantes, car ses racines plongent et s'alimentent aux sources mêmes de l'existence — dans le passé, la tradition de douleur et d'extase, et la foi — de la patrie...

Le siècle qui commence représente, en effet, la période pour ainsi dire apogée de l'histoire de Florence ; son hégémonie étendue à peu près sur toute la Toscane, sa vieille antagoniste gibeline — Pise — enchaînée, la République marche dans l'opulence et la superbe nées de sa suprématie industrielle et artistique, escortée de l'extraordinaire cortège de ses enfants de génie...

Les troubles de l'existence municipale, violents mais féconds, avec leurs atrocités mélangées de grandeur et de magnanime héroïsme, trempaient des âmes de citoyens et d'artistes prédisposés à l'abnégation et à l'enthousiasme : et la coïncidence heureuse des événements, au déclin du XIV^e siècle, permit au terroir, au sol labouré et meurtri par le soc impitoyable des révolutions, de faire fermenter les germes qu'il nourrissait, de mûrir et d'épanouir la gerbe merveilleuse de l'art indigène — figure symbolique d'une civilisation qu'il résume tout à la fois, exalte et magnifie...

En formation jusque-là, contrarié dans son efflorescence au milieu de ces âges de discordes et de combats, l'art florentin naît tout-à-coup à lui-même, prend une conscience ample et virile de sa vocation, et, en cinquante ans, parachève une œuvre d'une beauté inégalée, idéale et réelle, parée des dons royaux de la vérité et de la grâce, de l'inspiration et de la nature, pieuse à la fois et savante...

Heure admirable — et trop tôt révoquée — d'activité, de noble énergie intelligente, d'équilibre moral, dont les travaux font la gloire perpétuée et l'orgueil de Florence ; radieux épilogue des fastes tragiques de la cité, finale effusion, apothéose du génie et des vertus de la race...

Brunelleschi pose sur le Dôme inachevé son audacieuse coupole et commence d'ériger San Lorenzo et San Spirito, temples magnifiques, où l'éblouissante simplicité des formes antiques s'apparie à la majesté vivante du culte romain. Michelozzo restaure le Palais Vieux, construit les palais Tornabuoni et Medici, hautaines et massives architectures, élégantes et martiales. Ghiberti invente et modèle les portes du Baptistère, subtil et puissant chef-d'œuvre, cependant que l'émulation de Donatello et de son ami Luca della Robbia dote la *cantoria* de Santa Maria del Fiore de bas-reliefs d'une presque égale séduction. Masaccio consume les derniers jours de sa brève et fertile carrière à revêtir la chapelle Brancacci de Santa Maria del Carmine des émerveillantes fresques que Fra Filippo Lippi terminera. Aux murailles des cloîtres et des cellules du couvent de Saint Marc, l'Angelico développe le cycle

illuminé de ses peintures évangéliques et au Palais Medici, son disciple Benozzo Gozzoli déploie, dans son évocation des rois mages, tout le charme de son imagination exquise et somptueuse...

Historiographes juvéniles, remplis de fougue, de naïveté et d'une native grâce primesautière, tous ces artistes reflètent avec une fidélité scrupuleuse et ravie le spectacle qui les entoure, leur époque, avec l'ardeur généreuse de sa foi, la spontanéité de ses impressions et de ses gestes, — sa jeunesse, enfin, enivrée de vitalité, éprise de couleur, d'harmonie et de beauté... Ils regardaient le monde d'un œil ingénu, se grisaient du plaisir d'en retracer avec une conscience passionnée, d'un pinceau original, charmeur à la fois et charmé, les apparences superbes et changeantes...

*
* *

De plus impérieux maîtres succédèrent qui expriment moins leur siècle qu'eux-mêmes, leur propre et souveraine pensée, et dont le sombre et volontaire génie marqua l'art florentin d'une empreinte unique, fit parler à la couleur et au marbre un langage nouveau, profondément subjectif...

Si dissemblables que soient Léonard et Michel-Ange, un caractère commun leur appartient, d'indicible anxiété spirituelle... Ames démesurées dont les rêves dépassent toute traduction plastique, hantées d'aspirations toujours inassouvies, attirées par d'inaccessibles horizons, — leur œuvre matérialise avec une effrayante intensité, la perpétuelle ambition qui les habita... Espoir ou nostalgie dont l'indécise et trouble lueur transparait dans le spécieux regard, dans le vacillant sourire de chacun des personnages du Vinci; ambiguïté qui nous attire, en même temps, nous repousse et nous intimide, car la question tapie depuis quatre cents ans au fond de ces fascinantes prunelles, continue d'y scintiller pour l'inquiétude des songeurs : Innombrables visages à l'expression énigmatique et qui semblent rendre sensible la magnifique et vertigineuse monotonie des conceptions de leur créateur, la complexité irrésolue d'une obsédante idée dont tous les prestiges de sa palette lui paraissaient, sans doute, ne restituer qu'une imparfaite image.

Le même sentiment éperdu, le même appétit insatiable d'une surhumaine perfection se décèle dans la sculpture — taillée ou peinte — de Michel-Ange, en mainte œuvre grandiose que sa despotique et farouche impatience délaissa inachevée, parce que l'ébauche rivalisait mal la sublimité de sa préconception. Sa main opiniâtre aurait cependant pétri, au besoin, et broyé la pierre pour l'assouplir au contour de son inspiration, si la brûlante, si la véhémence splendeur de celle-ci n'eût fatalement déçu toute réalisation absolue.

Les figures du Vinci sont investies d'un pouvoir de suggestion, nimbées d'une sorte de radiation pensive dont celui qui les a une fois contemplées conserve un souvenir ineffaçable, — comme si, ayant affronté le sphynx, éludé ses captieux problèmes, il ne pouvait plus dorénavant chasser de son esprit ces questions insolubles, ni cesser de leur chercher une plausible réponse...

Toutes ces effigies — réelles ou imaginaires, et que seule, l'âme du peintre continue d'animer — vivent de la vie éternelle et magique de l'Art, contemporaines de chacun des passants qui, depuis des siècles, frémissent de surprise et de poignante sympathie à leur aspect, — sentirent, devant elles, un tourbillon les envelopper, de confuses idées et de rêves posthumes, soudain remémorés, — voltigeante poussière de notre atmosphère cérébrale que le rayonnement des yeux de la Joconde nous a tout-à-coup révélée.

Car de telles œuvres émeuvent non seulement l'admiration esthétique et la curiosité, mais remuent l'homme tout entier, son expérience triste, sa tendresse dédaignée et désormais taciturne, — désirs, déceptions, toute sa vie blessée qui, à l'improviste, lui réapparaissent, sublimés, dans l'inexprimable regard, la bouche amère et triomphante de la créature de l'artiste, — dans cet équivoque et mortel sourire, efflorescence du mystère, lotus entr'ouvert au-dessus des secrètes profondeurs glauques, des temples et des trésors engloutis, à l'immobile surface vaporeuse des eaux d'un lac sacré...

*
* * *

Si le xv^e siècle avait connu les groupes et les frises du Parthénon, les marbres ressuscités d'Olympie, on pourrait croire que leur contemplation lui apprit la simplicité et le naturel (1); mais, à cette époque, l'Italie était pauvre d'authentiques sculptures grecques et son premier enthousiasme ne discerna pas toujours les copies et les répétitions de la période hellénistique des originaux, sans plus de clairvoyance critique que la seconde Renaissance, dont le fétichisme pour Vitruve s'imagina y retrouver les purs principes de l'architecture dorique ou ionique !

A la vérité, habitants — comme les Grecs — d'une terre privilégiée, aride en même temps et luxuriante, entre la montagne et la mer, les Primitifs toscans reçurent la tradition d'une façon plutôt atavique : l'analogie des circonstances politiques et locales chez des races consanguines, aboutirent à des phénomènes presque identiques.

L'étude des modèles antiques, bien moins que l'instinctive divination, le tact

(1) Notre siècle les connaît, lui; et il suffit de parcourir nos Expositions et nos Salons pour apercevoir à quel point nos artistes ont profité de leur lumineux enseignement!

prodigieux du génie dirigeaient Ghiberti, Donatello et della Robbia, lorsque leur main communiquait au marbre ou au bronze le souffle eurhythmique, la vie exquise dont nous les voyons palpiter.

L'exemple fortifia, cependant, les tendances et les qualités originelles de la peinture que Botticelli et Léonard portèrent à leur perfection. Mais ces deux maîtres sont comme les représentants d'un art déjà différent, plus personnel, dont l'un nous dévoile l'adolescence émerveillée, l'autre, la maturité inouïe et qui, chez le premier, conserve encore, parfois, la puérile et délicieuse gaucherie, l'espèce de fébrile facture acide des peintres antérieurs; — d'un art qui parfait la beauté physique et la spiritualise en la dotant d'une expressive et singulière éloquence.

Botticelli, souvent, semble un précurseur du Vinci, et ses figures prennent toute l'impérative majesté, la troublante alliciance de celles de son grand émule : Sur des fonds opulents et glacés, dans la pourpre magnétique de verdâtres sites accidentés, parmi les rouses verdure alourdis d'un ardent automne, il fait surgir de saisissantes physionomies, prestigieuses de suggestion et de rêves ensevelis... Dans les yeux et sur les lèvres de ses modèles, l'inextinguible angoisse affleure d'une pensée occulte, l'impatientée langueur d'un autre monde, moins grossier et moins cruel, vers lequel un invincible élan les attire...

Sans aucun doute, l'artiste — comme tous ses confrères — choisissait ses modèles parmi ses protecteurs, ses amis ou les gens du peuple, et transfigurait simplement ces visages, aux ardeurs, aux rayons de son imagination, pleine de nostalgies, de flammes et de tendresse...

Ailleurs, aussi, cette sorte d'énergie désinvolte, de hautain désintéressement, de courage tout intellectuel des jeunes hommes de Boccace apparaissent, incarnés visiblement par le pinceau de Botticelli : Sous les traits, par exemple, la tête fière et nerveuse, le geste, familier à la fois et solennel, l'allure ailée des nobles archanges qui, une branche sceptrale de lys à la main, guident le voyage du jeune Tobie...

*
* * *

Il s'est trouvé des critiques pour qualifier les primitifs de *réalistes*, par opposition, peut-être, aux peintres des âges suivants, les Vénitiens, notamment, dont l'œuvre brillante et superficielle fréquemment s'écarta de la vérité de la vie pour investir ses évocations fantaisistes de l'attrait sensuel d'une couleur incomparable...

Mais, à prendre le terme à la rigueur, le réalisme d'un artiste serait forcément en raison inverse de ses facultés, de ses dons personnels d'interprétation ou de vision, — sa version des choses devenant d'autant plus exacte et littérale que son

propre esprit se montrera moins susceptible de s'épancher au dehors, sur le monde, pour se le faire réapparaître dans un jour magnifique et singulier...

A priori, puisque l'homme ne saurait rien combiner dont les éléments ne soient empruntés à la nature, toute œuvre d'art est d'essence *réaliste* ; mais, à strictement parler, elle ne commencera d'exister qu'en cessant d'être réaliste, car elle s'imposera et survivra en proportion, précisément, de ce que, sciemment ou non, l'auteur y a introduit de lui-même, de cet être différent de tous les autres — et supérieur, de sa particulière aspiration, de sa douleur ou de sa joie... Au reste, le choix même du peintre, ses préférences et ses partialités sont-elles point prédéterminées par la vocation, la tendance obscure de son art qui l'induiront à ravir à la réalité les apparences susceptibles de matérialiser sa propre pensée et de la créer à ses yeux ?

L'artiste ne *réalise* jamais que lui-même ; le monde lui est comme un éblouissant répertoire de mystères et de symboles, un éternel prodige illimité dont son infirme regard inassouvi s'efforce de déchiffrer une infime partie.

Chaque chose se découvre à lui, surprenante, incessamment, et nouvelle, ainsi que dans le prismatique éclat d'une révélation, car il est du nombre des favorisés pour lesquels, selon l'expression de Thomas Carlyle, « c'est à jamais l'âge des miracles ici-bas ».

Son inépuisable puissance d'émotion le rend capable de ressentir jusqu'à la souffrance les phases de la lumière et de l'ombre, de compatir aux mille spectacles de la vie qui, splendides ou désolés, s'associent au cours de sa pensée ou le contrarient. Plantureux ou sordide, urbain, champêtre ou maritime, chaque paysage se réfléchit en son âme ardente et songeuse, comme en un sensible et magnifiant miroir, pour y puiser le surcroît de beauté efficace de la vision individuelle ; — car les choses, vraiment, n'ont de sens que selon l'œil qui les contemple. Le patriarche d'Assise, saint François, chantait : *De te, Signore, il frate sole porta significatione...* Et, à l'exemple de celle de Dieu, l'œuvre de l'artiste porte signification de son créateur.

* * *

A prendre le terme dans son acception actuelle, Botticelli est donc le moins réaliste des peintres. Chacun de ses tableaux mériterait un commentaire lyrique : Sacrés ou profanes, ses personnages sont animés d'une vie supérieure, respirent la subtile atmosphère, douée de qualités spirituelles, baignée et rayonnante de lueurs, des régions altissimes. Ils traversent d'onctueux jardins, des contrées parsemées d'arbres dont le feuillage épais et lustré se profile sur de claires et profondes perspectives ou dans l'effusion embrasée de pénétrants crépuscules ; — ou encore ils

sortent du bois sacré qui trempe les racines de ses oliviers ou de ses lauriers dans les eaux prochaines et resplendissantes de la mer ..

— Ce sont — fiction enjouée, fantaisie mythologique émanée, dirait-on, du cerveau du poète du *Songe d'une nuit d'été* ! — les pudiques bacchantes florentines, dont la folle et naïve troupe capricante, troublant la paix magique des forêts, escorte la *Primavera*, vêtue, toute, de fleurs et qui foule l'herbe étincelante du chaste pas héroïque de Diane Artémis...

C'est la jeune Judith, le glaive d'une main, une branche d'olivier de l'autre, innocente messagère de la vindicte céleste et qui, rendue à sa faiblesse, oublieuse du sanguinolent trophée que sa servante porte derrière elle, s'en revient, charmée de la magnificence lustrale du matin...

Ou voici quelque aristocratique tête de femme avec sa pesante coiffure orfèvrerie de bijoux, sa longue tresse entrelacée de perles, dont le masque précis dénonce l'inflexible volonté dominatrice, sous le front accusé de laquelle une ambition réside, patiente et passionnée...

Mais le labeur de l'incisif artiste s'est consacré avec une apparente prédilection, un inépuisable attrait et, aussi, un bonheur toujours renouvelé d'expression, à la glorification de la Vierge Marie. Sa palette a trouvé pour retracer cette image révéree des tons plus chauds encore et plus suaves, d'extatiques et vibrantes nuances qui font rêver à quelque *Alleluia* pictural, à l'on ne sait quel plain-chant jubilatoire...

La suprême grâce incessamment variée de cette partie — orante — de son œuvre ferait croire, vraiment, que Botticelli fut possédé de l'ambition d'illustrer chacun des versets des litanies hyperduliques : Idéales apparitions, divines et douloureuses; héroïnes de maternité crucifiée; héroïnes de suavité, sérieuses et ineffables comme la Vierge du *Magnificat* avec son auréole séraphique d'anges, fleurs splendides et souffrantes que l'amour consume... Infantine, parée d'ignorante et candide sublimité ou envahie de présages inquiets et d'appréhensions, la tête penchée, enveloppant d'un regard éperdu la victime ingénue, partagée entre la présomption angoissée du calvaire et la certitude auguste de la Résurrection...

* * *

Léonard excepté, nul peintre ne conféra à la couleur une éloquence telle, aiguë et subtile, si efficace et si simple...

Le délicieux *chromatisme* des teintes veloutées, le mystère des attitudes volon-

taires font de chacun des tableaux de Sandro Botticelli un poème d'impérieuse et séduisante beauté et l'on revient l'âme envoûtée par le spécial prestige, les séductions essentielles d'un art où la science esthétique, l'afflux de l'inspiration, le tact infini de la couleur, confondus, se résolvent en musurgiques et nerveuses harmonies...

Œuvre jaillie de l'adoration et de l'amour, mais terriblement préméditée, aussi, et dont l'insidieuse pensée vous pénètre et vous poursuit par les beaux yeux émerveillés de ses anges, par le regard ambigu, avide et doux, brûlant et glacé de ses déesses...

Sous leurs paupières innocentes, des regards luisent, singulièrement fraternels, d'une douceur périlleuse, languides et pertinaces, qui divulguent, derrière leur obsédante et captieuse mièvrerie, des antécédents lourds de rêves ensanglantés et de songes taciturnes... Et de ces yeux aimantés à un magnétisme secret et où la crainte semble palpiter en même temps que le chimérique espoir d'être devinés — un charme, d'allicians prestiges s'exhalent, qui s'épandent comme l'âme aromatique et volatile d'une fleur éternelle...

Le galbe anguleux de ces visages enfantins, spiritualisés de macérations outrées et d'aspirations éperdues, ces lèvres aux commissures étrangement scellées, discrètes et fidèles jusqu'au délice, ces lèvres pour lesquelles le silence devait être une volupté, paraissent appartenir à de fabuleuses créatures qui auraient conservé — comme la saveur et le remords de philtres excessifs et mortels — le goût exalté et l'aversion de la vie...

Et l'on songe qu'elles aussi, peut-être, parurent parmi les hommes, passèrent — au milieu de ce misérable monde pestiféré, les yeux fixés sur leur propre pensée, — sur les roses timides et les lys ombrageux qu'elles portaient à la main...

ARNOLD GOFFIN.



SAINTE - GODELIVE

Drame lyrique. — Musique d'Edgar TINEL

PREMIÈRE EXÉCUTION, LE 22 JUILLET 1897, A L'EXPOSITION DE BRUXELLES

EN présence d'une œuvre d'art si haute, la critique peut hésiter : comment juger équitablement cette vaste cathédrale sonore avec un recul de quelques jours seulement et après une audition dont les conditions d'acoustique étaient désastreuses?... Mais la nécessité est là, pour une revue catholique d'art, de dire au moins quelques mots du magnifique drame musical, dernière œuvre de l'auteur de *Franciscus* et de la *Messe à cinq voix*.

Vue d'ensemble, *Sainte-Godelive* tient à la fois du drame et de l'oratorio. Le premier acte est de l'oratorio ; le deuxième et le troisième sont du drame ; le tableau final participe des deux. Et cependant, l'œuvre totale gagnerait beaucoup à être mise en scène, car les parties les moins dramatiques sont cependant d'un effet décoratif superbe.

Disons ici, en passant, que la beauté ravissante de M^{me} Raunay et sa bonne déclamation en font une interprète unique du rôle de Godelive. Quant à M. Seguin, il a joué Bertholf avec sa perfection habituelle.

Le livret *flamand*, écrit par Hilda Ram, pour avoir de graves défauts dramatiques — absence de psychologie et trop souvent d'action — a néanmoins de belles qualités littéraires et renferme des idées d'une émouvante poésie, telle l'intervention des chœurs de pauvres.

Heureusement la musique est là pour suppléer aux lacunes du texte : le style en a cette couleur calme et lumineuse propre à Tinel, ne cherchant pas l'effet, mais le trouvant juste à propos. La partition — à défaut du livret — est très fouillée psychologiquement et d'un travail contrapuntal constant et varié. La musique de *Godelive* se distingue de celle de *Franciscus* non seulement par un style plus dramatique — naturellement — mais aussi par un travail plus complexe dans la partie orchestrale, par une harmonie plus variée et plus riche et par l'absence de toute longueur.

Nous ne pouvons ici analyser en détail cette volumineuse partition ; nous renvoyons pour cela le lecteur à l'analyse thématique publiée par Ernest Closson. L'ouverture surtout y est bien expliquée. Voyons donc l'œuvre à vol d'oiseau.

*
* *

Après la belle ouverture, nous assistons au premier acte : les noces de Godelive. Les chœurs tiennent ici la première place. Signalons (p. 18) le chant des femmes, perle mélodique d'une grâce exquisement schumannienne. La ballade d'Elsa a beaucoup de cachet et le chœur l'entrecoupe d'une manière charmante. Le récit d'Heinfrid (p. 45), « le long cortège s'avance », se distingue par la pompe décorative de l'accompagnement, et les chœurs qui le suivent sont d'un style superbe qui fait penser à un Bach moderne, tout en étant propre à Tinel. L'apparition de Godelive (p. 58) est le sommet du premier acte : Il faut se reporter à *Lohengrin* pour retrouver des beautés idéales comme ce chœur accompagné de harpes. Godelive parle... Ouvrez la partition partout où la sainte s'exprime et dites si ce rôle n'a pas été écrit par un ange ! Je passe rapidement les dialogues pathétiques de Bertholf et Godelive et plusieurs chœurs tous remarquables, pour arriver (p. 137) à l'admirable choral des pauvres, qu'on ne peut entendre sans émotion. Ensuite Godelive exprime ses sombres pressentiments (p. 140) en un monologue sublime, et le chœur des pauvres revient terminer religieusement ce premier acte.

Le deuxième acte — réception de Godelive à Ghisteltes — débute par une superbe chanson bachique. On se sent dans le pays de Bertholf : tout y est rude et sauvage. Ici paraît Iselinde, dont le leitmotiv, dérivé de celui de son fils Bertholf, caractérise bien son caractère de vipère. Elle exhale sa haine pour la fille du Midi dont la figure angélique grandit encore par ce contraste. La scène (p. 173) où Iselinde arrache ses bijoux à Godelive est d'une intensité dramatique poignante ; et comme la chanson de table entendue de loin est ici d'une cruelle beauté. Le travail en est du reste très remarquable.

Le tableau suivant amène un chœur de chasseurs rude et d'un grand effet. Immédiatement suit la romance d'Elsa, touchante mélodie parue jadis comme supplément de la *Dietsche Warande*. Combien émouvant le dialogue entre les deux femmes ; le choral des pauvres reparait, plus expressif et plus orné, et Godelive converse avec eux comme avec des frères bien-aimés. La scène avec Riprim (p. 208) est très dramatique et fait encore grandir la sainte. Signalons plus loin le moment où Bertholf se laisse séduire par les charmes de sa femme : c'est la même musique qu'à la première apparition de l'héroïne. Mais hélas ! Iselinde survient, le charme

est rompu, et l'acte se termine par une brutale chanson à boire. Tout cela est d'un grand effet.

Acte troisième : Godelive a fui son époux. Après une sombre introduction, nous assistons à un dialogue entre Iselinde et Bertholf. Celui-ci fait part à sa mère de ses projets criminels en une langue musicale profondément étudiée. L'évêque Radbod paraît ensuite suivi d'une escorte : il fait des remontrances à Bertholf sur sa conduite à l'égard de sa femme. Bertholf s'humilie hypocritement. Ce tableau est très vivant et réussi en sa couleur féodale. Godelive est rendue à son mari et Radbod s'éloigne, tandis que sa suite chante un chœur plein de noirs pressentiments.

Changement de tableau : Bertholf, seul en scène, raille cruellement sa femme qui le croit converti. Il part en voyage pour qu'elle soit assassinée comme à son insu. Godelive vient lui faire ses adieux. L'intérêt de cette scène d'une tristesse profonde ne languit pas un instant. Le baiser de glace de Bertholf, accompagné du thème de la condamnation, donne le frisson. Mais voici plus beau : Godelive, restée seule, est soudain saisie de terreur ; autre Desdemona, elle devine la mort. Tout à coup, derrière la scène, comme la voix de Dieu, s'élève le chant des pauvres. La sainte y voit un avertissement, et, dominant peu à peu son angoisse, elle se jette entre les bras de Dieu. Le calme renaît en son âme... Elle s'éloigne, résignée. Il est, au théâtre, peu de scènes aussi belles...

Un violent intermède symphonique..., deux hommes traversent la scène, puis, peu après, reparassent et se sauvent... c'est fait ! Un chœur d'anges invisibles célébrant le martyre s'élève et se déploie jusqu'au dernier tableau.

C'est, dans une église, l'apothéose de la sainte clamée par tout un peuple. Ce spectacle grandiose est interrompu par l'entrée de Bertholf repentant qui s'accuse de son crime. Le peuple le maudit, mais Radbod impose le calme par un discours assez long qui amène le splendide chœur final.

* * *

Voilà, vue d'ensemble, cette œuvre puissante, merveille de science et d'inspiration. Je l'ai comparée à une cathédrale : c'est la même grandeur, la même unité et le même fini du détail. Il s'en dégage une intense poésie religieuse que nul autre de nos contemporains n'atteint, excepté l'auteur des *Béatitudes*. On sent que *Godelive* est l'œuvre de conviction d'un artiste chrétien dont l'art est conforme à la vie.

Tinel se distingue de la plupart des artistes actuels par l'absence de recherche d'effets. Le contrepoint complexe, mais clair ; l'harmonie toujours châtiée, mais sans timidité, prouvent qu'il a cherché ses modèles plutôt chez les classiques. La

contexture de ses chœurs le montre surabondamment. L'orchestration nourrie et variée, exempte de sensualité, est chez lui un moyen et non un but : il ne vise pas à la couleur pour elle-même. L'influence de R. Wagner y est peu sensible, sauf parfois celle de *Lohengrin*. L'analogie de la situation dramatique impose peut-être cette comparaison. Poétiquement, Bertholf est un peu — très peu — Frédéric; Godelive est assez bien l'Elsa persécutée; Iselinde est Ortrude. Mais il n'y a là aucune imitation; l'œuvre est bien personnelle, très sentie et d'une superbe architecture.

Le maître, qui dirigeait cette première exécution, a été chaudement applaudi par un immense auditoire. Constatons ici que la présence du cardinal-archevêque et de nombreux prêtres et religieux prouve que les catholiques savent *parfois* rendre justice à leurs grands artistes.

JOSEPH RYELANDT.



L'ART ET L'EXPOSITION UNIVERSELLE

—

DERRIÈRE la pompeuse façade, due au génie de Bordiau (Gédéon), et sous l'enseigne d'un gigantesque quadrigue qui devrait être de bronze et qui n'est même point en plâtre, les artistes ont été admis à étaler leur marchandise, concurremment avec les boîtes à musique de Genève, les machines à cigares, simples ou doubles, les nougats turcs et les waterproofs d'Autriche.

Admis, c'est beaucoup dire, car des quelques milliers d'industriels du pinceau et de l'ébauchoir qui se pressaient à la porte, bien peu ont pu pénétrer dans les halls. Les autres s'étant énergiquement refusés à payer leur place au mètre carré, à l'exemple des plus honnêtes négociants, n'ont même point réussi à trouver un abri convenable à *Bruxelles-Kermesse*, à côté de l'exhibition des vieux chapeaux. Et c'est heureux! Non point que parmi les évincés il n'y ait des talents — les

Delacroix et les Corot ont passé par là, et cette épreuve n'a point nui, que nous sachions, à leur art — mais parce que les quelques œuvres méritantes eussent été noyées dans une telle marée de croûtes et d'horreurs, que le public, habitué au dicton : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*, se fût empressé de l'appliquer à tous.

Mais si d'aucuns, à tort ou à raison, ont été consignés à la porte, il n'en résulte point que la *World's Fair* ne présente des attrait au point de vue de l'art et qu'elle ne reflète de façon assez complète les tendances contemporaines.

Que des mécontents et des malins organisent en un tour de main, de « puissantes ligues » destinées à vivre moins que ne vivent les roses — l'événement a démontré la consistance de ces agglomérations d'artistes — l'art ne sera ni mieux, ni moins bien représenté dans les exhibitions prochaines, s'il n'est point dépensé alors une somme de talent et d'énergie supérieure à celle mise en action aujourd'hui.

Que de plaisanteries n'a-t-on pas faites jusqu'à présent, au sujet des foires aux huiles tenues dans les baraques, qu'à grands frais, le gouvernement édifie périodiquement dans l'un ou l'autre terrain vague.

Si le contenu a du prix, cette fois encore le contenant est atroce et l'on a eu tort en haut lieu d'agréer le local que, moyennant quantité de beaux écus, la Commission de l'Exposition a mis à la disposition du Jury des Beaux-Arts.

Nos vieux peintres gothiques exposaient eux-mêmes en vente, au fond de modestes échoppes, au pied des églises ou dans un coin d'hôtel de ville, les œuvres qu'ils avaient effectuées l'année précédente.

Le seigneur ou l'abbé, en mal de largesses pour leur église, les magistrats préoccupés de décorer la maison commune, les bourgeois riches s'en venaient, dans le cadre exquis d'une foire de l'époque, choisir patiemment le tableau rêvé.

Aujourd'hui, c'est dans une gare froide à donner le frisson, que s'empilent peintures et sculptures, et l'on s'explique à peine le mécontentement de ceux qu'on n'a point admis à se suicider, artistiquement parlant, dans un pareil hangar.

Franchement, quelle opinion du goût esthétique belge les étrangers peuvent-ils rapporter chez eux, alors que tout près, la France, pour exhiber ses meubles et ses bibelots, a trouvé un charmant décor ?

Quelle estime le grand nombre aura-t-il d'un tableau ou d'une statue que l'entourage ne fait pas valoir ?

Un peu plus de respect, que diable, pour les œuvres d'art qui sont l'expression la plus haute du génie humain, un peu plus d'habileté aussi, quand on présente en vente une marchandise, quelque noble qu'elle soit. Car, après tout, l'Exposition, n'est-ce point le grand marché ouvert, tant aux artistes qu'aux industriels et aux gagne-petit ? N'est-ce point la grande foire des choses intellectuelles et autres, des inventions et des produits ? Voilà pourquoi l'art eût dû venir ici en aide à l'art, et c'est d'un souverain illogisme de prêcher l'art dans les choses de la vie, l'art à la rue, et d'oublier de s'en servir, quand il s'agit d'encadrer et d'ornez les objets qui, plus que tous autres, en sont l'expression.

S'il en est ainsi du Salon proprement dit, disons la même chose de cette lamentable exhibition des élèves des Académies, qui fait beaucoup d'honneur peut-être aux professeurs, mais peu de plaisir à tous ceux, conviés à l'admiration du torse et du modèle nu, vu au travers d'un tempérament qui pourrait devenir artiste.

Il est vrai que tel un fabricant fait passer sous les yeux du public les transformations du chapeau, depuis le lapin jusqu'à l'impeccable trois-françois, tels les Pontifes de l'enseignement d'art ressentent le besoin d'établir comment d'un petit vacher inculte ou d'un apprenti gâcheur, on fait un maître.

L'Art à la Rue, la seule, l'authentique société de ce nom, désireuse de réparer les terribles accrocs dont souffrit l'amour-propre de son unique membre et trop habile barnum, occupe un coin modeste. Rendons à César ce qui revient à César. Le petit compartiment est bien. Il renferme de jolies choses de jadis, gentiment présentées, si le classement et les attributions sont fantaisistes.

Les non-initiés y apprendront qu'en Italie, en France et en

Flandre, on a fait jadis, en ce domaine, de belles œuvres d'art et qu'aujourd'hui, il ne suffit point de bonne volonté pour faire aussi bien qu'eux.

Le compartiment officiel de l'art appliqué le démontre du reste. Ici le début promet. L'avenir dira ce que sera la renaissance que nous inaugurons.

Car, renaissance il y a, avec les enthousiasmes et les emballements indispensables. Le siècle, utilitaire et égoïste fait place, en tous les domaines, à des sentiments plus hauts. L'horizon s'éclaire et, chose curieuse, ce n'est point tant dans les compartiments réservés aux Beaux-Arts que se manifeste le renouveau. C'est ailleurs. Les céramiques, les bijoux, le verre, les cristaux, la reliure, les étoffes, le meuble, tout cela se revêt insensiblement d'art, tout cela introduit dans la vie cet élément intellectuel que le mécanisme en avait presque banni.

La statue du puddleur, dominant, dans le grand hall, les organes des colosses de fer, est d'un beau symbolisme.

Un jour viendra où l'art ne se retrouvera point seulement dans des recoins d'exposition. Il est proche, celui, nous pouvons l'énoncer sans crainte, où il fera sa rentrée dans l'existence du grand nombre et sèmera des fleurs dans la vie des plus déshérités.

Y.



UN SYNDICAT D'ENCENSEURS



La *Revue Encyclopédique* de Paris consacre à la Belgique sa livraison du 24 juillet dernier : littérature, peinture, sculpture et architecture, musique, mystique, folklorisme — toutes les expressions en somme de notre intellectualité y font l'objet d'études intéressantes, sinon complètes, fatalement couronnées par les obligatoires prosopopées de M. Edmond Picard sur l'« Ame Belge »...

Il ne me paraît nullement invraisemblable de supposer que M. Picard fût chargé de la rédaction en chef de cette publication, puisqu'aussi bien tous les collaborateurs appartiennent au groupe de l'*Art Moderne* et que les articles de ce périodique — huileusement délayés — semblent être comme la matière première de plusieurs des « contributions » de la *Revue Encyclopédique*.

Sans parler des pages déjà citées où M. Picard dégage l'« Ame Belge » — en la personnifiant un peu trop exclusivement en ceux qu'il honore *actuellement* de son amitié — il est amusant de voir comment M. Octave Maus fait converger toute l'histoire de la peinture vers la glorification finale de M. Degouve de Nuncques et de M. Ensor — les deux caprices de l'*Art Moderne* — et comment M. Albert Mockel, résumant le mouvement littéraire, tire le gros de la couverture au groupe de l'*Art Moderne* et du *Coq Rouge* et n'en laisse qu'un petit bout à peine décent au groupe de la *Jeune Belgique*.

Non point que nous ne souscrivions volontiers à tout le bien que les rédacteurs occasionnels de la *Revue Encyclopédique* ont dit des écrivains et des artistes qui se réclament plus spécialement de l'*Art Moderne*; nous sommes de ceux qui n'avons jamais marchandé nos

éloges au génie puissamment évocateur d'Émile Verhaeren, à la rutilante rêverie épique d'Henry de Groux, à l'émotionnante originalité de Constantin Meunier, aux altièrès conceptions de Peter Benoît, ni même au mécénisme passionné et désintéressé de M. Edmond Picard.

Tous ceux-là certes — et d'autres auxquels la *Revue Encyclopédique* veut bien être propice — honorent grandement les Arts et les Lettres de leur pays, mais il est quelque peu outrecaidant de les représenter comme les seuls, vrais et uniques représentants de la Littérature et de l'Art Belges... La Littérature et l'Art existent à côté et en dehors de l'Art Moderne, et si cruel soit-il, le mot de M. Albert Giraud est d'une relative justesse quand il proteste contre la tendance de la *Revue Encyclopédique* de comprendre la Belgique « d'un côté entre le nombril de M. Picard et le nombril de M. Lemonnier et de l'autre entre l'ombilic de M. Verhaeren et l'ombilic de M. Maeterlinck. »

Ah! M. Picard et ses amis ont perdu une belle occasion de faire œuvre d'impartiale justice; dans la proposition que leur fit la *Revue Encyclopédique* de présenter à ses lecteurs un tableau panoramique du mouvement des idées en notre pays, pourquoi n'ont-ils vu qu'un tremplin à vaniteuse réclame, qu'un moyen d'encensement réciproque, et hélas! qu'une occasion de rapetisser sournoisement leurs adversaires d'aujourd'hui — qui sont en somme leurs frères d'armes d'hier! Et ce qui aurait pu être un document objectif d'histoire apparaîtra ainsi à beaucoup comme un ingénieux exercice de courte échelle où M. Octave Maus monte sur le dos de M. Albert Mockel et soutient à bras tendus M. Edmond Picard, lequel du haut de cette pyramide fait la nique à la *Jeune Belgique!*

Nous ne sommes pas suspect de systématique sympathie envers la *Jeune Belgique* et nous croyons l'avoir prouvé en maintes occasions; mais de ne point partager les tendances d'un groupe littéraire ne nous a jamais paru une suffisante raison de nier ou même de diminuer l'influence que ce groupe exerce sur l'évolution artistique d'un pays; à cet égard les collaborateurs de la *Revue Encyclopédique* sont inexcu-

sables d'avoir oublié ou tout au moins ravalé la part prédominante d'initiative que la *Jeune Belgique* a le droit de revendiquer dans notre renaissance littéraire et entre autres il nous paraît presque impudent d'accaparer pompeusement au profit de M. Picard le rôle de porte-drapeau de la première heure qui revient sans conteste à Max Waller ; d'autant plus que cette injustice est très parcimonieusement réparée par les quelques lignes que la *Revue Encyclopédique* daigne consacrer à Albert Giraud et à Iwan Gilkin, qu'au demeurant on qualifie sommairement d'imitateurs de Baudelaire, alors qu'on réclame pour le moindre tenant de l'*Art Moderne* le bénéfice de la plus souveraine originalité!

Qu'après cela la littérature catholique ait été passée sous silence par les autocritiques de la *Revue Encyclopédique*, rien d'étonnant.

Peut-être eût-il convenu néanmoins — quand on a la prétention de dresser le bilan du mouvement des idées en Belgique — de ne point sembler ignorer toute une pléiade d'écrivains qui, pour être des croyants, n'en sont pas moins des artistes ; les œuvres de M. Godefroid Kurth, grand historien et grand poète à la fois, sorte de Michelet catholique, les œuvres aussi de M. de Hauleville, cet esprit curieux, prompt, éclectique entre tous, servi par un style vivant, simple, nerveux, ne valaient-elles pas une mention?

Et dans un genre plus d'imagination ne seyait-il point de citer tout au moins les *Contes Hétéroclytes* de Carton de Wiart et l'*Ame Princesse* de Pol Demade? M. André Ruyters — un poète dont la *Revue Encyclopédique* publie le portrait — a du talent certes, mais les *Ballades Russes* de l'abbé Hoornaert perdent-elles par là toute valeur?

Et M. Léon de Monge cesse-t-il d'avoir été un critique de grand mérite parce qu'il répugnait aux conceptions de l'*Art Moderne*? Dans l'art musical d'autre part, à côté de Peter Benoît, sinon au-dessus, n'eût-il pas fallu placer Tinel?

Fâcheuses lacunes que celles-là — d'autant plus fâcheuses que générales et voulues, elles laissent la porte ouverte à des soupçons de passion sectaire — et que vraiment les grands critiques de la *Revue*

Encyclopédique se sont conduits, vis-à-vis de la Littérature et l'Art catholiques, en très petits journalistes doctrinaires.

L'œuvre réalisée par la *Revue Encyclopédique* est plus qu'une erreur — c'est une mesquinerie.

20 août.

FIRMIN VANDEN BOSCH.



LES LIVRES

Les Saints (1)

CETTE collection, qui paraît chez Lecoffre, à Paris, sous la direction de M. Joly, met en œuvre une belle et bonne idée. Le monde lettré, cultivé, catholique ou non, ne peut que s'intéresser à l'histoire des saints, l'élite de l'humanité. Et pour nous, croyants, fils des saints, nous voyons en eux nos ancêtres et nos frères, leur vie c'est notre armorial, un souvenir de famille.

Cependant, ils sont trop souvent ignorés. Au sortir du collège, disait Montalembert, je savais le compte des maîtresses de Jupiter, je ne savais pas ce qu'était un moine. Combien pourraient dire, en transposant légèrement cette expressive boutade : « J'ignorais le monde des saints. »

L'hagiographie a, dans le recueil glorieux des Bollandistes, une ample moisson de documents. Mais laissant les in-folios imposants et lourds aux érudits, aux chercheurs, le lettré, l'homme du monde retrouvera, en de petits volumes agiles et souples, le suc et la moelle des choses. Les saints l'intéresseront comme les grands savants, ou les grands artistes, ou les grands découvreurs : car ils sont à la fois et les plus beaux fleurons de l'humanité, et les plus parlantes manifestations du divin.

Les quelques volumes déjà venus au jour font bien présager de la série qu'ils inaugurent. Citons en particulier la *Psychologie des Saints*, de M. Joly, sorte de portique ou d'introduction à la galerie qu'on nous prépare; la *Sainte Clotilde*, de M. G. Kurth, l'éminent professeur à l'Université de Liège, et le *Saint Augustin de*

(1) Collection publiée sous la direction de M. HENRY JOLY. Volumes parus : *Sainte Clotilde*, par G. KURTH; *Saint Augustin*, par AD. HATZFELD; le *Bienheureux Bernardin de Feltre*, par E. FLORNOY; *Saint Augustin de Cantorbéry*, par le R. V. BRON S. J.; *Psychologie des Saints*, par H. JOLY. Pour paraître prochainement : *Saint Pierre Fourier*, par L. PINGAUD; *Saint Ambroise*, par le duc DE BROGLIE; *Jeanne d'Arc*, par PETIT DE JULLEVILLE.

Cantorbéry, que le R. P. Bron écrit en la ville même de l'apôtre, envoyé de Rome à l'Angleterre. Le millénaire de la conversion de l'Angleterre au Christianisme, célébré par les catholiques anglais, en septembre 1897, donne une très spéciale opportunité à cette étude.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette tentative qui revendique pour les saints leur place dans la littérature et dans l'Art. Et les lecteurs de *Durendal* ne seront pas les derniers à en propager le succès.

J. P.



Au prochain. — G. SÉAILLE : *Essai sur le Génie dans l'Art*. DE MONTESQUIOU : *Roseaux pensants*. ARNOLD GOFFIN : *Hélène* (Une circonstance indépendante de notre volonté nous a contraint à différer le compte-rendu de ces livres, qui eut dû paraître en ce fascicule. Nous prions auteurs et éditeurs de nous excuser). DU BOIS : *Leucoaoé*. LÉON SOUGUENET : *Le Roman d'un pauvre jeune homme*, etc., etc.



LES REVUES



Le *Sillon* commence la publication d'une remarquable étude sur J. Barbey d'Aurevilly, signée de M. Paul Fustigière.

Dans la *Quinzaine*, M. Gabriel Audéal examine les rapports entre l'Évangile et le Théâtre de Dumas fils.

La *Revue Blanche* a ouvert une enquête sur l'œuvre de Taine; parmi les réponses intéressantes, à signaler celle de M. Maurice Barrès — de l'admiration délicatement atténuée! — et celle de M^{sr} d'Hulst qui proclame en Taine « une des plus belles âmes qu'il ait connues ». Puis il ajoute : « Taine appelait Dieu de tout son cœur et le repoussait de tout son esprit. »

Dans la *Lutte*, des vers de G. Ramaekers et d'Edgard Richaume.

Dans la *Revue Générale*, la suite des « Souvenirs d'Escale », d'Eugène de Groote, et l'« Art en Belgique », par Ernest Perier.

Au *Mercur de France*, de nouvelles lettres de Vincent Van Gogh, avec cette remarque originale : « Ce Belge a un peu la tête d'un gentilhomme flamand du temps des Compromis des nobles, du temps du Taciturne et de Marnix : cela ne m'étonnerait pas du tout qu'il soit bon. »

Le *Spectateur Catholique* a réuni, en son numéro de juillet, diverses contributions de poésie religieuse en Bretagne.

La *Femme Belge* — par la plume de M. Giraud — exécute avec une amère véhémence le numéro de la *Revue Encyclopédique*, consacré à la Belgique.

M. Eugène Demolder, dans l'*Art Moderne*, dit quelques vérités à propos des distributions de prix. Un extrait : « Au lieu de faire enseigner les littératures par des gens sortis de l'École normale et pratiquant leur métier en employés qui vont chaque jour s'asseoir sur leurs ronds de cuir, astreints à la besogne nécessaire au gain de leur subsistance, que n'envoie-t-on aux élèves des écrivains, qui leur parleraient en poètes, leur transmettraient une des étincelles jaillies de leur âme, ouvriraient pour eux les voiles du Beau, les persuaderaient par leur propre foi et les enthousiasmeraient par leur ferveur. »

La *Revue* — une nouvelle publication qui paraît à Paris, rue de Grenelle, 8 — consacre une grande partie de sa chronique littéraire à une appréciation, fort juste, de l'œuvre de Meilhac — le mort d'hier.

A lire, dans la *Revue Naturiste*, une intéressante enquête sur le Féminisme.



NOTULES

INAUGURATION à Eecloo — le 28 août dernier — du monument élevé à la mémoire du poète flamand, Ledeganck.

A cette occasion, le *Bien Public* a consacré au chantre des *Drie Zustersteden*, un article remarquable, dont ci un extrait :

« C'est de ces deux écrivains, Schiller et Byron, que participe son talent. Il n'atteignit pas leur puissance. Il n'avait d'ailleurs pu conquérir cette solide préparation intellectuelle, à défaut de laquelle le génie littéraire ne se déploie jamais complètement. Mais aussi, il ne connut ni les erreurs, ni les passions dégradantes, ni les folies qui ternissent la mémoire de certains grands poètes de cette époque.

» Ses œuvres peuvent sans coupures figurer avec honneur sur la table de famille. Elles chantent les joies et les douleurs du foyer, la grandeur et les détresses de la patrie, les vertus domestiques, les souvenirs et les espérances qui s'agitent dans le cœur de l'homme. C'est dans ses vers, toujours empreints de sincérité, de dignité et d'un sentiment vrai, que la jeunesse a appris à connaître et à défendre sa langue. Après un demi-siècle, tandis que la plupart de ses contemporains sont oubliés ou dédaignés, ses œuvres — celles au moins de sa seconde période, postérieure à 1835 — sont toujours fraîches, et sa popularité ne fait que s'accroître. »



Au banquet du Congrès d'archéologie, à Malines, M. Beernaert a porté un toast tout de circonstance : il a bu à la santé... de nos vieux monuments.



LES parents d'Edmond de Goncourt avaient attaqué, devant le tribunal de la Seine, le testament du maître et, notamment, la clause relative à la fondation de l'Académie des Goncourt.

Le tribunal a débouté les demandeurs — et l'Académie des Goncourt sera fondée.



LE clou du Salon des Beaux-Arts à Bruxelles est incontestablement l'immense toile « pompier » de M. Detaille.

La partie de l'Exposition où elle sévit ne désemplit pas d'admirateurs aux réflexions enthousiastes, aux remarques béates, aux prosopopées délirantes...

C'est le cas de rappeler le mot célèbre : « Ce qui entend le plus de bêtises au monde, c'est un tableau de musée. »



BIEN moindre la vogue de l'*Ecce Homo* de Munkacsy, cette admirable page d'allure multitudinaire, avec un profil de Christ qui fait croire.

Pourquoi aussi imposer d'une redevance d'un franc la contemplation de ce chef-d'œuvre?

Un franc!... Mais c'est le prix d'entrée du Panorama des Alpes, avec au bout — ma chère! — une si amusante glissade!



LE *Journal de Courtrai* signale, avec raison, la nécessité de retirer du coin obscur où ce tableau est relégué — au fond de l'église Notre-Dame — l'*Érection de la Croix*, de Van Dyck.

Il est vraiment criminel — un crime contre l'Art dans sa forme la plus hautement évangélisatrice — de continuer ainsi à dérober aux regards et à l'admiration, un des plus remarquables chefs-d'œuvre du maître flamand.



LA *Revue Blanche* publie des vers d'Hendrik Ibsen, parmi lesquels ce poème symbolique :

PROJETS

*Je me le rappelle si nettement — comme si cela venait d'avoir lieu
Le soir où je vis dans le journal mes premiers vers imprimés ;
Assis dans ma tanière, lançant des spirales de fumée,
Je rêvais, je causais, radieux dans mon contentement.*

*J'édifierai un château, un château par-delà les nues. Il luira sur le Nord.
Il aura deux ailes, une petite et une grande.
La grande hébergera un immortel poète,
La petite servira de demeure à une fillette.*

*Ce plan me souriait, charmante en était l'harmonie,
Mais des dérangements sont advenus depuis.
Lorsque le maître se fut assagi, le château se trouva absurde :
La grande aile était trop petite, la petite aile tombait en ruines.*



LA souscription au monument Paul Verlaine s'élevait, le mois dernier, à fr. 5,377.25.

Le « pauvre Lelian » bénéficia notamment d'un don de 200 francs de M. le baron Alphonse de Rothschild.



M. Remy de Gourmont publie un choix d'épithètes *interchangeables*, tiré des œuvres diverses de Pierre Loti :

Procession.....	<i>étrange.</i>
Monastère.....	<i>vénérable.</i>
Petite ville.....	<i>paisible.</i>
Silence.....	<i>infini.</i>
Choses.....	<i>grises.</i>
Donjon.....	<i>morose.</i>
Joie.....	<i>enfantine.</i>
Faïtes.....	<i>noirâtres.</i>
Prairies.....	<i>d'alentour.</i>

Etc., etc.!

Le jeu est amusant; il ne le serait pas moins si on l'appliquait au *Latin mystique!*



PENSÉE du mois :

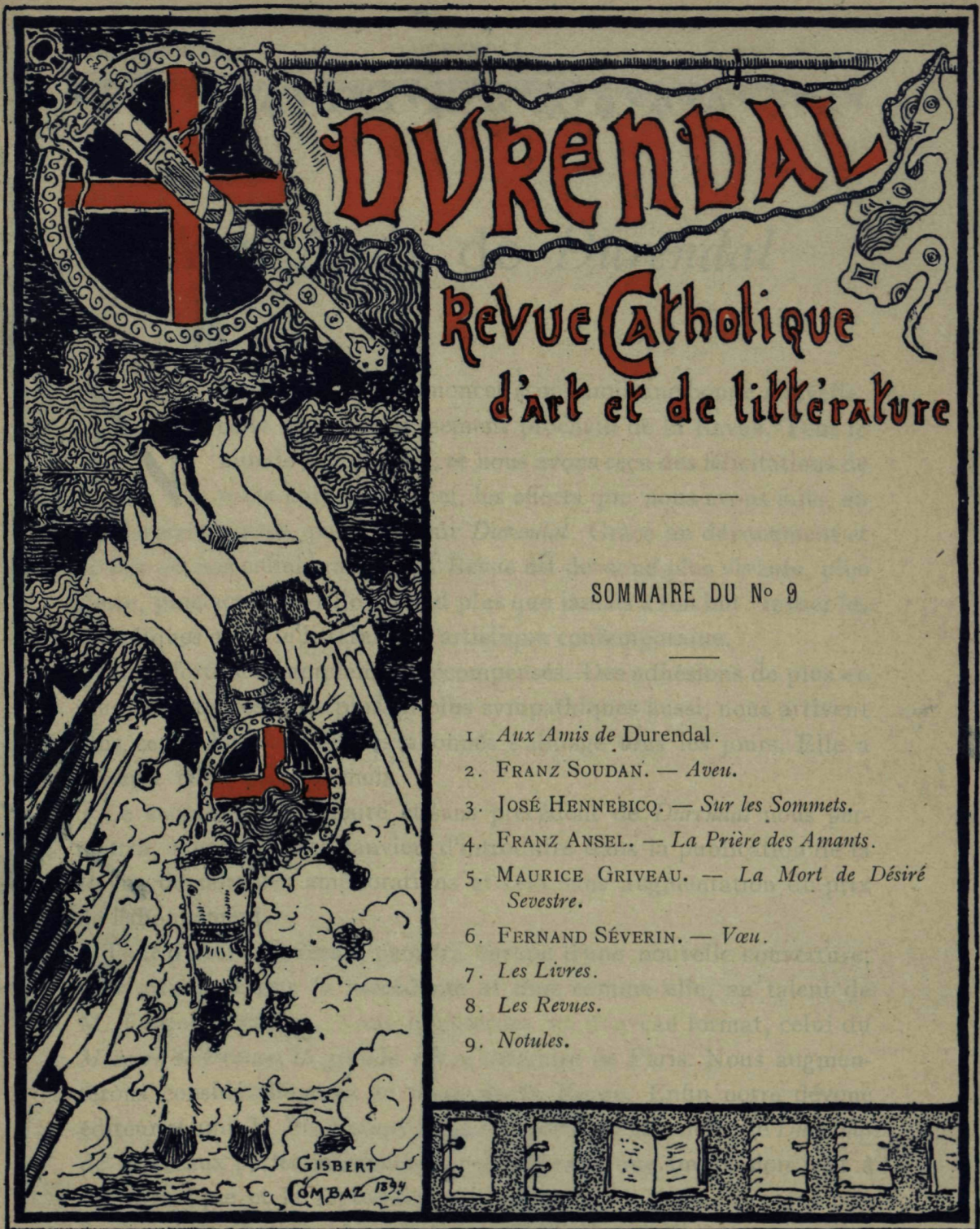
« La religion n'est pas tout entière dans l'ascétisme et elle est moins encore la mort de l'homme charnel que sa transfiguration en homme spirituel. Donc quand l'expression religieuse se sert des sens et même de ce qu'il y a en l'esprit de moins spirituel pour élever plus haut les ailes de l'âme, je ne saurais rien blâmer; Jésus n'est pas venu détruire, mais restaurer et parfaire. Le paganisme se limite à l'excitation des sens, le christianisme s'en sert comme d'un moyen. »

(YVES LE QUERDEC, — le *Journal d'un Evêque.*)



MORT de Henri Meilhac — un vaudevilliste qui excella à mettre en jolis et délicats flacons cette particulière et fine essence du boulevard : la *Parisine*.





DURENDAL

REVUE Catholique
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 9

1. Aux Amis de Durendal.
2. FRANZ SOUDAN. — *Aveu.*
3. JOSÉ HENNEBICQ. — *Sur les Sommets.*
4. FRANZ ANSEL. — *La Prière des Amants.*
5. MAURICE GRIVEAU. — *La Mort de Désiré Sevestre.*
6. FERNAND SÉVERIN. — *Vœu.*
7. *Les Livres.*
8. *Les Revues.*
9. *Notules.*



Aux Amis de *Durendal*

—

Nous avons la joie d'annoncer à nos amis une bonne nouvelle, celle de l'agrandissement prochain de la Revue. Tout le monde a remarqué, et nous avons reçu des félicitations de toute part de ce chef, les efforts que nous avons faits, en ces derniers temps, pour rajeunir *Durendal*. Grâce au dévouement et au zèle de nos collaborateurs, la Revue est devenue plus vivante, plus alerte, plus actuelle. Elle répond plus que jamais à son but : initier les catholiques à la vie littéraire et artistique contemporaine.

Nos efforts sont amplement récompensés. Des adhésions de plus en plus nombreuses et de plus en plus sympathiques aussi, nous arrivent sans cesse. La liste de nos abonnés s'allonge tous les jours. Elle a presque triplé en trois mois.

Ce succès extraordinaire et sans précédent de *Durendal* nous permettra, à partir du 1^{er} janvier, d'introduire dans la publication de la Revue de notables améliorations et cela sans augmentation du prix de l'abonnement.

Tout d'abord *Durendal* paraîtra enrobé d'une nouvelle couverture, plus artistique que la précédente et due, comme elle, au talent de M. Gisbert Combaz. Nous adopterons un nouveau format, celui du *Mercure de France*, la grande revue littéraire de Paris. Nous augmenterons considérablement le texte de la Revue. Enfin notre dévoué éditeur et ami, M. Ed. Lyon-Claesen, apportera à la toilette de *Durendal* de nouveaux perfectionnements, notamment : une impression tout à fait artistique et la reproduction d'œuvres d'art, par un procédé perfectionné de phototypie.

Nous inaugurerons dignement la transformation et l'agrandissement de *Durendal* par la publication d'un splendide numéro de Noël.

De plus en plus, on le voit, nous nous rapprochons de la réalisation de notre rêve : faire de *Durendal*, revue catholique d'art et de littérature, une des revues les plus artistiques et les plus littéraires de ce temps, digne de notre superbe idéal : l'exaltation de Dieu par la Beauté.



AVEU

POUR JOSEPH SOUDAN.

*Ce soir, le fol essaim des pensers amoureux
Est venu me troubler de chimères trompeuses.
Vous pouvez me blâmer d'être ainsi langoureux ;
Mais quoi, voudriez-vous de ces phrases pompeuses,
Pour dire mon amour si frêle et si craintif ?
Oh! non, je n'aime pas les mots ronflants et vides ;
J'aurais peur de détruire un rêve trop hâtif
Si je ne le touchais avec des mains timides ;
Il faut, pour bien aimer, des gestes caressants
Et doux, des mots moelleux qui soient une musique
Qu'on sent qui va d'un cœur vers un cœur innocents,
Comme en un temple étroit se répond un cantique.
J'ai peur du trop grand jour, qui blesse les yeux bleus,
J'aime mieux le mystère adorable de l'ombre,
J'aime le clair obscur et les ciels nébuleux,
Et les recoins discrets perdus dans la pénombre
Où l'on poursuit un rêve aimé, l'hiver, le soir,
Lorsque sous l'abat-jour la lampe est allumée.
Oh! vous ne savez pas comme je crains de voir
S'évanouir mon rêve ainsi qu'une fumée*

*A l'air vif du matin; vous ne savez encor
 — Me connaissant que d'hier — l'enfant triste et farouche
 Que je suis, redoutant tout ce qui rompt l'accord,
 Et les visages durs, et les yeux et la bouche
 De qui raille; mais vous! vos gestes m'ont conquis,
 Vos gestes doux et lents, vos paroles voilées,
 Le regard de vos yeux où plane un calme exquis,
 Comme en un ciel profond, par les nuits étoilées;
 Et ce que vous disiez me fut délicieux;
 Je suis rempli d'espoir et de courage, et même,
 A présent, je vais être assez audacieux,
 Pour vous dire, — pardon, c'est ainsi, — je vous aime!*

FRANZ SOUDAN.



Sur les Sommets



L'HOMME est ainsi fait : toujours à la poursuite d'un inaccessible bonheur qu'il cherche en vain dans l'assouvissement de ses désirs, il abandonne le bien-être de son foyer, la balsamique amitié des siens, il supporte les ennuis, il affronte les dangers du voyage, afin de trouver, sur sa route, un éphémère paradis ou de boire l'oubli aux eaux troubles d'un Léthé.

La clamante mer, rythmique endormeuse de tristesses, les monts roses aux cîmes neigeuses, l'azur serein des lacs, les merveilles du passé, les splendeurs du Beau l'attirent. Ces spectacles lui font oublier l'instant, assentir la Beauté, entrevoir l'infini. Projeté du transitoire dans l'éternel, hors de la vie et du temps, il devient un passager du bonheur.

Pourtant ni les chants de la glauque sirène, ni les saphirs géants des monts, ni les calmes miroirs de lapis, ni les prodiges des génies ne pouvaient nous séduire..... Nous demandions d'autres voix que celles des flots, d'autres miroirs, pour notre âme, que ceux des lacs lointains, d'autres émerveillements que ceux promis par l'Art...

Il est des altitudes plus vertigineuses que celles où planent les vautours et les aigles; des sommets plus altiers que ceux qui éventrent les mobiles nuées! Il est des cîmes qu'éclaire un invisible soleil, que fait flamber le FEU DÉVORANT!

L'ascension nous a tenté : un soir de cet agonisant septembre nous frappions à La Trappe. C'est un de ces sommets; des êtres simples et doux l'habitent.

Un vieux moine accueillit, d'un sourire bénin, le las voyageur aux chaussures boueuses. *Hospes, Hostis*, disait Rome l'ancienne. A La Trappe l'hôte est reçu comme le Christ lui-même! Car l'Évangile est érigé en infrangible loi par ces moines, qui, pour dire « agonie », font les signes de *mort* et de *peu*.

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent tout et où les larrons percent et dérobent; mais amassez-vous des trésors dans le ciel où les vers et la rouille ne gâtent rien et où les larrons ne percent ni ne dérobent point; car où est notre trésor, là sera aussi notre cœur. »

Ainsi parlait Jésus sur la montagne.

Et nul n'est admis dans la communauté s'il ne se résigne à perdre la libre disposition de son corps et de ses biens. De ses espérances, de ses desseins, de ses passions, de ses vouloirs, de ses ambitions désormais inutiles, le novice doit faire un purificateur bûcher et laisser en-deçà du seuil, avec ses hardes de profane, le vieil homme qui est en lui. Dès ce jour, il vivra d'une vie *intérieure*. Se recréer sera son œuvre; tendre à la perfection sera son devenir.

Que s'il n'est pas pris de vertige en regardant l'abîme béant sous lui, s'il ne frissonne pas de peur en gagnant la cîme lumineuse, s'il ne

sent pas la folie élire domicile en son cerveau, durant la *nuît ténébreuse*, et s'il a vaincu les cohortes du mal, il se liera par un triple vœu.

Dès lors, pauvre, obéissant et chaste, détaché de tout ce qui le retenait enchaîné naguère ici-bas, exilé de la vie illusoire, évadé de la désenchanteresse réalité, exonéré de tout vil souci, il vivra, libéré d'avance de toute servitude humaine, mais volontaire esclave de son Dieu ! Désormais livré à lui-même, isolé dans le silence, cloîtré dans la méditation, il passera sa vie dans la même cellule, à l'église dans la même stalle, en permanente confrontation avec son âme et en perpétuel face à face avec son Dieu.

Il semble qu'une atmosphère de candeur plane au-dessus de ce sommet où l'air qu'on respire est saturé de douceur. De pacifiants effluves vous frôlent, d'angéliques battements d'ailes vous effleurent, de sérapiques zéphirs vous caressent...

Ces simples sont heureux selon la sixième Béatitude : *Heureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu !*

Ils sont heureux et quelle existence est la leur !

C'est la nuit : l'Église, éclairée avec avarice par des cierges fluets et rares, prend de mystérieux aspects de crypte ou de catacombe. Dans la pénombre, des formes passent lentement, s'inclinent puis s'immobilisent en des attitudes de statues. Un chant psalmodié, sans accompagnement d'orgue, par des voix sans timbre, s'élève monotone et triste. On dirait une église d'outre tombe, hantée de fantômes... Mais voici que les frocs bruns se prosternent en groupe au pied de l'autel où une forme blanche célèbre une émouvante messe : c'est la communion matutinale des convers et leur première joie. Ils possèdent le Christ !

Avant que le soleil se lève, ces moines demandent au Dieu qu'ils implorent, le pardon des fautes qui se commettront en ce jour dont l'aube claire s'annonce. Nul mélodieux accord ne rythme leurs prières. Qu'importe ! les harmonies que ces purs entendent sont celles des Neufs Chœurs !

Et toutes les nuits ils reviendront — humbles et silencieux — du *même* pas trainard, avec les *mêmes* salutations, les *mêmes* gestes,

les *mêmes* génuflexions, occuper la *même* stalle et prier jusqu'à l'heure — attendue! — où ils se raidiront dans les plis roides de leur froc pour résurgir, dans leur gloire, au jour des prophétiques Résurrections! Il s'en iront sans pompe et sans cortège. Mais ils partiront heureux; pour ces pèlerins en route vers la Cité céleste, la mort est une apothéose plutôt qu'une délivrance.

Devant eux, on se sent inférieur, imparfait et impur. Nous, les raffinés, nous appelons l'Art et ses magies à la rescousse. Nous croyons grâce à Lippi, à Memling, à Bach — ces convertisseurs! Il nous faut les purs arceaux d'une cathédrale gothique ennuagée d'encens, les suaves polyphonies d'un Palestrina, l'embrasement des verrières, les notes frêles ou triomphales de l'orgue... Ces moines croient *simplement* sans l'adjuvant de l'art. Dans l'ardeur de leur Foi, ils changent en beauté la flagrante laideur des images devant lesquelles ils s'agenouillent.

Ils sont de taille — ces inconnus — à réduire au silence les plus notoires des philosophes et les plus claironneurs des marchands de méthodes; ils ont trouvé la formule du bonheur! Ils ont découvert le royaume de Dieu.

S'ils sont égoïstes et inutiles, interrogez les chemineaux et les sans-feu-ni-lieu qui ne heurtent jamais en vain — de leur bâton noueux — la porte abbatiale. Écoutez les meurtris et les désespérés dont les saignantes blessures sont pansées à cet hôpital des âmes.

Après avoir goûté du miel de cette ruche mystique, demandez-vous si le miel de l'amour terrestre n'est pas empoisonné!

Les habitants de cet asile-paratonnerre concrétisent la Bonté, ils attestent l'existence du Bien. Ils enseignent, ils édifient, ils guérissent, ils bonifient...

L'abbaye s'élève en un pays perdu — terre de paix et de silence — au milieu d'une plaine légèrement ondulante que ferment à l'horizon de violettes forêts... La solitude est propice au recueillement, le paysage est d'une beauté sombre et grave.

Mais combien plus beau est l'*intérieur* paysage que contemplent les

moines-laboureurs. Le pays qu'ils habitent n'est pas de ce monde; il est parmi les voies lactées.

Car *ils* savent que ce ciel, lourd de nuages gris, cache un au-delà. Et pour eux l'au-delà s'appelle le *Paradis*.

JOSÉ HENNEBICQ.

Abbaye de Forges (Chimay), Septembre.



LA PRIÈRE DES AMANTS

*Dans la gloire des nefs et sous la paix des voûtes,
Nous voici tous les deux, Seigneur, agenouillés :
Un recueillement pur ferme nos yeux mouillés;
Et les voix de la chair, en nous, se taisent toutes,
Dans la gloire des nefs et sous la paix des voûtes.*

*De nos âmes en deuil, mon Dieu, si vous vouliez,
Vous chasseriez à tout jamais l'ombre des doutes;
Et Votre bon regard éclairerait nos routes;
Et Vous feriez fleurir des lys ensoleillés
Dans nos âmes en deuil, mon Dieux, si vous vouliez !...*

*Ah! daignez nous bénir, lorsque, les chairs dissoutes,
La mort purifiera nos corps jadis souillés!
Ah! daignez nous bénir, quand l'écho des piliers
Répétera pour nous les suprêmes absoutes
Dans la gloire des nefs et sous la paix des voûtes!*

Août 1896.

FRANZ ANSEL.



LA MORT DE DÉSIRÉ SEVESTRE

L était mort, le maître..., il venait de mourir dans la nuit. Les journaux du matin, déjà, détaillaient sa biographie, déshabillaient son existence intime; ainsi le veut la gloire... De quel maître parlé-je ici? Mais, du plus aimé, du plus célébré de tous, de celui dont le nom, rythmique à souhait, semble-t-il, se pose du premier coup sur les lèvres... Sans doute, on lui savait quelques âmes contraires... des gens qui ne le goûtaient pas, dénigraient ses chefs-d'œuvre...; esprits singuliers et difficultueux, certes. Que lui reprochaient-ils? De gâcher son talent, — car il en avait, malgré tout, — en des tableaux risqués, de graveleuses situations, des dialogues corsés, de louches et malsaines psychologies... Mais, bah! qu'importait le fond, sous une jolie forme? Et cette forme, il l'avait, le maître. Il tenait l'outil... il l'avait tenu. Quel style! La plus belle des « écritures artistes », en un temps où les écritures artistes abondent. Lui, parmi tous les modeleurs de boue parisienne, était premier. Avec quelle vénuste souplesse et quels tranchants coups d'ébauchoir il le sculptait, ce limon fin, léger, dont la cité moderne est le méphitique delta! Et d'abord les femmes, — les honnêtes — l'approuvaient, étaient pour lui, ne prenaient point scandale. N'avait-il pas telles façons de dire...? Jamais la nausée du mal avec lui; tout juste ce petit pli de lèvre que cause le piquant d'une venaison bien faisandée; la limite de corruption comestible... c'était exquis.

Aussi le pleurait-on, de vraies larmes, comme le monde en aura toujours pour l'amuseur discret, l'homme habile et décent qui sait chatouiller, sans fracas, les fibres suspectes... Et voilà que ce deuil mettait en rumeur tout Paris. Paris, la Ville monstre, où tout existe,

où tout est représenté, ange et brute, Gabriel et Lucifer, Pénélope et Phryné, Socrate et Diogène; — où la bonne sœur dérange de sa cornette empesée les plumes au vent de la fille, où le savant pensif heurte l'oisif fétard, où l'apprenti vêtu du bourgeron bleu de l'usine a le droit d'allumer sa pipe au cigare du passant notable... Tout ce monde apprit à la fois que Désiré Sevestre était mort.

Car si la disparition d'un utile passe souvent inaperçue, celle d'un amuseur est publique. Il est exalté des uns, vilipendé des autres, mais connu de tous : ceux-là plaignent sa fin; ceux-ci son âme; en résumé, tous se préoccupent de lui. Tel est le privilège du scandale.

Bien peu, c'est vrai, dans cette phrase : « Désiré Sevestre est défunt », voyaient planer comme une peur de l'Au-delà, je ne sais quelle aube funeste et couleur de flamme... Oh! non, c'étaient, dans les bouches mondaines, des imprécations au Destin, toujours cruel, suivant la formule courante, au Destin jaloux du talent, de la sève humaine; et puis des réflexions classiques et païennes sur l'aveugle implacabilité d'un personnage qu'on se représente en squelette, un linceul jeté sur les humérus, et portant l'outil du faucheur.

Mais, pour le moment, on n'insistait pas sur ces choses. Maître Désiré Sevestre était là, — du moins tout ce qu'on pouvait voir, désormais, de Désiré Sevestre — gisait là, « dans le décubitus dorsal », comme disent les médecins, c'est-à-dire sur le dos; — blême, avec ce ton cireux, cette expression figée du visage, qu'ont les défunts; les doigts joints raidis sur un crucifix ajusté, la mentonnière serrée par un nœud sur l'occiput... Et trois hommes, pressés, attendaient, munis de la lampe à soudeuse, du soufflet, de tout ce qu'il faut pour mettre un homme de nos temps modernes en cercueil.

Quand le travail fut achevé, la vieille bonne, sanglotant, fit la toilette de la bière. Sur le drap des pompes funèbres, lamé d'argent, elle posa, méthodiquement les couronnes. Il y en avait d'artificielles, tissées de perles prétentieuses et pauvres, comme des squelettes de

couronnes. Les plus jolies étaient toutes en fleurs fraîches, et vivantes; seulement, elles faisaient avec l'odeur de mort et d'acide phénique mêlées, un parfum louche et fade, dont plusieurs dames, en entrant, furent incommodées... La chambre mortuaire, — hier encore chambre à coucher — était, au fait, bien étroite pour tout ce monde. Jamais Sevestre n'avait reçu tant de visites à la fois. C'était un bruit de pas piétinant le parquet, en procession confuse, un frou-frou de robes de deuil; c'était un concert de voix en sourdine, celles des hommes en bourdon continu, celles des femmes en sursurrement babillard, étouffé par les mouchoirs humides. Et l'on parlait, l'on trouvait, à trois pas du cadavre enfermé dans sa bière, cent choses à dire... C'étaient dans ce coin, près du lit vide, des échos de la dernière maladie, celle qui l'emporta; le diagnostic et le pronostic du médecin traitant, son erreur fatale, la suprême consultation; puis toute cette série d'incidents qui se répète à chaque cas semblable: l'affaiblissement du cœur, l'urémie, les injections de caféine pour réveiller, les piqûres de morphine pour engourdir, moments prévus, ponctuels, de cette tragédie bourgeoise qui s'appelle un décès, dont nous avons été spectateurs et par lesquels il nous faudra passer, nous aussi, à moins qu'une tuile ne nous tue raide, en passant dans la rue, ou que, passager sur un transatlantique, nous prenions aux marins l'originalité d'avoir l'Océan pour tombeau.

Dans une autre encoignure de la pièce, accoudés au bureau du maître, deux messieurs, fort considérables, au témoignage de leur rosette rouge, causent du fauteuil vacant à l'Académie, — car Sevestre, ayant triomphé des pudeurs, — en était; — aussi du siège vacant au Sénat, — car Sevestre, non content d'être un immortel, était encore inamovible... Et la critique littéraire bat déjà sa caisse vide et bavarde, à coups de baguette étouffés, autour des œuvres du défunt. On loue par-ci, blâme par-là. On invoque la sélection sévère du temps devant les monceaux de manuscrits laissés là, sur le bureau tout ouvert; on fait ses réserves sur l'« écriture », la psychologie, les états d'âme... que sais-je? — Aucune, par exemple, sur cette impru-

dence effroyable de créer, hors la Nature, des organismes moraux monstrueux, — folie du Wagner de Goethe, dans *Faust*, faisant germer, de sa fiole d'alchimiste, Homunculus.

Chose à peine croyable, sur trente âmes rassemblées dans cette chambre où la Mort passa, cette nuit, nulle ne s'avise d'un rapprochement, pourtant bien facile, entre ce corps embaumé de fleurs, escorté de respects et de rites, — et l'âme, silencieusement partie pour l'Inconnu, peut-être honteuse, à cette heure, et frémissante...

« Messieurs, quand il vous plaira », dit très haut, mais sans crier, l'Ordonnateur. Il était long et maigre, blanc de cheveux, bien drapé dans son joli manteau noir démodé, d'une solennité très exactement proportionnelle au chiffre de la classe, la quatrième, — une classe riche encore et très conséquente. — Alors la bière, pesante à cause du plomb, fut enlevée, d'un effort, par les quatre porteurs en habit; on la descendit, par l'escalier, sous la porte-cochère.

Sevestre l'avait bien des fois descendu, cet escalier, tantôt gaillard, dispos, en douce digestion, le plan d'une nouvelle bien grasse dans la tête, tantôt l'humeur maussade, quand l'estomac fonctionnait mal, et que la verve faiblissait. La dernière fois, c'était huit jours avant, — il était très oppressé vers les dernières marches. Le médecin l'avait averti : « Votre cœur ne bat que d'une aile », disait-il. Mais Sevestre, avec sa voix de basse profonde, et son rire de pléthorique confiant, répondait qu'une aile suffisait à voler, pour un tourtereau de son âge.

Et, à cette fin d'étudier sur le vif les profondes psychologies, cet homme de lettres avait les dévouements d'un savant de laboratoire; il passait ses nuits dans des expériences curieuses, et périlleuses, — dont il redonnait la quintessence en ses livres. A ce prix, il avait gagné l'estime des critiques qui louaient son talent documenté, consciencieux, — et contracté, du même coup, l'hypertrophie dont il mourut.

Parents, amis, collègues, connaissances de boulevard, la longue et laide file de chapeaux droits et de redingotes se met au petit pas,

derrière le char balancé sur ses essieux, mollement, bourré de fleurs. On conduit Désiré Sevestre à l'église.

Désiré Sevestre y est d'ailleurs attendu, tout est prêt pour le recevoir comme il faut. Avis d'un décès fut transmis l'avant-veille, au clergé de sa paroisse..., sa paroisse où d'ailleurs, il ne fréquentait guères; et des tentures noires à crépines d'argent masquent les arcades de la nef, à chaque travée, un écusson porte les initiales D S. Au chœur, le catafalque vide attend, brillant de cierges, comme un nouveau lit de mort. L'organiste est à son poste, les doigts sur le clavier; les suisses, en grand deuil, sont debout, hallebarde prête à frapper, des deux côtés du grand portail ouvert.

Une poussée de foule, silencieuse, et pourtant bruyante... Les chaises qui s'écartent pour laisser passage à la bière, dont le sapin, quelques instants, s'offre à nu... C'est Désiré Sevestre qui fait son entrée dans l'église. Aussitôt, quelques accords d'orgue, en mineur, et le chœur attaque le *De profundis*.

Oh! la beauté de cette phrase simple, et terrible, comme elle noie, de sa longue vague, tous les résidus factices et gâtés que laissait l'œuvre de Désiré dans les cerveaux! Oui, ces fantômes obsédants d'hétaires, et de courtisanes bourgeoises, de souteneurs en habit, d'escrocs courtois et fêtés, ces tableaux de fines parties aux restaurants de tolérance, de fiacres complaisants aux stores mi-baissés, ces adultères niais et lâches, ces imbroglios mesquins de vaudeville, tout ce nuage empesté, vapeur planant sur un marais..., une voix d'enfant de chœur, se levant dans la nef étouffée de tentures, assombrie, — tel un vol d'oiseau blanc, — les dissipe.

Qu'est-ce qu'il chante, cet enfant qu'on ne voit pas, mais qu'on devine, là, derrière l'autel, en camail violet, debout entre le buffet d'orgue et la crosse géante des contre-basses? — Voici :

« Du fond, du tréfond de mon cœur, prêt à cesser ses battements, ô Dieu que si longtemps j'oubliai, — j'appelle au secours!... Oh! ne ferme pas l'oreille à mon cri... »

Il y a vingt années, lorsqu'un geste de concupiscence orgueilleuse me fit saisir la plume afin de retracer ce qui brûle les âmes et les souille, je me sentis, soudain, arrêté... Un ange, je sentis son souffle pur sur ma joue, retenait ma main, m'empêchait. Mon style alors suspendu, je rêvai.

Je vis une nef blanche, et tranquille, où moi, l'enfant de douze ans, qu'on avait voué à la Vierge, je marchais, le bras ceint d'une écharpe, à la Table, pour communier...

Depuis j'eus d'autres joies, mais rouges de flammes hélas! ou glauques, couleur d'abîme. Je n'eus jamais plus de joies blanches.

Pendant vingt ans, Seigneur, j'ai souffert. Car je faisais le mal, je commettais le péché chaque jour, et chaque nuit, et je savais le mal que je faisais, j'étais conscient... Un jour, je cessai de souffrir; hélas! ma conscience était morte, tu t'étais justement vengé, en la tuant.

Puis, soudain, je me sentis frappé dans mon corps. La fièvre alluma son feu, pareil à celui de luxure, en mes veines. Je me couchai dans un lit d'où je ne devais plus me lever... Alors, j'ai lutté, mais point contre le péché, — contre la Mort. Toute mon énergie s'amassait pour la repousser, cette Mort affreuse dont l'idée me mouillait de sueurs froides.

Elle me toucha pourtant. Je brûlai très fort, puis me sentis glacé... C'était Elle, c'était la Mort. Son nom se posa sur mes lèvres, et je tremblai, sous mes draps, attendant ce qui allait m'arriver.

Tout allait finir, et bientôt, mes yeux, malgré des efforts éperdus, s'appesantissaient; je ne distinguais plus l'étoile des cierges au pied de mon lit; mais je sentais encore l'odeur de cire, et j'entendais — le murmure doux de prières qu'un prêtre...

De profundis! De l'abîme glauque et sans fond, où je me sentis couler, pour toujours, — Seigneur, j'ai crié vers toi. *Clamavi ad te, Domine!* Dieu, reprends-moi à temps! Tends-moi la main... Pardon...! Oh! pardon d'avoir souillé mon âme, mon âme blanche, mon âme de première communion! Pardon d'avoir souillé d'autres âmes! Témoin ce prêtre, dont mes yeux obscurcis ne distinguent plus, déjà, le

visage..., dont mes oreilles assourdies ne vont plus entendre la voix, dans une minute, — je confesse mes fautes, oui, toutes mes fautes, toutes; et j'ai l'horreur du mal que j'ai fait. Écoute, ô Dieu de pitié, ma prière : *Exaudi vocem meam...* Je renonce...

.

« Docteur, dites-moi, croyez-vous qu'il avait sa connaissance, encore, quand M. le Vicaire de Saint-Roch est venu lire, à son lit, la prière des agonisants? »

« Non, Madame, c'est impossible. Le pouls, à ce moment-là, ne frappait plus mon doigt. Voyez ce tracé, d'ailleurs; le sphygmographe accuse une ligne à peu près droite... Dans ces conditions, l'anémie cérébrale et cardiaque est complète. Le faible mouvement des lèvres dont vous me parlez n'est qu'un reflexe, un geste machinal... Après tout, c'est la plus belle mort que j'aie vue... une mort très douce... »

« Mais pourtant, Docteur, à l'instant suprême, ne peut-il se faire un retour de vie, si faible soit-il, une lueur, un éclair, la force et le temps nécessaire pour dire, en soi-même, un *oui*, pour consentir?... »

Ce fut le prêtre, alors, qui répondit :

« Madame, dit-il à la veuve de Désiré Sevestre, qui pleurait, — Dieu a l'Infini à sa disposition; Il peut faire tenir le mot *pardon* dans un millième de seconde. »

MAURICE GRIVEAU.



Vœu

*Que je voudrais, ton bras appuyé sur le mien,
M'en aller lentement par un parc ancien!
Tu sourirais avec une exquise indolence;
Tes mots dits à mi-voix auraient, dans le silence,
La grave inflexion de ceux-là que jadis
Une âme virginale et tremblante m'a dits...
Nous irions pas à pas, savourant l'heure brève;
Après tant d'amoureux nous ferions le beau rêve
Dont les hommes toujours ont bercé leur ennui...
La nuit d'été viendrait, la tiède et calme nuit;
Et nos cœurs sentiraient, devant son grand mystère,
A quel point, quand on aime, il est doux de se taire.*

FERNAND SÉVERIN.



LES LIVRES

Comte ALBERT DU BOIS : **Leuconoé**. (Paris, LEMERRE, fr. 3.50.)

M du Bois est un païen, un païen intellectuel qui aime le paganisme, et dans le paganisme, la pensée et l'art grecs, d'un amour absolu, exclusif, intransigeant. A son sens « l'esprit humain est impuissant à rien ajouter à l'art et à la morale de la Grèce... Depuis vingt-trois siècles nous n'avons rien conquis ». Cette élimination sommaire de toute l'influence chrétienne est appuyée d'autre part par un essai de démonstration de la « stérilité artistique » du christianisme. « La religion chrétienne, interroge l'auteur, basée sur le surnaturel, ne s'inspirant que du surnaturel, que pouvait-elle avoir de commun avec l'art qui ne peut exister en dehors de la nature ? »

En ce temps, où les littérateurs sont à la recherche d'attitudes inédites, voilà une pose qui ne manque point d'originalité; ajoutons que M. du Bois joue le personnage qu'il a rêvé d'être avec une impeccable et logique ténacité; accordons-lui même un réel talent pictural et évocatif dans la reconstitution jadis d'Athènes — on n'a pas oublié ses *Amours antiques* — et aujourd'hui de Sparte — son nouveau livre s'intitule *Leuconoé...* L'artiste est certes le meilleur juge des coins d'histoire dans laquelle il encadrera ses œuvres — et on aurait mauvaise grâce de contester à M. du Bois le droit de tourner de préférence ses regards vers l'antiquité, et de ressusciter d'elle, en un style d'une plasticité sobrement colorée, les périodes les plus grandioses et les plus captivantes : le néo-hellénisme est, comme tout autre, un genre littéraire qui peut avoir ses chefs-d'œuvre — et *Leuconoé* est un livre qui a de remarquables qualités de conception et d'écriture; ce dont M. du Bois aurait dû s'abstenir — chrétien, élevé dans la religion chrétienne et lui redevable de ce qu'il y a de meilleur même en ses facultés d'artiste — c'est de tourner son panégyrique du paganisme en réquisitoire contre le christianisme, de faire passer celui-ci comme une inutilité, sinon comme une calamité, et d'oublier systématiquement, dans sa nostalgie fanatique de la Beauté païenne, que si l'Art grec a produit Phidias, Sophocle, Homère, l'Art chrétien a suscité Memling, Van Eyck, Dante et Fra Angelico, et que les cathédrales du moyen âge sont aussi belles — d'une beauté autre et à notre sens plus haute — que l'Acropole et les Parthenons. F. V.



ANDRÉ GIDE : **Les Nourritures terrestres.** (Paris, Société du *Mercur*
de France.)

DÉGAGÉ de son symbolisme pénible, ce livre me paraît être le manuel de l'instinct — un essai de renouveau de la nature humaine par l'oubli de toutes les contingences amoncelées par l'hérédité et le milieu; l'auteur s'acharne à voir tous êtres et toutes choses avec une âme neuve de primitif; il y réussit parfois et alors — car M. André Gide a le style imagé et frissonnant — ce sont des aperçus d'une pénétrante originalité... Mais pour conquérir quelques pages attachantes et belles, que d'incohérences à traverser, que de tâtonnements à faire, que de bavardages à subir ! F. V.



TEODOR DE WYZEWA : **Écrivains étrangers.** (Deuxième série.
Paris, PERRIN.)

LA deuxième série des *Écrivains étrangers*, par M. Teodor de Wyzewa fait regretter la première série... C'est en grande partie un défilé de sous-ordres :

il ne nous dit sur Ibsen et Tolstoï que ce qu'il nous avait dit déjà — et il nous le dit hâtivement et partant moins bien; et ces aperçus sommaires sur l'œuvre de ces maîtres sont encadrés, d'autre part, par des études plutôt ardues sur de subalternes romanciers anglais et allemands; seuls deux chapitres méritent de retenir l'attention : le premier est relatif à la littérature féministe en Angleterre — avec l'analyse d'un curieux roman sur l'union libre; l'autre enregistre, sur Henry Heine, l'opinion des principaux écrivains allemands, à propos d'un projet de monument à élever à Mayence au poète allemand, contempteur de l'Allemagne; mais en ces deux chapitres — comme en plusieurs autres du reste, où l'auteur résume des œuvres étrangères — l'apport personnel de M. de Wyzewa est réduit au minimum.

Il est fâcheux qu'un écrivain de cette valeur condescende à bâcler des volumes avec des rognures de revues!

F. V.



I. PACHEU, S. J. : **Église et Patrie.** (26 pages. — Chez PLON, Paris.)

CE discours, prononcé à Saint-Sulpice, respire le large, fécond et bel enthousiasme qui traversait déjà l'œuvre antérieure du R. P. Pacheu : *De Dante à Verlaine...* Ce Jésuite est un fils de son temps, l'aimant de sincérité et de vaillance et il faut lire les pages vibrantes, où comparant notre siècle aux époques révolues, il demande qu'on remplace « par une équité sereine, les jugements découragés sur le malheur des temps ».

F. V.



Roseaux pensants, par ROBERT DE MONTESQUIOU. (CHARPENTIER.)

L'ÉCRITURE complexe et diffuse des *Chauves-souris*, du *Chef aux Odeurs suaves* et des *Hortensias bleus* se simplifie en ce volume, qui réunit les chroniques éparses d'un dandysme rare et précieux. M. de Montesquiou aime des fleurs — orchidées, chrysanthèmes, volubilis — la forme bizarre et gracile, les couleurs étranges et les attendrissantes suavités. Aussi nous décrit-il, avec sorupule et une minutie charmante, l'œuvre de Gallé et de Lalique, les artisans subtils, bijoutier de cabinet des gemmes, ébéniste et verrier. L'un a des perles creuses, des coupes, des drageoirs, des pommes de cannes ou de parasols; dans ses pandeloques fulgurantes ou faiblement éclairées, il endort ou réveille la flamme qu'il a volée, en des veinures affolées, des chevelures sinueuses, des fleurs inemployées, des insectes diaprés; l'autre a des vases murrhins, « frères de ces mystérieuses coupes dont l'antiquité s'ennorgueillit sans nous les traduire, et dont nous jugeons l'ensorcelante beauté par l'étrange délire qu'elles inspiraient *d'en ronger les bords* »; des

vases dont la pâte préparée selon des assemblages discrets se nuance de tons correspondants à des plantes symboliques.

Plus loin, dans un fouillis de broderies, de colliers et de tentures, dans un bric-brac nouveau, précieux et amusant, voici des pages curieuses sur le mobilier libre. L'art appliqué aux objets usuels, la réverbération de l'âme ténue ou tourmentée sur les choses qui nous entourent semble être le constant souci de l'auteur. N'avons-nous pas vu, à une exposition récente, une horloge ouvragée de ses mains sveltes et héraldiques? et à ce goût passionné du moderne se mêle pourtant le culte pieux du passé fâné; s'il aime Mallarmé, Kahn et Griffin, il a vanté davantage, en une conférence mémorable, la douceur exquise de M^{me} Desbordes Valmore; et s'il célèbre M. Bing, en répétant avec Lafontaine :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

il prétend que l'art de l'ameublement consistera au moins autant dans le groupement subtil et disert, de choses en apparence disparates, dans l'union assortie du nouveau et de l'ancien que dans les récentes créations, lesquelles, à elles seules, ne sauraient offrir qu'un intérêt arbitraire.

Et le livre compact, documenté, bourré de faits et de noms aux sonorités exotiques ou inconnues, se poursuit dans les parfums, les sons et les couleurs. Toutes les fleurs y passent, tous les oiseaux aussi. L'accumulation leur nuit peut-être. Il eût fallu les savourer, dans le journal où elles parurent, en tranches séparées, car l'on en sort, aujourd'hui, ivre un peu et troublé, comme un visiteur au sortir d'une échoppe japonaise. Il a vu des teintes disparues et des formes surannées; ses yeux sont las et l'odeur des étoffes dépliées, du thé et de l'opium bourdonne dans sa tête.

TH. B.



Cantiques du Cantique, par JACQUES NERVAT et MARIE CAUSSÉ.
(Bibliothèque de l'*Effort*, Toulouse.)

COMME le dit une courte préface, c'est pendant de longues fiançailles que ces vers ont jailli de deux âmes qui se sont penchées l'une vers l'autre pour se pénétrer. Ivres de leur amour, amoureuses de leur ivresse, elles se sont mêlées dans la joie; l'univers leur a paru plus lumineux, la vie plus digne d'être vécue, et, comme des enfants qui ont trouvé un beau papillon, le montrent à tout venant, au bout de l'épingle avec laquelle ils l'ont transpercé, elles ont fixé dans l'ombre, avec le rythme, le beau papillon de leur amour, et, fervemment, le portent à la clarté.

Elles chantent tour à tour. Il lui dit les mots de confiance et de joie. Elle lui répond les paroles d'abandon, de douceur et de calme. Et par la Clarté, l'Exil et le

Départ se prolonge cette Bonne Chanson à deux voix. Il ne m'en voudra certes pas si je trouve qu'Elle a dans sa simplicité d'enfant naïve et heureuse un charme plus attachant. On devine qu'Elle ne transcrivit pas pour d'autres les douces émotions de l'amour; et l'on redoute qu'il ne soit mêlé chez Lui à cette ferveur un certain souci de forme et de publication enlevant à ses vers toute grâce d'intimité et toute saveur primesautière.

TH. B.



GABRIEL SÉAILLES : **Essai sur le Génie dans l'Art.** (Paris, FÉLIX ALCAN.)

« Le génie est une longue patience. » Ce proverbial axiome pourrait servir d'épigraphe au livre récent, où M. Gabriel Séailles a étudié le génie dans ses origines et dans ses éléments et a essayé de démontrer que loin d'être « hors la nature, suspendu dans le vide par un miracle capricieux », le génie ne rompt pas la continuité des phénomènes spirituels, mais apparaît comme l'harmonie parfaite de toutes les facultés humaines.

La démonstration est longue et ample, fortement fouillée, logiquement déduite et spirituellement relevée par des digressions très personnelles et très originales sur l'art...

Peut-être la théorie de M. Séailles a-t-elle le tort — comme conclusion finale et implicite — de ravir au génie sa belle instinctivité large, impétueuse et grandiose et de l'ériger en la plus idéale des habiletés?

Un beau livre en tous cas — et qui fait penser.

L.



LES REVUES

En un style bellement imagé, M. Léon Souguenet, dans la *Revue Générale*, replace le polytypique des frères Van Eyck, l'*Adoration de l'Agneau*, en le milieu historique qui le vit naître et analyse magistralement l'effet que dut produire l'immortel chef-d'œuvre sur ses premiers admirateurs. C'est une page de critique artistique, intentionnellement évocative.

La *Lutte* public, de M. Paul Mussche, des *Chansons* d'une attachante et mélancolique délicatesse.

Dans la *Jeune Belgique*, M. Albert Giraud réfute les partisans de la « prosodie musicale » par des citations de... Paul Arène.

C'est plus amusant que décisif.

La *Trêve-Dieu* a de beaux vers parnassiens de Robert de la Villehervé et de Camille Maryx.

Dans la *Revue Nationale*, M. Maurice Le Blond traite, d'une façon élevée et originale, du *Sectaire dans les Arts*.

Dans l'*Ermitage*, M. Alphonse Germain, à l'appui d'une étude enthousiaste sur Joseph Coront, publie, de l'artiste, un dessin d'une belle et hiératique harmonie de lignes.

Le *Magasin Littéraire* donne une « Revue de Livres », par William Ritter; à remarquer surtout quelques pages sur Barbey d'Aurevilly, à propos des volumes posthumes du maître : *Poussières, Rythmes oubliés*.

L'*Art Moderne* a rendu hebdomadairement compte des promenades de vacances de ses rédacteurs : les uns s'en furent rêver à Elseneur; d'autres se contentèrent d'aller découvrir à nouveau la plaine de Waterloo.

L'évocation de Blanqui — le révolutionnaire célèbre — fournit à M. Camille Mauclair, dans le *Mercure de France*, l'occasion d'une « leçon d'énergie » de vraiment vaillante et vibrante allure.

Dans la *Quinzaine*, M. Ugo Osetti traite d'une manière intéressante de la Renaissance littéraire en Italie.

Dans le *Sillon* du 10 septembre, de belles « Impressions de Bayreuth », par M. Louis Gillet.



NOTULES

UN beau médaillon de Barbey d'Aurevilly, découpé dans l'intéressante étude que M. Paul Festugières, du *Sillon*, consacre au « Connétable des Lettres françaises » :

« Homme d'action, à la manière des ancêtres, il était, comme eux encore, homme de convictions et de principes, homme de foi. La foi n'est aussi bien qu'une

forme du caractère et de l'action. Et il ne prit pas la peine d'aller s'enquérir au loin des croyances auxquelles il dut accorder sa foi ; il se contenta de garder celles qui l'avaient accueilli dès son entrée dans la vie, et dont il avait pu se pénétrer tout enfant en respirant la brise normande. Issu d'une famille et d'un pays restés profondément royalistes et catholiques, il conserva lui-même cet inébranlable attachement au principe d'une autorité souveraine et à la doctrine de l'Église. Cette tradition héréditaire, il l'accepta sans hésiter, sans même songer à discuter ni à vérifier, parce qu'elle convenait merveilleusement à sa propre nature, parce qu'elle était faite pour lui, parce qu'il était Normand. C'est ainsi qu'il devint un réactionnaire ; il le fut de naissance et par la force des choses ; il y était prédestiné. Mais en plus, il le fut à sa façon, avec la fougue et l'outrance de son tempérament ; il le fut dans toute l'acceptation du mot, en tout et partout, sans ménagement, comme un homme qui ne sait point s'arrêter à mi-chemin. Il fit profession de l'être ; il eut la réaction intraitable et agressive. Au sein d'une société qui inclinait de plus en plus vers une égalité niveleuse, il se fit gloire de proclamer que l'inégalité est naturelle et nécessaire parmi les hommes, qu'elle doit être consacrée par les institutions, et qu'il faut que les peuples obéissent à des maîtres qu'ils ne se sont pas donnés ; en face de l'incrédulité générale, il déploya son catholicisme au-dessus de sa tête comme un provoquant étendard. L'Église n'eut jamais d'apologiste plus convaincu et plus systématique ; il fut catholique envers et contre tout, de parti pris. Mais il ne faisait, en tout ceci, que pousser à l'extrême les propres tendances de sa race. »



ENTRE deux méthodes d'enseignement — celle du Père Verest et celle de l'Abbé Guillaume — notre ami F. V. s'étant prononcé pour la seconde, *parce qu'elle est plus chrétienne sans être moins scientifique*, la *Jeune Belgique* dit que l'aveu est à retenir.

Le découpage est habile et nous voyons d'ici que la *Jeune Belgique* en fera usage au premier jour pour nous accuser de faire de l'art et de la science les vassaux de la religion. Mais il suffit de lire le reste de l'article de notre ami — et notamment la finale — pour s'apercevoir que cette conclusion serait aussi fantaisiste que peu loyale.



TROIS ARCHÉTYPES. — La *Revue naturaliste* — une publication d'une belle vaillance idéaliste — nous apporta, dans son numéro d'août, un manifeste de M. Georges Rency sur la littérature belge. . .

Personne jusqu'ici — pas même l'*Art moderne* ! — n'ayant proclamé qu'avec l'entrée dans les lettres de MM. Vandeputte, Ruyters et Rency, un art nouveau nous était né, ces messieurs, obéissant à *leur conscience d'artiste*, se sont trouvés

dans l'obligation de se présenter eux-mêmes **« comme les authentiques représentants de l'art en ce pays »**.

Et Giraud, et Gilkin, et Demolder, et Severin, et Goffin, et tous ceux qui firent des œuvres, pendant que les archétypes biberonnaient encore? Peuh! ce furent gens d'une *« époque inutile et stérile, quelques-uns n'ayant aucun talent, d'autres en possédant un peu, d'autres même beaucoup »*, mais, ajoute M. Rency, *« nous nous rions également de leurs pénibles compositions... Cette génération n'a eu d'autre utilité que de nous préparer le terrain... Elle nous a montré ce que nous ne devons pas faire... Nous grandissons, joyeux, sur ses ruines. »*

Et pour finir, les archétypes proclament que seules leurs tendances **« sont celles mêmes qui dictèrent toujours les œuvres éternelles »**.

Œuvres éternelles!

Il faut lire en son entier (*Revue naturaliste*, numéro d'août, pages 273 à 280) ce chef-d'œuvre de puérile et vaniteuse bêtise. Tout d'abord on voudrait s'indigner — tant il y a d'injustice dans cet orgueil — mais on finit par rire, par rire aux éclats, — tant il y a dans cet orgueil de sottise, de naïve et présomptueuse sottise de gosses... Ah! les poussins qui veulent en imposer en se fourrant une plume de paon à... l'arrière-train!

PENSÉE DU MOIS :

« Qu'il tienne l'ébauchoir, la plume ou le pinceau, l'artiste ne mérite véritablement ce nom que lorsqu'il donne une âme aux choses de la matière, une forme aux choses de l'âme, que lorsque, en un mot, il idéalise le réel qu'il voit et réalise l'idéal qu'il sent. »

ALEXANDRE DUMAS FILS.

UN écrivain français — Léon Gautier — est mort récemment, auquel les modernistes catholiques doivent un souvenir reconnaissant.

En un temps — il y a trente ans — où il était encore de mode et presque de principe chez les chrétiens de décrier le temps actuel et de mépriser l'art contemporain au profit du néo-paganisme classique, Léon Gautier osa fièrement prendre la défense de la littérature du XIX^e siècle :

« En examinant, disait-il, l'état actuel de ce qu'on a si bien nommé « la littérature », nous aurons lieu de nous réjouir d'un progrès certain, et de concevoir de grandes espérances. Si l'on veut nous permettre de dire très nettement notre pensée sur ce sujet, nous n'hésiterons pas à proclamer que notre siècle *nous paraît, littérairement, très supérieur aux siècles précédents, même au XVII^e.* »

Et cette idée, qui depuis lors fut placée au faite du programme de la jeune littérature catholique, Léon Gautier la développa avec une inlassable ténacité, entre

autres dans ses *Études littéraires pour la défense de l'Église* et dans ses *Lettres d'un Catholique*.

Et jamais les travaux si attachants et si fouillés que l'écrivain entreprit sur les Lettres du Moyen-âge, ne purent amoindrir en lui ce viril et enthousiaste amour de l'art moderne.

Nous saluons respectueusement la mémoire de ce précurseur des idées que nous défendons.



LES officieux du ministère des Beaux-Arts font annoncer dans la presse que le département de M. de Bruyn songerait à subordonner à un droit d'entrée la visite de nos musées nationaux.

En vérité, voilà une mesure réellement démocratique !

Et notre peuple belge dilapidait vraiment trop de temps, n'est-ce pas, devant les chefs-d'œuvre de l'art ?

La mesure préconisée comblera une lacune : on demande le nom du rond-de-cuir qui s'en est aperçu.



BRUXELLES vient de perpétuer le souvenir du bourgmestre Anspach par une fontaine en chocolat Suchard.

Au siècle prochain, M. Buls — il peut s'y attendre — sera transmis aux générations futures sous la forme d'une colonne Liebig.

L'art appliqué aux places publiques !



QUE des Congrès flamands se réunissent où soient glorifiés les maîtres des Arts et des Lettres de Flandre et où soient coordonnés les efforts en vue de la propagation de la langue et de la littérature flamandes, nous n'avons rien à y redire ; nous y applaudissons même, et d'enthousiasme, car pour se servir d'un instrument différent, les écrivains d'expression française et les écrivains d'expression flamande collaborent à un même idéal, et pour notre part nous honorons de la plus profonde admiration des maîtres comme Guido Gezelle, Hugo Verriest, Paul de Mont, Claeys et d'autres.

D'autant plus sommes-nous en droit de protester, comme chrétiens et comme artistes, quand dans ces réunions de lettrés flamands (le cas vient encore de se passer tout récemment à Audenarde) on permet à des cuistres mal embouchés de proclamer que les écrivains qui se servent en Belgique de la langue française travaillent « à la démoralisation et à l'abatardissement de leur pays ».

Sans songer le moins du monde à rendre les Lettres flamandes responsables de ces incartades de politiciens, nous nous permettons de regretter que les vrais artistes et littérateurs présents au Congrès n'aient point cru devoir relever, comme ils le

méritaient, ces inqualifiables outrages à l'adresse de leurs frères de Lettres, écrivant en langue française.



LA dégringolade de la Comédie-Française a amené « le premier Théâtre de France » à reprendre la... *Vie de Bohème*, de Mürger... Tant mieux du reste puisque l'aventure donna l'occasion à la critique française de grater la dorure de cette idole des rapins et des grisettes et de réduire à sa très mince valeur artistique ce Georges Ohnet de la vie estudiantine d'autrefois.

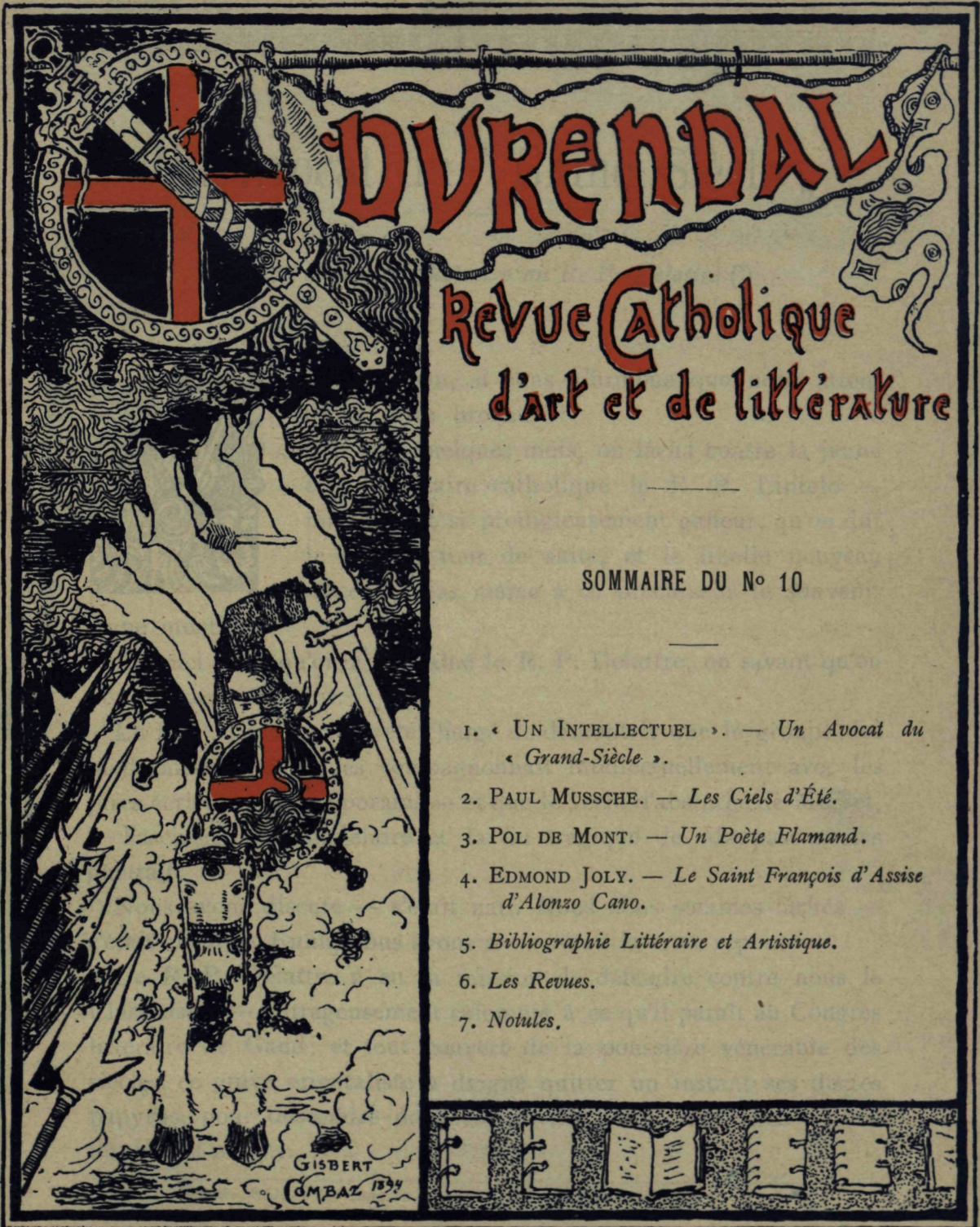
M. Ernest La Jeunesse s'est, entre autres, chargé de cette salutaire besogne et il écrit dans le *Journal* :

« C'est un nom, c'est de l'attendrissement, c'est une légende. La voici : Poète mourant de faim ou à peu près, à qui le succès vint trop tard, alors que la misère l'avait épuisé et lui avait arraché son âme, Mürger mit toutes ses souffrances, tout son être dans la *Vie de Bohème*, sourit tristement au triomphe *in extremis*, puis expira pour danser un quadrille posthume avec Hégésippe Moreau, Malfilâtre et Gilbert. Et l'on pleure et c'est exquis.

« Mais voici la vérité : Mürger eut faim ; c'est bien ; on lui donna la croix de la Légion d'honneur. Il est mort ; c'est mieux ; on lui donna un tombeau de marbre blanc, d'une mélancolie déclamatoire. On peut se demander s'il n'y a pas quelque disproportion entre ces titres et ces récompenses et se demander si Mürger eut vraiment faim ; où trouve-t-on dans son œuvre, dans sa vie, les cris, les douleurs, les tortures, l'humanité, le divinité et la volupté de la faim ? Mais la question n'est pas là : ce prétendu martyr de la « littérature » fut un *chançard* de la « littérature ». C'est à vingt-cinq ans qu'il impose son nom, qu'il est célèbre, qu'il trouve des éditeurs enthousiastes, des admirateurs et de l'argent. Et il ne meurt pas à vingt-cinq ans ; il exploite sa veine longuement, sagement, en homme très pratique, en auteur très fécond, jusqu'à ce que, vers quarante ans, lourd, usé et vide, il s'en aille voir si la bohème a droit de cité au ciel.

« Mimi, Musette, Schaunard, Colline, Baptiste, Phémie, tout cela sort non des mansardes qu'habita et où fréquenta Mürger, mais des chansons de Béranger, des livres de Paul de Kock et de Pigault-Lebrun ; Mürger ne fit que promener des souvenirs de lectures (et de mauvaises lectures) parmi des décors favorables ; il ne leur prêta même pas la majesté ou l'agrément d'un style neuf, d'images agréables ; pauvre imitateur qui prétendit être initiateur, il marcha nonchalamment et sans grâce dans une route que tant d'autres lui avaient frayée. »





SOMMAIRE DU N° 10

1. « UN INTELLECTUEL ». — *Un Avocat du « Grand-Siècle ».*
2. PAUL MUSSCHE. — *Les Ciels d'Été.*
3. POL DE MONT. — *Un Poète Flamand.*
4. EDMOND JOLY. — *Le Saint François d'Assise d'Alonzo Cano.*
5. *Bibliographie Littéraire et Artistique.*
6. *Les Revues.*
7. *Notules.*

Un Avocat du “ Grand Siècle „

Réponse d'un « intellectuel » au R. P. Delattre ()*



ous croira-t-on, si nous affirmons que nous attendions cette brochure ?

Il y a quelques mois, on lâcha contre la jeune école littéraire catholique le R. P. Lintelo — mais il fut si prodigieusement gaffeur, qu'on dut le remiser tout de suite, et le libelle nouveau n'accorde pas même à ce précurseur le souvenir

d'une mention.

Et voici donc qu'on a déchaîné le R. P. Delattre, un savant qu'on nous assure éminent.

Le R. P. Lintelo avait été chargé de démontrer que le groupe des modernistes catholiques compagnonnait intellectuellement avec les pires écrivains contemporains — et que le verre d'absinthe de Musset, le haschisch de Baudelaire et la fin tragique de Maupassant les guettait.

Nous avons discuté — c'était naïf. Nous nous sommes fâchés — c'était absurde. Enfin, nous avons ri — c'était la vraie réponse.

Le R. P. Delattre a eu la mission de défendre contre nous le Classicisme — outrageusement calomnié à ce qu'il paraît au Congrès littéraire de Gand; et tout couvert de la poussière vénérable des siècles, ce grave orientaliste a daigné quitter un instant ses doctes papyrus, pour descendre dans l'arène des luttes littéraires — une férule à la main...

(*) A.-J. Delattre, S. J. — *Un Congrès d'intellectuels à Gand, en février 1897.*

« ... Venez ici, Klein, de Baets, Carton de Wiart, Demade, Vanden Bosch. Qu'osâtes-vous dire à Gand, et est-ce là le fruit que vous retirâtes des leçons que nous vous donnâmes ? »

En voyant cette tentative de *pensum*, notre première idée fut de faire remarquer au R. P. Delattre qu'il y avait déjà quelques quinze ans que nous ne relevions plus de sa discipline et que, n'ayant point la chance d'être des ducs de Bourgogne, nous ne nous sentions pas en besoin de Mentor.

Mais, réflexions faites, nous nous sommes dits que si les écrivains belges, attaqués par le R. P. Delattre, pouvaient dédaigner sa désobligeante agression, il était de leur devoir d'autre part de ne point laisser sans réplique, les petites vilénies, savamment — oh ! combien — distillées contre M. l'abbé Klein, leur ami et leur hôte.

Ce nous sera en même temps l'occasion d'affirmer une fois de plus nos principes et nos tendances — contre les grands et les petits orientalistes de lettres.

I

Le groupe littéraire des jeunes catholiques belges date de moins de dix ans.

C'était l'époque où la *Jeune Belgique*, ayant réveillé la passion de l'Art, fascinait les adolescents par un programme qui alliait la nouveauté des formes à la hardiesse des idées.

Pour tous les catholiques de quelque personnalité, la tentation d'entrer dans l'orbite de ce mouvement était d'autant plus impérieuse que la *Jeune Belgique*, née au sein de l'Université de Louvain, était, pour une grande partie, l'œuvre d'initiative — oui, mon Révérend Père ! — d'anciens élèves des Jésuites.

Le danger était réel et grave : car l'école nouvelle — digne de beaucoup de sympathies au seul point de vue littéraire — avait le tort d'idolâtrer l'Art au point de lui subordonner d'une façon humiliante la Religion et la Morale.

Quelques jeunes gens, alors — ceux contre lesquels le R. P. Delattre vient de s'acharner si chevaleresquement — crurent faire œuvre de bons chrétiens en conviant leurs coreligionnaires à adhérer à un idéal à la fois catholique et artistique, qui unit « l'éternelle pérennité des idées à la constante évolution des formes ».

Ils affirmèrent leurs croyances religieuses hautement et fièrement ; mais non moins hautement et non moins fièrement ils revendiquèrent le droit — portés par leurs goûts vers la littérature contemporaine — d'admirer cette littérature à l'égal des littératures antérieures.

Par application de ces principes, ils réclamèrent pour les Lettres du xix^e siècle une place, dans l'enseignement moyen, proportionnée à la part faite aux Lettres des siècles antérieurs ; et ils se virent dans la nécessité de dénoncer notamment — et cela explique bien des rancunes restées tenaces — la méthode littéraire des R. P. Jésuites, qui maintenaient systématiquement les jeunes intelligences dans l'absolue domestication du néo-paganisme classique et dressaient contre la littérature moderne des réquisitoires sommaires d'irrégion et d'immoralité — dans l'ignorance d'écrivains chrétiens comme Veillot, Hello, Blanc de Saint-Bonnet, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine et d'autres.

Tout en étant modernistes, ils restèrent néanmoins éclectiques : à maintes reprises, ils protestèrent de leur admiration pour le xvii^e siècle, et dans le xvii^e siècle, pour ceux des maîtres classiques, dont les œuvres sacrifièrent le moins aux conventions transitoires et portèrent la marque d'une belle spontanéité instinctive de génie : Bossuet, Corneille et — ne vous en déplaise, mon Révérend Père — Pascal.

L'auteur des *Provinciales* aurait fait son régal de la façon dont le R. P. Delattre s'y prend pour dénaturer et rendre suspect le mouvement d'art que nous venons d'esquisser à larges traits.

Après avoir, jouant au Lintelo, dénoncé notre « indulgence envers toutes les écoles fussent-elles impies, immorales, faut-il ajouter PORNOGRAPHIQUES », le R. P. Delattre nous accuse d'avoir toujours été systématiquement hostiles au xvii^e siècle.

En vérité une déclaration formelle et nette, faite au Congrès de Gand par M. Firmin Van den Bosch, était, à cet égard, gênante pour la thèse du Révérend Père : « *Nos admirations*, avait-il été dit, *vont à la fois au Classicisme et au Romantisme, à l'École parnassienne et au Symbolisme.* »

« Sagesse tardive ! » — répond le R. P. Delattre.

Sagesse tardive ? — Mais, mon Révérend Père, si, pendant ces dernières années, vous aviez bien voulu détourner parfois vos yeux des manuscrits archaïques, vous sauriez que cette affirmation d'éclectisme a été produite, en termes répétés et formels, à la section des Lettres du Congrès de Malines — et nous vous renvoyons au compte rendu.

« Sagesse tardive ! » — Mais puisque, Biré de l'exégèse, vous collectionnez tant de petits papiers sur notre compte, comment se peut-il que vous ignoriez que « le virtuose » auquel vous reprochez cette « sagesse tardive », écrivait déjà en 1889 : « Pas d'iconoclasme, pas d'exclusivisme, de l'éclectisme et de la modération. Relisez vos classiques et lisez vos modernes. Relisez vos classiques et par delà la contingence démodée et passagère de la forme, retenez-en l'éternelle et permanente vérité. Lisez les modernes — et quel que soit la forme dans laquelle ils ont coulé leur pensée, ne refusez pas votre adhésion enthousiaste au fier et jeune et neuf idéal auquel ils vous convient (*). »

« Sagesse tardive ? » — Mais en tête du premier numéro du *Drapeau*, journal fondé en 1891 pour tous les jeunes écrivains, dont vous entreprenez la démolition, et dans un article intitulé *Notre programme*, vous auriez pu lire : « Qu'on veuille bien nous comprendre et ne nous point attribuer de *sottes exagérations* : nous ne prétendons nullement contester la légitime part d'admiration qui revient aux lettres classiques ; ce contre quoi nous nous élevons, c'est contre le monopole exclusif et despotique dont elles furent et restent investies au détriment de l'Art contemporain. »

(*) F. VANDEN BOSCH. — *Coups de plume*, p. 28.

« Sagesse tardive? » — Mais quand le R. P. Delattre qualifie ainsi une déclaration faite le *second jour* du Congrès, il oublie, il feint d'oublier qu'une déclaration analogue fut émise dès le PREMIER JOUR : « Admirer le beau partout où nous le rencontrons, DANS LES FORMES CLASSIQUES DE L'ART, mais aussi dans les formes modernistes (*). »

II

Dans la remarquable conférence qu'il donna au cours du Congrès littéraire de Gand, M. l'abbé Klein non plus, est-il besoin de le dire, ne fit preuve, au profit du modernisme, de la partialité préconçue et injuste dont l'accuse le R. P. Delattre.

Proposant à ses auditeurs un « idéal littéraire », l'éminent professeur de l'Institut catholique les engageait à considérer comme objectif de l'œuvre d'art-type la satisfaction harmonique de toutes les facultés humaines; il affirmait incomplètes les vaines combinaisons de mots et de verbes si chatoyants et si mélodieux soient-ils, mais, d'autre part, il jugeait insuffisante la raison pure, sereine, rectiligne, qui avait inspiré *certaines* productions du xvii^e siècle? M. l'abbé Klein, en un mot, saluait l'idéal dans des œuvres « qui, d'un même coup, mettraient en branle toutes nos puissances intellectuelles et sensibles, depuis l'impression en quelque sorte purement physique de la jouissance, de la force ou de la peur jusqu'aux plus sublimes envolées dont soit capable la raison humaine ». Et comme exemple de belles œuvres, M. l'abbé Klein citait entre autres les *Élévations* de Bossuet (**).

Les archivistes d'ordinaire ont peur des idées générales. Nous connaissons déjà assez le R. P. Delattre et sa critique de haute envergure pour prévoir qu'il ne se hasarderait pas à discuter dans son ensemble la théorie de M. l'abbé Klein; le « virtuose »... des ciseaux se contentera d'isoler habilement certains passages de la conférence et

(*) *Magasin littéraire*. — Murs-avril, p. 214.

(**) *Magasin littéraire* du 15 mars-15 avril, pp. 161 et 162.

fera à ce sujet un procès de tendances à son auteur; il le sommerait d'accepter le principe « que rien n'est beau que le vrai », sous peine d'être rangé « parmi les décadents de la pensée ».

Un petit fait démontrera, à ce propos, l'exquise bonne foi de notre contradicteur : sans entrer dans le détail des chefs-d'œuvre du xviii^e siècle, M. l'abbé Klein, dans sa causerie, avait plutôt analysé la tendance générale de cette époque vers un art trop solennel, trop pompeux, trop dédaigneux des nuances et du coloris; qu'à cette règle il y ait eu de glorieuses exceptions, c'est ce que M. l'abbé Klein reconnaissait implicitement puisqu'au cours de sa démonstration, il avait rendu hommage — comme nous tous du reste — à Bossuet, à Corneille, à Pascal, à La Fontaine... Et voici que dans sa réfutation, le R. P. Delattre, voulant nous faire passer tous pour des adversaires en bloc du Classicisme et escamotant ces très catégoriques reconnaissances des vrais génies du « grand siècle » clame, dans un élan théâtral et simulé d'indignation, que s'il eût été présent au Congrès, il nous eût crié, en forme de protestation : « Et Bossuet, et Corneille, et Pascal, et La Fontaine? » Vraiment? Eh bien! nous regretterons toujours l'absence du R. P. Delattre; le spectacle eût été piquant de voir un orientaliste jouer au phonographe!

Le xix^e siècle est trop près de sa fin pour que nous renouvellions avec le R. P. Delattre la dispute presque séculaire du Classicisme et du Romantisme, à laquelle succéda depuis la lutte du Romantisme et du Naturalisme, du Naturalisme et du Symbolisme. Nous ne perdrons point notre temps à vouloir convertir des gens qui, dédaignant les évolutions littéraires successives, marquées par les noms de Hugo, de Vigny, Leconte de l'Isle, Baudelaire, Verlaine, en sont encore à considérer l'*Art Poétique* de Boileau comme le code intégral et complet de la formation intellectuelle; à l'appui de cette singulière façon de voir, le R. P. Delattre invoque l'avis de plusieurs critiques, rationalistes la plupart et quelques-uns appartenant — que le R. P. Lintelo se voile la face! — à la peu orthodoxe *Revue des Deux Mondes*; à ce *referendum* nous pourrions répondre par un *referendum* aux résultats opposés —

auquel peut-être des auteurs un peu plus chrétiens que ceux cités par le R. P. Delattre — notamment ce vaillant et regretté Léon Gautier — apporteraient leur contribution; mais à quoi bon cette discussion sur une cause que nous considérons comme jugée depuis longtemps dans le sens du progrès et de l'évolution et que le R. P. Delattre tranche dans le sens du *statu quo* et de la réaction?

C'est au demeurant le droit du R. P. Delattre de penser ainsi et, le pensant, de le dire; ce qui est moins son droit, c'est, voulant compenser son intransigeance vis-à-vis des Lettres modernes, avec notre prétendue intransigeance envers le Classicisme, de nous imputer un mépris du xvii^e siècle en bloc, mépris qui est contraire à des déclarations nettes, multiples et répétées.

Ce qui est moins son droit encore, c'est de donner à notre modernisme une couleur équivoque de sympathie pour l'immoralité de certains livres contemporains. Lui reprochons-nous d'avoir passé une partie de sa vie à expliquer aux collégiens une églogue malpropre de Virgile et les odes du graveleux Horace?

Et ce qui n'est pas son droit du tout, c'est toujours dans le même ordre d'idées, de jeter la suspicion sur l'orthodoxie et la sincérité de nos croyances — et ce reproche a un caractère particulier de gravité quand il s'adresse à un prêtre comme M. Klein.

Une belle idée vraiment terminait la conférence de M. l'abbé Klein; développant que « pour être aujourd'hui grand écrivain, il faut dans une large mesure connaître l'univers », l'orateur évoquait aux yeux de son auditoire les peuples et les civilisations diverses, les caractérisant au passage d'un souvenir de leur passé et d'une sommaire perspective de leur avenir; la page est d'un beau souffle large et entraînant et vibre de la plus haute et de la plus émouvante charité.

Ce morceau de réelle éloquence a dû gêner beaucoup le R. P. Delattre — car il s'est attaché, avec une particulière ardeur, à le déchirer à beaux coups de plume.

Il qualifie cette partie de la causerie « d'amplification » et la disèque phrase par phrase, d'après les recettes du R. P. Broeckaert...

Oh! quand ces savants font de l'esprit, c'est à faire pleurer une momie!... Le batifolage auquel se livre le grave orientaliste ne prouve qu'une chose : c'est qu'on a eu tort de ne pas lui confier la confection d'un nouveau *Guide du Jeune Littérateur*; avec lui on serait resté dans « la tradition » du R. P. Broeckaert — et le R. P. Procès n'eût pas eu l'occasion d'infester ses *Modèles d'œuvres « d'artistes qui ont cherché leurs inspirations dans l'opium, dans le haschisch et dans une foule de narcotiques »*...

Après avoir, par ces puériles grimaces, déshonoré la page de M. l'abbé Klein, le R. P. Delattre cherche à l'éminent professeur une querelle théologique!

En même temps il accuse M. Klein de vouloir substituer M^{sr} Ireland au Pape Léon XIII...

Ne riez pas : dans le déroulement de son coup d'œil panoramique à travers le monde, le conférencier avait salué au passage Washington et Saint-Paul de Minnesota, où la lumière est « parvenue à son éclat le plus intense ».

De là, interrogatoire « très grave aux yeux des catholiques », du R. P. Delattre :

« Qu'est-ce que cela veut dire? Serait-ce que M^{sr} Ireland, l'Université de Washington et le Congrès des religions de Chicago ont remplacé la chaire de saint Pierre, d'où rayonnait jusqu'à présent la grande lumière morale pour les enfants de l'Église? »

Textuel!

La question est aussi intelligente que le serait cette autre :

« Lorsque le R. P. Delattre salue comme un centre de haute intellectualité l'ermitage qui se trouve mi-chemin Florence et Fiésole, est-ce que par hasard il voudrait remplacer Léon XIII par le Révérend Général des Jésuites? »

Tout cela est puéril et mesquin.

Les belles luttes fécondes pour les idées sont remplacées par des essais de coups formés où l'insinuation est l'arme préférée et dont la mise en suspicion est le but à atteindre.

Si l'on écoutait le R. P. Delattre, comme déjà on a les chismocrates, on aurait bientôt les chismographes, des chismographes mis à l'index par un prêtre pour avoir manqué de révérence aux deux Boileau.

III

Car pour le R. P. Delattre, il y a deux Boileau.

M. l'abbé Klein et M. Pol Demade furent réprimandés pour insubordination envers le grand Boileau — celui de l'*Art Poétique*.

M. Henry Carton de Wiart est interpellé pour irrespect envers le petit Boileau — celui du *Guide du Jeune Littérateur*.

Que le *Guide du Jeune Littérateur* fût depuis longtemps un manuel insuffisant et incomplet, ce n'est pas seulement M. Henry Carton de Wiart qui l'a affirmé, ce sont les R. P. Jésuites eux-mêmes qui l'ont avoué, puisqu'ils ont remplacé ce papier buvard de Boileau par un traité plus large et mieux informé.

Alors, quoi ?

Ah ! c'est qu'il fallait absolument réhabiliter le R. P. Broeckkaert. M. Henry Carton de Wiart avait parlé *Guide du Jeune Littérateur* ; le R. P. Delattre lui répond *Histoire de la Littérature*.

Il paraît, en effet, que le R. P. Broeckkaert a écrit une *Histoire de la Littérature* ; nous l'ignorions et beaucoup d'autres probablement avec nous ; bien que le R. P. Delattre qualifie ce livre de supplément au *Guide*, on ne nous la mit jamais en mains — probablement parce qu'il y était question de Hugo, de Lamartine et de Musset ; que depuis lors M. Carton de Wiart et ses amis n'aient point lu cette *Histoire*, on le comprendra : après avoir vécu plusieurs années en compagnie du *Guide*, la vie leur a paru trop courte pour lire l'*Histoire* ; un écrin à riches bijoux du reste que cette *Histoire*, à en juger par les extraits révélés par le R. P. Delattre lui-même : Ponsard y est qualifié « d'un autre Corneille » ; Turquety y est comparé à Lamartine ; on y vante « la rare perfection de style » des fables politiques de Viennet ; enfin Reboul et Jasmin (?) avaient, paraît-il, deux voix suaves et reli-

gieuses »... Tout cela pendant que Victor Hugo était « confondu dans la tourbe des réalistes » et que Lamartine « faisait des vers disloqués ».

Au lieu de chercher à M. Henry Carton de Wiart cette querelle d'orientaliste, le R. P. Delattre eût mieux fait d'essayer de réfuter la partie du discours de notre ami où celui-ci analysa sommairement, au point de vue spiritualiste, les œuvres des Maîtres des Lettres chrétiennes modernes.

Il est vrai qu'il aurait pu y perdre son syriaque !

IV

Si la longueur de ces pages n'était déjà disproportionnée à l'importance qu'il convient d'ajouter à la bilieuse petite brochure du R. P. Delattre — que de jolies choses à relever encore !

Il faut voir comment l'orientaliste, en rupture d'hiéroglyphes, fonce sur M. Pol Demade, parce que celui-ci n'a point eu pour la *Pléiade* le dédain du grand et du petit Boileau. (Pourquoi aussi M. Demade qualifia-t-il la « délicate » *Pléiade* d'un adjectif qui s'appliquerait mieux au R. P. Delattre ?) Vis-à-vis de M. Demade encore, l'archaïque pourfendeur du modernisme défend le xvii^e siècle de n'avoir pas eu le sens de la nature... Mais par quels arguments, grand Dieu... C'était le moment ou jamais, mon Révérend Père, d'ouvrir votre tiroir aux citations et ne pouvant vous exhiber cette fois en compagnie de M. le duc de Broglie, d'appeler au moins à votre aide un critique « de votre race », un Nourry, un Cornut, un Lintelo même... Hélas ! pour contrebalancer l'avis de *tous les historiens littéraires* qui reconnaissent que le véritable sentiment des beautés de la nature a fait son entrée dans les Lettres françaises avec Rousseau, Chateaubriand, Lamartine, qu'apportez-vous ?

1^o Une strophe détachée d'un chœur de Racine, où l'auteur d'*Athalie* « publie » ce bienfait divin :

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

2° Un extrait de l'*Épître à Lamoignon*, où Boileau — le grand Boileau — vante les plaisirs de la campagne :

*Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide
S'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb que suit l'œil et part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air...*

C'est péremptoire, n'est-ce pas? — et de quel droit a-t-on dépouillé ce pêcheur à la ligne doublé d'un Nemrod, de la gloire injustement départie aux auteurs de l'*Émile*, du *Génie du Christianisme* et des *Méditations poétiques* ?

3° Une découpeure du *Songe d'un Habitant du Mogol*, de La Fontaine.

Loin de contredire l'appréciation de M. Pol Demade, toutes ces citations — pour autant qu'il en est besoin — confirment cette appréciation : certes, on peut trouver dans la littérature classique des descriptions de nature, — qui donc a nié cela? — mais généralement ces descriptions voilent les choses vues de tant de périphrases languissantes et banales et glacent l'impression du lecteur par un tel abus de souvenirs mythologiques, que tout sentiment de sincérité, d'émotion et de profondeur en est annihilé...

Le R. P. Delattre sait bien cela — mais ayant reçu la mission de ne rien dire que de désagréable au XIX^e siècle, il a essayé cette défense du classicisme nature — et cela nous valut encore quelques pages d'une réjouissante badauderie de pensée.

V

J'allais oublier de noter que pour prouver que le classicisme « a exploité la veine de la nature », le R. P. Delattre nous menaça d'une citation de « cent pages du *Télémaque* ».

Il n'en fit rien, heureusement — arrêté probablement par la perspective de Calypso et de ses nymphes.

Mais, malgré Calypso et les nymphes, le R. P. Delattre adore le *Télémaque*. Et mal en prit à M. Hermann de Baets de ne pas partager cette adoration.

La belle et caustique causerie de notre ami est déchiquetée, défigurée, travestie, caricaturée... A lire le R. P. Delattre, on dirait que cette causerie a eu pour unique objet le *Télémaque*, on croirait que M. Hermann de Baets a méconnu le talent et le style de Fénelon, on s'imaginerait que la disparition du *Télémaque* de l'enseignement moyen fut la première et dernière revendication de l'orateur... Et Villemain, et Sainte-Beuve sont appelés à la rescousse... Et le R. P. Delattre se monte, s'anime et injurie...

Or tout cela c'est de la comédie; c'est de la virtuosité renouvelée des pires endroits des *Provinciales* : le discours de M. de Baets, en effet, dura une bonne demi-heure, il occupe quatre pages petit texte du *Magasin Littéraire* — et dans ces quatre pages, *une demi-ligne* — la valeur d'une incidente — est consacrée au *Télémaque*...

Le R. P. Delattre sait d'ailleurs fort bien que toujours nous avons distingué entre le *Télémaque*, considéré comme œuvre littéraire *in se* — et le *Télémaque*, livre d'enseignement, trapèze de philologie et de mémoire.

Non, ce n'est pas nous qui avons ridiculisé le *Télémaque* — ce sont les grotesques acrobaties des confectionneurs de manuels de *Préceptes* (*).

(*) Pour la joie de nos lecteurs, voici comment le R. P. Broeckert « dissèque » une des premières pages du *Télémaque*; nous respectons les italiques du texte :

« En indiquant le *sujet*, nous avons *résumé* tout le morceau. La douleur de Calypso est une *circonstance* très bien choisie en rapport avec tout ce qui doit suivre. L'auteur énonce d'abord cette douleur, puis il la développe et la dépeint par les *effets*. Ces effets, éminemment vrais et naturels, nous font en même temps connaître d'une manière *générale* la demeure et la société de la déesse; une *particularité* de la douleur sert de *transition* à l'arrivée de Télémaque. Suit l'*énumération* des débris du naufrage, qui nous conduit, par une *gradation* naturelle, aux deux naufragés.

» La vue de Télémaque excite dans le cœur de Calypso un sentiment que l'auteur nous fait connaître par ses *effets*. D'abord Calypso affecte l'indifférence et la sévérité, afin de faire parler Télémaque; mais elle n'est pas capable de soutenir cette feinte durant un long discours : pendant que Télémaque explique la *cause* de son voyage, elle, par un *autre effet* de ses dispositions, le contemple en silence; enfin, dernier *effet*, elle l'invite à sa demeure avec des paroles de bienveillance.

» Le tableau de Calypso accompagnée de ses nymphes est relevé par la belle *comparaison* du chêne dans la forêt. Les *détails* du tableau sont *énumérés* ensuite d'une manière *graduée*, à mesure qu'ils se

Le R. P. Delattre n'en conviendra pas, parce que le *Télémaque*, après tous les autres services qu'il rendit à ses collègues, lui permit en l'occurrence d'esquiver la discussion des critiques élevées par M. de Baets contre la conception « archaïque » de l'enseignement — dont l'orphelin de Broeckkaert est un des derniers tenants.

VI

« ... Un homme qui étudie entre quatre murs la Bible et l'Histoire ancienne de l'Orient, qui ne sort de sa cellule que pour une promenade hygiénique dans la forêt voisine... »

C'est dans ces termes, que le R. P. Delattre — au cours de sa brochure, se peint lui-même — grandeur nature.

Que notre « tombeur » nous permette de le lui dire : pour peu qu'il soit sorti de sa cellule, il en est sorti au moins une fois de trop, et quelque rares que soient les infidélités qu'il ait faites à l'orientalisme, la dernière peut compter...

Parce qu'un groupe de catholiques, se soustrayant au conformisme traditionnel et ambiant, estimant du reste que la pensée chrétienne doit, pour atteindre son maximum d'apostolat, se vêtir des formes d'art contemporain, parce que ces catholiques, dis-je, ont convié la jeunesse de leur temps vers un idéal qui, sans rien sacrifier des exigences de la Vérité religieuse et morale, payât néanmoins son tribut à la Modernité splendide, colorisée et nuancée — le R. P. Delattre a bondi soudain de derrière ses in-folios parcheminés...

Si du moins il s'était contenté de combattre nos théories artis-

présentent à l'œil de l'observateur : détails concernant la personne même de Calypso, puis sa grotte, puis ce qui environne immédiatement la grotte, puis enfin tout le paysage ; détails bien choisis, et de plus rattachés au sentiment des acteurs : *il admirait, il était surpris de voir*, etc.

» Dans tout ce morceau la *forme* des phrases est aisée et suffisamment variée. La douleur de la déesse est rendue par quelques *membres* détachés, dont le mouvement, comme celui de la douleur, est lent et pesant. Les débris du naufrage sont jetés *un à un*, comme ils apparaissent sur la mer. Le tableau qui excite l'admiration de Télémaque se déroule en phrases amples et harmonieuses ; il est parsemé de *trôpes* les plus délicats : *la grotte tapissée d'une jeune vigne, les fontaines au doux murmure, etc.* ».

(*Modèles français*, pp. 8 et 9.)

tiques !... Mais non : il s'attaque à nos convictions religieuses et essaye d'en entamer la sincérité et l'intégrité par l'inavouable corrosif de l'insinuation et du sous-entendu...

Ah ! la petite et mesquine besogne entreprise là ! Et s'il est pardonnable à un savant d'écrire une œuvrelittéraire aussi lamentable, est-il permis à un prêtre de commettre une action aussi médiocre ?

Pour nous — il est à peine nécessaire de le dire — cette agression ne saurait nous émouvoir et nous faire hésiter vers le but que nous nous sommes tracé.

Le proverbe est ancien — et le R. P. Delattre doit donc le connaître : « Les chiens aboient, mais la caravane passe. »

« UN INTELLECTUEL. »

20 Octobre 1897.



Les Ciels d'Été

*J'aime les ciels d'été, les ciels sereins, les ciels
où, sur fond d'azur, vogue un pur et blanc nuage
qui vient de l'infini par un lointain voyage,
transpercé des rayons éclatants du soleil.*

*Ciel ! tu renfermes tout l'horizon, et l'espace
illimité que tu recèles en tes flancs
dilates et grise le cœur fou de tes amants,
qui rêvent aux parfums dans la brise qui passe.*

*Désir d'être soudain l'oiseau libre envolé
qui plane dans les airs à lents et sûrs coups d'ailes,
de s'en aller aussi vers lointains bleus et cimes frêles
jusqu'au but irréel des dômes étoilés.*

*Désir d'être le vent qui fait rouler les nues
le vent joueur des ciels d'été, flambant et chaud
qui lance son essor triomphal, tout là-haut
connu des aigles seuls, parmi les étendues.*

*Azur ! azur sans fond ! azur inviolé !
plein de vols d'oiseaux et de chansons belles
tu vibres du chant doux des lyres éternelles
azur ! azur sans tâche ! azur immaculé !*

PAUL MUSSCHE.



Un Poète flamand

—
GUIDO GEZELLE
—

186



LE *Gids* — l'importante revue néerlandaise — vient, par la plume de M. Pol de Mont, de consacrer une longue et magistrale étude au poète flamand, Guido Gezelle.

Les catholiques ont coutume de laisser à leurs adversaires le soin de « découvrir » ceux qui honorent le plus l'Art chrétien; c'est encore une fois d'un écrivain incrédule qu'est venu, au génie poétique de l'abbé Guido Gezelle, cet hommage éclatant, mérité, et qui se fit trop longtemps attendre!

Nous avons traduit — à l'intention des lecteurs de *Durendal* — les parties les plus caractéristiques du travail de M. Pol de Mont, et

nous souhaitons que ces pages donnent à plusieurs le désir de connaître plus complètement et plus intimement le poète du *Tijdkrans*...

Hélas!

L'arbre de vérité ne croît que sur les tombes!

Faudra-t-il que Guido Gezelle ait reposé sur l'oreiller de la Mort sa belle tête endolorie par le Rêve, pour que la gloire due auréole son œuvre, et que spontanément tous soient d'accord sur ceci : que non seulement Guido Gezelle a honoré grandement les Lettres catholiques et a considérablement augmenté le patrimoine poétique de sa patrie, mais que dans l'histoire de la Poésie lyrique et religieuse en ce siècle, son nom doit figurer en toute première place, dans le voisinage du nom de Lamartine, à côté du nom de Paul Verlaine...

Oui, certes, M. Pol de Mont a raison : le jour viendra où les assoiffés de pure et sincère poésie mystique confondront dans une même admiration Gezelle et Verlaine — le prêtre vertueux, austère et simple et le pauvre vagabond, désemparé et repentant — tous deux poètes de génie et de foi.

Nous cédon à présent la parole à M. Pol de Mont, en nous excusant, auprès du critique et du poète, des imperfections de notre traduction.

F. V.

La poésie de Gezelle est essentiellement lyrique... Certes les œuvres de Gezelle renferment beaucoup de pièces « descriptives » dont quelques-unes, surtout dans son dernier volume *Tijdkrans*, sont parmi les plus remarquables qui aient été écrites dans notre pays. Mais même dans ces pièces, non seulement l'allure et le ton sont entièrement lyriques, mais le sentiment y domine tout, parce que tout y est dit par un irrésistible besoin du cœur.

Je crois bien que le lyrisme de Gezelle a une double caractéristique : il est d'abord *religieux*, disons mieux chrétien, et il est ensuite *naturiste*.

Prêtre catholique, prêtre par véritable et intime vocation, prêtre donc avec toute son âme, le poète Gezelle appartient à la famille spirituelle de sainte Thérèse, de saint Bonaventure et — que l'on ne s'effraie point! — de Verlaine.

Ce n'est point à dire qu'il soit un poète ascétique, et moins encore un poète aux

rémémorances lamartiniennes. Gezelle est un poète mystique, mais mystique de la façon la plus naïve, la plus naturelle, sans propos délibéré; ce qu'il profère, ce n'est point la science d'un savant théologien, ni la sainte fureur antimondaine d'un zélateur, ni le verbe enflammé et entraînant d'un apôtre, mais la foi tranquille et la fervente confiance des campagnards flamands dont il est le fils.

Je ne crois pas qu'il y ait dans Verlaine beaucoup de plaintes plus sincères et plus ferventes que celle-ci :

*Être si misérable
Que jamais un rayon de soleil
N'illumine ma maison !
Ne respirer jamais
Sans douleur !
Ne savoir remuer mains ou pieds
Sans crier !
Vouloir et ne pas savoir
Calmer cette souffrance !
Hélas ! Hélas ! Hélas !
Être si misérable...*

*Je préférerais être mort
Que de subir toujours
Dans le désir de mourir
Tant de milliers de morts,
Sans jamais être délivré
Hélas ! de cette souffrance !
J'ai assez mordu
A ce pain quotidien
Quand en verrai-je la fin ?
Hélas ! Hélas ! Hélas !
Je préférerais être mort !*

*A ma place qui ne se plaindrait pas ?
Y eut-il jamais une peine
Plus grande que ma peine ?
Y eut-il jamais une souffrance ?...*

*« Consummatum est »
Pendù à la croix,
Quelqu'un m'a répondu;
Et son âme se brisa
Dans son chant d'agonie
Hélas ! Hélas ! Hélas !
LUI NE SE PLAIGNIT PAS !*

Le prêtre catholique ne m'en voudra pas si je compare ces pièces aux gémissements les plus émouvants du poète chrétien par excellence, Paul Verlaine, méconnu par tant de chrétiens.

La volupté, la volupté d'âme du prêtre croyant, au moment où il offre le sacrifice de la Messe, est ainsi exprimée :

*Oui, il est encore des jours joyeux dans la vie,
Peu nombreux certes, mais il en est encore ;
Et volontiers je donnerais tout, oui, tout ce que j'ai,*

*Pour un de ces jours, mon Dieu, pour un de ces jours seulement,
 Ou je Vous sens, Vous possède et Vous porte,
 Ou, inconscient, je suis Vous-même et non plus moi,
 Où je sais Vous nommer, mon Dieu, sans me plaindre,
 Et répéter : Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu bien-aimé !...
 Vous, Dieu de tout ce qui est et peut jamais être,
 Que venez-vous faire, proche de ma pauvreté ?
 Quelles cimes altières et célestes j'ai gravies,
 Du fond de l'abîme de misère où j'étais relégué !...
 Est-ce bien moi qui aime tous ceux qui me haïssent ?
 Est-ce bien moi qui voudrais donner mille vies
 Pour vous, mon Dieu, et pour chaque être,
 Et m'oubliant moi-même, mourir en souriant ?
 Oh ! oui, il est encore des instants joyeux dans la vie !
 Et votre Ciel ne fût-il, mon Dieu, qu'un de ces instants,
 Que je voudrais encore donner tout, oui, tout ce que j'ai,
 Pour un de ces instants... pareil à cet instant !*

Il y a certes, entre Verlaine et Gezelle, différence d'accent — et différence aussi, je le reconnais volontiers, de perfection et de pure beauté artistique. Tous ceux, néanmoins, qui connaissent Verlaine, en ses meilleures œuvres — *Sagesse, Amour, Bonheur* — doivent entendre dans le poème que je viens de citer, comme un écho de certaines strophes de *Sagesse* :

*Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !
 L'espoir qu'il faut, regret des grâces dépensées,
 Douceur de cœur avec sévérité d'esprit,
 Et cette vigilance et le calme prescrit
 Et toutes.*

On retrouvera encore, dans plusieurs œuvres de Gezelle, des inspirations analogues à celles qui dictèrent à Verlaine : *C'est la fête du blé, c'est la fête du pain ; Prière du Matin ; Un Conte* et surtout, encore dans *Sagesse*, l'inoubliable suite de sonnets : *Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer* et cette litanie plus belle encore : *O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour !*

* * *

On s'imaginerait pourtant à tort que le poète flamand n'ait écrit que des poèmes que je qualifierais volontiers d'*immédiatement religieux*, des prières et des gémissements ou bien encore des glorifications de la vie du prêtre et du moine.

C'est surtout la Nature que chante Gezelle, la Nature qu'il connaît si bien et qu'il

sent si profondément; les campagnes de la West-Flandre — la Mandel silencieuse et la joyeuse Lys, serpentant à travers les vertes prairies — la vie caractéristique dans les métairies flamandes — la succession des saisons — le bourgeonnement des printanières verdure et la chute des feuilles jaunies. Mais cette nature, Gezelle la chante la plupart du temps, sinon toujours, comme un prêtre qui considère tout ce qui se passe en lui et en dehors de lui comme des manifestations de Dieu, ou bien encore comme un simple croyant qui offre humblement à Dieu chacun de ses actes, chacune de ses paroles, chacune de ses pensées...

Comme poète *naturaliste* — il va de soi que je prends l'épithète *naturaliste* dans son sens originel — Guido Gezelle ne fut peut-être pas égalé...

* * *

Les nouvelles tendances littéraires — qui se détournent du réalisme et du naturalisme pour s'orienter vers un art plus idéal — ne pouvaient être que favorables à mettre en lumière l'œuvre de Gezelle. Tant de nos aspirations, jusqu'ici confuses, sont prodigement satisfaites par ses vers! En ce temps de néo-mysticisme et de symbolisme, les poèmes de Gezelle répondent à cette sorte de besoin général de donner l'essor à notre âme au-dessus, bien au-dessus de la matière grossière, sur les ailes de quelque chose qui n'est peut-être pas la foi — mais qui est au moins une sorte d'élévation religieuse. Et d'autre part, chez Gezelle, le choix naturel des mots, l'émouvante mélodie de la langue, la grâce originale des images qu'il suscite à nos yeux, nous font une impression à peu près analogue à celle produite par les tableaux de nos immortels gothiques flamands...

POL DE MONT.



LE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

D'ALONZO CANO

LA statuette d'Alonzo Cano, conservée à la cathédrale de Tolède, pourrait bien être plus qu'un chef-d'œuvre. Il semble que l'intellectualité d'aujourd'hui soit mystérieusement orientée vers elle, et y doive trouver le secret de son tourment victorieux.

Avant tout, elle constitue évidemment l'icône définitive de saint François. Et celui-ci n'est-il pas comme l'idéal historié de demain? Rien n'est plus déconcertant pour les esprits « classiques » que l'attrait exercé, même sur les plus complets matérialistes, pour le pauvre d'Assise. Depuis Renan jusqu'à M. Anatole France, l'auteur du *Puits de sainte Claire*, jusqu'à M. Thureau-Dangin, l'historien d'un des fils de saint François (saint Bernardin de Sienne), tout le monde littéraire est conquis.

Évidemment, l'art est ici le grand initiateur. Il prend dans l'intellectualité moderne un rôle chaque jour plus grand, et dont les surprises dépasseront, sans doute, les plus enthousiastes prévisions. Ce n'est plus, comme autrefois, une sorte de jeu : le jeu de l'homme fait, ou mieux, celui du génie. On y reconnaît maintenant une faculté distincte, une spéciale vie psychique, équivalente à celle du raisonnement ou de l'action; et qui, plus que toute autre, peut amener une transformation complète de la personnalité humaine. Le raisonnement ne prend que l'esprit. L'extrême aboutissement de son influence desséchante fut ce XVIII^e siècle matérialiste et sensuel jusqu'aux derniers crimes. L'art agit harmoniquement sur tout l'être psychique; et c'est pourquoi, sans doute, nous voyons ce beau mot d'*âme* (où est l'entière du moi), reflourir comme une neige de verger qui parsème tout le verbe d'aujourd'hui. François fut le triomphe de l'âme sur l'esprit et la chair, comme celui de l'art sur les logiques et les prudences. Pour le montrer, pas n'est besoin d'évoquer même les exquisités des Fioretti, de citer la *Légende des Trois Compagnons* ou la rédaction magistrale de saint Bonaventure. François s'est expliqué lui-même par les préférences de sa piété. Comme tout le XIII^e siècle, il vit pour Marie, l'âme unique. Mais il l'appelle *Notre-Dame des Anges*, ces âmes-fleurs de la prairie qu'épa-

nouit l'éternel soleil Et parmi les anges, il s'attache aux *Séraphins*. Ceux-ci sont des esprits d'amour; ils aiment et contemplent comme l'art, au lieu que les *Chérubins* comprennent, plutôt, comme la science. Son attrait pieux l'attire ensuite vers l'âme ou plutôt les âmes des choses; le soleil, son frère en ardeur; les bêtes, ses frères en souffrance. En la nature entière, il ne cherche ni une explication, ni une utilisation, une cupidité. Il cherche l'*émoi*, l'impression harmonique, qui va de l'intime des choses à l'intime de notre être; il est *artiste*, uniquement. Il est, comme tel, une âme centrale à l'univers, un miroir réfléchissant. De la sorte, il possède des secrets que ne découvrira jamais l'effort logique; des tendresses que n'obtiendra jamais aucune volonté de morale. On sait comment certains religieux de François, en la périlleuse simplicité des ignorants, allèrent par cette voie jusqu'aux déformations de l'hérésie. Malgré leurs enfantines perversités, les *Joachimites* sont, vraiment, d'un rare attrait pour l'artiste moderne, aussi bien que les fraticelles, les bégards, notre énigmatique *Bloemardine* avec ses deux séraphins, nos flagellants, les pastoureaux, toute cette floraison désordonnée, pervertie, mais si attirante par la pitié, de la plus infime âme médiévale.

Les Joachimites s'imaginèrent qu'après le règne du Père, dans la rigueur de l'ancienne Loi, après celui du Verbe dans l'enseignement évangélique, il fallait attendre une transformation dernière: un règne du céleste Amour attendrissant, enfin, le dur cœur des hommes. Ils étaient mystiques, contemplatifs, poètes; « sociaux » aussi, désireux de fraternités qu'exprimaient leurs noms comme chez les « frères de l'Intelligence », ces Joachimites de nos Flandres. Leur seul tort ne fut-il pas la forme doctrinale, la faute de l'ignorant qui confond l'idée et l'image, le rêve et la vie? Il semble que, s'avamment, nous allons vers quelque chose d'analogue aux imaginations de l'*Évangile éternel*, prêté autrefois à cet abbé Joachim, que Dante veut thaumaturge. Le temps des hérésies est passé. La culture d'art suffit à nous annoncer l'affinement d'une civilisation non plus exclusivement matérielle. L'art nous fait admirer, il nous fait aimer. L'artiste est le contemplatif, le *mystique de la nature*, comme le mystique était l'*artiste du divin*. La vie esthétique est pareille dans tous les deux; François (en cet admirable XIII^e siècle qui fut comme un modernisme anticipé) pourrait être regardé comme le premier des esthètes modernes. Et l'admiration engendre l'amour. Toute œuvre d'art est aujourd'hui un peu « sociale »; ce mot magique enfermant pour nous tous les mirages d'avenir.

La statuette de saint François étonne alors comme une chose providentielle: il semble que les splendeurs en étaient préparées à notre compréhension d'aujourd'hui. Elle est sans doute, remarquons-le ici, le chef-d'œuvre chrétien. Son rapport, avec toute l'intellectualité moderne, n'étonne plus si l'on songe que l'art actuel recherchera l'idée la plus haute sans s'inquiéter des questions philosophiques. L'esprit

chrétien eût préféré, semble-t-il, voir ce chef-d'œuvre représenter le Crucifix ou la Vierge-Mère, les deux premières expressions du divin « humanisé », c'est-à-dire de l'art qui est l'analogie union d'un relatif et de l'absolu.

Mais celui qui prit nos douleurs est vivant dans ce corps de l'un de nous, crucifié comme Jésus. Quant à la Vierge, sa beauté semble interdite à l'art, comme toute image céleste. De ses innombrables représentations, aucune ne nous donne la béatitude de son visage; nous ne la sentons que dans un symbole, la cathédrale immense et douce comme elle.

Cette évidence frappe avant tout : la statuette est un chef-d'œuvre unique, le plus complet, peut-être, qui puisse exister, car il réunit les magnificences possibles : la maîtrise du « morceau », le style, la pensée. Ainsi la perfection, cette qualité presque problématique, tant elle est vague aussi bien que suprême, devient une étrangeté véritable d'être si nettement évidente. Malgré l'indéfini du possible, on a, ici, la sensation de son arrêt : celle du définitif, d'une sorte d'absolu génial.

La simplicité du sujet rend d'abord plus incontestable la perfection technique, matérielle si on peut dire; le « rendu » de l'œuvre. L'harmonie des lignes est toujours supérieure, aucunement symétrique; c'est un essor léger comme celui d'une plante, équilibré et stable comme celui d'un marbre grec. Une plus parfaite liberté plane dans la largeur des courbes continuées jusqu'à l'affinement de pointe et la rondeur du capuchon. La maîtrise du travail s'affirme encore par la complète fusion des procédés : peinture et sculpture sont employées concurremment, sans crainte de la puérilité du « double » imitatif; sans déférence inutile pour les règles conventionnelles qui, séparant les efforts d'art, les protègent contre leur confusion.

Comme la puissance du travail a su dominer toute la matière expressive! La compréhension artiste a fait rayonner jusque dans le pied presque immatériel, dans les rapiécages de la robe, la beauté de sereine souffrance qui nimbe le visage sous l'ombre du capuchon aux contours puissants. On sait la beauté « spirituelle » de certaines fleurs mortes qui, desséchées par l'hiver, élèvent encore sur la prairie printanière, une forme inquiétante d'au-delà. De même, ici, le visage (évidemment beau de nature), acquiert une splendeur nouvelle par l'exténuation de la douleur, une douleur non de mort, mais de gloire.

Autour des yeux calmes et ardents, les larmes semblent avoir anéanti la chair et délivré la pure étoile brune qui nage sous l'arc sombre des sourcils. La bouche bée d'extase douloureuse, découvrant dans l'ombre qu'enferme une courbe d'infinie bonté, l'anéantissement des dents brisées, des lèvres fléchissantes; l'immolation de l'âme jusqu'en son verbe d'amour. La bouche n'est-elle pas l'âme du visage comme les yeux en sont l'esprit? Jamais, si elle fut formée noble, aucune déformation ne la

saurait avilir. De même, elle resterait bestiale ou criminelle, si le dessin en avait révélé, dès l'abord, la bête, le fauve, le méchant

Ces yeux et cette bouche, cette lumière et cette flamme d'ombre, sont le rayonnement et l'ardeur de toute la tête sublime dont la beauté se continue toute, se prolonge, lignes, couleurs, harmonies, dans l'essor rythmique de la statuette entière, du chef-d'œuvre. Ainsi est expliquée l'âme même de cet essor. On comprend mieux, maintenant, les hauts plis rares au long desquels pend la corde à nœuds, fine liane de douleur, et ces bras croisés sous l'élargissement des manches aux lignes d'ailes angéliques ployées.

Par leur double baiser d'extase, les yeux et la bouche relèvent la tête. Le nez fin, émâché en son arête douloureuse, forme la ligne de toute l'expression, comme les yeux et les lèvres en constituent la vie, la couleur. Cette ligne, en sa vigueur presque désincarnée, est la noblesse même de la face qu'allonge, à peine, la courte barbe d'un roux noir relevant une pâleur verdissante ou bronzée. La beauté parfaite des oreilles, au dessin précieux de race, est curieusement dégagée au fond du capuchon comme pour les harmonies célestes qu'implique cette sublimité d'amour.

Le modelé de toute la tête est poignant. Les joues sont vallonnées presque à la forme pure des os, avec les plis d'usure « anémique » marquant toute la matérialité vaincue par la loi intellectuelle qui les commande, les attire, les projette. Le front très pur malgré la pensée souffrante des longs sourcils bruns, les tempes creuses, tout le modelé, enfin, donne l'effroi paradoxal de contempler, de toucher, les contours mêmes d'une âme.

Mais, outre cette beauté matérielle, la pensée qu'elle dégage élève encore l'œuvre plus haut, étend la curieuse perfection jusqu'à tout le domaine du possible.

La royauté idéale du sujet!

Un homme, ou plutôt l'*homme* même, avec la plus haute gloire humaine, la souffrance ennoblissante, celle qui reste debout, les regards levés. En lui triomphe l'angoisse universelle. Par un lien transcendant, il la rattache à l'infini que célèbre la lumière pensante des yeux. C'est la géniale idéalité de Platon : le juste dont l'âme comprenant et dominant la douleur, conquiert le ciel et l'abîme, l'être et ce néant dont la douleur est comme l'image, l'ombre sur l'être.

L'idéalité se dramatisa, suprême, quand Hérode dit une parole à tous les siècles : *Ecce homo!*

La marque d'absolu s'achève par les *stigmates*, les étranges plaies, sceaux d'immolation crucifiée.

Le symbole de la blessure est une des plus hautes magnificences d'art. Remarquons-le seulement, l'amour vulgaire et l'amour mystique se rencontrèrent

pour en adopter le langage. La blessure est une voie nouvelle et directe vers l'intime de l'être, vers l'âme; l'affirmation, aussi, d'une dépendance et d'un lien rattachant cette âme à l'amour, au but suprême. La blessure est, de la sorte, emblème de l'art; l'art, mystique comme l'amour suprême et, comme lui, langage direct de nous à l'absolu. Quand Thomas mit la main dans le côté ouvert du Christ, il avéra le grand symbole humain achevé alors par la divinité rayonnante qui le fera planer à jamais sur les générations des hommes, les générations qui aiment, qui souffrent, et qui contemplent.

Voici que ce corps de François (dont la forme vulgaire a été abolie par la « transcription » le symbole de la robe), ce corps, au-dessus des bras croisés, dans une large déchirure de l'étoffe misérable aux plis royaux, montre sa chair même, déchirée également, béante, vers un au-delà dernier.

Apparue ainsi, ce n'est plus une chair, c'est *la chair* même, victorieusement immolée et que le symbole élève à l'abstraction idéale. Dans cette chair, la blessure à la courbe de lèvres, apparaît ouverte comme une bouche d'un verbe muet : le verbe du sang, de l'essence même de l'homme et de la vie; un verbe *direct*, allant du cœur aux cœurs. Pourtant ce n'est pas le crucifix mais François dont l'amour évoque, en le symbole de sa chair blessée, la souveraine croix.

Et l'évocation, marquant d'absolu, de divin, l'homme douloureux, fait que la statuette domine le monde, conquiert les derniers sommets de l'idée, et, définitif programme esthétique, offre la perfection de l'art dans les richesses de la *mystique* et de l'*idéauté*, avec la suprême splendeur expressive du *symbole*.

EDMOND JOLY.



Bibliographie Littéraire et Artistique

La Proie, par HENRY BÉRENGER (Paris, COLIN et Cie).

MONSIEUR Bérenger a repris le type, jadis inventé par Alphonse Daudet, du *struggleforlifer* contemporain; Raoul Rozel est bien de la famille du Paul Astier, de l'*Immortel*; mais tandis que celui-ci n'était qu'un personnage épisodique, celui-là forme comme le pivot même de toute l'action et de toute l'intrigue de la *Proie*; M. Bérenger n'a point le beau style nerveux, frissonnant, à facettes papillotantes d'Alphonse Daudet; sa phrase se rapproche plutôt de l'ample période harmonieuse de M. de Vogué; mais au point de vue de la psychologie, le personnage de M. Henry Bérenger est peut-être plus approfondi, plus creusé, plus nuancé que celui de M. Alphonse Daudet.... Vraiment cet ambitieux sec, rêche, âpre, tout à la curée des honneurs et du pouvoir, se faisant, pour réussir, de l'idéal un tremplin, et de l'amour un instrument, est largement et à la fois finement portraicturé; et il ressort admirablement des divers cadres — milieu parlementaire, vie mondaine, coins de nature — que l'auteur assigna à son graduel développement.

Que les personnages secondaires manquent de relief, c'est possible — mais cela n'empêche que la *Proie* soit, en son ensemble de synthèse sociale, un beau livre et un livre honnête — qui nous venge et nous console des habituelles et banales histoires d'amour et d'adultère.

F. V.



Le Roman d'un pauvre jeune homme, par LÉON SOUGUENET.
(Édition de la *Lutte*, Bruxelles.)

OUTRE la satire acerbe et ironique de ces huit tableaux pour ombres et marionnettes, voici des pages d'un beau lyrisme.

Le Bourgeois, tueur de cygnes, s'y oppose au Poète rêveur

*N'est-il pas très moral qu'un sage correcteur
Surveille, en leurs divagations, les poètes?*

et l'on souhaiterait de voir se silhouetter sur la nappe blanche du Chat Noir

M. Prudhomme Bienassis dans ses apophtegmes et le Printemps Vert frémir dans la forêt bruissante au son des strophes exaltées. TH. B.



Hoffnungstränen

Recueil de six mélodies pour une voix avec accompagnement d'orgue,
par ERNST DELTENRE.

CE recueil me paraît être une œuvre d'essai d'un jeune compositeur dont le talent promet beaucoup, mais qui n'est pas encore arrivé à sa pleine maturité. A côté de tournures mélodiques bien venues et expressives, exemptes de vulgarité, on trouve une harmonisation souvent gauche et un manque de fixité dans les tonalités qui dénote une main inexpérimentée. L'idée originale d'accompagner ses mélodies à l'orgue force l'auteur à abuser du style plaqué qui, ici, semble un peu pauvre. Néanmoins, il y a des phrases qui — avec un léger parfum schumannien — dénotent une âme d'artiste qui ne demande qu'à se développer.

J. R.



LES REVUES

L'Art Moderne : Une visite au Musée Rosenberg, à Copenhague — deux pages vivantes et bellement descriptives.

Le Spectateur Catholique : M. Georges Le Cardonnel établit « les noms et les œuvres qui demeurent », et il ne distingue que Barbey, Villiers, Huysmans et Maeterlinck « qui aient su voir au delà de la chair ».

La Revue : Une belle *Chronique littéraire* de M. Édouard Beauvils — des théories d'art mêlées à des impressions de nature.

La Jeune Belgique : Une étude intéressante sur Jacobsen, le maître du roman moderne en Danemark.

La *Revue naturiste* : M. Edgar Baes répond excellemment à la récente brochure de M. Prins sur la santé morale dans les lettres modernes.

La *Revue Blanche* : *Les Dernières Lettres*, d'Arthur Rimbaud — épilogue lamentable du martyrologe d'un artiste.

La *Lutte* : *Ode à la Nuit* — de beaux vers harmonieux de Paul Mussche ; un frais conte bleu de G. Virrès : *Plaisir d'amour*, *Chagrin d'amour*.

Le *Belfort*, revue flamande : *Karel Ledeganck*, par M. l'abbé Claeys, une étude enthousiaste — un peu dépourvue de critique, peut-être.

La *Quinzaine* : *La Socialiste* — piquante idylle de M. Paul Dubost.

La *Trêve-Dieu* : *Hirondelles de romance* — de fraîches pages harmonieuses d'Edgar Richaume.

Le *Sillon* : *La Saison des Beaux-Arts à Munich*, par Louis Gillet, et une *Lettre de Belgique*, de Francis Bohan.



NOTULES



LE poète Guido Gezelle — auquel M. Pol de Mont consacra la belle étude dont nos lecteurs viennent d'avoir quelques extraits sous les yeux — est né à Bruges, le 1^{er} mai 1830 ; il fit ses études au petit séminaire de Roulers ; oint prêtre en 1854, c'est dans ce même établissement qu'il revint comme professeur et forma maints jeunes talents qui devaient un jour faire honneur à la littérature flamande : Eugène Van Oye, Hugo Verriest, Karel de Gheldere.

Actuellement, et depuis plusieurs années, Guido Gezelle est vicaire à l'église Notre-Dame de Courtrai.



IL y a de l'observation vraie, dans cette originale boutade de M. Georges Meredith — du *Mercur de France* :

« Nous avons en ce monde des hommes que Rabelais appellerait *agelastes*, c'est-

à-dire non-rieurs; des hommes, à cet égard, comme des corps morts, qui, si vous les piquez, ne saignent pas. Le vieux fragment de roche grise, arrondi par ses incessantes chutes et qui a fini ses pérégrinations du plus haut roc jusqu'à la vallée, se remettrait plus aisément à grimper à sa place primitive que ces hommes à rire. Nulle collision de circonstances en notre mortelle carrière ne fait pour eux jaillir l'étincelle. Il n'y a qu'un pas de l'*agelaste* au *misogelaste*, l'ennemi du rire, qui apprend bientôt à dignifier son aversion en la transformant en argument de morale. »



LA presse catholique quotidienne a signalé, avec de dithyrambiques éloges, certains articles récents de François Coppée, où le poète du *Passant* et des *Intimités* rend un hommage ému à la Religion.

Ces articles sont, en effet, d'une belle et sincère éloquence... Mais de les entendre claironner avec tant de fracas, beaucoup s'imaginent que François Coppée doit avoir écrit bien des œuvres irréligieuses et blasphématoires — puisque ses moindres phrases à tendances chrétiennes sont si véhémentement acclamées...

La vérité est que François Coppée fut toujours d'un respect parfait vis-à-vis des croyances de son enfance — et ce n'est pas aimable vraiment de vouloir faire passer ce très galant homme pour un diable vieilli que la maladie mena à l'ermitage !



DE récents visiteurs de Marcdsous nous signalent, dans les chapelles latérales de l'église abbatiale, des fresques fort hiératiques et d'un beau coloris harmonieux, exécutés par des artistes de l'école de Beuron, et qui corrigent un peu l'effet déplorable des criardes et cauchemaresques peintures dont on déshonora jadis le chœur de l'édifice sacré.



PENSÉE DU MOIS :

« Ceux qui ne vivent que dans le passé et qui méprisent le présent sont souvent des peureux que l'action effraye. »

M^{me} MARIA STAR.



SIGNALÉ à la vigilance et à l'énergie de M. le ministre Vandenspeereboom :

L'immonde bête à venin et à ordure — *alias* Léo Taxil — introduit en Belgique, par milliers d'exemplaires, des livraisons populaires, à cinq centimes, de ses plus pestilentiels romans.

L'État belge ne doit pas posséder des wagons assez désinfectés pour pouvoir transporter sans danger ces pourritures-là !



LA *Cathédrale*, par J.-K. Huysmans, paraîtra incessamment.



MONSIEUR le comte Albert du Bois a converti M. Valère Gille au rite grec.
Et M. Valère Gille chante :

*Eros, éclatant vainqueur,
Dont la puissance féconde
Domine et règle le monde,
Eros, ô dompteur du cœur !*

*Lançant par toute la terre
Des traits de feu frémissant
Tu soumets les plus puissants
Comme aussi le plus austère !*

Ce sont des vers qu'un docteur de nos bons amis ne désavouerait pas !



ON nous conta dernièrement ce très joli mot d'un grand compositeur belge dirigeant la répétition d'une de ses œuvres.

Il avait, ce jour-là, derrière lui, un auditoire en majeure partie féminin, et les caquetages allaient fermes — combien agaçants !

Soudain, énérvé, le maître se retourna, et de sa voix la plus gracieuse :

« *Mesdames, dit-il, le Capitole n'est plus à prendre...* »



PAUL BOURGET, paraît-il, possède, de Barbey d'Aurevilly, un portrait où le maître est représenté dans le bel et fier dandysme de ses vingt ans.

Dans sa vieillesse, Barbey écrivit au revers de ce portrait ces quatre vers :

*Ce fut moi, comme au soir le jour, ce fut l'aurore.
Ivre de vie alors, je foulais tout aux pieds.
Peut-être que mon front se reconnaît encore
Mais mon cœur..... si vous le voyiez !*



VOICI à quelle date tomberont dans le domaine public les œuvres des principaux écrivains français de ce siècle :

Chateaubriand, le 5 juillet 1898; Balzac, le 20 août 1900; M^{me} de Girardin, le

30 juin 1905; Alfred de Musset, le 3 mai 1907; Henri Mürger, le 29 janvier 1911; Scribe, le 21 février 1911; Alfred de Vigny, en septembre 1913; Méry, le 19 juin 1916; Gozlan, le 15 septembre 1916; Ponsard, le 9 juillet 1917; Lamartine, le 2 mars 1919; Sainte-Beuve, le 14 octobre 1919; Bouchardy, en juin 1920; Mérimée, en juillet 1920; Alexandre Dumas, en mars 1921; Théophile Gautier, le 24 octobre 1922; Michelet, le 10 février 1924; Victor Hugo, le 23 mai 1935.



DE la *Proie*, le récent volume de M. Henri Bérenger, que nous analysons d'autre part, ce souvenir de jeunesse, dans lequel tous ceux qui eurent une adolescence tant soit peu intellectuelle, se reconnaîtront :

« A dix-sept ans, ce fut l'amour livresque. Jusqu'à cet âge, la littérature n'avait été pour lui qu'une matière scolaire. Les grands écrivains de l'antiquité et les classiques français n'avaient éveillé dans sa sensibilité aucun écho. Leur humanité lui était glacée par le marbre du passé. Il goûtait leur style, il n'entrait pas dans leur âme. Jamais les paysages de Virgile ne lui évoquèrent des souvenirs personnels, et les tragédies de Racine ne l'émouvaient point. Il n'y devinait pas, sous le poli des beaux vers, palpiter les âmes. Lamartine, le premier, ébranla son imagination. Il lut coup sur coup, à seize ans, *Jocelyn*, *Les Méditations*, *Les Harmonies*, *La Chute d'un Ange*. Collégien solitaire, qui tant de fois, la classe du soir finie et la collation goûtée, avait promené jusqu'au crépuscule sa rêverie indéterminée sur les routes désertes de la Normandie, il retrouva dans Lamartine l'écho, prolongé jusqu'au sublime, de ses appels vers une image de la vie toujours entrevue et jamais atteinte. Les romans de Chateaubriand et les drames de Hugo exaltèrent encore sa poursuite de la sylphide. Il rêva avec René, il lutta avec Hernani, il aima avec Raphaël. Ces héros furent les véritables compagnons de son adolescence. »



MONSIEUR Remy de Gourmont commente ainsi la nouvelle du Parthénon aux Américains :

« Ce temple ravagé par les Anglais, mal consolidé par les Grecs, pour qui cependant il est une sérieuse maison de rapport, ce prototype de toutes les bâtisses à colonnades et à fronton triangulaire dont l'Europe est infestée, ce chef-d'œuvre, enfin, d'un art suprême que l'imitation seule a pu rendre déplaisant, le Parthénon menace ruine, au point que pour le conserver il faudrait le reconstruire. A cette nouvelle, les Américains se sont émus et une société vient de s'organiser à Chicago pour acheter et transporter sur les bords du Michigan cette célèbre ruine, alors

remontée pierre à pierre. On parle d'une centaine de millions de dollars, de quoi rénover les finances grecques. Les Boliviens voulaient acquérir la tour Eiffel ; les Chicagoïens sont plus raffinés et peut-être plus pratiques. »

Signalé à l'attention plutôt émue de l'auteur de *Leuconoé* !



ON a placé le *Faucheur*, de Constantin Meunier, dans le Parc du Cinquantenaire — actuellement les jardins de l'Exposition de Bruxelles.

Mais ce Moissonneur voisine avec une autre statue, à laquelle il tourne le dos : le *Samson lançant ses renards dans les blés des Philistins*, de Van Heffen. Ce rapprochement est d'autant plus malencontreux qu'il semble fait à dessein, et que les deux statues forment presque groupe. Le Samson de marbre, tout blanc, menace de ses torches enflammées qu'il brandit de façon frénétique, le paisible Moissonneur de bronze, tout noir, et c'est évidemment dans les blés de ce Philistin nègre que l'Hercule israélite va lâcher ses renards incendiaires.

Cela rappelle, à un journal, un autre voisinage malheureux qui, jadis, amusa fort les passants et les promeneurs, dans le jardin du Palais des Académies : on avait placé en vis-à-vis le *Discobole lançant le disque* et le *Caïn venant d'assassiner Abel*, de Kessels, l'un regardant l'autre, si bien que le Caïn éperdu semblait gambader de crainte, sous la menace du terrible disque. On a, depuis, fait exécuter une volte-face aux deux personnages et il n'y a plus rien de burlesque dans leur mimique. Il y aura, de même, un remaniement à essayer au Parc du Cinquantenaire.



A l'appui de son idolatrie de l'art antique, devinez donc le génie que M. le comte Albert du Bois appelle en témoignage ?

Dante ! — oui Dante, le Dante de la *Divine Comédie* !

Et la raison ?

C'est que Dante avait choisi Virgile pour compagnon.

Ceux qui douteraient de la vérité de cette énormité, peuvent se convaincre en lisant la préface de *Leuconoé*.



Au cours de la récente session parlementaire, M. Beernaert — un de nos rares hommes politiques qui n'estime point « qu'on vit de bonne soupe et non de beau langage » — avait dénoncé énergiquement la profanation des coins les plus pittoresques de nos villes et des sites les plus évocatifs de nos campagnes, par la bariolure criarde et la réclame rasante des affiches commerciales...

« Chocolat Suchard » ;

« Pastilles Géraudel » ;

Etc...

Et l'éminent homme d'État avait réclamé, contre ces salissures, l'élévation du droit de timbre à un taux savamment meurtrier...

La question a été examinée par « les bureaux »...

Et voulez-vous connaître la réponse des bureaux ?

Non seulement le droit de timbre ne doit pas être augmenté — mais il convient même de le supprimer complètement.

Doux pays ! — comme dirait Forain.

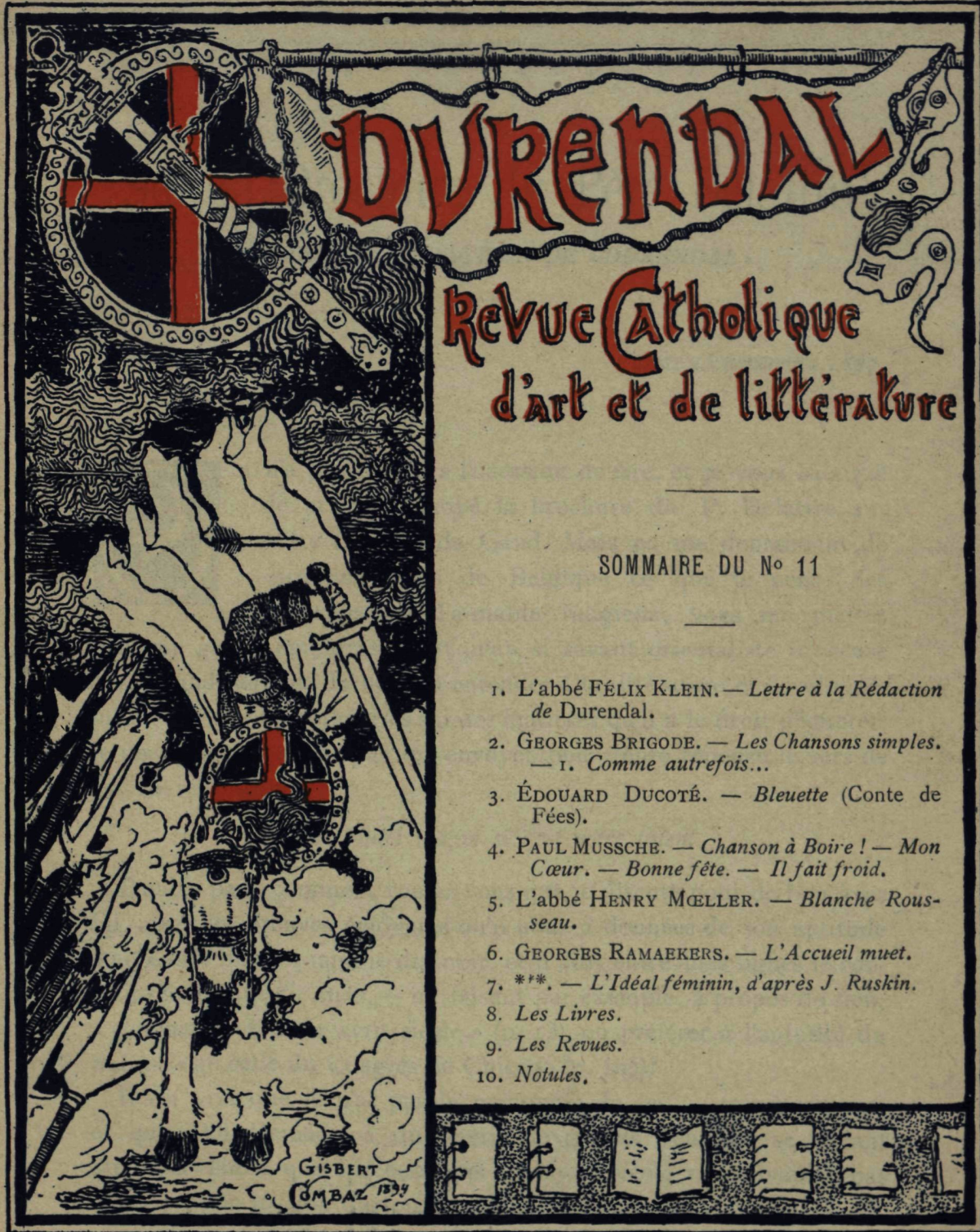


UN quotidien bruxellois s'était plaint que le public, appelé à assister à l'interprétation de la *Sainte-Godelive* de Tinel, n'eût pas été « prévenu ».

M. Deltenre, dans le *Spectateur Catholique*, répond excellemment que c'était à la presse à « préparer » la foule — comme elle le fit du reste pour *Fervaal*...

M. Deltenre oublie que Tinel n'est qu'un artiste catholique !





DURENDAL

Revue Catholique d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 11

1. L'abbé FÉLIX KLEIN. — *Lettre à la Rédaction de Durendal.*
2. GEORGES BRIGODE. — *Les Chansons simples.* — I. *Comme autrefois...*
3. ÉDOUARD DUCOTÉ. — *Bleurette* (Conte de Fées).
4. PAUL MUSSCHE. — *Chanson à Boire ! — Mon Cœur. — Bonne fête. — Il fait froid.*
5. L'abbé HENRY MËLLER. — *Blanche Rousseau.*
6. GEORGES RAMAEKERS. — *L'Accueil muet.*
7. ***. — *L'Idéal féminin, d'après J. Ruskin.*
8. *Les Livres.*
9. *Les Revues.*
10. *Notules.*



Sur la Brochure du Père Delattre

LETTRE A LA RÉDACTION DE « DURENDAL »

—

Paris, 15 novembre 1897.

MES CHERS AMIS,



N n'a pas toujours l'occasion de rire, et je vous sais gré de m'avoir envoyé la brochure du P. Delattre sur notre Congrès de Gand. Mais en me demandant de dire aux amis de Belgique ce que je pense des réflexions de l'aimable religieux, vous me mettez dans un grand embarras. Lorsqu'un si savant orientaliste m'accuse avec grand sérieux de ne rien entendre à la littérature et développe, lui-même, de naïves théories sur des matières qu'il a le droit d'ignorer, je ne peux cependant pas lui envoyer pour toute réponse le vers de son cher Boileau :

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

D'autre part, comment voulez-vous que je discute pour de bon avec lui, après les preuves évidentes qu'il nous a données de son aptitude à entendre blanc quand je dis noir, et à lire entre mes lignes le contraire de ce que j'y mets, — me faisant par exemple, à propos de rien, « condamner tout le XVII^e siècle » (p. 13), ou préférer à l'autorité du Saint-Siège celle du Congrès de Chicago (p. 105)?

Il est vrai que je n'ai pas le monopole de ses..... transpositions, et que Pol Demade a dû ouvrir de grands yeux en se voyant attribuer l'idée que les écrivains du XVII^e siècle ne croyaient pas à la création (p. 40). Carton de Wiart, de Baets et Van den Bosch,

n'ont pas dû être moins étonnés de ce qu'un habile homme comme le P. Delattre peut échafauder d'incroyable sur leurs pensées les plus naturelles.

L'aimable critique n'a pas besoin, lui, qu'on fausse ses idées pour les réfuter. Il suffit de les citer comme elles sont. Rien qu'à prendre ses injures, on composerait deux pages dont je serais bien surpris qu'il se montrât fier. Il me répugne de reproduire celles qui concernent les amis; mais c'est mon droit de rappeler celles qui me visent. Mes « vulgaires formules » montrent bien que je manque de science et ne comprends même pas Boileau. Une lettre que j'écris après le Congrès est « à faire pleurer ». Avec une « phraséologie trompeuse », des amplifications « surannées » et des idées qui « traînent partout », je « me moque^t » de mes auditeurs. Enfin, dans la table des matières « l'idéal de M. Klein » est résumé en ces deux mots charmants : « Niaiserie et duperie. » — Mais oui, mon Révérend Père, ces paroles sont de vous; je serais bien trop honteux de vous les prêter.

Qu'un respectable orientaliste nous traite de « niais » et de « dupes » en littérature, voilà qui ne nous inquiète guère, n'est-ce pas, chers amis de l'assemblée de Gand? Mais il y a dans la brochure du P. Delattre des attaques plus graves. On aurait émis parmi nous des idées peu orthodoxes, des propositions scandaleuses, des erreurs théologiques, et, pour comble de gravité, l'auteur n'en serait pas un laïc, ce serait un prêtre, et ce prêtre serait justement celui qu'on avait invité, « la figure dominante de la réunion ! » un professeur de l'Institut catholique de Paris.... J'avoue, cette fois, que je n'ai plus envie de sourire. Vraiment, chers amis, je vous ai fait cet effet là, à vous qui m'avez entendu, au Cercle catholique de Gand et à l'ancien Cercle Léon XIII de Bruxelles, à vous qui m'avez vu dans l'intimité et avec qui j'ai échangé de si cordiales confidences? Vous me trouviez l'allure d'un hérétique lorsque je blâmais et désavouais si énergiquement devant vous les néo-chrétiens en disant, suivant le compte rendu du *Journal de Bruxelles*, que ces novateurs qui ne veulent pas du dogme ne sont pas

des *chrétiens* et que nous, fidèles à la tradition de l'Église, nous ne sommes pas des *néo*? Vous avez pu, dans mon langage, relever des points « très graves aux yeux des catholiques »? J'ai nié devant vous, comme l'insinue le P. Delattre aux pages 108 et 109 de sa brochure, que la grâce soit nécessaire au salut, et que « celle-ci, d'après la doctrine des apôtres, soit distribuée avec infiniment plus de profusion aux membres de l'Église qu'à ceux du dehors »? Il vous a semblé qu'« à la manière de votre conférencier l'apostolat serait pernicieux »? Enfin vous avez trouvé qu'« au dire de M. Klein, les infidèles nous tiennent en réserve d'utiles leçons de religion »?

Vous vous demandez où et quand j'ai pu dire tout cela. Le bon Père vous en informe; il cite, *in extenso*, le passage où fourmillent ces hérésies et ces inepties. C'est, dit-il, en termes que je ne comprends guère, c'est un passage « imprégné du plus pur esprit de Chicago ». Or, le voici, avec les soulignements qu'on y ajoute dans l'espoir de le rendre plus pervers :

« Autant qu'on le peut, il se faut mettre en directe relation avec l'élite présente de tout le genre humain, apprendre ce qu'elle a gardé des illusions héréditaires et des vérités transmises, l'interroger sur les éternels problèmes, s'entretenir avec elle du bien moral et de nos destinées, *apprendre d'elle* ou lui enseigner ce qui est éternellement vrai et ce qui peut changer toujours, lui communiquer notre Dieu en affirmant sans compromission qu'il est le seul vrai, *et que pourtant sa juste bonté n'exige de ceux qui sincèrement cherchent leur voie sans la trouver, que de conformer, dociles et humbles, leur croyance et leur vie à la part de lumière qu'ils ont reçue de sa Providence.* »

Même détachée du contexte et soulignée avec intention, cette phrase permet au lecteur de juger ce que valent les insinuations du Révérend Père. Par elles-mêmes elles seraient monstrueuses, puisqu'elles accusent et dénaturent la foi d'un prêtre catholique. Rapprochées de ce qui leur sert de prétexte, elles n'apparaissent plus qu'enfantines. Pour être perfide et nuisible, il ne suffit pas de vouloir l'être; il faut en avoir les moyens.

Vous trouvez peut-être, mes chers amis, qu'ici je le prends bien au tragique; mais, s'il est indifférent d'être accusé par le P. Delattre d'ignorance littéraire et de mauvais goût, « de niaiserie et de duperie », il est plus grave de se voir attaqué comme prêtre.

*
* *

Revenons donc, sur un ton plus doux, à ses reproches d'ordre littéraire. Il nous baille la partie belle, se chargeant lui-même de contredire tout ce qu'il avance. Pour réfuter une théorie, on a le choix entre deux sortes de démonstrations : ou prouver qu'elle n'a rien de neuf et qu'elle se trouve dans tous les « bons auteurs », ou prouver qu'elle est absurde et dangereuse. Le P. Delattre use à la fois des deux sortes d'arguments, sans même remarquer[†] qu'ils se contredisent. Tantôt, d'après lui, mon idéal littéraire est le plus banal de tous : les premiers traits se retrouvent « à la table des chapitres du manuel de littérature le plus suranné », et les derniers traits en « traînent aussi partout; il n'y avait qu'à les ramasser ». Tantôt cet idéal est impraticable, fantaisiste, sans piété; — ce dernier reproche est insinué avec une candeur admirable, et l'on voit que l'auteur n'y a pas seulement pris garde!

Et tenez, puisque je me rappelle ce passage de la brochure, il y faut insister, quand ce ne serait que pour mieux mettre en évidence la naïve rouerie dont use le bon Père. Relisez ses vingt dernières pages; elles en valent la peine, chers amis, et je ne sais si jamais vous trouverez ailleurs un aussi excellent modèle de ce qu'il faut éviter dans les discussions lorsqu'on tient à rester logique et à se montrer loyal. Il y est question d'une idée que je ne tiens pas à vous exposer de nouveau et que je résumais, vous le savez, dans les termes suivants : « O le beau rêve, messieurs, et le rêve bien catholique, que celui de connaître toute l'humanité pour comprendre et pour exprimer toutes les choses humaines! » Eh bien! voici les deux sortes de jugements que cette seule et unique pensée inspire coup sur coup à notre maître critique :

Premier jugement : « Voilà un idéal mille fois plus éloigné des réalités pratiques que la constitution du royaume de Salente, dont l'équivalent s'est réalisé une fois (1). » Et encore : « Si M. Klein, en cet endroit, a parlé sérieusement, s'il ne s'est pas moqué, à part lui, des intellectuels, je m'y perds. »

Deuxième jugement : « Vraiment devant un autre auditoire, il eût été superflu d'établir à grand renfort d'amplification et de rhétorique, que l'étude de l'histoire jointe à celle des nations sur le vif, développe la connaissance des choses humaines, et permet, moyennant bon jugement, d'en parler avec compétence et autorité. Un enfant le devinerait et nous l'avions lu, après beaucoup d'autres, il y aura bientôt quarante ans, dans la Bible et l'Odyssée, en des termes qu'on n'oublie jamais, bien que fort simples. » Et à l'appui de son nouveau dire, le P. Delattre cite ces paroles de la Bible sur le Sage : « Il passera dans le territoire des nations étrangères, car il fait l'expérience de ce qui est bien et de ce qui est mal parmi les hommes. » C'est bien, en effet, la pensée que le Père jugeait tout à l'heure absurde dans ma conférence. Après cette citation, il s'indigne et crie : « Messieurs, vous êtes catholiques et vous professez votre foi avec une franchise qui vous honore. Pour vous, par conséquent, j'ajoute le dernier trait de l'idéal biblique, omis, je ne sais comment, par votre conférencier, qui le lit pourtant, ainsi que moi, cinquante fois par an dans son bréviaire. Ce dernier trait c'est la prière, humble, vous le savez, par essence. » Je n'ai pas parlé de la prière dans ma conférence sur l'idéal en littérature : de quelle façon est-ce donc que je dis mon bréviaire ?

Enfin voici le dernier mot du Révérend Père sur mon idéal impraticable et « niais » : « *L'Ecclésiastique*, d'où nous avons transcrit cette page, contient tout l'idéal de M. Klein, y compris les moyens, avec la *piété en plus* (2) et la fantaisie en moins. »

(1) On demande où et quand ?

(2) Nous comprenons que M. Klein dédaigne de relever cette insinuation. Mais la rédaction de *Durendal* tient à le venger de cet outrage et des autres falsifications du Révérend Père. Il nous suffira pour cela de reproduire, une fois de plus, la dernière page de la Conférence de Gand. Voici comment M. Klein y résume ses idées.

Mais voilà encore que nous redevenons graves. Il n'y a pas lieu, dites-vous, chers amis, et je vous entends qui, pour faire diversion, me rappelez au hasard l'un des jolis et innocents passages qui abondent dans la brochure du P. Delattre, celui, par exemple, où, voulant me reprocher d'avoir écrit que c'est un élément de supériorité pour les œuvres « d'être populaires et universelles *sans cesser d'être littéraires* », il s'exclame victorieusement : « La popularité peut être malsaine ou frivole. On l'a vue s'attacher à des ouvrages impies ou immoraux, comme tels, et à des fantaisies aussi puérides que la chanson de Malborough et la chanson du roi Dagobert! » C'est à croire que le Révérend Père a mis sa critique à l'envers : qu'il en croie le grand saint Éloi, et qu'il la mette à l'endroit.

*
* *

Il ne se doute pas, l'aimable censeur, du changement que cette opération si simple amènerait dans toutes ses idées. Non seulement

« La morale et le bon goût étant sauvegardés dans ce qu'ils ont d'essentiel, montrons-nous accueillants pour toute œuvre d'art qui stimule, dans l'ordre, et qui satisfait n'importe laquelle de nos puissances sensibles ou intellectuelles. Mais pour nous-mêmes, sans nous interdire par trop sévèrement les virtuosités reposantes, sachons élever nos yeux vers les hauteurs où plane le grand art. Le plus longtemps, chez le grand nombre d'hommes, faire vibrer le plus puissamment et harmonieusement le plus de facultés possible, voilà, Messieurs, l'effet auquel on le reconnaît. Toujours, chez tous les hommes, stimuler sans conflit l'activité de toutes les puissances, ce serait le rêve et l'idéal suprême.

» Dieu s'en est à lui seul réservé l'étonnante réalisation. La plus belle œuvre d'art qu'il ait créée pour nous, c'est le ciel des nuits pures, c'est l'infini semé d'étoiles. A tous les hommes, toujours, s'adresse ce divin spectacle; chez tous il charme la vue par la douce clarté bleue, il ravit l'oreille par le prochain silence et l'harmonie lointaine, il pénètre le cœur de douce et infinie tendresse, il ouvre à l'imagination l'illimité du calme et effrayant espace, il montre à la raison la grandeur de la Cause première et presque il lui fait voir Dieu; — mais tout cela sans effort, sans fatigue, sans souci, dans le total oubli de nos besoins terrestres, dans l'harmonie de nos puissances, dans l'ordre conforme au bien, dans le plein épanouissement de tout ce qu'il y a de bon en nous.

» Voilà le chef-d'œuvre de l'art divin; plus s'en rapprochera l'art des hommes, moins il différera de son idéal. Et l'auteur le plus grand sera celui qui, possédant en lui les puissances les plus vastes et la plus riche humanité, à la fois le meilleur, le plus sage et le plus aimant, saura faire part de tous ses dons au plus grand nombre de ses frères et suscitera en eux le plus d'amour, de lumière et de bonté.

» Un seul, dans ses paroles, a pu se montrer tel et pleinement accomplir cette œuvre, mais ce n'était pas qu'un homme. Il était le chemin qu'il faut suivre, la vérité qu'il faut savoir et la vie qu'il faut vivre. Gloire à celui qui, étant l'Homme-Dieu, est par là même, en tout ordre d'idées et de faits, en esthétique non moins qu'en morale, l'Idéal divin de l'Humanité. »

cela lui ferait comprendre les thèses qu'il veut réfuter, mais encore cela lui éviterait d'admirer certains auteurs justement pour les mérites qui leur manquent.

S'il nous vantait Boileau pour l'admirable sûreté de jugement qui, parmi ses contemporains, lui a fait discerner, sans jamais faillir, tous les grands écrivains d'avec les mauvais auteurs, ou encore pour le zèle qu'il a mis à défendre les droits du bon goût et du bon sens en littérature, nous serions d'accord avec lui. Mais non, ce qu'il aime dans Boileau, ce sont justement ses très rares erreurs de critique ; c'est ce qu'il a dit d'injuste et de mal informé sur le moyen âge et sur la Pléiade !

Et alors que Boileau n'a qu'un don comme poète, son enthousiasme pour la raison et pour le bon sens, savez-vous ce que le P. Delattre admirera en lui ? Le sentiment de la nature ! Oui, mes amis, le sentiment de la nature dans Boileau, dans celui qui préfère les ruisseaux aux torrents ; qui trouve que c'est « descendre », de célébrer la campagne ; et qui cherche, comme Virgile (à qui on le pardonne moins), par quel art mythologique

... l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul les bergers et les rois.

Si nous choisissons dans Boileau quelques vers regrettables à l'appui de notre opinion, le P. Delattre nous accuserait de mauvaise foi. Nous avons mieux à faire ; c'est de reproduire après lui les vers qui lui plaisent davantage, ceux dans lesquels il a le talent de rencontrer un sentiment exquis de la nature. Il s'agit, vous le savez, de l'épître à Lamoignon sur les plaisirs de la campagne :

*Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
F'amorce, en badinant, le poisson trop avide,
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.*

Boire bon et manger sain, attraper des poissons « avides » avec « un hameçon perfide », ou, « d'un plomb qui suit l'œil », aller *faire la guerre* aux habitants de l'air », quel sentiment de la nature ! et comme cela vous laisse loin Lamartine ou Victor Hugo !

Le P. Delattre cite encore trente vers de même force, parmi lesquels tous ceux (la rencontre me navre) que j'avais notés dans mon exemplaire de Boileau comme étant les plus faibles ; ceux-ci, par exemple :

*Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage,
Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.*

Le P. Delattre nous a accusés de ne pas comprendre Boileau : lui, vraiment, le comprend trop.

Et il vous a une façon de l'expliquer ! Vous vous rappelez l'amusant procès qu'il m'intente pour avoir résumé dans une formule-type ce qu'avait d'incomplet la critique du xvii^e siècle : *Rien n'est beau que le vrai*. Il me reproche d'avoir affirmé, avec l'évidence, que cette critique a eu le tort, surtout chez Boileau, de trop sacrifier les facultés spontanées d'imagination, de cœur, d'enthousiasme, à cette faculté maîtresse, mais non pas unique : la raison. (Notez qu'au même endroit je blâmais davantage encore ceux qui enferment l'art dans l'harmonie des mots et la beauté des images.) Cela met le P. Delattre dans une colère invraisemblable. Ah ! s'il avait été là, comme il nous eût « crié » les grands noms du xvii^e siècle (ceux que nous avons le plus loués), et de quel cœur il eût récité les vers les plus anodins de Boileau, celui-ci entre autres, qu'il isole entre des lignes de points pour en mieux faire éclater l'invincible puissance de démonstration :

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions !

Riches et même « pompeux » dans nos descriptions, soit, nous

tâcherons de l'être afin de complaire au bon savant, quoique cela me paraisse d'un fâcheux conseil ; mais, pour la peine, il nous dira sous quel prétexte ce vers intervient dans la discussion.

Il en aurait encore « crié » une douzaine d'autres de ce genre-là, et même, dit-il, « j'aurais accentué ces vers, où l'on voit que, si Boileau renferme tout l'art dans la raison pure, il met dans celle-ci l'oreille, les yeux, l'imagination, le cœur et toutes les passions ! Cela est-il possible ? Assurément non. M. Klein ne comprend pas le vers avec lequel il a frappé un si grand coup, et ses auditeurs, qui l'ont applaudi avec unanimité, ne le comprennent pas davantage ».

Que veut dire cet « assurément non » ? Pauvre P. Delattre ! il est encore plus difficile à comprendre que Boileau.

Tout ce que je vois là-dedans, c'est que la raison *pure* signifiait, chez Boileau, l'ensemble de toutes les facultés et de tous les sens. Eh bien ! c'est humiliant à dire, mais je ne l'aurais jamais cru sans l'affirmation de cet orientaliste. Il est clair que, s'il faut mettre dans la raison pure « toutes les passions » et « l'oreille » elle-même avec les yeux, l'imagination et le cœur, nous ne savons plus le français, ni celui de Boileau, ni le nôtre.

Comment voulez-vous, mes chers amis, que je discute avec un homme qui entend les choses de cette façon-là ? Si vous le rencontrez à Louvain, où je sais qu'il fait habituellement de meilleure besogne que celle d'aujourd'hui, dites-lui bien gentiment qu'on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu, ni « d'oreille » quand on aime Boileau. Et, s'il demande pourquoi, rappelez-lui que, dans le passage où Malherbe est félicité d'avoir « réduit la Muse aux règles du devoir » — un joli mérite, soit dit en passant — Boileau commet ces deux vers :

*Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.*

Mais qu'est-ce que je fais là ? Ne voilà-t-il pas qu'à la vingt-quatrième page de sa brochure, le vénérable P. Delattre cite lui-même

cet endroit avec un air d'en être tout ému ? Que je regrette donc maintenant d'avoir consacré tant de lignes à le mettre dans son tort ! Il a une si charmante façon de s'y mettre lui-même !

*
*
*

Si cette lettre, bien trop longue, se trouvait à refaire, j'y traiterais le P. Delattre comme il nous traitera lui-même, et avec raison, le jour où nous viendrons lui dire notre avis sur ses travaux d'orientaliste.

Au lieu de lui prouver qu'il a tort de nous attribuer tant d'opinions fausses, je m'offrirais le plaisir de le faire, comme on dit, monter à l'échelle, en exagérant encore l'insolence qu'il me *prête* vis-à-vis de nos grands écrivains ; ou, s'il fallait à tout prix être sérieux, je lui démontrerais qu'il a servi la cause du xvii^e siècle en avocat du diable.

Au lieu de louer dans son client les splendides qualités qui nous le rendent si admirable, il n'a su insister que sur les rares vertus dont il est privé, ou plutôt sur le seul côté par où il se montre clairement inférieur à l'âge romantique. Au siècle qui a, le plus parfaitement de tous, compris la nature humaine, il trouve, lui, le mérite d'avoir senti et aimé la nature extérieure. Et ce sentiment de la nature, il en va chercher l'idéal dans le *Télémaque*, extasié sans doute devant la grotte de Calypso, où l'on trouvait « tout ce qui peut charmer les yeux » et spécialement « des voûtes pleines de rocailles et de coquilles ».

A propos de *Télémaque*, avez-vous remarqué, chers amis, une autre malchance du bon Père ? Alors qu'il pouvait louer dans l'ouvrage de Fénelon tant de vues justes ou courageuses, savez-vous ce qu'il y admire le plus ? — Le royaume de Salente ! Oui, le royaume de Salente, célèbre par ses utopies et son socialisme d'État : « Mentor régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes », en un mot, l'existence de chaque citoyen, et jusqu'à la couleur des vêtements pour les sept conditions d'hommes libres... Il est dommage que les procédés du Père ne nous conviennent guère ; sans cela, l'occasion

serait belle de le traiter de socialiste. Et cela vaudrait tout juste les passages où il nous convainc d'hérésie.

Avant de terminer, une commission pour le P. Delattre. Voulez-vous, mes chers amis, lui demander de ma part, quel bien il se proposait en écrivant une si drôle de brochure contre les jeunes écrivains catholiques de Belgique et contre un prêtre français qui admire sincèrement ses travaux d'érudit? Tâchez donc aussi de savoir si c'est dans l'intention de m'être utile qu'on la envoyée au cher et vénéré Recteur de notre Institut Catholique, alors que, sans vous, j'en aurais moi-même ignoré l'existence. Mgr Péchenard en a beaucoup ri avec moi.

Encore une fois merci de m'avoir envoyé ce charmant factum, et pardonnez-moi si j'ai mal traduit, dans cette lettre à bâtons rompus, l'étonnement extraordinaire qu'il m'a inspiré.

Fidèlement à vous, chers rédacteurs de « *Durendal* », et à tous les amis que j'ai eu la joie de voir avec vous dans le voyage de Bruxelles et de Gand.

Abbé FÉLIX KLEIN.

Professeur à l'Institut catholique de Paris.



Les Chansons simples

I. — Comme autrefois.....

Ton amour chante en ma mémoire
Comme un air aux lointains accents.....
Veux-tu recommencer l'histoire,
Et tâcher de ravoïr vingt ans ?

Voulons-nous tenter de revivre
Le clair bonheur de ce doux temps,
Chercher dans le vent qui passe ivre,
L'écho tombé de nos serments !

Voulons-nous retourner aux choses
Qui virent nos amours défunts,
Baiser sur les lèvres des roses
L'émoi candide des parfums !

Peut-être en sa pose tordue,
Le banc moussu conserve-t-il
La place où, l'ombre descendue,
Nous respirions les nuits d'Avril ?

Juin 1897.

Ramenons aux bois nos étreintes,
Prenant souci de replacer,
Nos pas dans les mêmes empreintes,
Nos cœurs dans les mêmes baisers.

Un peu de notre amour, peut-être,
Reviendra palpiter en nous.....
..... et t'asseyant sous le vieux bête
Je pleurerai sur tes genoux !

Georges Brigode.



BLEUETTE

CONTE DE FÉES



BLEUETTE était assise dans les blés. Une forêt de tiges dorées, bruyante de grillons et de sauterelles, l'entourait ; les bluets, ses frères, et les coquelicots aux pétales souples étaient çà et là posés, comme de merveilleux oiseaux-mouches. Au-dessus d'elle, un peu de ciel apparaissait à travers les épis, courbés par le poids de leur maturité.

Et Bleuette ne faisait rien là, si ce n'est de vivre tout simplement à la place qui était la sienne. Elle était heureuse sur ce champ, parmi les bruits et les bruissements familiers. La douce chaleur de la terre la pénétrait ; l'ardeur du soleil de juillet la plongeait dans un anéantissement délicieux. Elle vivait et sentait la plénitude de son épanouissement.

Si Bleuette restait pendant toute une saison l'hôtesse du lieu où elle s'était logée, elle n'avait pourtant point de patrie. La moisson faite, elle gagnait un autre pays. Tantôt, elle habitait le petit

terrain, cultivé avec amour par quelque pauvre paysan ; elle se cachait à l'ombre de la mesure, ou bien le long du mur d'enceinte aux pierres éboulées. Tantôt, c'était au flanc d'une colline, d'où elle aimait contempler la grande plaine verte et rousse coupée par un fleuve miroitant. D'autres fois, elle allait sur quelque haut plateau ; elle y restait longtemps, car la récolte était tardive : le soleil, tard levé et vite disparu derrière la montagne, était avare de ses rayons, et Bleuette frissonnait dans les longues rosées. Parfois, elle était voisine des oliviers et des figuiers, en un pays de terre rouge, brûlé et altéré. Cette fois-ci, elle demeurait sur une de ces plaines interminables, tapissées de céréales, que partagent de larges routes, poussiéreuses ; cette contrée était balayée par le vent ; on voyait au-dessus de la mer mouvante des cultures surgir les clochers d'ardoise et les toits rouges des villages et des riches fermes où règne un paysan rapace et cruel.

Bleuette allait ici ou là, on ne sait comment. Elle savait se rendre invisible. L'été fini, elle partait et le lendemain elle était ailleurs, quelquefois au bout du monde, là où le blé mûrit quand chez nous le grain dort sous la neige. D'ailleurs, personne ne prenait garde à Bleuette tant elle était discrète et douce. Elle était fleur, elle était femme. Elle était toujours jeune et immortelle. De Nymphé elle était devenue Fée, mais n'avait pas changé.

Donc elle était dans ce champ, heureuse de vivre, quand un garnement qui fuyait, la blouse pleine d'abricots volés à un verger, vint la heurter rudement. Elle poussa un cri de douleur. Lui, talonné par la peur, poursuivit sa course, sans s'excuser ni s'attarder à ramasser les fruits que, dans la surprise de cette rencontre, il avait laissé rouler à terre. Quelqu'un était sur sa trace, facile à suivre à travers les épis foulés et couchés en désordre ; on entendait des cris et des menaces. Et bientôt, devant Bleuette en larmes, parut un gros paysan, essoufflé et cramoisi :

— Ah ! je te tiens, brigand ! cria-t-il en saisissant furieusement

Bleuette par les épaules. Une femme ! C'est une femme ! A-t-on jamais vu une pareille audace ? Allons, debout, Bohémienne ! Tu ne penses pas, je suppose, que tes larmes vont m'attendrir. Et tu ne nieras pas, dit-il en ramassant les abricots dorés dont il gonfla ses poches.

— Je vous en supplie, Monsieur, dit Bleuette. Je suis une pauvre fille et je n'ai pas fait de mal. Tout à l'heure, un homme qui se sauvait, votre voleur sans doute, a passé par là et, sans me voir, m'a frappée du pied.

— Connu, connu, dit le fermier. Tu te croyais bien cachée, et qu'est-ce que tu fais ici ? D'ailleurs, je te reconnais. Ta robe bleue, je la prenais pour une blouse de paysan, car, vraiment, je ne supposais pas qu'une fille de ton âge fût capable de ces mauvais coups. Tu n'en es pas à ton essai. Hier, deux lapins ont disparu ; l'autre jour c'étaient des poules ; et tu as empoisonné mon vieux chien.

— Je ne suis pas coupable, je vous le jure, répétait Bleuette en sanglotant.

— Nous nous expliquerons avec le juge.

Et la saisissant par le bras, il l'entraîna, plus content de tenir son voleur et de se venger qu'il n'avait eu de peine en voyant, couché sur le dos et les pattes raides, Médor, le fidèle gardien de sa maison.

Bleuette le suivit, docilement. Le paysan pérorait tout seul, se félicitait et menaçait. En route, ils rencontrèrent des cultivateurs qui disaient à la pauvre Fée des injures et des mots grossiers qu'elle ne comprenait pas.

Bleuette, remise aux gendarmes, fut menée, les mains liées, jusqu'à la ville où il y avait la prison et les juges. Elle y arriva à la nuit noire, mourante de faim, de honte et de fatigue, car elle devait subir toutes les misères de l'humanité puisqu'elle avait pris la forme humaine.

On la mit dans un cachot, et il lui fallut attendre que le juge, qui était en vacances, fut de retour. Elle ne s'enfuit pas ; cela lui eût été facile : les murs ne comptent pas pour les Fées. Mais elle devait avoir

son idée, puisqu'elle consentait à souffrir, exilée, privée de la lumière et de la bonne senteur des campagnes.

Quand le juge fut revenu, il interrogea Bleuette et entra dans une grande colère, en voyant qu'elle se moquait de lui en protestant de son innocence. Quel crédit accorder à une fille qui venait on ne sait d'où, qui n'avait aucun métier et d'autre domicile que les champs? Et puis, on avait une preuve irrécusable. Le fermier vint au tribunal, avec ses habits du dimanche et une grosse chaîne d'or sur le ventre; il affirmait reconnaître son voleur qu'il avait lui-même surpris dans un champ au milieu de ses abricots. On pouvait croire au témoignage de cet honnête homme, bien connu dans le pays, et riche et considéré. Bleuette fut chargée des méfaits antérieurs et condamnée à deux mois de prison. Cette injustice et son infortune la peinèrent moins que de songer que pendant ce temps on avait récolté la moisson; elle quitterait la contrée, sa peine accomplie, sans avoir vécu toute la vie dont elle y devait jouir.

Or, quelques jours après la condamnation de Bleuette, arrivèrent des choses singulières. Le chien qui avait remplacé Médor fut trouvé inanimé; un carré de pommes de terre fut dévasté et la basse-cour mise au pillage. Le fermier, fou de colère, s'embusqua toutes les nuits, son fusil chargé, et finit par découvrir le voleur escaladant le mur du potager. Il tira; l'homme tomba, un bras cassé.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années, dont la paresse était le premier crime; il vivait de maraude au lieu de travailler. Il comparut devant le juge; celui-ci, qui se piquait d'être un habile magistrat, plaïda le faux pour connaître la vérité, et accusa le prévenu des vols déjà anciens, commis chez le même fermier. Mais quelle fut sa surprise en entendant le jeune homme les avouer! Celui-ci, qui croyait la justice informée, espérait que sa franchise lui vaudrait de l'indulgence. D'abord le magistrat ne voulut rien croire, mais l'autre, soupçonnant une ruse, fit de telles déclarations qu'il fallut bien se rendre à l'évidence. Le juge, qui estimait impossible qu'il eût

condamné une innocente, ne douta pas que tout au moins Bleuette ait été complice. Le voleur jura avoir agi seul. Il fut confronté avec la prisonnière. Tout de suite il nia de l'avoir jamais vue, puis il se frappa le front, ému par un lointain souvenir.

— Il me semble, dit-il, avoir rencontré cette fille dans les blés, un jour que je fuyais après avoir dérobé des fruits... Oui, c'est bien elle, ajouta-t-il. Elle est assez belle pour qu'on se la rappelle, et cependant c'est à peine si je la vis. Je l'avais heurtée en courant, et elle cria.

Et le jeune homme, regardant avec admiration sa victime, lui demanda pardon de l'avoir fait condamner à sa place.

A la grande confusion du juge et du fermier, on dut relâcher Bleuette. Le bruit de l'aventure avait couru la ville ; des gens s'étaient attroupés devant la prison pour fêter la victime, mais elle partit sans que personne la vit, et jamais plus on n'eut de ses nouvelles dans le pays.

Le maraudeur fut condamné à deux ans de prison. La mauvaise humeur de la justice confondue se soulageait sur lui. On espérait qu'il récriminerait et qu'on pourrait aggraver sa peine. Mais il se tut. Il ne pensait qu'à cette délicieuse jeune fille si douce et si bonne qui avait payé pour lui. Ce n'était pas un cœur endurci : seule la paresse l'avait mené à mal faire. Il sentait l'étendue de sa faute et se la reprochait. Son plus grand châtiment était de penser qu'il ne reverrait pas Bleuette, car il se sentait gonflé d'amour pour elle.

Au milieu de la nuit, la porte du cachot s'ouvrit et Bleuette entra en souriant. Il resta d'abord frappé d'étonnement, puis il se jeta à ses pieds et répandit beaucoup de larmes :

— Partez, partez, balbutiait-il entre ses sanglots, vous êtes libre.

— J'entre partout comme je veux, dit Bleuette ; je suis fée. Viens avec moi.

— Non, répondit-il. J'ai mérité d'être ici ; je ne serais que plus coupable si j'échappais à ma punition.

— Tu peux me suivre, dit Bleuette ; ta peine, je l'ai accomplie. Ton repentir achève de t'absoudre. Les Fées n'ont pas seulement été

créées pour embellir la nature et parfumer l'âme des poètes, elles ont aussi la mission de rendre aux hommes la vie légère en leur enseignant à la comprendre. N'use pas ta jeunesse, qui peut encore être féconde en œuvres bonnes, au fond d'une prison stérile. Moi, je pouvais attendre ici, j'ai devant moi l'éternité !

Ils partirent et s'en allèrent ensemble, très loin, de l'autre côté de l'Océan, dans un pays où le jeune printemps venait de couvrir les sillons d'un voile vert et frissonnant. Et là, Bleuette disparut aux yeux de son compagnon. L'été, parmi les épis blonds, il la chercha, courant partout où les bluets en troupe lui semblaient une robe étalée. Il s'était loué chez un cultivateur, et Bleuette, le voyant, pour l'amour d'elle, renoncer à la paresse et courageusement se livrer au travail, consentit plusieurs fois à se montrer à lui sous sa forme féminine.

L'année suivante, il ne la découvrit pas (les vents, sans doute, l'avaient jetée sur un autre rivage), mais il n'aimait plus maintenant Bleuette seule, il avait appris à aimer la terre qui récompense le rude labeur de l'homme avec le divin sourire de ses fleurs.

ÉDOUARD DUCOTÉ.



Chanson à Boire !

Lamme Goedzak chante :

*Amis, buvons ! les brocs sont pleins
de bière exquise à mousse blanche,
dans elle, noyons nos chagrins,
buvons ! c'est aujourd'hui dimanche !*

*Fumons dans le vieux cabaret
les bons tabacs de Wallonie,
lançons en, près du feu clairnet,
la lourde volute embrunie.*

*Rions, chantons, clamons les vers
fougueux des vingt ans en délire !
Tous, en chœur, jetons dans les airs
le rythme des joyeuses lyres.*

*Enterrons le pâle dédain,
à la coupe trempons les lèvres.
Gai !... Honni soit le puritain
dont la gorge est par trop mièvre.*

*Les francs buveurs ne sont pas morts.
Du plaisir, les folles cavales*

*s'en vont hennissantes, sans mors,
sous la musique des timbales.*

*Ah buvons ! à nous les amours
que l'Aurore, debout nous trouve
joyeux encor, chantant toujours,
le vieux Gambrinus nous approuve.*

*Amis, buvons ! les brocs sont pleins
de bière exquise à mousse blanche,
dans elle noyons nos chagrins,
buvons ! c'est aujourd'hui dimanche !*



Mon Cœur

*Mon cœur est une lyre
où chacun tour à tour,
triste ou gai, me fait dire
sa peine ou son amour.*

*Mon cœur est une lyre
qui saigne bien des pleurs ;
il est moins de sourires
en nous que de douleurs.*

*Il est bien peu de roses,
pour quelques beaux matins
combien de soirs moroses,
de tristes lendemains.*

*Mon cœur est une lyre,
des cordes ont cassé,
las ! — vous pouvez en rire —,
celles de la gaieté !*



Bonne Fête

*Pour célébrer ta bonne fête,
Coquette, et te dire bonjour,
voilà que je deviens poète
et que je fais des vers d'amour.*

*Pourvu, ma belle, qu'ils te plaisent,
que le rythme soit de ton goût,
je serais content, je serais aise
et pour un peu deviendrais fou.*

*Ces vers voudraient parler de choses
qu'on dit parfois à deux genoux,
que l'on chuchote au temps des roses,
enfin je t'aime... et voilà tout.*

*Si tu voulais, par jeu d'enfance,
me combler de quelque faveur,
je choisirais, pour récompense,
un long baiser venant du cœur.*



Il fait Froid

*Il fait froid et gèle dehors
et l'hiver est dans mon âme
aussi, pleine d'un noir remords ;
cœur traversé par les sept lames.*

*Il neige et, petit à petit,
la terre de duvet se couvre.
Elle revêt son triste habit,
son blanc manteau qui la recouvre.*

*A ma fenêtre un passereau,
d'un bec frileux, frappe la vitre ;
je viens d'ouvrir au bel oiseau
qui se perche sur un pupitre.*

*Dans ma chambre pleine d'Hiver,
spirituel, il réapporte
un peu de printemps superbe et vert,
à mon cœur que le Noir emporte.*

*Un oisillon vient de rentrer
par la fenêtre de mon âme,
et je l'y laisse folâtrer
en l'honneur de Notre-Dame.*

*Il apporte les chastes clartés
d'un astre pâle qui s'éveille
à mes esprits réconfortés,
morts seulement depuis la veille.*

PAUL MUSSCHE.



BLANCHE ROUSSEAU

A HENRY MAUDEL.



NOTRE première pensée en découpant les feuillets du livre, que l'auteur, dont nous venons d'écrire le nom, nous a envoyé en gracieux hommage, était de ne lui consacrer que les quelques lignes de critique coutumières, dans la revue des livres du mois. Mais la lecture de cet aimable petit bouquin nous a absolument enthousiasmé. Nous ne croirions pas lui rendre l'honneur auquel il a droit, en le traitant comme les autres.

Blanche Rousseau est une véritable artiste. Telle est l'impression que laisse la lecture de sa première œuvre. N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse en faire? Abondance d'idées. Richesse d'imagination. Puissance d'expression. Fulgurance de coloris. Toutes les qualités qui font l'artiste, je les trouve dans l'œuvre de Blanche Rousseau. Le style est alerte, imagé, bien personnel, d'une naïveté voulue adorable. Cette œuvre respire un air de si grande fraîcheur. Tout cela est si vivant, si pimpant, si primesautier. C'est un vrai bouquet de fleurs printanières. Bouquet d'idées ravissantes, incrustées en des images rayonnantes de lumière, pleines de sourires et en même temps d'une si impressionnante mélancolie.

Quel charme pénétrant il exhale ce précieux écrin de nouvelles : *Nany à la Fenêtre*. Tel le titre du premier livre de notre écrivain. Il est édité avec coquetterie. Henry Maubel l'a préfacié d'une façon charmante. Enfin il est orné d'un superbe dessin de H. Meunier. Que d'honneurs pour un si petit livre, me direz-vous. Petit! De volume? D'accord. Mais il y vit une si grande âme!

Toutes les nouvelles contenues dans ce recueil sont imprégnées de la poésie la plus intense. Lisez-le. Vous partagerez mon admiration. Lisez, par exemple, le conte de *l'Étranger*, « dont le bon sourire semble répandre de la lumière et est sur ses lèvres comme une étoile, comme une douce et pure étoile d'espérance ».

Lisez encore l'histoire de la *Maisonnette* avec « ses petites fenêtres claires, ouvertes dès le matin, et ses deux pommiers roses et qui sentent bon », dont la vision naïve poursuit l'imagination du vieillard-enfant comme un beau rêve de Noël et qu' « il voit une dernière fois dans ses prunelles en mourant ».

Lisez surtout le poème — car c'est un vrai poème en prose — de *l'Éveilleur* qui parcourt « le gentil village dont chaque maison est blanche avec des volets roses, petite et propre, tout étincelante au soleil. » Il en hypnotise tous les habitants, « êtres simples et naïfs », par les sons harmonieux de sa flûte enchantée, « sons doux et perlés,

tour à tour tendres et plaintifs, semblables à la voix d'un rossignol chantant au fond d'un bois ou au vent soufflant dans les épis ».

Ah! ne déposez pas encore mon cher petit livre. Il a encore de si jolies historiettes à vous conter. Par exemple, *Bonne Maman perdue*, la naïve aventure de la bonne petite vieille « au doux sourire épanoui dans l'entrecroisement d'un million de rides ». Prise d'une fringale de marcher, elle s'en va, on ne sait pourquoi, elle ne sait où, un jour de neige, « où le village semblait poudré de sucre ». Voyez comme elle trotte gentiment par monts et par vaux, « tout en causant avec son grand parapluie de coton », allant, allant toujours, sans écouter les cloches de l'église qui semblent lui dire : « Revenez, petite bonne maman, revenez! revenez! revenez! dreling! dreling! dreling! » Mais bonne maman n'écoute pas les voix qui lui crient : « N'allez pas plus loin. » Et après s'être perdue, elle finit par se retrouver quand même aux pieds de la grande croix du chemin, « où un christ à longs cheveux achevait de mourir ».

L'auteur termine ce conte par une pensée philosophique et j'oserais dire chrétienne, d'une inspiration splendide :

« L'histoire de *Bonne Maman*, écrit-elle, m'a fait penser à ces cœurs simples qui se fatiguent un jour de regarder le clocher... Ils partent comme pour une promenade... Eux aussi, rencontrent des hommes qui leur crient : « N'allez pas plus loin, vous allez vous » perdre. » Mais ils rient et secouent la tête. Et j'ai pensé cela avec infiniment de tendresse et de pitié, car je sais qu'ils auront à souffrir mainte angoisse avant de retrouver la croix où les mène la boule de neige des enfants.... »

Il est temps que je finisse ma critique et pourtant j'aurais voulu dire encore toute mon admiration pour « *L'Œuvre* ». Nouvelle, puissante de conception, du plus haut symbolisme, que cette histoire impressionnante des deux ouvriers, qui hantés par la voix mystérieuse leur criant sans cesse : « Faites votre œuvre », s'arrachent aux joies du foyer et s'en vont vers la ville, après avoir embrassé une dernière fois leurs petits enfants « si beaux avec leurs fossettes au menton et

dans la joue droite comme si un ange chaque nuit fût venu les baiser là ».

Cette trop courte causerie sur l'œuvre de Blanche Rousseau n'en donnera qu'une bien imparfaite idée à celui qui ne lirait pas le livre lui-même. Nous n'avons cité que quelques nouvelles. Il faudrait les nommer toutes. Toutes sont exquises. Il n'y en a pas de médiocres. Le talent incomparable de l'écrivain se soutient merveilleusement tout le long du livre. Nous l'avons lu d'une traite, avec un enthousiasme croissant, sans fatigue et sans déception. Il nous a procuré les plus fortes émotions esthétiques. C'est un de ces livres dont la lecture ne lasse jamais. Une fois pris en main, on ne le quitte plus. Avec quel regret on tourne le dernier feuillet et comme on est impatient de le reprendre pour le relire encore.

Nos plus vives félicitations à l'artiste. Tous nos vœux de bonne chance à son petit chef-d'œuvre. Puisse-t-il trouver auprès du public l'accueil si bienveillant que lui ont fait, à juste titre, toutes les revues d'art et de littérature.

L'abbé HENRY MCELLER.



L'ACCUEIL MUET (1)

*Le Rêve des soirs purs n'attardera longtemps,
le Rêve des longs soirs d'Automne,
à la resouvenance amitiieuse et si bonne,
de ces jours où mon cœur s'enivra de Printemps.*

*Et pourtant l'aube vive et les couchants de flammes
aux jets d'ors merveilleux,
en ces jours sans oubli, n'ont pas ému mes yeux,
ni mon cœur, ni mon âme,
comme l'accueil muet de la petite église
où toute oraison s'était tue,
où le silence et l'ombre grise
planaient sur les chaises désertes
et drapaient la paix des statues...*

*Mais où les trois vitraux translucides du cœur,
trouant le grand mur noir, en bel élan vainqueur,
sur le soir automnal dressaient leur clarté verte.*

GEORGES RAMAEKERS.



(1) De l'*Automnale Chanson*, volume à paraître.

L'IDÉAL FÉMININ

D'APRÈS RUSKIN.

QUOIQUE la question du rôle de la femme n'ait jamais été aussi discutée que de nos jours, on ne peut considérer le livre de Ruskin : *Les Jardins des Reines*, comme une banale œuvre d'actualité. Cette œuvre doit être envisagée en elle-même et en rapport avec la personnalité même de l'écrivain. Les diverses polémiques concernant le rôle de la femme, et cette vaniteuse ambition contemporaine qui rêve de lui assigner une nouvelle destinée, n'ont certes aucune raison d'être.

Il n'est pas à douter que l'opinion d'un homme comme Ruskin sur l'influence de la femme soit pleine d'intérêt. Il appartient à la catégorie de ceux qui voient le monde à travers leur âme. Nous savons d'avance que, quelle que soit sa conception, sa parole visera avant tout à exprimer une vérité universelle.

En fait d'actualité, il a eu le mérite de détruire cette puérile erreur de la femme moderne qui semble croire qu'elle n'acquerra de salut qu'en se mettant à un niveau, non pas d'égalité relative, mais de ressemblance, avec l'homme.

C'est surtout au point de vue intellectuel que l'ambition féminine a dévié. Son erreur a grandi proportionnellement au domaine qu'elle englobait. Ruskin a admirablement prouvé l'ineptie de cette notion, en rétablissant cette vérité oubliée qu'il n'y a pas incompatibilité entre l'intellectualité des deux sexes, mais que les deux intellectualités sont essentiellement différentes et se complètent d'ailleurs l'une l'autre.

Cette étude est poursuivie avec une étonnante logique, mais exclusive au point de vue de l'auteur. On ne peut tout à fait ni accepter ni rejeter la thèse de l'écrivain.

Dans son ensemble elle n'est pas fausse, mais incomplète, et dans son développement elle atteint parfois à des extravagances qui ont cette étrange et troublante complexité d'être émises comme des vérités indéniables.

Ruskin a vu avant tout la beauté, il en a une profonde et remarquable intuition, et cette beauté il la conçoit sous deux apparences, correspondant à l'idéal essentiel des deux sexes : l'intelligence et l'amour.

D'ailleurs il atteint d'emblée la vérité qu'il propose. Il l'a surtout profondément sentie. Il la déploie avec une grande force de déduction qui non seulement facilite la compréhension, mais sert de preuve à la persuasion. Son style est rigoureux. Toujours le mot propre y tient sa vraie place. Sa phrase est naturelle. Quelle que soit l'exaltation de la pensée, elle reste toujours simple.

L'idée génératrice qui se dégage de l'œuvre et s'érige en principe, est la dépendance absolue et réciproque des deux sexes, dont l'union rend seule possible un degré de perfection, et par conséquent, l'inutilité de viser à un but personnel.

C'est de cela surtout qu'a voulu nous convaincre Ruskin. Toutes ses déductions en découlent et il semble nier par son silence la destinée individuelle de la femme. Elle ne se doit pourtant pas entièrement aux autres; il faut admettre qu'au delà de ses rapports avec l'homme — la famille et son milieu — se dresse sa personnalité. Ce second but n'est ni supérieur ni inférieur au premier, et surtout il ne s'y oppose pas nécessairement. Il entre en parallèle et mérite la même considération.

Ce principe posé, Ruskin fait un pèlerinage dans le passé et interroge en leur sanctuaire la voix toujours vivante de ceux qui ont illustré les grandes époques de l'humanité.

La conclusion qu'il en tire est unique et originale. D'après lui, dans tous les chefs-d'œuvre de la littérature, la femme est la seule héroïne, le héros n'existe pas. Non seulement elle est le personnage dominant, mais toujours elle est le symbole même du bien, et tout ce qui est noble et grand provient d'elle.

Cette notion est excessive et détruit l'affirmation exprimée au début. On ne peut la considérer que comme un hommage de poète à la femme. D'ailleurs, Ruskin s'est surtout placé au point de vue du poète, et semble prendre ses images pour des réalités.

Les héroïnes de Shakespeare sont de charmantes créatures diaphanes et douces, se livrant à l'amour innocent, rarement bien vivantes, qui passent devant nos yeux comme de fugitives ombres. Elles sentent divinement, mais ne pensent jamais. Ce sont des silhouettes d'héroïnes. Ophélie est une vision qui répand un peu de lumière dans ce sombre drame, mais Hamlet en est bien le personnage réel. Béatrice n'est pas une femme, mais un admirable symbole de la vertu, incarné sous le nom de celle autrefois aimée et envolée vers d'autres sphères.

L'auréole dont le chevalier au moyen âge couronne sa dame est encore une idéalisation d'un vague désir de rêve, qui atteint son éclosion dans le rêve divin réalisé en ces troublantes rosaces des cathédrales gothiques.

Pénélope et Andromaque sont admirables de dévouement. Nausicaa, pleine de grâce cordiale, mais Achille, Oreste, Œdipe... sont bien les héros de la Grèce. Elle n'est pas juste non plus cette affirmation qu'en toutes les grandes œuvres et

légendes, la femme personnifie le bien. Ruskin a tu les noms d'Hélène et d'Hermione.

Enfin, d'après Ruskin, le salut de l'homme ne dépend que de son obéissance à la femme.

Cependant, lorsque Ruskin revient à la vie réelle, et qu'il expose clairement l'influence que doit exercer la femme, son opinion est vraie et toujours noble. Il réunit cette admirable dualité d'être à la fois universel et de rester Anglais. C'est peut-être là ce qui fait la grandeur de son œuvre. Tandis qu'il nous dépeint la douce influence de la femme dans son *home*, inconsciemment l'image d'un paisible *cottage*, surgit dans notre pensée.

Ce que l'on discerne nettement aussi dans cette œuvre, c'est la santé de sa conception. Ce que Ruskin désire avant tout, c'est l'épanouissement des forces vitales dans la joie. La femme, telle qu'il la conçoit, répandrait autour d'elle une joie, faite de lumière et de sourire. Il la veut surtout heureuse. Il est plus profond qu'on ne le pense ce vœu. « Heureuse » ! Ce mot nous paraît égoïste, parce que le pessimisme mélancolique qui absorbe les âmes contemporaines qui se soucient encore de penser, n'admet plus que le bonheur soit une nécessité. « Être heureux », c'est surtout être compatissant, c'est pouvoir donner, aimer, consoler. Chaque sourire est une fleur de bonté qui s'épanouit dans la vallée de larmes.

Ruskin admet pour la femme la même instruction que pour l'homme, mais avec cette différence dans le but et l'effet résultant de ses connaissances : Quel que soit son degré d'intellectualité, elle ne doit s'acquérir qu'en vue des avantages qu'elle apporte dans son *home*. Sa science, dit-il, importe peu à sa dignité personnelle, mais doit magnifier son amour. Quant à son rôle actif dans les arts, elle ne doit aspirer qu'à conseiller et à inspirer.

En somme, sauf cette limitation, on peut dire que cette œuvre est conçue dans une atmosphère de noblesse et à la parcourir seulement, des horizons inconnus ou peut-être oubliés apparaissent et illuminent la vie d'une lueur nouvelle.



LES LIVRES

JEHAN RICTUS : **Les Soliloques du Pauvre.** — (Société du *Mercur*e de France.)

FAIRE enfin dire quelque chose à quelqu'Un qui serait le Pauvre, ce bon Pauvre dont tout le monde parle et qui se tait toujours, voilà ce qu'a tenté de faire, en un volume âpre et douloureux, Jehan Rictus, le poète *long* comme une larme, au dire de Jules Lemaître.

HÉGÉSIPPE MOREAU avait pleurniché en disant le froid de l'hiver; VICTOR HUGO avait trouvé dans les *Misérables* une fierté sentimentale et boursoufflée; RICHEPIN chante les Gueux emphatiques; SÉVERINE sanglotte chaque semaine; BRUANT s'estime dépenaillé parce qu'il parle argot; JEHAN RICTUS se dresse comme un grand pauvre pâle, doux et tourmenté :

*J' suis l'Homme Modern' qui pouss' sa plainte
Et vous savez bien qu' j'ai raison !*

« On sent que ses beaux vers ont été péniblement épelés en gravissant un long calvaire, avant de jaillir spontanément de ses lèvres chantantes, avec leurs heurts d'idées et de mots mal coordonnés dans un cerveau affaibli par la faim. Il a définitivement fixé un nouveau sanglot de poète dans la cacophonie de l'éternelle souffrance humaine. »

J'ai dit qu'il était doux. Il est épouvantablement féroce. Mais ses anathèmes violents contre la mufflerie contemporaine partent d'un cœur que l'on devine dévoré de tendresse et d'amour. S'il fouette à sang les riches et les bourgeois, il a pour tous les petits de touchantes piétés :

C'est l' désespoir actuel qui beugle.

On pourra regretter peut-être les verbes à l'emporte-pièce et le flux des paroles brûlantes.

On devrait songer plutôt que c'est le pauvre grelotant qui hurle sa souffrance sous les fenêtres. Il est si malheureux que son Ange gardien l'a abandonné :

*Oh ! il a bien fait d' me plaquer
Toujours d' la faim, du froid, d' la fange,
Toujours dehors, gn'a d' quoi claquer ;
Faut pas y' en vouloir à c't' Ange !*

Il fait chanter les pauv's 'tits fans-fans martyrs :

*Nous, on nous truff' tell'ment la peau
Et not' tit' viande est si meurtrie
Qu'alle en prend les tons du Drapeau,
Les trois couleurs de not' Patrie !*

Le Printemps bruit dans les feuillées. Tout s'émeut et tout se transforme :

*Moi j' chang' pas d' peau comm' les reptiles ;
J' suis tous les Printemps la mém' chose.*

Il crie famine. — Sa sincérité justifie ses ordures. — Il demande protection. Il appelle le grand Dououreux — le Christ :

*Car y disait à ses apôtres :
Aimez-vous bien les uns les autres ;
Faut tous él' copains sur la terre...*

Et il le rencontre au carrefour. Il lui narre sa détresse et s'épouvante de le voir plus pauvre que lui-même :

*Ah ! comm' t'es pâle... ah ! comm' t'es blanc ;
Sais-tu qu' t'as l'air d'un Revenant
Ou d'un clair de lune en tournée ?
Tu d'vais él' comm' ça en Judée,
Au temps où tu t' proclamais Roi !*

Et plus loin :

*N' vas pas chez Drumont, on t' bouffrait ;
Après tout tu n'étais qu'un youtre !*

Il est effrayant de vérité. Entendez-vous battre son cœur ?

TH. B.



FRANÇOIS CAREZ : **Auteurs contemporains.** (Liège, DEMARTEAU).

CINQ études vouées à Verlaine, France, Theuriet, Maeterlinck et Deroulède; si ce livre ne nous apprend guère de nouveau sur les écrivains dont il traite, il ne nous révèle, sur M. François Carez, rien que nous ne savions déjà; ce jeune et impénitent normalien belge a délayé et macaronisé en volume les articles, qu'hebdomadairement, depuis dix ans, il dépose dans les colonnes de la *Gazette de Liège*... Ici comme là, c'est dans un style huileusement banal, un systématique procès de tendances au modernisme, et à tout ce qui en art ne correspond point aux petites vertus, médiocres et banales qui servent d'idéal à M. Carez... Le livre actuel est

dirigé surtout contre Maeterlinck et Verlaine; vis-à-vis de l'œuvre du premier, M. Carez a des incompréhensions de pompier et des plaisanteries de commis-voyageur... Pour ce qui regarde Verlaine, c'est la tactique connue qui est mise en action; la beauté de l'œuvre est adroitement dissimulée derrière les faiblesses de la vie du poète; Verlaine artiste est annihilé par Verlaine homme; de peur de devoir admirer, M. Carez s'indigne. Tartuffe se double d'Augias. P. C.



PIERRE NEBOUT : **Le Drame romantique.** (Paris. *Société française d'imprimerie et de librairie.*)

VOICI une vraiment belle contribution sur une des manifestations les plus intéressantes et des plus discutées de la poésie contemporaine : le Drame romantique.

Cette réapparition — après une éclipse de plus d'un siècle — de la grande poésie au théâtre, M. Nebout ne s'est point contenté de l'étudier seulement *in se*; il l'a replacée dans son ambiance historique, et il a montré à quel stade d'évolution littéraire elle correspondait; et cette analyse détaillée du Drame romantique est vivifiée, éclairée, rendue saisissante et évidente par de sagaces comparaisons et des parallèles constants avec le théâtre classique; on peut dire, à cet égard, que le livre de M. Nebout est important et décisif tout autant pour l'histoire de la tragédie du XVII^e siècle que pour l'histoire du drame lyrique du XIX^e siècle.

L'ouvrage de M. Nebout est à recommander surtout et instamment aux professeurs de littérature; trop souvent ils manquent d'horizon et se contentent d'envisager le coin d'histoire littéraire que les programmes assignent à leurs travaux; la méthode suivie par M. Nebout, avec une clarté, une logique et une souplesse remarquables, leur apprendra à faire du passé et du présent, ingénieusement opposés l'un à l'autre, un mutuel adjuvant de compréhension. F. V.



EUGÈNE DE GROOTE : **Souvenirs d'Escale.** (Bruxelles, *Société belge de librairie.*)

CE livre signale le retour dans les Lettres d'un homme à qui l'Art catholique doit quelque gratitude... Il fut des premiers jadis — il y a une bonne dizaine d'années — à défendre, dans un quotidien de province, l'*Impartial* de Gand, les idées de modernisme chrétien qui, depuis lors, s'imposèrent victorieusement; en même temps il appuyait ces idées par des livres d'une haute saveur de style et

d'une pénétrante originalité d'observation, c'étaient ; pour la plupart, des impressions de voyage, recueillies au cours des vagabondages « de sa jeunesse aventureuse à travers les civilisations éteintes ». Le charme de ces divers livres était à la fois dans une observation vive, brève, habilement croquée, de tous les détails curieux de la vie exotique, et dans une mélancolie discrète et comme effarouchée : du Taine en raccourci et du Loti en sourdine. Tout cela, qui me captiva tant alors, je viens de le retrouver dans les *Souvenirs d'Escale* — nous menant de Marseille à Tokio — tout cela, avec en plus l'affirmation complète d'un talent, alors seulement en ébauche, maintenant en pleine et virile maturité. . .

Je fais le vœu qu'Eugène De Groote soit reconquis définitivement à l'Art et que la politique et l'agriculture ne nous l'enlèvent plus. F. V.



A. ROUSSEL : **Lamennais intime.** (Paris, LETHILLEUX.)



L'ÉPOUVANTABLE drame de conscience qu'évoque ce nom de Lamennais revit dans ce livre, non dans sa tragique et sommaire grandeur, mais en son détail pitoyable et émouvant... M. Roussel publie, en effet, la correspondance échangée entre le penseur de La Chesnaie et un de ses disciples les moins connus du public, mais, à en juger par ces lettres, les plus aimés du maître ; les documents mis au jour par M. Roussel ne justifieront point Lamennais ni des écarts monstrueux de son orgueil, ni de sa mort de rebelle tenace ; mais, éminemment démonstrative de l'élévation de pensée, de la tendresse sacerdotale et du désintéressement parfait du Lamennais des premiers temps, cette correspondance, nous le souhaitons, mettra enfin quelque frein à ces condamnations absolues, catégoriques et en bloc, qui doivent être blâmées, même vis-à-vis d'un Lamennais, parce qu'elles manquent de justice et encore plus de charité ! F. V.



Vient de paraître : *Mon Jardin fleuri*, par ÉDOUARD NED. Nous rendrons compte prochainement de ce charmant recueil de poésies.



LES REVUES

—

La Revue Générale : La « Chronique littéraire », trimestrielle, d'Eugène Gilbert.

L'Art Moderne : « Fra Angelico », par Jules Destrée.

La Femme Belgique : M. Albert Giraud essaie l'éloge de l'*Oncle Sarcey* (!!). Que Max Waller a donc eu raison de mourir !

La Revue blanche : Un conte d'Henry de Regnier : Le « Départ de Tiburce ».

La Quinzaine : Les « Idées et les Faits », causerie, par M. Georges Fonsegrives, avec la promesse de la parution prochaine, dans la Revue, d'un roman inédit de M. Barrès sur le Boulangisme, et faisant suite aux *Déracinés*.

L'Ermitage : L' « Amoureux des Cloches », un conte d'Henry Bordeaux.

La Lutte : « Les Chastes », des vers d'Ed. Richaume, et « Sainte-Marie-la-Lamentable », une légende de Georges Ramaeckers.

Le Belfort, revue flamande : « Causerie trimestrielle », par Julien Claerhout.

Le Spectateur Catholique : « Le R. P. Van Tricht », commémoration par M. l'abbé Thiéry.

Le Mercure de France : « Nouveaux Masques » — dont celui de Barrès — par Remy de Gourmont.

L'Effort : « Problème sentimental », par Jean Viollis.

La Trêve-Dieu : « De Bayreuth à Munich », une causerie musicale de M. Camille Bos.



NOTULES

LE noble poète Henry de Regnier honore un journal boulevardier de Paris, de beaux vers parnassiens — sous le titre général : *Les Médailles d'Argile*.

En voici la *Dédicace* :

*Tu poursuis, en chantant, dans la glaise et l'argile,
Pour lui rendre à jamais la forme où tu le vois
Qui rôde en ta pensée et s'esquive à ta voix,
Un fantôme furtif qui fuit ton pouce agile.*

*La figure s'ébauche indécise et fragile
Dans la terre féconde où la cherchent tes doigts,
Car encore secret et visible parfois
Le sourire est déjà dans la matière vile.*

*Parfois une déesse éclôt de tes mains fraîches...
Mais lui fouille le sol du tranchant de sa bêche
Jusqu'à ce que l'airain ait rencontré l'airain.*

*Et la glèbe, souvent, que son labeur entaille
Lui livre, intact au bronze ou fruste en la médaille,
Quelque dieu toujours jeune et longtemps souterrain.*



LES « restaurations païennes », essayées par M. le comte Albert du Bois, dans *Leuconoé*, inspirent à M. Eugène Gilbert, au cours de sa chronique trimestrielle de la *Revue Générale*, cette piquante réflexion :

« Le cas de M. du Bois — qui n'est pas isolé puisque ce fut aussi celui de M. Pierre Louÿs — semblerait décidément donner raison à la campagne si vaillamment menée par M. l'abbé Guillaume en faveur des classiques chrétiens. Car il est évident que l'auteur de *Leuconoé* est, au point de vue chrétien, absolument dévoyé. Ses dons indéniables, ses brillantes facultés ont, dans une éducation trop païennement classique, subi l'emprise d'un art purement plastique, et la beauté suprême des émotions catholiques lui échappera désormais toujours. »



DANS une récente catilinaire, M. Charles Woeste convie les Associations conservatrices à enrôler sous leurs bannières les couches électorales nouvelles.

Enrôler des couches sous des bannières ! — Figure hardie ! dirait le R. P. Delattre.



DANS ses *Portraits intimes*, M. Adolphe Brisson raconte une visite qu'il fit à Maurice Maeterlinck.

Aux fins d'interviewer l'auteur de *l'Intruse*, M. Brisson déjeuna avec lui.

La tâche n'était peut-être point très aisée : M. Maeterlinck parle peu. « Il est de ceux qui mûrissent leurs idées avant de les exprimer... il marche après elles sans se presser, comme un bon Flamand à la promenade. » Mais bientôt ce silencieux s'anime. C'est qu'on a touché son terrain favori. Il développe ses théories théâtrales, juge misérable l'esthétique des dramaturges (l'observation de ce qu'il y a de superficiel dans la vie). « Mais, dit-il, nous commençons à comprendre qu'il y a au-dessus de l'existence vulgaire une existence supérieure, dont on n'a pu jusqu'ici pénétrer l'essence, mais qui se révèle par d'incontestables manifestations. Qu'est-ce que la sympathie ou l'antipathie qui nous rapproche ou nous éloigne invinciblement de certains individus ? A quelles lois obéissent ces affinités électives ou instinctives ? Il y a là un champ d'études autrement intéressant que l'analyse de certains cas passionnels : la vraie psychologie est la philosophie transcendante, qui s'occupe des rapports directs d'âme à âme. » Un modeste ! trouvant qu'on a exagéré ses mérites, avouant qu'il tâtonne encore, que son dialogue qui semble parfois d'une naïveté primitive, lui coûte de rudes efforts ; expliquant qu'il a emprunté aux paysans flamands son procédé de répétition, par lequel les discours prennent un caractère de gravité à la fois puéril et sentencieux, qui convient aussi à un personnage de langage. Enfin M. Brisson et M. Maeterlinck se séparèrent : « Mes yeux rencontrèrent ses yeux froids : j'eus conscience d'être très loin de lui. Cet homme n'a aucun désir de me revoir. »



UN écrivain flamand, flamingant même si l'on veut, non suspect par conséquent de parti pris sympathique envers les Lettres françaises, écrivait l'autre jour dans la *Revue de Belgique* :

« La jeune Flandre d'aujourd'hui, elle aussi, veut être de son temps. Elle a renoncé au mépris de la langue française d'avant van Maerlant, et c'est avec respect qu'elle étudie les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et notamment les monuments grandioses que la littérature française a produits. Elle sait quelle influence cette littérature a exercée en Flandre ; elle sait également que la France n'est redevable à ce pays ni de ses institutions féodales, ni de l'origine de ses communes. Elle estime que c'est déjà un titre suffisant de gloire pour sa terre natale d'avoir su garder sa personnalité propre, de s'être montrée réfractaire à l'absorption étrangère, alors que toute civilisation nous venait du Midi. Diogène, le philosophe, jugeait qu'on ne peut mieux démontrer le mouvement qu'en marchant. La Flandre ne saurait mieux démontrer sa vitalité qu'en vivant. »

A la bonne heure ! Voi!à qui tranche heureusement sur le langage récent de quelques politiciens — il est vrai que ce ne sont que des politiciens ! — pour qui le mouvement flamand n'est qu'une excitation à des injures francophobes...

Il était temps, vraiment, que les vrais artistes flamands dégagassent leur cause si généreuse et si désintéressée de ces compromissions tapageuses, grossières — et lucratives.



D'UNE *Pall-Mall Semaine* d'un journal parisien, cette note :

« Mercredi, 13 octobre. — Une visite : c'est Henri de Groux, le peintre belge, le de Groux du *Christ aux outrages*, l'artiste si justement mis en valeur par Octave Mirbeau, au Champ de Mars 1893, à propos du *Pardon breton* et du *Moïse sauvé des Eaux* qu'il y exposa.

« M. Henri de Groux a quitté Bruxelles, où je le connus cet hiver ; M. Henri de Groux, installé à Fontainebleau depuis deux mois, a assez de la Belgique et de ses habitants, des Belges du Hainaut et des Belges wallons... *des suiveurs*, dit-il, *car les Belges pensent en troupe et agissent de même ; ils viennent toujours derrière quelqu'un*, et, comme preuve à l'appui, il me cite, en effet, quelques écrivains belges (en peinture, je me récusé) auxquels je suis contraint de reconnaître surtout un don d'assimilation et une facilité surprenante d'imitateurs, *des déménageurs*, je me souviens que le mot est de Huysmans, mais M. Henri de Groux est ferré. Il me cite, maintenant, du Baudelaire : « *Je mets au défi n'importe quel Belge de penser et d'agir seul.* » Cette acrimonie m'intéresse d'autant plus que M. de Groux est du pays qu'il attaque : son père y était peintre, et du plus grand talent, et la palette du fils est des plus personnelles. Je lui objecte, en peinture, des noms comme Leys et Stevens, et, en littérature, comme Verhaeren et Maeterlinck ; mais je dois, cependant, reconnaître, avec lui, que la compréhension est un peu lente chez ses compatriotes, et que ces bons Belges ont peut-être un peu loin du cerveau l'oreille. »

Tous les Belges qui vont chercher gloire ou fortune à Paris, croient *de chic* de tomber leur pays ; c'est une originalité qui, souvent, remplace l'autre, la vraie, et qui peut suppléer au talent ; petit truc pardonnable chez des ratés pour l'exportation ; mais un de Groux, n'est-ce pas, devrait dédaigner cette commode et banale ficelle ; car un de Groux peut s'en passer — s'imposant par lui-même, par son génie et par ses œuvres !



DÉDIÉ à la *Jeune Belgique*, cette amusante et typique boutade d'un quotidien bruxellois :

« C'est un magistrat qui parle, — un magistrat qui occupe une place assez élevée et qui ne passe pas précisément pour une bête :

› Je ne sais pas, nous-dit-il, si c'est à tort ou à raison, qu'on prétend que l'enseignement des humanités anciennes est resté ce qu'il était de mon temps. Ce que je sais, c'est que les neuf dixièmes de mes contemporains, au barreau comme dans la magistrature, ne connaissent plus un mot de grec — à quoi le grec leur servirait-il ? — et connaissent fort peu le latin. Et ils seraient des latinistes émérites, où serait l'utilité ?

› Il pouvait être utile de bourrer de latin les futurs juristes à l'époque où le droit romain dominait encore le droit moderne, où les Pandectes et les Institutes se commentaient en latin. Mais nos Codes modernes ont fait table rase de leurs vénérables enseignements qui n'ont plus qu'une valeur d'origines et dont l'étude n'exige qu'une connaissance sommaire de la langue latine.

› De débats sur l'interprétation de textes de droit romain (il y a d'ailleurs des traductions très sûres), nous n'en entendons que bien rarement. En revanche, nous voyons journellement des avocats empêtrés, faute de connaître et comprendre les législations étrangères, ou les questions techniques soulevées par le plus grand nombre des procès. Et journellement, nous nous trouvons dans le même embarras qu'eux, forcés, pour juger avec quelque clarté, de nous armer d'une science dont les premiers éléments nous font défaut.

› Ah, si vous entendiez comme souvent, en chambre du conseil, nous maudissons l'absurdité de l'éducation qui nous a fait perdre notre jeunesse en stériles labeurs et qui nous met dans la nécessité d'apprendre, jour par jour, jusqu'aux portes de la vieillesse, tout ce qu'elle nous a laissé ignorer. ›



L A classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique avait ouvert un concours d'*Art appliqué*. Bravo, n'est-ce pas, — voilà du nouveau, du vivant, du moderne !

Tout doux, je vous prie. Oyez d'abord le projet du concours : « *Une Nymphée* », c'est-à-dire, « *un temple de Nymphes ou établissement balnéaire de style antique* ».

Deux artistes ont eu le courage de prendre part à ce concours.

Plaignons-les.



L 'ORPHELIN de Broeckaert a trouvé un défenseur dans le *Bien Public*. Faut-il que M. Verspeyen — un homme d'esprit, s'il en est, — prenne au sérieux son rôle d'officier de la Compagnie pour qualifier le factum pachydermique du R. P. Delattre de « petite merveille de bon sens, d'érudition, d'esprit et de joyeuse humeur ».



NOTRE collaborateur, J. d'Eghny, terminait son bel article : *Histoire d'une Idée* (celle d'un Congrès des Religions), par ces mots : « Quoi que vaille une idée, encore faut-il que celui qui la veut traduire en œuvre soit de taille. M. l'abbé Charbonnel a montré surabondamment qu'il ne l'était pas. » Il vient de le montrer plus surabondamment encore, en jetant le froc aux orties. *E finita la comedia !*



ON nous annonce la résurrection de *La Nervie*, revue d'art et de littérature. *Alleluia !* Et bonne chance.



M. Jules Destrée a fait, à l'exposition du *Sillon*, une conférence vraiment magnifique sur Fra Angelico. Nous en reparlerons prochainement.



L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface, à la veille d'entrer dans sa deuxième année d'existence, adresse un nouvel appel à ceux que préoccupe le grave problème d'une rénovation de la musique sacrée dans un sens conforme aux règles de la Liturgie et aux vœux de l'Église romaine. Nous appuyons de toutes nos forces cet appel aux amis de l'art religieux. Les catholiques doivent soutenir avec enthousiasme une œuvre aussi élevée et aussi chrétienne.

Nous engageons vivement ceux qui ne font pas encore partie de l'œuvre, à s'inscrire comme membres protecteurs (la cotisation n'est que de 10 francs). Prière de s'adresser à M. H. Carpay, chaussée de Wavre, 103, Bruxelles.



PENSÉE DU MOIS :

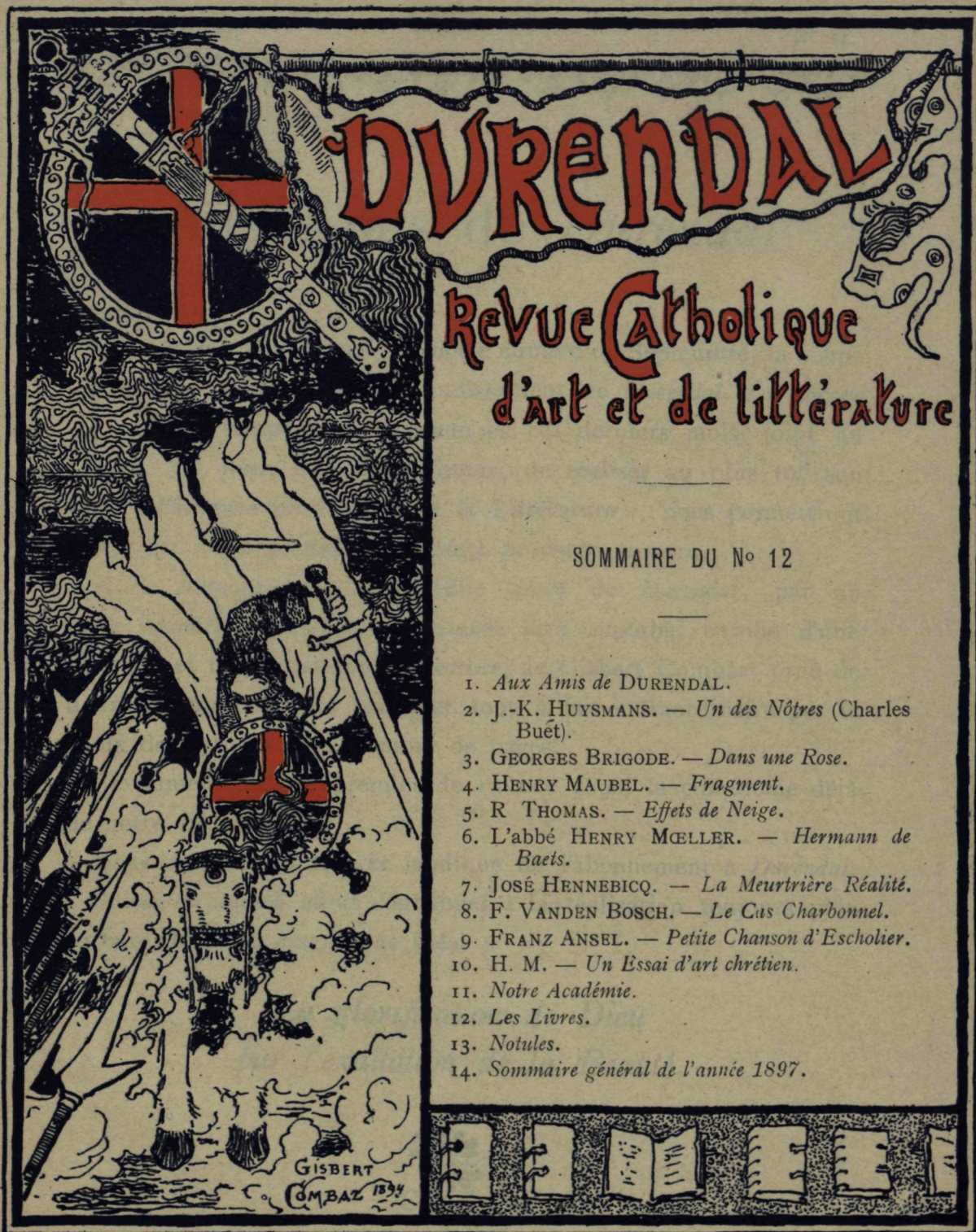
« En détruisant l'antique aspect des cathédrales et des châteaux auxquels l'histoire associe le nom d'un héros ou la date d'un fait remarquable, vous effacez un sentiment. Chaque fois qu'on modifie la forme d'un édifice, chaque fois qu'on abat sous le pic, le compact éclat des palais ruinés, on fait disparaître un souvenir, on renverse un autel moral, on éteint la flamme d'une gloire nationale. »

(SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.)



ON nous prie de faire savoir que la Rédaction de *La Lutte* est transférée rue Franklin, 114.





DURENDAL

Revue Catholique d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 12

1. Aux Amis de DURENDAL.
2. J.-K. HUYSMANS. — *Un des Nôtres* (Charles Buët).
3. GEORGES BRIGODE. — *Dans une Rose*.
4. HENRY MAUBEL. — *Fragment*.
5. R. THOMAS. — *Effets de Neige*.
6. L'abbé HENRY MËLLER. — *Hermann de Baets*.
7. JOSÉ HENNEBICQ. — *La Meurtrière Réalité*.
8. F. VANDEN BOSCH. — *Le Cas Charbonnel*.
9. FRANZ ANSEL. — *Petite Chanson d'Escolier*.
10. H. M. — *Un Essai d'art chrétien*.
11. *Notre Académie*.
12. *Les Livres*.
13. *Notules*.
14. *Sommaire général de l'année 1897*.





Aux Amis de *Durendal*

Nous annonçons, en notre numéro de Septembre, la bonne nouvelle de l'agrandissement de *Durendal*. Le succès inespéré de la revue en ces derniers mois, joint au désir de notre éditeur, de réaliser au plus tôt son rêve « l'alliance de l'Art et de la Littérature », nous permettront d'exécuter notre promesse dès notre prochain numéro.

Nous inaugurerons la nouvelle geste de *Durendal*, par un beau numéro de Noël. Ce numéro sera superbe, enrobé d'une nouvelle et très artistique couverture, de Gisbert Combaz, orné de deux illustrations hors texte, et tout à fait extraordinaire par le choix des articles et le nombre de pages.

Ce numéro sera le premier de l'année 1898, la cinquième déjà de notre vie littéraire.

Nous maintenons le prix modique de l'abonnement à *Durendal*.

Puisse ce nouvel effort contribuer à la réalisation toujours plus parfaite de notre magnifique idéal :

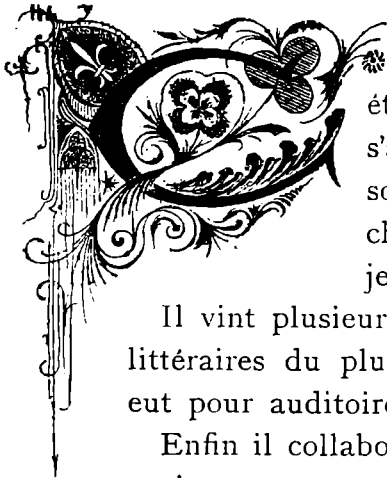
*La glorification de Dieu
par l'exaltation de la Beauté.*





Un des Nôtres

(CHARLES BUET)



CHARLES Buet, qui vient de mourir à Paris, était des nôtres, et par sa foi si vivante, qui s'affirmait en une vie toute chrétienne, et par son idéal artistique si élevé et essentiellement chrétien, et par l'amitié dont il honorait la jeunesse catholique littéraire en Belgique.

Il vint plusieurs fois chez nous. Il nous fit des conférences littéraires du plus haut intérêt, notamment à Louvain, où il eut pour auditoire tout le monde universitaire.

Enfin il collabora à toutes nos revues catholiques, jeunes et anciennes.

Il est de notre devoir, nous semble-t-il, de saluer d'un dernier souvenir la mémoire de notre frère d'armes, frère en art puisqu'il partagea notre idéal, frère en Dieu puisqu'il partagea nos croyances.

Plusieurs des nôtres ont été initiés à l'art contemporain par Charles Buet. Ses conférences en Belgique furent une révélation pour eux. Buet leur découvrit toute une littérature qu'ils ignoraient absolument, dont on ne leur avait soufflé mot au Collège. Il leur fit faire connaissance notamment avec ces grands écrivains catholiques : Ernest Hello, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, qu'il connaissait d'autant mieux qu'il avait été lié d'amitié avec eux.

Ses jeunes auditeurs tombèrent des nues en entendant parler de ces grands artistes catholiques, dont on leur avait laissé ignorer jusqu'à l'existence. Et quand, sur le conseil de Buet, ils ouvrirent et

lurent les œuvres géniales de ces maîtres en l'art d'enchasser des pensées magnifiques en un style d'or, il s'aperçurent du service immense qu'on venait de leur rendre.

Charles Buet leur avait appris plus de littérature en une heure de conférence, qu'ils n'en avaient appris durant toutes leurs humanités.

Ce fut un des grands et nombreux services que Buet rendit à la jeunesse catholique littéraire de Belgique. Elle se souviendra toujours avec émotion et reconnaissance des aimables causeries littéraires de l'éminent écrivain catholique de Paris, ainsi que de sa collaboration généreuse et désintéressée à leurs jeunes revues d'art, de sa cordialité charmante et de sa sympathique amitié.

N'ayant pas suffisamment connu Charles Buet pour en parler avec intérêt et compétence, nous nous sommes adressés à un de ses intimes, notre ami J.-K. Huysmans, pour avoir quelques détails sur son œuvre. Les voici, en la lettre qu'il a bien voulu adresser à notre collaborateur l'abbé Henry Møeller :

Paris, 2 décembre 1897.

· MON CHER AMI,

Vous m'avez demandé de vous envoyer quelques renseignements sur la personne et les écrits du pauvre Buet qui vient de mourir. Les voici, résumés en quelques lignes :

Je ne connais rien des débuts de Buet; je sais seulement qu'il fut rédacteur en chef d'un journal catholique, à l'île Bourbon et qu'après sa rentrée en France, il collabora à l'*Univers*, à la *Revue Catholique* de chez Palmé, puis à une série de petites feuilles anodines, telles que la *Veillée des Chaumières*, l'*Ouvrier*, le *Clocher*, à toute une séquelle de minuscules revues qui vagissent dans les sous-sols pieux de mon quartier.

Je le connus après, *A Rebours*, par l'entremise de Coppée qui, me rencontrant, un soir, m'emmena dans un café de la rue de Sèvres où Buet se trouvait. Il demeurait alors avenue de Breteuil et donnait des dîners et des réceptions; on y coudoyait Barbey d'Aurevilly, Hello, Villiers de l'Isle-Adam, Coppée, Rosélia Rousseil, des prêtres et toute une bande de débutants qui devinrent, par la suite, les décadents.

Il avait raison lorsqu'il disait que toute la jeune littérature avait passé chez lui. — Oui, mais il ne la vit jamais qu'en herbe, car aussitôt que l'un de ses invités

obtenait un succès quelconque, il s'empressait d'oublier l'hospitalière maison qui avait mis toute ses relations à son service pour aider à ce succès.

Sa situation, à cette époque, était ce qu'elle fut jusqu'à sa fin, terrible. Accablé de charges, obligé de subvenir aux besoins de sept personnes, Buet se démenait pour gagner son pain. Il entassait volumes sur volumes, articles sur articles, se débattant avec une incroyable énergie contre le flux montant des dettes. Il tenta, à ce moment, d'un grand coup, fonda une revue, pas mal faite, ma foi, *La Minerve*. Et elle croula, faute d'argent, l'entraînant sous ses décombres.

Il quitta Paris et s'en fut résider à Thonon. Là, il pondit des brochures, des guides, fit des conférences, continua l'âpre lutte et, une fois de plus, vaincu, il revint à Paris où il devait succomber à la peine.

Dans ce torrent de volumes de toutes sortes : histoires, romans, nouvelles, feuilletons de cape et d'épée, critiques, théâtre, voyages, il y en a au moins trois qui sont intéressants et valent qu'on les cite. Ce sont ses livres sur *Barbey d'Aurevilly*, sur *Féval*, et ses *Grands Hommes en robe de chambre* ; ils sont écrits avec une certaine verve et enlevés à l'emporte-pièce. Mais eux aussi, s'effondrèrent dans la malchance qui ne le quittait point. Personne n'en parla et personne ne les ouvrit.

Le seul succès qu'il obtint, pendant sa vie, en somme, fut celui du *Prêtre*, joué dans un théâtre de Paris. Et tous ses efforts pour faire jouer une autre pièce sont demeurés vains !

Sa position était, au reste, singulière. Les catholiques auxquels il était, en tant qu'ouvrier des lettres et que journaliste, très supérieur, le tenaient en suspicion, parce qu'il écrivait dans les journaux laïques et s'éditait chez des éditeurs profanes. Et le clan des lecteurs mondains s'écartait de lui, lui reprochant de sentir la sacristie et l'y renvoyant.

La vérité, c'est que le pauvre Buet faisait comme il pouvait ! Il avait été durement, féroce, exploité par les industriels pieux. Sauf Palmé, qui fut bon pour lui, les autres éditeurs l'étranglèrent. N'ai-je pas vu, au moment où sa femme mourait, où il lui fallait trouver de l'argent à tout prix, faire un certain traité, en bonne et due forme, que lui imposa une librairie religieuse, placée sous le vocable d'un grand saint ; on lui achetait dix volumes, en toute propriété, avec droit d'en tirer toutes les montures, le tout pour une somme de mille francs. Et encore, la somme ne lui fut-elle pas payée d'un coup !

En résumé, Buet fut un brave homme, très malheureux et digne, à tous égards, de pitié. Qu'il n'eût pas un talent de premier ordre, cela se peut, mais combien d'autres qu'il valait bien et qui ont largement vécu avec leur plume, alors que lui crevait littéralement de faim ! Cette déveine était à noter, comme il était bon aussi

de signaler l'effroyable égoïsme et l'impitoyable lucre des catholiques qui, non seulement ne secourent point, mais encore, rançonnent les malheureux qui se vouent à les défendre.

Je vous envoie, mon cher Ami, toute l'assurance de mes bien affectueux sentiments.

J.-K. HUYSMANS.



Deuxième chanson

Dans une rose...

Pour M. S.

Dans le pli d'une rose, autrefois fraîche et douce,
 J'ai trouvé ce matin un de vos chers baisers ;
 Vous souvient-il du temps où, les bras enlacés,
 Nous aimions nous asseoir dans les bois sur la mousse ?

Nous avons bien souvent contemplé les nuits calmes
 Envahit lentement des grands cieux assombrés,
 Et les brises passant avec un bruit de palmes
 Faisaient chanter pour nous les ormes alanguis.

Que nous étions naïfs et notre âme ingénue !
 L'émoi d'un tendre aveu ne nous troubla jamais.
 Pourtant, il est bien vrai, toujours à ma venue
 Vous vous leviez tremblante... et moi je vous aimais.

Nous aimions nos baisers pour tout ce qu'ils avaient
 De volupté paisible et de lente douceur ;
 C'est ainsi que taisant ce que nos cœurs chantaient
 Nous écoutions pensifs les silences berceurs.

Comme tout ici-bas, ce bonheur sans secousse
 S'est éteint un beau jour, laissant deux cœurs blessés..
 Dans le pli d'une rose, autrefois fraîche et douce
 Son souvenir revit parmi quelques baisers.

Puis est venu l'oubli qui toute peine émousse.
 Jeunesse ! Amour ! pourquoi si vite avoir passé ? !
 Vous souvient-il du temps où les bras enlacés
 Nous aimions nous asseoir dans les bois sur la mousse ?

Octobre 1897.

Georges Brigode.



FRAGMENT ⁽¹⁾

—

I

TROIS têtes penchées sous la clarté de la lampe suspendue et, dans la salle basse où l'on vient de rabattre, à cause de la fraîcheur humide, les vantaux de la fenêtre, un rayon d'air chargé de pollen se glisse et tourbillonne. Ce qui émane des plantes se mêle à ce qui émane des êtres.

Les âmes aspirent les rumeurs fériales que la nature convoie par dessus la ville pieuse endormie. La vie profonde affleure. Deux vies se touchent; c'est leur baiser. Les lèvres de l'impalpable sont frôlées des lèvres sensibles. On entend les pensées qui voyagent pour la fécondation du monde spirituel.

La voix du carillon retentit.

Les trois têtes se redressent et écoutent : une monodie majeure, lente, fleur sonore à tige grave épanouissant des couleurs heureuses

(1) D'un livre qui paraîtra prochainement sous le titre : *Religion d'être*.

dans la nuit... Au troisième membre, près de conclure, le thème s'éteint. Le cycle de l'heure n'est pas accompli.

Le père se remet à écrire; Ghislaine laisse retomber les yeux sur le livre qu'elle lit; Joël la regarde.

C'est un livre d'images; le texte en est fait de lignes et de couleurs. Joël aime ce livre très ancien et très jeune où s'extériorise l'émotion de sa pensée. Il l'a donné à Ghislaine; elle y puise, a même les mains et les yeux des petites sœurs illusoire qui le peuplent, de quoi nourrir son imagination affectueuse.

Les psychélides! c'est ainsi que la fantaisie de Joël a nommé ces petites êtres subtiles qui reviennent, à chaque printemps, semer l'amour par la contrée. Vouées aux jeux sacrés du désir, elles réalisent innocemment la destinée. Mélancolique ou riuse, leur théorie serpente à travers l'île. Elles viennent de la mer, elles y retournent; elles naissent et meurent d'elle.

Ghislaine suit leurs jeux. Elle a, comme son frère, le pouvoir d'animer toujours plus vivement et plus loin ce qu'elle considère.

— J'en vois chaque soir de nouvelles, Jo; celles de la dernière page sont bien plus nombreuses que nous n'avions cru. Tout au fond, tout au fond, derrière les blondes assises en rond sur le sable, il y en a qui sont fluides et pâles comme l'eau. On dirait que mon regard les éveille. A chaque vague que mon regard touche, il y en a une qui se lève de l'eau. La mer les berce; elles sont couchées sous l'écume.

D'un geste vif, elle tourne la page :

— Je ne veux pas les voir toutes aujourd'hui... c'est amusant d'en découvrir qu'on ne connaît pas!

Les feuillets passent, rapides, chassés à rebours, dans un remous de lumière, comme les palettes d'une roue qu'on détourne :

— L'air est rose où elles entrent; elles se colorent à mesure qu'elles avancent dans la campagne. En passant sous les ailes du moulin à vent elles étaient toutes soulevées... elles se sont assises près du moulin à eau; elles se serrent l'une à l'autre. Elles attendent quelqu'un... tu ne crois pas?...

Elle rouvre le livre à la première page. Les jolis visages se haussent au bord de la haie :

— Les premières arrivent au jardin; elles cognent à la porte en lattis. Il y a déjà des roses!... Toutes les autres déroulent leur bande à la file... Elles se tiennent par la main. Il y en a, il y en a... tant qu'on les voit pâlir au loin... Mon Dieu!...

Saisie de ferveur, elle remonte lentement le cours de leur voyage :

— Nous allons à leur rencontre, Jo!...

Il sourit...

— Je t'assure!

C'était de bonheur qu'il souriait en observant les variations de l'émoi au visage de Ghislaine, car la joie de sa sœur a traversé d'un rayon de soleil, large comme ce sourire, sa méditation commençante.

— Sont-elles à la forêt?

— Pas encore.

Il attend. Sa main trace à froid des schèmes dans le cercle de clarté qui tombe de la lampe.

Curieuse de tout, Ghislaine lui demande ce que c'est.

— Un triangle; regarde, il tourne et ne sort pas du cercle lumineux.

— Oh! oui... C'est drôle!...

Son attention légère, devançant la figure, fait le tour du cercle et se dissipe ;

— de la géométrie...

Ses yeux reviennent au livre.

— De la géométrie... et quelque chose de plus.

Il a envie d'ajouter :

— Vois-tu, c'est le triangle de notre intimité...

Puis il songe que ceci est vraiment un peu abstrait pour sa petite sœur aux images; mais le père qui a compris le signe, sourit à la pensée de Joël, car que fait-il lui-même, en ce moment de vie reposée où leurs esprits s'espacent, si ce n'est fixer des types d'harmonie, ces petites étoiles noires aux cordes des portées, signes, couleur d'idée, qui dégageraient à la chaleur de l'acte, une intensité de sensations.

— Penser que ces signes froids ont des rapports ardents et que, transposés dans le monde physique, ils vont éclater de vie, dit Joël.

Le père le regarde.

Les figures qui venaient à la rencontre de Joël et de Ghislaine passent en lui comme des ombres... C'est l'éclipse des images à la lumière intense de sa pensée... Les psychélides sont entrées dans la forêt; il écoute leurs pas et leurs voix; des rythmes battent, palpitent et se nouent en lui.

— Sans doute, la musique physique est un moyen d'atteindre à l'âme par le corps; mais si tu lis ceci, tu toucheras l'âme immédiatement et dans le silence où elle est pure. Ces fleurs abstraites ont leurs racines dans l'Éternel Sensible. Oublie de savoir ce que chacun de ces signes représente et, dans la nuit de ton esprit, les notes surgiront lumineuses comme les étoiles du fond du ciel... Qu'entends-tu quand tu regardes le ciel ?

— Les petites sont en plein soleil sur la colline! crie Ghislaine étourdiment; puis, voyant leurs visages graves... une sensation lui glisse aux yeux, nuancée et furtive, l'envolement d'une gamme d'ailes de papillons à travers la page... L'instant ne l'effarouche pas; il lui est familier; c'est l'oiseau blanc qui passe; elle se tait au bord de l'étendue.

— J'entends graviter le silence... dit Joël, qui s'émerveille de prononcer si aisément ce que l'esprit de son père lui suscite.

II

L'organiste... c'est avec une intonation de respect que les gens de la ville désignent ainsi le vieillard en regardant venir sa tête maigre et blanche aux yeux de ciel. Ils subissent la force inexplicable de sa douceur. Son visage recèle des choses qu'ils ne comprennent pas, et quand ils vont l'entendre à l'église, ils perdent à mi-chemin la trace de ses chants.

L'organiste... le mot a depuis longtemps une portée haute pour lui;

il est attaché à ce clavier ; mais ce qu'il y joue retentit au delà de toute liturgie. Il consent à sa fonction extérieure ; il l'accomplit d'instinct, comme en songe, laissant faire ses mains qui savent la forme des thèmes. Autre chose l'occupe.

— Le plus grand nombre, dit-il, ne perçoit, de la musique comme de la vie, que l'apparence. Je conçois une musique innée qui formule l'essentiel. S'il faut que la sonorité des œuvres émeuve la foule, je crois qu'elles ne seront religieusement aimées que de ceux qui viendront y lire leur être dans le silence.

On dirait qu'en ce moment les planètes précipitent et resserrent leur giration passionnées...

Y aurait-il là-haut des cordes tellement sensibles qu'un regard les ferait entrer en vibration ?...

Devant la mer, un soir, ils contemplaient l'eau du couchant de l'île se refléter à l'orient de leur âme. Joël écoutait son père recueillir entre eux, avec des paroles tranquilles, les sensations éparses.

Sa voix, quand il dit de ces choses, a des parois de lumière, son regard se teinte d'éternité ! Les mots se posent sur l'eau calme et se mettent à descendre...

Des mots perdus descendent dans l'eau sans fond depuis des siècles, mais autour de la place où ils sont tombés l'eau frémit, des ondes se dilatent et s'étendent...

L'océan qui chavirait sous le poids du soleil rouge soulevait aux bords invisibles, un soleil de diamant. Ce soleil rayonnait par le regard du père ; la clarté de son regard augmentait avec la nuit. Joël voyait monter dans ses yeux la fraîcheur argentée de l'autre matin du monde.

Il y a ainsi des êtres avec qui nous sommes toujours au bord de l'océan spirituel ; lorsqu'ils se posent devant nous l'espace s'ouvre. Ils viennent et leur seule présence nous délivre.

Joël est jeune. De telles clartés le touchent comme celles de l'aube, dans un bruissement de souffles.

Bien qu'il soit, par la qualité de son âme, prédestiné au rêve, elles

semblent lui annoncer le jour de l'action et au milieu de la grande paix de l'île, il attend ce jour moins patiemment depuis quelque temps.

Il va prendre dans un coin le plan de l'île et le déroule sur la table. Le père s'arrête d'écrire, Ghislaine se lève pour mieux voir.

HENRY MAUBEL.



EFFETS DE NEIGE

*Je me mis à genoux sur la neige étoilée
Pour ceindre à votre pied la boucle du patin;
J'étais ému, troublé; votre rire argentin
Semblait me défier de sa note perlée.*

*Je mis autour de vous l'hermine immaculée
Qui fourrait chaudement un manteau de satin,
Et, gaîment enlacés, vers l'horizon lointain,
Ainsi que des oiseaux, nous prîmes la volée.*

*Notre course rapide et les flocons tremblants,
Faisant votre teint rose et vos cheveux tout blancs,
Prêtaient un nouveau charme à votre grâce exquise.*

*Et je vous aimais mieux encor, mon cher amour,
Avec votre air ravi de petite marquise
Fraîche et poudrée ainsi qu'un pastel de Latour.*

R. THOMAS.



HERMANN DE BAETS

(En réponse aux virtuosités du P. Delattre)

J'ÉCRIS là un nom qui est imprimé en lettres de feu dans nos cœurs. Jamais homme ne rendit autant de services aux jeunes catholiques que cet admirable éducateur de la jeunesse.

Éducateur! oh oui! il l'a été pour nous tous dans la plus haute acception du mot. Car c'est lui qui fit vraiment notre éducation littéraire, artistique et sociale, par le plus merveilleux et le plus fécondant des apostolats, s'affirmant dans des écrits imprégnés d'une sève puissante, dans des conférences débordantes d'humour et de bon sens, dans un enseignement fier, indépendant de toute coterie, de tout parti pris, de toute idée préconçue, bousculant les éternels préjugés de la bêtise humaine, balayant toutes les formules vides de sens, jetant par dessus bord toutes les idées surannées.

On nous avait desséché l'âme et déformé l'intelligence par un enseignement vieillot et purement archéologique, comprimant toute spontanéité, nous mettant en garde contre les idées personnelles, les seules qui vaillent, nous interdisant, comme s'il s'agissait d'un péché, les seules lectures qui eussent pu nous initier à la vie.

Nous quittâmes les bancs de nos classes ignorants de notre temps, de son art, de sa littérature, de ses hommes et de ses tendances. On nous avait tellement prévenu contre le monde contemporain, que ce monde était un mythe pour nous. Et lorsque l'un ou l'autre d'entre nous, appelé à jouer un rôle dans la société, voulut s'en acquitter, il se trouva tout à fait dépaysé, dans un monde totalement différent de celui qu'on lui avait dépeint. Il parla, on ne l'écouta pas. Il écrivit, on ne le lut pas.

Les jeunes, en dépit de leur bon vouloir, furent désarçonnés du coup. Un lutteur catholique qui se trouvait sur la brèche à côté d'eux, s'aperçut de leur désarroi. Il alla à cette jeunesse. Il mit à son service tout son grand cœur, toute sa belle âme, toutes les ressources de sa noble intelligence.

Cet homme, c'est Hermann de Baets.

Tous les jeunes catholiques le reconnaissent pour leur maître et sont fiers de se dire ses disciples. Ils le considèrent, à juste titre, comme leur bienfaiteur et leur sauveur. Sauveur ! oh oui ! il le fut pour eux. Il empêcha cette jeunesse de croupir éternellement dans la médiocrité. Ils y étaient fatalement voués de par l'éducation absurde qu'on leur avait donnée jusqu'à ce jour.

Hermann de Baets leur montra qu'au fond de l'incapacité d'action où ils étaient emprisonnés, il y avait tout simplement un vice d'éducation première, un manque de culture artistique et littéraire primordiale : « *L'enseignement des humanités dans l'état de choses d'aujourd'hui ne va pas à la culture artistique, à la culture littéraire. Il reste confiné dans l'étude du mécanisme.* »

Cet enseignement, au lieu d'éveiller la personnalité et d'activer la spontanéité des jeunes esprits, a pour effet de les paralyser, en les enfermant dans un étau. De là une incapacité totale de penser, d'écrire ou de parler d'une façon personnelle.

Il ne suffit pas de savoir manier la parole ou la plume, d'une manière telle quelle, pour s'imposer à l'attention des hommes. Il faut encore le savoir faire avec l'art et dans la langue de son époque. On arrive à cette puissance de l'éloquence et à cette maîtrise de l'écriture, non en étudiant une littérature de cimetière et un art de musée d'antiquités, mais en écoutant les orateurs, en lisant les écrivains, en contemplant les chefs-d'œuvre contemporains.

Et la rhétorique qu'on nous expliquât avec tant de soins, durant tant d'années, au collège, que faut-il en faire, s'écrièrent les jeunes ?

« *Fetez-la par la fenêtre,* leur répondit spirituellement Hermann de Baets. *La rhétorique n'a jamais formé un orateur.* » Elle n'est qu'un

embarras, un bâton dans les jambes. Voulez-vous ne jamais savoir ni parler, ni écrire? Servez-vous de cette mécanique imbécile, dont des éducateurs inconscients vous ont, plus par routine que par manque de sens, expliqué si minutieusement tous les rouages inutiles.

Aspirez-vous à devenir un orateur, un écrivain, un homme, enfin? Débarrassez-vous des cuirasses de carton, des armes en papier mâché et de tout cet équipement grotesque de don Quichotte dont on vous a affublé.

Et les classiques? Que faut-il en faire?

Mais ne les avez-vous donc pas étudiés suffisamment et trop, hélas! au collège? On vous en a saturé jusqu'à l'écoeurement. Vous en avez gagné une péritonite intellectuelle. Je ne vous dis pas : Ne les lisez plus jamais. Faites-le si vous en avez le courage, mais plus tard, si vous savez encore votre latin, car à la façon dont on vous l'a enseigné, il est probable que, comme moi, vous l'aurez oublié. Mais de grâce allez au plus pressé. Vous êtes des ignorants de la vie. « *Ouvrez donc vos yeux et vos oreilles tout larges.* » Voyez ce qui se passe autour de vous. Vous avez assez longtemps vécu avec les mânes des antiques. Vivez enfin avec les vivants. Lisez ce qu'écrivent, ruminez ce que pensent, écoutez ce que disent les hommes de votre génération. Que vous importent les antiennes que l'on chantait jadis.

En un mot étudiez les modernes et tâchez d'écrire et de parler comme eux. Tout le secret est là. Quand vous saurez parler comme eux, on vous écoutera, quand vous saurez écrire comme eux, on vous lira.

Mais les auteurs modernes sont, paraît-il, si dangereux. Nos maîtres nous ont tellement mis en garde contre eux, que nous n'osons les aborder. C'est le fruit défendu, nous disait-on. Un catholique ne peut y toucher.

« Dangereux! eh! sans doute, ces livres le sont, mais pour des enfants. Mais vous n'êtes plus des enfants; vous êtes des intellectuels.

Et pour les intellectuels, pour ceux qui, par leurs études, se préparent à remplir certains devoirs d'État, pour ceux qui auront une responsabilité à prendre dans

l'existence, qui auront une direction à donner, qui, comme pères, auront à diriger la foule dans les choses de la politique, c'est une nécessité inéluctable de lire et de lire tout. On ne va pas à la haute intellectualité sans avoir une direction à exercer sur les autres, et, dès ce moment, il faut connaître à fond le terrain sur lequel on aura à se diriger et à diriger les autres. Et, pour bien s'y retrouver, il faut d'abord connaître les fondrières, les gouffres. Certes, il ne faut connaître ces choses-là qu'à l'âge où l'on est capable de les affronter sans danger.

Le grand tort est de laisser nos jeunes gens quitter le collège sans orientation aucune, tomber dans la littérature moderne comme dans un pays inconnu. Une initiation méthodique, progressive, prudente est indispensable.

Pourquoi ne dirait-on pas : voilà tel auteur, voilà son mérite littéraire, son œuvre est dangereuse, ne la lisez pas actuellement. Mais je vous la fais connaître par extraits. Cette allure franche et sincère inspirera confiance à l'élève. Plus tard, l'enseignement universitaire devrait reprendre d'une main vigoureuse la critique de la littérature moderne, y diriger les jeunes gens préparés à recevoir la direction.

Telle, Messieurs, la morale d'un enseignement littéraire qui prétendait nous isoler de tous les périls, dans un classicisme étanche. C'est dangereux, c'est mauvais !

C'est, de plus, fatal à l'influence catholique dans le monde. Si nous voulons diriger, si nous voulons exercer une action forte, il faut, et ceci est la règle, en littérature comme en sciences et en politique, il faut que nous employions toutes les forces humaines de notre temps, que partout nous soyons à la tête du mouvement. Ceci exige la préparation, non par la facile conservation à l'abri des périls ; mais la vigoureuse formation en pleine connaissance des difficultés et des dangers de la lutte ».

Tel, en ses grandes lignes, l'enseignement d'une profondeur de conception et d'une élévation de vue admirables, que nous donna depuis toujours, avec une maîtrise sans égale, Hermann de Baets.

Il nous le répéta l'an passé, au Congrès de Gand, en cette page magistrale dont nous venons de donner un extrait, avec cette éloquence communicative qui fait frissonner les âmes, avec cette force de logique qui captive les intelligences, avec cette largeur d'idées qui est le fait des esprits supérieurs.

Tel fut le vrai sens du discours d'Hermann de Baets. On lui en attribue gratuitement un autre dans un pamphlet récent. Il est

apocryphe. C'est la caricature du discours authentique. C'est l'œuvre d'un faussaire.

A lire la grande!!! critique du P. Delattre, ne dirait-on pas que tout le discours de l'orateur n'a été qu'un éreintement du Télémaque et des classiques? Il en parle à peine dans une ou deux phrases incidentes!

Nous avons tenu à rétablir la vérité, parce que nous aimons Hermann de Baets. Nous savons tout ce dont nous lui sommes redevables. C'est notre Maître et nous en sommes fiers. Nous nous sommes bien trouvés de son enseignement. Les disciples qui ont été fidèles aux leçons de cet éducateur incomparable n'ont pas eu à s'en repentir, La reconnaissance la plus élémentaire nous fait un devoir de le proclamer et de lui dire, avec toute notre âme, combien les attaques insinuant et malveillantes dirigées contre lui, dans le pamphlet sus-dit, nous ont blessés au cœur, nous, ses disciples de la première heure et ses admirateurs enthousiastes.

L'abbé HENRY MÖLLER.



LA MEURTRIÈRE RÉALITÉ

FRAGMENT (I)

.....

NE nous créons-nous pas souvent un être de rêve qui surgit devant nous par des fois tel que nous le concevons? Entité abstraite que nous concrétisons dans la vie, en voyant une créature inconnue revêtir, de sa forme impeccable, l'âme élue pour sœur!

N'est-elle pas près de nous, ne partage-t-elle pas nos joies et nos mélancolies?

(1) D'un prochain livre.

Amie plutôt qu'amante, ne vit-elle pas avec nous, comme nous vivons avec elle, puisque nous ne vivons *réellement* que de rêve ?

N'est-elle pas belle, puisque notre rêve est beau ; n'est-elle pas pure, puisque notre amour est pur ; n'est-elle pas idéale, puisque notre désir est idéal...!

J'ai ce bonheur de posséder une âme-sœur qui m'aide à vivre parmi les hommes : être invisible mais que je vois les yeux clos ; être impalpable mais dont je sens la main, aux jours mauvais surtout, dont j'entends la voix et qui marche avec moi...

» Parfois elle m'apparaît, sous les traits d'une femme entrevue qui passe et qui fuit telle qu'une vision... »

Ainsi parlait à Yolande, Georges Elian, le poète.

Les réceptions mondaines suscitent de fatidiques rencontres. Deux êtres, jusqu'à ce soir l'un à l'autre inconnus, sentent leurs cœurs et leurs esprits s'aimer.

Il leur semble s'être aimés déjà. Quand ? Dans une vie abolie peut-être.

Ils se soupçonnent proches d'une virginale parenté, exempte de toute chair. Pourquoi, d'ailleurs, leurs lèvres se rencontreraient-elles, puisque leurs âmes se donnent le baiser spirituel.

Georges Elian était allé au *jeudi* de M^{me} de St..., mû par un mobile qu'il n'avait pu analyser ; inconsciemment tenté de se mêler à ses semblables qu'il n'aimait guère, car, au retour de la plupart de ces vaines soirées il se répétait avec l'*Imitation* : « Je ne suis jamais allé dans la société des hommes sans en revenir moins homme que j'étais. » Lui qui se complaisait, avec une sorte de volupté fière, de dédain hautain, à se cloîtrer en son « *home* », il avait été poussé à le quitter et à « descendre aux inférieurs », ainsi qu'il appelait lui-même ses rares visites mondaines. Elles n'étaient guère que de nécessaires épreuves pour sa volonté, que de préventives thérapies. Particulière était son aversion pour les salons dits « *littéraires* » qui ne favorisent que d'oiseuses discussions. Il allait même regretter d'être venu chez M^{me} de St... quand on annonça Yolande.

Elle avait cédé, elle aussi, à une insolite et mystérieuse attirance ; elle avait eu la sensation d'être saisie par la main et guidée vers ce salon où, pour la première fois, elle apparaissait. Car n'était-elle pas une *apparition* ? On la devinait belle, telle un bloc transmué en déesse par Phidias. Son corps souple et qu'un rythme en cadence balançait, on se rappelait l'avoir vu éternisé en un geste sublime. Adornée du péplos et dans la stase harmonieuse d'un indolent nonchaloir, elle eût évoqué, par l'eurythmie de ses formes et de ses attitudes, l'Ariane endormie ou la Parque couchée. Son visage avait la pâleur lumineuse des marbres ; son nez aux palpitantes narines s'attachait droit au front ; ses yeux, jumeaux diamants noirs sous leurs

noirs sourcils, assombrissaient son masque vénusien qu'auréolait étrangement le casque d'or clair des cheveux.

Bourrèle des cœurs pubères, elle fascinait impérieusement. Mais Elian que la chair avait désenchanté, l'admirait sans désir, ainsi qu'un pur Paros.

Elle lui faisait songer au sonnet de Charles Baudelaire : *La Beauté* :

*Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière !*

Une âme, hantée d'idéal, habitait cette vivante icône de Beauté devant laquelle l'émerveillé venait de ressentir les troublants émois que, seule, la Vénus victorieuse lui avait donnés.

Yolande avait toujours banni ceux qui ne la regardaient qu'avec les yeux des sens. Comme la Vénus, elle voulait rester voilée à mi-corps. Encore qu'elle fût désillusionnée (la mauvaise fortune s'était abattue sur elle, telle qu'un sinistre oiseau sur une proie), elle supportait la vie, pareille à ces cariatides taciturnes qui, droites et fières, soutiennent, sans ployer, d'impérissables monuments. Parfois, cependant — dans sa souffrance de n'être pas aimée — elle croyait sentir s'en aller, par les plaies béantes de son cœur, l'amour litial et peut-être impossible qui la magnifiait.

Les discrets épanchements du jeune homme, ses paroles, si lointaines d'ici-bas, l'avaient aimantée vers lui, comme Elian avait été attiré vers elle.

Georges était, naguère tombé dans de charnelles embûches insidieusement tendues à son adolescence inexperte. Mais, pareils à la lance d'Achille, les malignes flèches d'Eros, en le frappant, avaient guéri les vénielles blessures qu'elles lui avaient faites. Il s'était relevé, attendant l'amour sauveur et réparateur de ses anciens dans.

Ces deux êtres étaient déjà l'un à l'autre liés par de mystérieux prestiges. Leurs cœurs et leurs pensées n'avaient pu communier en cette soirée parmi l'ambiance adverse. Mais leurs aspirations n'étaient-elles pas jumelles ! Elle lui avait laissé lire quelques pages du livre, aux signets noirs, de sa vie. Pour elle, il avait entr'ouvert ce coffret, tout imprégné d'odeurs volatiles, qu'était son âme avec ses étranges secrets et ses mystiques envols.

Elle était devinée, *il* était compris.

— « Je vous pressens, lui dit-elle en le quittant, d'une autre race que les inanes habits noirs qui nous entourent. Aussi serais-je heureuse de causer encore et plus

longtemps avec vous. Mon vouloir et mon dédain du monde — mes trente ans aussi ronisa-t-elle — me délient des courantes conventions. Je pars, pour quelque temps peut-être, mais écrivez-moi : vos lettres me parviendront. Dites-moi vos souffrances, vos efforts, laissez-moi partager votre vie spirituelle... J'ai tant besoin d'entendre une voix qui ne mente pas... »

En cet égrège, elle avait reconnu un ami, un élu du rêve, un habitant de ce pays ignoré des géographes, de cette mystérieuse contrée de l'*Idéal* qui n'existe que pour *ceux qui savent la découvrir*.

Elian, lui, venait de voir — vivante et belle — l'Ève imaginaire, la familière Minerve, fille de son cerveau.

Mais cet inattendu, cet inespéré prolongement du rêve dans la réalité, n'était-ce pas une menteuse hallucination dont *il* était le jouet ridicule ? Non, l'être impalpable, le mythe allait devenir réel ; il l'était déjà, car le poète, lui *avait parlé*. La chère vision était prisonnière de ses yeux.

JOSÉ HENNEBICQ.



Le Cas Charbonnel ⁽¹⁾

MONSIEUR Victor Charbonnel, ci-devant prêtre catholique, signifia récemment à l'Église qu'il cessait de relever d'Elle.

M. Charbonnel n'est pas le premier apostat ; dans sa furie de réclame il le doit regretter ; tout au moins est-il le premier qui érigea l'apostasie en une sorte de boulangisme, habilement servi par les proclamations, les lettres et les interviews ; le coup fut bien préparé, et le jour où M. Charbonnel dépouilla la soutane pour revêtir la redingote, tout Paris avait les yeux sur lui.

(1) VICTOR CHARBONNEL. — *La Volonté de vivre*, Paris, Colin.

L'histoire, même en ce siècle, signale d'analogues ruptures, mais elles se présentèrent toujours comme le dénouement de drames de consciences si angoissants qu'ils commandaient la modestie à l'apostat et par là même la réserve au public; M. Charbonnel ayant voulu se donner l'originalité, devant la galerie, de tirer sa révérence à l'Église, en un geste détaché de *snob*, nous pouvons dire brutalement ce que nous pensons de son cas.

Et ce que nous en pensons, le voici : l'exode de M. Charbonnel est un bon débarras !

Il serait puéril de contester le talent de M. Charbonnel et la valeur littéraire des livres qu'il publia et notamment du dernier d'entr'eux : la *Volonté de vivre...* Nous n'éprouvons nul embarras à confesser le charme d'harmonie et de nuances, l'enveloppante et musicale langueur, le chatolement chaud et coloré qui se dégagent de cette œuvre; elle dénote un styliste remarquablement doué, de la lignée des Renan, des France et des Barrès... Nous irons plus loin : il y a dans la *Volonté de vivre* tels passages, tels chapitres entiers — celui notamment sur la « Vie intérieure », — qui relèvent d'une bienfaisante et profonde psychologie et apparaissent comme de très artistiques transpositions de certaines méditations de saint Ignace de Loyola... Et les fragments « sur le caractère » sont, à notre sens, parmi les commentaires les plus adéquats des sévères enseignements de l'*Imitation* !...

C'est donc en puisant à la source pure et intégrale du culte dont il fut le ministre que M. Charbonnel trouva ses meilleures et ses plus belles inspirations; malheureusement, ces pages irréprochables servent d'introduction et d'appât à des dissertations où la croyance chrétienne se dilue dans une creuse et vague psychologie pour aboutir au panthéisme romantique du chapitre « sur la Religion » et enfin, à cette Prière, pompeusement équivoque « au Dieu inconnu ».

Il faut se féliciter que l'apostasie de M. Charbonnel ait été concomitante à la publication de la *Volonté de vivre* : quand, dorénavant, M. Charbonnel prétendra encore qu'il a déserté l'Église parce que

l'inflexibilité étroite et rigoureuse des Dogmes ne pouvait s'adapter aux évolutions progressives de la pensée contemporaine, il sera aisé de lui répondre ; car non seulement, dans son œuvre récente, M. Charbonnel ne démontre pas « l'inappropriation radicale » des Dogmes, mais il ignore les Dogmes, il passe à côté des Dogmes et leur substitue une religiosité révassière, de plus en plus inconsistante et vaporeuse !...

Et là était le danger — aussi longtemps que M. Charbonnel demeurait dans l'Église — de l'apostolat qu'il avait entrepris.

Depuis des années en vérité, un mouvement qu'il importe non seulement de respecter mais d'encourager, entraîne les intellectualités contemporaines, saturées de positivisme, dans l'orbite de l'idéal chrétien.

L'évolution est sensible et progressive... De notables recrues lui adviennent à chaque étape : hier c'était M. J.-K. Huysmans, aujourd'hui c'est M. Brunetière... L'heure n'est pas éloignée où ce courant de bonnes volontés, venues de régions qu'on croyait perdues pour l'Église, se confondra dans le large fleuve du catholicisme.

Or, pour ces néophytes de la vérité, partis de l'intuition et en route vers la certitude, le spectacle n'était-il pas déconcertant de voir un prêtre de Jésus-Christ entreprendre à rebours la route qu'ils ont parcourue, et délaissant la certitude, cheminer d'un cœur léger vers les vagissements de l'intuition.

Aujourd'hui cette équivoque est dissipée et ce danger a disparu : M. Charbonnel a jeté la soutane — et le masque !

Bon débarras !

Et voici déjà que la punition commence : les rares catholiques qui s'étaient illusionnés sur la sincérité de M. Charbonnel se sont naturellement détournés de lui ; quant aux libres penseurs, après l'avoir accueilli avec une froideur marquée, ils lui réclament impérieusement des gages : « Vous avez reconquis votre liberté, lui disent-ils, c'est bien, mais prouvez-nous maintenant que cela valait la peine de la conquérir (1) ! »

(1) *Mercure de France*. Novembre 1897, p. 547.

...Dans un ouvrage récent sur *Lamennais intime*, M. A. Roussel écrit : « Lamennais, tant qu'il demeura enfant soumis de l'Église, exerça sur la jeunesse catholique un ascendant irrésistible; sitôt qu'il s'éloigna de l'obéissance filiale due à cette même Église, son prestige auprès des jeunes gens s'évanouit aussitôt, pour jamais. Et la jeunesse révolutionnaire, de son côté, ne le considéra point comme son portedrapeau; elle s'isola du Lamennais libre penseur, comme elle s'était écartée du Lamennais catholique. »

Si parva licet componere magnis, tel est le sort aussi qui attend, pour son châtiment, celui qui fut l'abbé Charbonnel !

FIRMIN VANDEN BOSCH.



PETITE CHANSON D'ESCHOLIER

*Sans presque encore nous connaître,
Nous nous sommes aimés d'amour...
Et nous ne faisons plus qu'un être
Dès le premier jour.*

*Je lisais déjà tes pensées
Dans tes grands yeux couleur d'espoir...
Et nos mains se sont enlacées
Dès le premier soir.*

*Nous marchions aux jardins; la brise
Soupirait dans l'or des rameaux...
Tu parlais, — et je t'ai comprise
Dès les premiers mots.*

*Et tu n'eus pas besoin d'entendre
 Mon secret prononcé tout bas :
 Ton cœur avait su le surprendre
 Dès les premiers pas !*

Octobre 1897.

FRANZ ANSEL.



UN ESSAI D'ART CHRÉTIEN

TRAITER d'une façon vraiment artistique un sujet religieux, n'est pas aisé. L'art religieux est le plus difficile de tous les arts. Il ne tolère pas la médiocrité. La cause en est dans l'élévation sublime du sujet. Un artiste ordinaire ne doit pas aborder l'idée religieuse. Il sera écrasé par elle. Son œuvre sera, sinon ridicule, tout au moins quelconque.

M. Pouvillon a tenté la chose et, disons-le de suite, avec succès. Il appelle modestement sa charmante fantaisie religieuse : un essai. C'est plus qu'un essai. C'est bien de l'art religieux. Il est tout à fait exquis ce poème mystique en prose : *Bernadette de Lourdes* (1). Sujet ardu s'il en fut, prêtant facilement ou à une exaltation fausse ou à une déplorable banalité.

Zola nous avait parlé de Lourdes, mais dans quel sens ! Son livre est une vraie caricature, une caricature grotesque de Lourdes. Il n'a rien compris à l'enthousiasme religieux des âmes chrétiennes. Son abbé, le héros principal du roman — roman indigeste et ennuyeux — n'est pas un prêtre catholique, c'est un voltairien affublé d'une soutane ! Il s'est fait prêtre sans vocation, par un motif purement naturel,

(1) *Bernadette de Lourdes* (Mystères), par G. POUVILLON (Paris, PLON, NOURRIT et C^{ie}).

dicté par l'égoïsme. Enfin sa Bernadette est une hystérique vulgaire. Vu, avec les yeux de Zola, elle ne pouvait être que cela.

M. Pouvillon, au contraire, sans faire de Bernadette une sainte, ce qui eût été de l'exagération, nous la représente bien telle que l'artiste chrétien se la figure, sous les traits d'une jeune fille pure, modeste, touchante de candeur, d'une piété simple et naïve. Elle garde ce caractère tout le long du livre. Sœur de charité à Nevers, elle n'est ni une grande mystique, ni une religieuse médiocre. C'est une belle âme, aimant le Dieu auquel elle s'est vouée avec ferveur, vivant et mourant en fidèle épouse de son Christ.

Zola eût été incapable de concevoir et par conséquent de créer un type aussi délicat. Il n'a jamais saisi l'ineffable splendeur, la beauté à la fois surnaturelle et artistique de la virginité. L'idéal de la femme pour lui c'est la femme-mère. J'allais dire : la femelle et je n'aurais peut-être pas trop dit. Zola a le mépris de la virginité. On devait donc s'attendre de sa part à un portrait faux de Bernadette. Tout est faux, du reste, dans son livre. Pourquoi aussi a-t-il tenté d'incarner dans son style de pseudo-naturaliste un sujet aussi transcendantal ? Il eût dû se rappeler cette parole écrite par lui-même dans un de ses romans : L'HOMME GÂTE LES ŒUVRES LES PLUS BELLES.

L'homme ici, c'est Zola. Cette parole s'applique à lui à la lettre. Elle est la condamnation de Zola, prononcée par lui-même. On devrait l'inscrire en caractères de boue au frontispice de son œuvre.

Quant à M. Pouvillon, nous n'avons que des félicitations à lui offrir. Je ne sais si telle a été sa pensée, mais son œuvre est une réfutation indirecte très éloquente de l'œuvre de Zola. Au point de vue esthétique, elle lui est infiniment supérieure. Elle est vraiment belle et en même temps, ce qui ne gâte rien, elle est essentiellement chrétienne. Quelque prévenu qu'un catholique puisse être contre l'art moderne, il ne peut que faire bon accueil à cette œuvre élevée et élevant à la fois. Nous engageons tous les catholiques et même les autres à se procurer et à propager cet admirable petit livre. Il est chrétien et il est artistique. Il est à sa place dans la bibliothèque du chrétien. Il ne

déparera pas celle de l'artiste. C'est une véritable œuvre d'art. Elle mérite d'être rangée dans nos rayons à côté des plus belles œuvres littéraires chrétiennes de ce temps.

H. M.



Notre Académie

L'Académie royale de Belgique comprend trois « classes » — et veuillez apprécier au passage la beauté toute administrative du mot « classe » :

- 1° La classe des sciences ;
- 2° La classe des lettres et des sciences morales et politiques ;
- 3° La classe des beaux-arts.

Il valait bien la peine de qualifier cette subdivision du terme peu élégant de « classe » — classer = ranger des choses selon leurs conditions (*Larousse*) — pour aboutir à un partage d'attributions aussi anormalique.

Puisqu'on voulait, d'une part, réunir dans une Académie les représentants les plus autorisés des sciences, des lettres et des arts, et que, d'autre part, dans cette institution, toute de tradition, on désirait sacrifier au traditionnel nombre trois — *omne trium perfectum*, comme aurait dit feu M. Auguste Wagener, de la classe des lettres ! — quoi de plus rationnel, ou bien de réunir les sciences morales et politiques aux autres sciences, ou bien mieux encore de les ériger en une « classe » spéciale et d'aboutir au triple groupement suivant :

- 1° La classe des sciences naturelles, mathématiques et physiques ;
- 2° La classe des sciences morales et politiques ;
- 3° La classe des lettres et des beaux-arts.

Voilà qui serait logique — et pratique.

Les savants se rencontreraient avec d'autres savants ; les moralistes côtoieraient les économistes, et les lettrés les artistes ; chaque section discuterait des questions intéressant tous les membres qui en font partie, et, forte de la compétence de la majorité, sinon de l'unanimité des délibérants, en imposerait la solution à l'opinion.

Et dans les notices officielles sur l'Académie (*Almanach Royal 1897*, p. 694) on ne

lirait point des choses aussi renversantes que celle-ci : « La classe des lettres se compose de deux sections, à savoir : la section des sciences *historiques* et *philologiques*, qui comprend... la *littérature française* et la *littérature flamande*... » Et plus loin : « La classe des beaux-arts se compose des subdivisions suivantes : ... les sciences et les *lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts*... »

La jolie salade !

Ainsi les littérateurs, selon qu'ils sont historiens ou philologues, ou selon qu'ils sont critiques d'art, iront siéger, ceux-ci (et cela a tout au moins l'inconvénient de les exiler), à la section des beaux-arts avec les peintres, les musiciens et les statuaires, et ceux-là (et voilà le comble !), à la section des lettres, avec les archéologues et les linguistes, les statisticiens et les économistes.

Ainsi éparpillés, noyés dans le tas de confrères évidemment éminents, mais qui considèrent généralement les lettres comme chose négligeable et inférieure, et dont quelques-uns vouent à l'art le mépris que professe tout compilateur pour les choses d'imagination, comment veut-on que les rares littérateurs que l'Académie daigne admettre dans ce qu'elle appelle son sein, conservent, en y entrant, d'autre ambition que celle de se faire tolérer; à qui la faute si l'Académie et particulièrement la classe des lettres n'exerce point le haut mécénat intellectuel qu'il faudrait, et si les littérateurs — à l'exemple de Maurice Maeterlinck — dédaignent les éloges et sourient des oracles dispensés par une assemblée où dominent les archivistes très entendus, les professeurs d'antiquité très savants et les archéologues les plus subtils — mais ou, en dehors de M. Prins, de M. Tardieu et du bel et complet artiste qu'est Godefroid Kurth, il n'y a ni un poète, ni un critique, ni un romancier, ni un dramaturge — ni même un fabuliste...

L'amère dérision de vouloir confier la direction de la littérature belge d'expression française — car la littérature flamande a son Académie spéciale, excellemment recrutée et investie par suite d'un prestige — à un groupement dont restent exclus Edmond Picard et Prosper de Haulleville, Émile Verhaeren et Albert Giraud, Maurice Maeterlinck et Hector Hoornaert, et d'autres, que M. Charles Potvin — critique, poète, romancier — ne peut prétendre toutefois, malgré son multiforme talent, remplacer tous à la fois !

Conclusion : Si, chose certainement regrettable, l'Académie de Belgique, et notamment la classe des lettres, n'a point l'influence qu'elle devrait posséder; si ses conseils ne sont ni demandés ni écoutés, si son autorité n'est pas même hélas contestée, parce qu'elle apparaît comme inexistante — qu'au lieu d'en accuser l'irrévérence des écoles nouvelles, elle s'en prenne à elle-même, à son organisation confuse, hybride et retardataire, ne faisant point aux lettres la part proportionnée à leur importance dans la vitalité intellectuelle de la nation, à son cantonnement dans de

vieilles formules stériles, à sa résistance aux nécessaires évolutions artistiques, à son mépris du splendide renouveau littéraire de ces vingt dernières années, à tout ce qui fait d'elle la Grande et Vénérable survivante d'un passé glorieux, certes, mais dont la génération actuelle ne comprend plus ni la pensée ni le verbe.

On nous assure qu'aux derniers temps de sa carrière ministérielle, le hardi et vaillant ministre de l'instruction publique et des beaux-arts que fut M. Jules de Burlet, méditait la réforme de notre Académie... La maladie et la mort vinrent l'empêcher de donner suite à ce projet... L'initiative est belle pourtant et serait méritoire : ne tente-t-elle point le successeur de M. de Burlet ?



LES LIVRES

VICOMTE DE SPOELBERGH DE LOVENJOU : **Autour d'Honoré de Balzac.**
(Paris, CALMANN-LÉVY, éditeur.)

IL faut louer sans réserves le dévouement presque filial avec lequel M. de Lovenjoul s'attache, depuis des années, à faire apparaître, devant la postérité, sous le jour véridique et impartial de l'histoire, quelques maîtres aimés : Théophile Gautier entr'autres et Balzac; et tout autant convient-il d'admirer la modestie et le scrupule qu'apporte cet écrivain, qui pourrait être un très personnel critique, à dissimuler ses appréciations subjectives derrière les documents qu'il produit.

Voici, de M. de Lovenjoul, le troisième livre sur Balzac; il complète, sur deux points spéciaux, l'*Histoire des Œuvres d'Honoré de Balzac*, publiée en 1875.

Le présent volume a trait d'abord à la collaboration de Balzac et de Théophile Gautier : une série de documents inédits que M. de Lovenjoul présente dans une frappante progression, démontrent qu'une grande partie du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac doit être attribuée à l'auteur de *Fortunio*... Et mieux que par les documents, cette preuve est apportée par la comparaison entre les deux éditions du conte de Balzac, la seconde de ces éditions ayant paru après que l'auteur de la *Comédie*

humaine fut entré en relations avec le poète chatoyant des *Émaux et Camées*, et se trouvant ainsi enrichie de descriptions qui révèlent indubitablement l'inspiration et le faire de Théophile Gautier... Détail touchant, bien en correspondance avec l'âme généreuse de Gautier : jamais celui-ci ne révéla l'aide qu'il apporta ainsi, en belle amitié désintéressée, au grand romancier, son ami.

La seconde partie du livre de M. de Lovenjoul se rapporte aux circonstances dans lesquelles fut élaborée une tragédie bourgeoise de Balzac, l'*École des Ménages*, et aux tribulations que subit cette œuvre, non encore représentée jusqu'à présent.

Au moment où l'idée de cette tentative dramatique vint à Balzac, il se débattait au milieu d'inextricables difficultés financières — le pain quotidien de son existence — et ayant échoué dans une entreprise de mines argentifères, il caressait l'illusion de se refaire par des succès scéniques... Et il acheva l'*École des Ménages* en ce moment de production hâtive, lui imposé par le désir de jeter quelque argent en pâture aux exigences excessives de ses créanciers!

Mais la tragédie achevée, la déveine tomba à nouveau sur Balzac : le théâtre de la *Renaissance*, pour lequel l'*École des Ménages* était écrite, préféra à la pièce de Balzac une pièce de Dumas... A travers une correspondance fort intéressante, parsemée de traits qui révèlent « le courage de lion et l'invincible travail » du maître de la *Comédie humaine*, mais aussi ses exigences fantastiques d'argent, M. de Lovenjoul nous fait assister à toute l'odyssée de cette œuvre dramatique de Balzac, depuis son éclosion jusqu'à la lamentable péripétie finale du refus des impresarii.

En résumé, les nouvelles ajoutées de M. de Lovenjoul à l'histoire d'Honoré de Balzac, où s'affirme à nouveau la remarquable, patiente et objective perspicacité de cet écrivain, sont, plus que des documents d'histoire littéraire, une contribution autorisée à la définition psychologique qu'est cet être contradictoire et anormal : un homme de génie.

F. V.



PAUL ADAM : *Lettres de Malaisie*. (Paris, Éditions de la *Revue Blanche*.)

PAUL Adam, dans ce livre, imagine en Malaisie une sorte de recommencement de la Salente de Fénelon; c'est, aux vices et aux inégalités de la société actuelle, une leçon indirecte mais amère, donnée par un artiste épris de réglementation harmonique... L'idéal social proposé par le diplomate accrédité en Malaisie, outre que les contours en sont rarement précisés, n'est qu'un rêve et qui se dispense de tenir compte des aspirations, des besoins, des passions de l'humanité présente... Qu'importe, puisqu'aussi bien il ne s'agit en l'occurrence que d'une œuvre littéraire, et qu'à ce point de vue il faut louer M. Paul Adam, un des plus tenaces travailleurs de la jeune génération française, d'avoir su accrocher à la patène d'une étude

sociologique, quelques pages de plus de cette belle écriture imagée, étincelante et forte qui lui vaut une place d'honneur et d'originalité parmi les derniers venus des lettres françaises.

F. V.



STENDHAL : **Œuvres posthumes**. (Paris, Éditions de la *Revue blanche*.)

DES notes posthumes de Stendhal sur Napoléon ne peuvent être qu'intéressantes... Par sa vie de cour et sa carrière de diplomate, Stendhal eut l'occasion de voir de près l'impérial despote et son entourage; et sa sensibilité d'artiste, sa pénétration d'observateur, sa malice d'ironiste mirent ces aubaines à profit... C'est bien le père de la psychologie contemporaine, brillante, nuancée et amère qui se révèle en ces pages où la *Vie de Napoléon*, de Stendhal, est complétée par des annotations d'une plus menue, plus intime, mais plus frappante vérité; et ainsi l'envers de l'épopée nous apparaît — avec la chape de plomb de la dictature pesant sur l'esprit, sur la gaîté, sur l'amour, dans la seule survivance de la bravoure... Et ce point de vue dominant est souligné par des anecdotes contées en bref et saillant relief et parfois par des réflexions où gît le meilleur du Stendhal de la *Chartreuse*.

Sachons gré de cette publication savoureuse à M. Jean de Metty, qui a fait précéder ce livre d'un « raccourci » de Stendhal d'une sommaire mais parfaite critique.

F. V.



J.-H. ROSNY : **Une Rupture**. (Librairie PLON, Paris.)

IL faut, afin de bien juger une œuvre, admettre la liberté absolue, pour l'écrivain, de choisir son sujet où il lui plaît. Soit. Littérairement et psychologiquement, je ne puis apprécier ce livre qu'au seul point de vue artiste et philosophiquement libre. Participant de l'idéalité religieuse, il ne m'est pas possible de demeurer deux minutes dans son atmosphère. Et cependant les Rosny sont des maîtres parmi les premiers écrivains de ce bout de temps.

L'homme est faible, fatalement veuïe et insuffisant. Voyez celui-ci. Il est marié, il a des enfants de ce mariage. Sa maîtresse, avec laquelle il a connu l'ivresse passagère — ceci est déjà un lointain — lui apparaît aujourd'hui comme celle que l'on supporte, qu'il faut supporter. Par pitié? Certains jours l'amant se persuade cela. Ne lui doit-il pas une compensation, à elle, qui orgueilleusement l'entoure de son ardeur amoureuse, hautaine, jusqu'à exiger les sacrifices douloureux. Sacrifie tout à moi! Elle braque devant l'amant, alors révolté, l'idée du divorce. Mes enfants! s'écrie-t-il; à cause d'eux, non, le divorce est impossible. Ces moments-là, cette pensée lui présentée, cet irrespect de sa paternité, suscitent jusqu'au dégoût

physique chez l'amant. Les jours passent, et pourtant il continuera de l'induire en erreur longuement, le cœur contracté et flétri. Il feint, il feindra. La femme exige d'autant plus. Le divorce; elle insiste, elle le veut. Mais il préfère ses enfants à tout au monde. Et cette prépondérance nécessairement admise, que peut-on lui reprocher vis-à-vis de sa maîtresse ?

« Un peu lent, indifférent, ennuyé, soit ! — mais ne remplissait-il pas son devoir tout de même, et aux dépens d'autres souffrances ? Car, là-bas, sa femme, qu'il n'avait pas de motif profond d'humilier plus que Paule, sa femme moins exigeante, dont il avait des enfants, qui avait vécu de si longs séjours à ses côtés, — grand Dieu, ne souffrait-elle pas mortellement des soupçons, des quasi-certitudes que lui donnaient ses absences continues, ses absences de *chaque soir*, ses rentrées *toujours* tardives, à part de si minimes exceptions ?

» — Ni tort, ni raison, disait-il à la vision de sa double existence; *engrené*, voilà tout, réparant, mais en partie, la prise de Paule. »

Enfin c'est « l'impossible réparation présente ! » le thème de tout le livre. Paule, également, a voulu la faute, se dit-il. Et cependant la simulation de l'homme est peut-être aussi douloureuse que la rupture, puisque sa maîtresse devine. Les jours passent, l'amant a le cœur si faible, si *fatal*. Nul jamais ne le pourra *juger*, dans l'inextricable aventure de sa vie.

La merveilleuse psychologie des deux êtres se développe à travers toutes les pages, en insoupçonnées sensations d'humaines complexités. Ils sont admirables de vérité l'un et l'autre, elle, dans sa logique évidente de femme qui aime, lui, prostré dans son épouvantable simulacre d'amour. L'art des Rosny vit, inimitable encore, devant « la nature » à l'unisson des sensations de l'amante et de l'amant. L'essence des choses s'évapore, se dégage, si lumineuse, au milieu de ces paysages très précis et dont les curieuses notations sont déjà connues par des livres antérieurs.

Ainsi se terminera le roman : par la rupture. La maîtresse s'en ira, obligée à l'exode vers des contrées lointaines. Lui « aimera » ailleurs, mais son cœur restera désormais de glace. Et un jour, là-bas, elle saura la fin de tout pour elle, l'amour mort. Edmond l'a tuée ! Celui-ci, — lisant au sortir des bras d'une nouvelle maîtresse, cette dernière lettre, où, mornes, les paroles dernières sont : « Tu m'as tuée, Edmond, tu m'as tuée ! » — se sentira *le coupable sans responsabilité*. Et le châtement existe puisque cet amour exaspéré de l'amante, la lutte terrible des caractères, la rupture, ont tant vieilli son cœur.

« Sans doute, cela *devait* arriver, comme doivent blanchir les cheveux, mais elle avait été semblable à l'événement sinistre qui fait en une saison plus de cheveux blancs que dix saisons ordinaires.

» Et comme il méditait devant le grand miroir tremblant du lac, il se dit que s'il l'avait tuée, elle aussi avait tué quelque chose dans son âme. »

Je remarque : Edmond n'a jamais aimé chez Paule que l'enveloppe. Les tendresses vraies ne commencent-elles pas par un amour spirituel, tout idéalisé ? Et le côté charnel de la passion, bien que le corollaire de la prime joie hors les sens, n'est-il pas secondaire — au moins d'abord — dans *Le Grand Amour*, pour marcher l'un et l'autre, plus tard, en égaux ? Ainsi Edmond aurait pu être jadis le véritable amant. Le triste héros aurait été, pour nous, plus supportable.

Mais quoi ! « Les meilleurs parmi les hommes sont victimes, car on attend d'eux une conduite incompatible avec la faiblesse humaine, et ils sentent toute la misère de leur insuffisance — fatale. »

Non ! Cela n'est pas. — Ah ! Les pauvres Sans-Dieu, emmurés dans les caveaux visqueux du vice ! — Edmond a juré sa foi à son épouse. Il est tenu d'honneur. Il l'oublie, et l'unique problème de la responsabilité devant la maîtresse, l'inquiète. Il est homme, il succombe ; mais l'image de la mère, qui fut honorée un jour, ne peut-elle jamais lui rappeler le Devoir, c'est-à-dire la réparation, envers sa légitime compagne, de ses suprêmes injures ? Le seul Devoir peut abriter le seul Bonheur.

GEORGES VIRRÈS.



PETER NANSEN : **Marie**. (Paris, Éditions de la *Revue Blanche*.)

TRADUIT du danois, ce livre est comme le « journal » froidement et méthodiquement passionnel d'une banale liaison. Pas d'intrigues, pas de péripéties et une psychologie tout à fait à fleur de peau. L'auteur raconte ses amours en petites notations brèves et concentrées, tranchant d'originalité et de concision sur les habituelles analyses compliquées et approfondies. C'est du naturisme voluptueux, sans vergogne, sans remords et sans arrière-pensée, méconnaissant la loi morale, non parce que l'écrivain la brave, mais parce qu'il l'ignore. A ce dernier point de vue, l'œuvre de M. Nansen exige naturellement d'expresses réserves. F. V.



Les Frissons, par CHARLES DE SAINT-CYR.

NOUS faisons nôtre l'appréciation de notre ami Eugène Gilbert, le fin et délicat critique de la *Revue Générale*, au sujet de ce recueil de poésie : « M. de Saint-Cyr a de l'inspiration, il pense avec sensibilité et sincérité. Il est lyrique même et spontané. Mais ses vers sont hâtifs. La pensée n'en est pas mûrie, les expressions y sont quelconques, peu châtiées et souvent impropres. »



MAX NORDAU : **Psycho-Physiologie du Génie et du Talent.**
(Paris, FÉLIX ALCAN.)

« Un talent est un être qui accomplit des activités généralement ou fréquemment pratiquées, mieux que la majorité de ceux qui ont cherché à acquérir la même aptitude; un génie est un homme qui imagine des activités nouvelles non encore pratiquées jusqu'à lui, ou pratique des activités connues d'après une méthode entièrement propre et personnelle. »

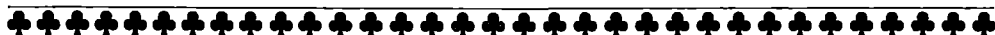
«... Le talent ne voit nullement le monde, mais seulement son reflet dans les yeux du génie. Il voit la « pleine vie humaine » non plastiquement devant lui, mais seulement comme des ombres chinoises projetées sur la muraille par la lanterne magique du génie... »

Telle la théorie qui sert de *substratum* à la plus récente dissertation de M. Max Nordau sur la *Psycho-Physiologie du Génie et du Talent*. ... Bien que docteur, cet Allemand est fort spirituel; il a le style souple, l'image vivante, la pensée alerte; et tout cela lui permet de renouveler par l'expression, des idées qui ne datent point de lui; car je ne crois point me tromper en affirmant que la thèse ci-dessus esquissée et qui forme la base du travail nouveau de M. Nordau traîne depuis toujours dans les plus immémoriaux manuels d'esthétique... En donnant à cette thèse une incarnation neuve, M. Nordau, certes, a fait preuve de talent, mais en vertu de son propre système, je suis obligé de lui dénier du génie.

M. Nordau est plus original, mais moins heureux vraiment, quand érigeant le génie en produit de l'organisme, il classe les génies au prorata du développement des organes auxquels ils correspondent... Nous nous trouvons ici dans le domaine de la pure affirmation matérialiste; M. Nordau avance, mais ne prouve rien; bien plus, concède-t-il qu'il vogue en plein dans l'hypothèse, mais il assure qu'on « découvrira avec le temps ». En prévision de cette avenir lointain, M. Nordau brode quelques brillantes et vaines fantaisies positivistes, auquel il ne faut ajouter que l'importance « d'un paradoxe psycho-physiologique ».

F. V.





NOTULES

LES *Déracinés*, de Maurice Barrès, fournissent à M. Georges Fonsegrives, dans la *Quinzaine*, l'occasion de dire quelques vérités, profitables à entendre en Belgique aussi, sur l'« Éducation verbale ».

« C'est une très vieille parole que la lettre tue et que l'esprit seul est capable de vivifier. Jamais il ne fut plus nécessaire de la rappeler. Depuis le XVII^e siècle, chez nous, on peut suivre à la trace l'évanouissement de la pensée, la transformation de l'éloquence en rhétorique, de l'art d'écrire en littérature, le mot occupant la place de l'idée... Si je regarde les jeunes gens qui m'entourent, si je lis les premières copies du concours général, quelques livres de nos jeunes hommes, je crois découvrir que pour eux les mots n'ont plus aucun sens. Ils ne se représentent par delà le mot, que les autres mots, que les habitudes du langage, de la lecture ou de la récitation ont associés au premier.

» Et comment en aurait-il pu être autrement quand toute l'éducation n'a pour but que de préparer à répondre correctement à quelque examen? La mémoire est la faculté sans laquelle on ne peut réussir à aucun examen, avec laquelle seule on peut réussir à tous. Elle fournit au dehors toutes les apparences de la pensée, de la vie intellectuelle; elle peut fournir les apparences de la vie morale...

» Pourtant rien n'est facile comme de laisser aux mots tout leur sens en apprenant la littérature. Le moyen en est vraiment très simple. Puisque tous ces grands écrivains ont dans leurs écrits exprimé leur vie, il faut derrière leurs mots retrouver et faire retrouver aux élèves cette même vie... Au contraire dans les classes on ne fait que de la grammaire, de la philosophie, de la rhétorique, on transforme le moyen en but. Les professeurs sont savants, très savants, ils savent l'histoire de tous les mots, de toutes les désinences, de toutes les racines, de toutes les lettres, ils auraient besoin d'en savoir bien moins. Ils oublient de vivre, ce qui à la rigueur n'est que leur affaire, mais surtout ils oublient de faire vivre, et ceci est beaucoup plus grave. Ainsi ils nous font des âmes mortes, réduites à l'état des ombres antiques qui vivent de mots, ces ombres des idées, lesquelles à leur tour ne sont que les ombres des vraies choses...

» Les pédants ont prêté aux adolescents leur âme tannée. Nulle part on n'observe et on n'exerce les jeunes gens à l'observation. De là vient que chez nous toute notre éducation est si étrangère à toutes les choses réelles... Et le mal n'est pas

particulier à la France. Il sévit, à n'en pas douter, dans toute la vieille Europe; les professeurs chrétiens n'en sont pas plus exempts que les professeurs libres penseurs. »

♣
LA *Jeune Belgique* tourne à l'aigre.

Deux de ses collaborateurs, qui jugeaient que la notoriété venait trop lentement et trop parcimonieusement à leur talent, sont partis pour Paris, à la conquête de la « grande gloire ».

Ingrate patrie, tu n'auras pas nos vers!

Jadis, nous apprend M. Gilkin, la *Jeune Belgique* aurait opposé à cet exode ses « espérances patriotiques » d'un art national. . .

Aujourd'hui elle n'ose plus donner le même conseil. . .

Et M. Gilkin clame à la décadence, au marasme, à la désunion, à la mort. . .

Ne cherchez pas le coupable : c'est la littérature catholique, c'est le dogme, c'est la morale. . . qui forcent MM. Robert Cantel et Francis de Croisset à l'émigration.

Toutes nos excuses!

♣
LA même *Jeune Belgique* ne se tient pas de colère parce que des journaux ont insinué que vers la fin de sa vie, Taine « était en marche vers la lumière » et se rapprochait de la Foi.

Le départ de MM. Cantel et de Croisset serait peut-être une excellente occasion pour la *Jeune Belgique* de fusionner avec la *Chronique*!

♣
DURENDAL consacrera bientôt une étude détaillée aux œuvres de M. Eugène Demolder, le savoureux et personnel conteur des *Légendes d'Yperdamme*; découpons en attendant, dans son dernier livre — *Sous la Robe* — cet exquis portrait d'un avocat-artiste, M. Jules Le Jeune :

« Le dieu de cette éloquence s'appelle Jules Le Jeune. Quand il plaide, ce n'est plus de la plaidoirie, c'est de l'art; ce n'est plus du droit, c'est de la musique; ce n'est plus de la procédure, c'est de l'esprit. Sa parole est aérienne, subtile et colorée; elle voltige élégante et souple, autour d'un argument comme une mouette autour d'un navire et, comme la mouette, elle oublie parfois les mâts et les voiles et la direction du bateau pour plonger dans l'espace et s'enivre de ciel et d'azur. Mais elle revient bientôt, docile et chantante et rapportant plus de lumière encore et une grâce plus divine! Cette parole, à la fois mordante et douce, mais toujours dorée, est accompagnée de gestes, tantôt sobres et forts comme ceux d'un Romain au forum, tantôt onctueux comme ceux d'un prêtre qui prêche, ou ironiques et rapides comme le jeu d'un acteur comique. Toute la gamme de l'éloquence est ainsi parcourue avec une virtuosité sublime ou une finesse délicate de dilettante et l'œil de l'orateur

s'allume sous ses sourcils broussailleux, pétille d'ironie, s'assombrit sous un froncement soudain, dardé des flammes de colère et éclaire un visage rasé et rose d'évêque sceptique, que barre une bouche à la fois caustique et sacerdotale qui rappelle celle de Diderot. On reste charmé vraiment car c'est Orphée qui s'est revêtu d'une toge et qui est descendu au milieu des prétoires. La plaidoirie envolée, le maître s'en allait (il n'était pas ministre alors!) son rabat flottant par-dessus sa cravate blanche, la toque un peu de côté sur la tête, grand et solide comme un chêne, et s'inclinant paternellement, la lèvre bienveillante, vers ceux qui allaient à lui. . . »



DANS les *Éditions de la Revue blanche* viennent de paraître quelques pages posthumes de Stendhall — dont un lot de pensées.

En voici quelques-unes, piquantes et curieuses, parfois profondes :

- « Plus on est du monde, plus on est vaniteux.
- » Il faut m'habituer à ne m'estimer qu'autant que je serai blâmé.
- » En poésie, le génie d'expression est un génie de nécessité.
- » Le plus grand défaut d'une belle figure est de ressembler à l'idée de beauté que nous avons dans la tête.
- » Il y a une chose dont on ne loue jamais les morts et qui est cependant la cause de toutes les louanges qu'on leur a données : c'est qu'ils sont morts.
- » Me bien dégarnir de cette crasse de l'école qu'on rapporte toujours du commerce des livres.
- » Les conseils de la vieillesse éclairent sans réchauffer, comme le soleil d'hiver.
- » On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. »



AU parc Monceau, à Paris, vient d'être élevé le buste de Guy de Maupassant. . . M. Édouard Beaufrès écrit à ce propos dans la *Revue* :

« Par cette fin d'automne qui a les grâces d'un printemps, on a inauguré, dans le plus élégant jardin de Paris, le buste de Maupassant. Sous les ombrages du parc Monceau, dans ce décor aristocratique et mièvre se dresse le buste du romancier qui — contraste curieux — fut un simple, un fort, presque un primitif. . . Mais je songe aussi que l'auteur d'*Une Vie* et de *Bel Ami* fut un fanatique des villes, que ce robuste gars normand était, par certains côtés, l'homme lassé des grandes cités et qu'il aimait cette fiévreuse existence moderne jusqu'à la folie. Et c'est pourquoi il est peut-être à sa place tout de même l'écrivain de tant de pages, découragées et décourageantes. dans ce parc mondain où — symbole de la facticité ambiante — l'électricité allume vers l'heure où les poètes ont le cœur triste comme une tombe, de rondes fleurs

blanches à l'éclat qui s'exaspère et soudain vacille, lumière qui s'enfièvre et feu qui délire comme une raison d'homme. . .



A PROPOS de Maupassant encore, cette anecdote narrée par un chroniqueur — et qui prouve au surplus le respect que le monde professe pour la dignité des artistes :

« Pour une soirée en tête chez une des soi-disant ferventes de l'écrivain, la maîtresse de la maison avait exigé des hommes l'habit de couleur; l'entourage de la dame voulait voir l'auteur de *Boule-de-Suif* en habit mauve; mais, Maupassant à peine sorti, on se donna le mot et tous les invités mâles convinrent qu'ils viendraient tous, eux, en habit noir, et, le soir du fameux dîner, Bourget et Maupassant eurent le dépit et l'ennui d'être les seuls costumés, déguisés presque dans leurs habits fleur-de-pêcher et pervenche au milieu d'une foule impeccable de fracs noirs. . . Ils furent ainsi les bêtes curieuses de cette fête, bel et bien organisée par des mondains contre deux gens de lettres que le monde supporte, soyez-en sûr, dont les clubs et les salons ont la curiosité, mais que réellement la société tient en respect, en défiance et même en haine. . . le Monde qui arrachait un jour ce cri de colère à un de ses auteurs favoris pourtant : « Le Monde, on nous y reçoit, mais on n'y épouse pas. »



LE R. P. Delattre continue à avoir une bonne presse. . .

Dans un « Premier Liège » de la *Gazette*, Pedrelli, le désopilant petit slave du Congrès de Gand, se paie, sur notre dos, une page d'incohérences exclamatives.

« *Je suis jeune, s'écrie-t-il. . . mais à la manière antique.* »

Nous nous en doutions un peu.



CE que gagnent les écrivains : M. Albert Cim vient de le rechercher en une monographie fortement documentée et de haut intérêt. Prenons-y quelques renseignements :

Savez-vous ce que Racine a gagné avec sa tragédie d'*Andromaque*? Deux cents livres! Qu'en pense M. le chevalier Descamps? Pareillement, Boileau a retiré de son *Lutrin* six cents livres environ. Au siècle suivant, c'est à peine si Diderot a pu se faire mille francs de revenu avec son *Encyclopédie* qui enrichit ses éditeurs; et quant à Jean-Jacques, il toucha six mille francs pour la vente de l'*Émile*.

De notre temps, certes, la littérature est devenue de meilleur rapport, et la plupart des grands écrivains, Victor Hugo surtout, ont réalisé des bénéfices très considérables. Et pourtant. . . méditez seulement ces deux petits détails : en vingt-deux ans, Stendhal, avec tous ses chefs-d'œuvre, a gagné cinq mille sept cent soixante

francs — soit deux cent soixante francs par an! — et Flaubert a vendu quatre cents francs le manuscrit de *Madame Bovary*.

Par contre, le librettiste Castil Blaze se plaisait à déclarer que chaque vers (?) de son opéra comique *Robin des Bois* lui avait valu mille écus.

Le vrai mérite est toujours récompensé! comme dit M. Ohnet.

PENSÉE DU MOIS :

« Sans doute, rien n'est petit, et il faut savoir tolérer que le culte s'adapte à toutes les dimensions d'âme... Mais le grand, le beau, le pur idéal, n'en garde pas moins tous ses droits! Ce ne sont ni les chromos, ni les troncs, ni les cantiques burlesques, ni les imageries à en rougir, ni les petites manies de dévotes, ni les saints calembours, qui sont la religion de Jésus-Christ... J'ai droit de lever les yeux plus haut que les petites cervelles étroites et les anguleuses routines, pour aimer les Grands Saints, les Grands Mystiques. » (Le R. P. PACHEU, S. J.)

UN des archétypes — ou « comme il vous p'aira » M. Henry Van de Putte — va publier un recueil de *Poèmes confiants*... En même temps qu'il convie les souscripteurs à deux francs (en timbres-poste ou en mandat) l'éditeur informe le public que M. Van de Putte est « le premier parmi les écrivains français de cette époque, qui orienta son art vers la vie ». (Voilà qui n'est pas aimable pour l'archétypique Ruyters, Toisoul et Rency!) Le prospectus ajoute que « LUI-MÊME (M. Van de Putte) fut doué par la vie d'une précoce vigueur » et que « s'il rit, le monde entier participe à son allégresse! » Rions donc!!!

MORT de M. Charles Buet.

Nous nous plaisons à saluer en lui l'auteur du *Prêtre* — un drame d'une belle venue chrétienne et littéraire, et le critique qui, des premiers, osa glorifier ouvertement la haute portée catholique et artistique des œuvres de Barbey d'Aurevilly.

HENRY Maubel, notre confrère en art, vient d'avoir la douleur de perdre son père. La Rédaction de *Durendal* lui offre ses plus sympathiques condoléances.

LA Plume et la Jeune Belgique constatent, avec une joie insuffisamment dissimulée, que M. Camille Maclair a revendu aussitôt un volume de M. Eugène Demolder que celui-ci lui avait dédié.

Ce fait ne prouve rien contre l'œuvre de M. Demolder, mais la constatation en est

peu honorable pour M. Mauclair — et subsidiairement pour la *Plume* et pour la *Jeune Belgique!*

Les jolies mœurs de requins que voilà!



A la sortie du collège. Deux potaches discutent :
— Mais enfin, pourquoi nous fait-on apprendre le grec?

— Je ne le sais pas... Peut-être pense-t-on que nous jouerons plus tard au bac-cara...



VICTOR HUGO, avait invité un soir M^{me} Judith Gautier à dîner; celle-ci ayant dû décliner l'invitation, reçut du poète ce quatrain galamment hippophagique :

*Si vous étiez venue, ô beauté qu'on admire,
Je vous aurais offert un repas sans égal;
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire
Afin de vous servir une aile de cheval!*



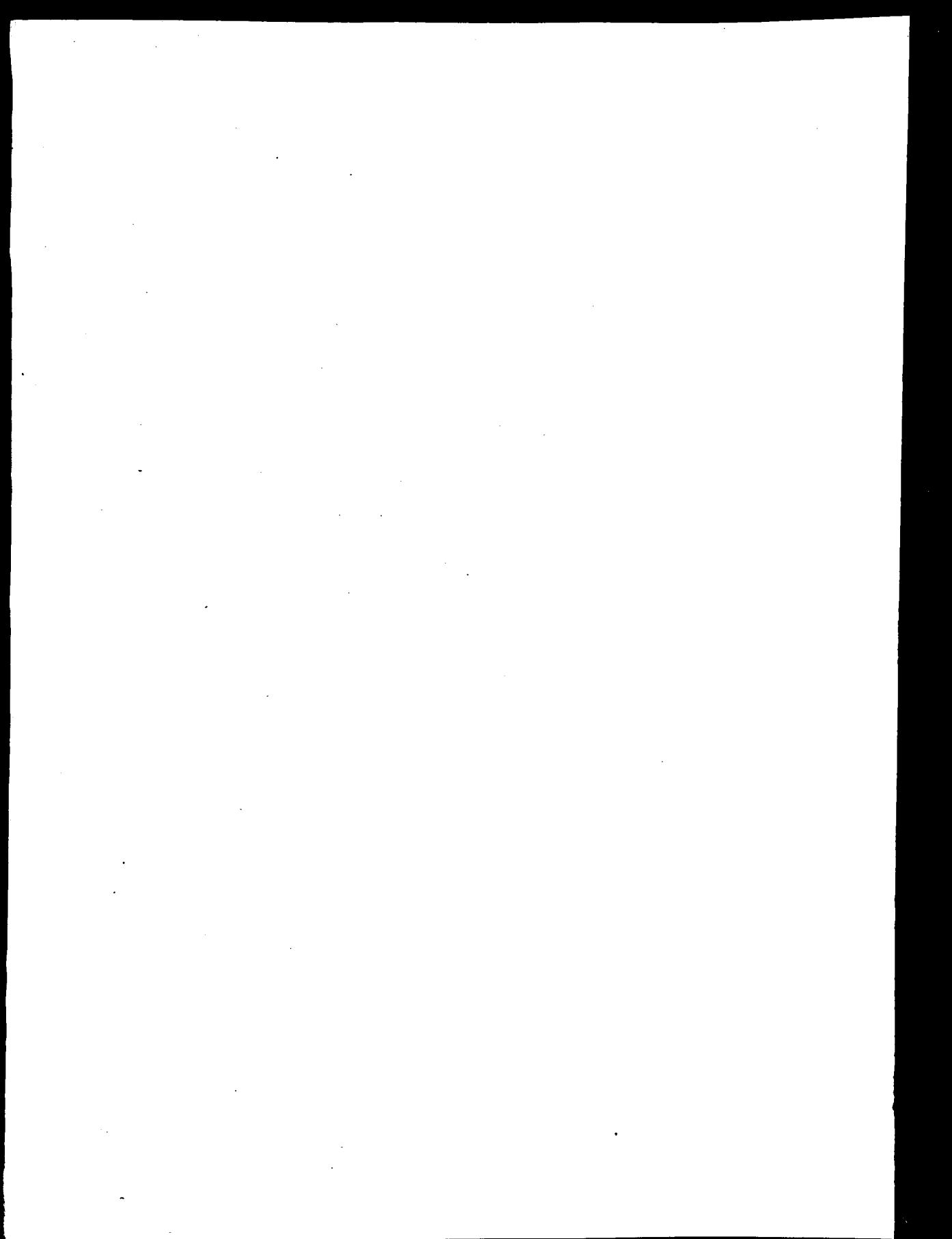
Sommaire général de l'année 1897

(QUATRIÈME ANNÉE)

		PAGES
1.	R. THOMAS. 1897 (poésie)	I
2.	Baron DE HAULLEVILLE. Les Loups de Chiny (conte)	2
3.	L'abbé H. MÖLLER. Les Chanteurs de Saint-Boniface.	8
4.	F. ANSEL. L'Oasis (poésie)	10
5.	M. GRIVEAU. L'Esthétique de la Mer (étude d'art)	11 et 32
6.	J. DE REYVA. Une excursion à Pompéï (notes de voyage)	14
7.	J. WATTEAU. Le Rouge-Gorge (légende bretonne).	21
8.	L'abbé H. MÖLLER. Ernest Hello.	23
9.	G. VIRRÈS. Feuilletés jaunis	27
10.	L'abbé G. DE LESCLUZE. Le Tempérament dans la Gamme (étude musicale)	36
11.	H. CARTON DE WIART. La Cité de la Folie (nouvelle)	41
12.	P. D. Chez nos Frères de Gand	56
13.	Un Porte-Crête	58
14.	DURENDAL. <u>Jean Casier</u>	61
15.	F. VANDEN BOSCH. L'Obole.	63
16.	TH. BRAUN. Les Barques du Printemps (poésie).	66
17.	L. BLOY. Le Gentilhomme Cabaretier.	67
18.	A. GOFFIN. La Donna Ignota	72
19.	Baron DE HAULLEVILLE. L'Orme du Mail (Anatole France).	73
20.	F. ANSEL. Le douloureux Printemps (poésie)	77
21.	L. BLOY. Belluaires et Porchers	86 et 155
22.	G. DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM. L'Iris. La Fille du Doge (sonnets).	89
23.	F. VANDEN BOSCH. Un Cabotinage sacrilège	91
24.	G. BRIGODE. Printemps (poésie)	95
25.	TH. BRAUN. Deux Maîtres Relieurs	97
26.	F. V. Contre une équivoque.	101
27.	L'Album de Gravoche	104
28.	F. V. Le R. P. Van Tricht	117
29.	A. GOFFIN. Octave Pirmez.	118
30.	F. SÉVERIN. Poème d'Amour. Adolescence (poésies)	121
31.	J. D'EGHNY. Histoire d'une Idée.	123
32.	F. ANSEL. Tristesse devant les Iles (poésie)	129
33.	CH. MARTENS. Le 74 ^e Festival rhénan à Aix-la-Chapelle	130
34.	L. WALLNER. Poésies de Lermontoff	133
35.	H. CARTON DE WIART. Soir sur l'Etna (sonnet)	145

36. L'abbé H. MÖLLER.	Une Ame contemplative.	146
37. G. VIRRÈS.	La Glèbe héroïque (nouvelle)	148
38. TH. BRAUN.	Les Fenêtres de l'Été (poésie)	154
39. A. GOFFIN.	Sandro Botticelli	169
40. J. RYBLANDT.	Sainte-Godelive (E. Tinel)	178
41. Y.	L'Art et l'Exposition Universelle.	181
42. F. VANDEN BOSCH.	Un Syndicat d'Encenseurs.	185
43.	Aux Amis de DURENDAL	193
44. F. SOUDAN.	Aveu (poésie)	194
45. JOSÉ HENNEBICQ.	Sur les Sommets	195
46. F. ANSEL.	La Prière des Amants (poésie)	199
47. M. GRIVEAU.	La Mort de Désiré Sevestre (nouvelle)	200
48. F. SÉVERIN.	Vœu (poésie).	207
49. « UN INTELLECTUEL. »	Un Avocat du « Grand-Siècle »	218
50. P. MUSSCHE.	Les Ciels d'Été (poésie)	230
51. P. DE MONT.	Un Poète flamand (Guido Gezelle)	231
52. E. JOLY.	Le Saint François d'Assise d'Alenzo Cano.	236
53. L'Abbé F. KLEIN.	La Brochure du P. Delattre. (Lettre à la Rédaction de DURENDAL).	249
54. G. BRIGODE.	Les Chansons simples (poésies). I. Comme autrefois.	259
55. ED. DUCOTÉ.	Bleuette (conte de fées)	260
56. P. MUSSCHE.	Chanson à Boire! Mon Cœur. Bonne Fête. Il fait froid (poésies)	265
57. L'abbé H. MÖLLER.	Blanche Rousseau	267
58. G. RAMAËKERS.	L'Accueil muet (poésie)	271
59. ***.	L'Idéal féminin d'après RUSKIN	272
60. J. K. HUYSMANS.	Un des Nôtres (Charles Buet)	286
61. G. BRIGODE.	Dans une Rose.	289
62. H. MAUBEL.	Fragment	290
63. R. THOMAS.	Effet de Neige	295
64. L'abbé H. MÖLLER.	Hermann de Baets	296
65. J. HENNEBICQ.	La meurtrière Réalité	300
66. F. VANDEN BOSCH.	Le Cas Charbonnel.	303
67. F. ANSEL.	Petite Chanson d'Escholier	306
68. H. M.	Un Essai d'Art chrétien.	307
69.	Notre Académie	309
<i>Les Livres</i> 16, 105, 135, 159, 188, 207, 241, 275, 311	
<i>Les Notules</i> 18, 38, 78, 114, 141, 167, 190, 212, 243, 280, 317	
<i>Revue des Revues</i> 112, 144, 165, 189, 211, 242, 279	
<i>Sommaire général de l'année 1897</i>	323







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.